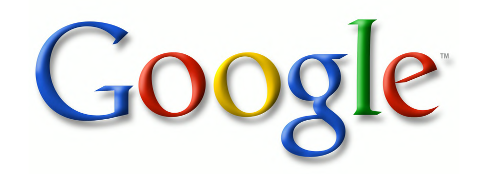
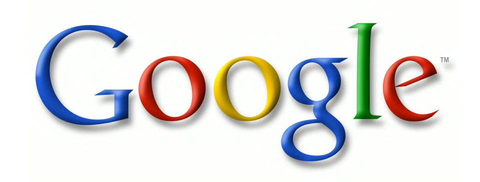
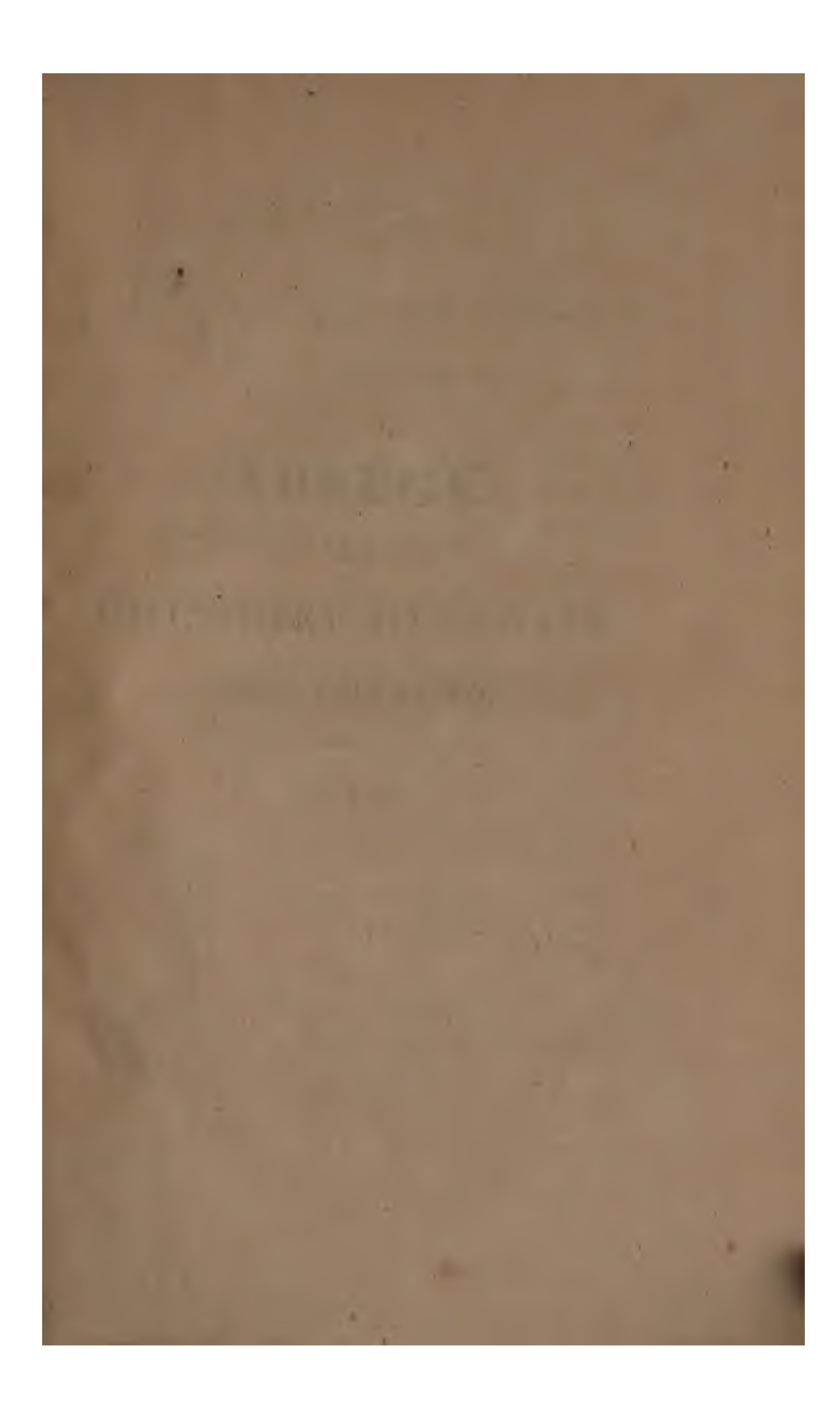

Google


Google







ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME XI.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVÉRÉ DANS LES PAYS OÙ LES VOYAGEURS ONT PÉNÉTRÉ; LES MOEURS DES HABITANS, LA RELIGION, LES USAGES, ARTS ET SCIENCES, COMMERCE ET MANUFACTURES;

PAR J. F. LAHARPE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN, ET ACCOMPAGNÉE D'UN BEL ATLAS IN-FOLIO.

TOME ONZIÈME.

A PARIS,
CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1820.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TROISIÈME PARTIE.

AMÉRIQUE.

SUITE DU LIVRE SECOND.

MEXIQUE.

CHAPITRE V.

Prise de Mexico.

Les Mexicains, informés depuis long-temps des préparatifs de Cortez, avaient des troupes nombreuses derrière une montagne voisine, dont plusieurs défilés rendaient le passage fort difficile, si ces peuples avaient connu l'art des retranchemens. Deux mille Tlascalans eurent ordre de nettoyer les

chemins ; et, pendant l'espace de deux lieues qui restaient jusqu'au sommet de la montagne, on continua de marcher aussi tranquillement que sur les terres de Tlascala.

De la hauteur où l'on était parvenu, on découvrait dans l'éloignement le grand lac de Mexico. Le général ne manqua point d'exciter ses troupes par le souvenir des richesses qu'elles y avaient laissées, et des injures qu'elles avaient à venger. La fumée qu'on remarquait dans les bourgades, et qui passait successivement de l'une à l'autre, fut prise pour un avis que les Mexicains se donnaient de l'approche de l'armée. On n'avança pas avec moins de résolution, quoique par des chemins fort rudes et dans l'épaisseur des bois. Enfin l'armée ennemie s'offrit de loin dans la plaine. Les Espagnols poussèrent des cris de joie, et les Tlascalans entrèrent dans une espèce de fureur que Cortez eut beaucoup de peine à modérer. L'ennemi était en bataille au-delà d'une grande ravine, formée par les eaux qui tombaient impétueusement des montagnes. On la passait sur un pont de bois que les Mexicains auraient pu rompre ; mais Cortez apprit dans la suite qu'ils l'avaient conservé dans le dessein d'attaquer les Espagnols au passage. Cependant, à peine eurent-ils reconnu la nombreuse armée qui les menaçait, que, le courage paraissant leur manquer pour la défense de leur poste, ils firent leur retraite avec beaucoup de précipitation. Comme ils s'étaient dérobés presque tout d'un coup à la faveur des bois,

sans qu'on pût juger si ces apparences de crainte ne couvraient pas quelque artifice, Cortez ne diminua rien de ses précautions : il se crut fort heureux, en observant les bords escarpés de la ravine, qu'on ne lui disputât point le passage du pont. Sa cavalerie, qu'il fit passer la première, n'alla pas loin sans découvrir les ennemis. Ils s'étaient ralliés derrière les bois; mais l'approche des chevaux et quelques décharges de l'artillerie, que Cortez avait fait poster sur un bord élevé de la ravine, leur firent oublier toutes leurs ruses pour s'abandonner à la fuite. Toute l'armée, ayant passé le pont avant la nuit, se logea dans un bourg désert, sans autre précaution que de placer des corps-de-garde à toutes les avenues.

Toujours prévenu par la fortune, Cortez n'eut pas besoin d'attaquer Tezcuco. Cacumatzin, cacique de ce canton, déposé par Montézuma, et rétabli par le nouvel empereur, imagina de tendre un piége aux Espagnols, de leur ouvrir Tezcuco avec toutes les apparences de l'amitié, et d'y introduire la nuit les troupes mexicaines, pour les égorger pendant leur sommeil; mais quand il vit que Cortez, en acceptant ses offres, se tenait toujours sur ses gardes, et entrait dans Tezcuco comme dans une ville ennemie, la frayeur le saisit, il s'enfuit à Mexico, et il laissa aux Espagnols une place importante, qui leur avait si peu coûté.

Cortez y établit un nouveau cacique, et Tezcuco devint une place de sûreté pour les siens, et dis-

puta toujours aux Tlascalans l'honneur du zèle et de la fidélité.

Le nouveau cacique, informé du projet de ses alliés, qui était de rendre l'entrée du lac navigable pour les brigantins, employa six ou sept mille de ses sujets à donner plus de profondeur aux premiers canaux. Pendant ce travail, Cortez, dont tous les mouvemens se rapportaient à son expédition, résolut d'attaquer la ville d'Iztacpalapa avec une partie de ses troupes. Ce poste étant avancé de six lieues, il lui parut important d'ôter leur principale retraite aux canots des Mexicains, qui venaient quelquefois troubler les travailleurs de Tezcuco, sans compter la nécessité de donner de l'exercice à ses troupes, pour lesquelles il craignait les dangers de l'inaction. On a déjà fait observer qu'Iztacpalapa était assise sur la chaussée par où les Espagnols avaient fait leur première entrée, et dans une situation si bizarre, qu'une partie de ses maisons, qui montaient à plus de dix mille, étaient bâties dans le lac même, dont les courans s'introduisaient dans la ville par des canaux fermés d'écluses, qui lâchaient ou retenaient les eaux suivant le besoin des habitans. Cortez, se chargeant lui-même de cette entreprise, prit trois cents Espagnols et dix mille auxiliaires, dont Alvarado et Olid eurent le commandement sous ses ordres. Il s'engagea sur la chaussée, dans le dessein de former son attaque par terre, et d'employer son artillerie à déloger l'ennemi des autres postes. En approchant de la ville, ses premiers

rangs découvrirent, à quelque distance des murs, un gros de sept ou huit mille hommes qui semblaient sortis pour les défendre, et qui attendaient les Espagnols avec assez de fermeté pour soutenir un combat de quelques momens. Ensuite, faisant leur retraite sans désordre jusqu'aux portes de la ville, on fut surpris qu'au lieu de les fermer ou de continuer le combat, ils se jetèrent tous dans le lac, en poussant des cris et secouant leurs armes avec autant de fierté qu'ils en avaient marqué dans l'action. Cortez jugea qu'une retraite de cette nature couvrait quelque piége. Cependant, après avoir fait reconnaître la place avec toute les précautions militaires, il résolut d'y entrer. Les maisons se trouvèrent abandonnées, et l'on n'entendait plus qu'un bruit confus sur le lac, dans un assez grand éloignement. L'approche de la nuit, qui ne permettait point aux Espagnols de courir les risques d'un nouveau combat, leur fit prendre le parti de se loger dans un lieu dont on ne leur disputait point la possession, et Cortez était déjà résolu de garder ce poste; mais quelques heures après, on s'aperçut que l'eau commençait à déborder les canaux avec une telle impétuosité, qu'elle couvrit en un moment les plus basses parties de la ville. C'était le stratagème que Cortez n'avait fait que pressentir, et qui réduisit la plupart de ses soldats à la nécessité de faire leur retraite dans l'eau jusqu'aux genoux. Il se reprocha beaucoup de n'avoir pas compris qu'en fermant les écluses du côté du grand lac, où les

eaux se portaient par leur pente, toute la ville pouvait être inondée. L'armée se logea par degrés dans la plus haute partie, où elle passa le reste de la nuit avec beaucoup d'incommodité, et sans aucune défense contre le froid. A la pointe du jour, Cortez, désespérant de garder sa conquête, et la remettant à l'arrivée des brigantins, reprit le chemin de Tezcuco, avec l'attention de faire doubler le pas à ses troupes, pour les échauffer par ce mouvement; mais il paraît que le soin de leur conservation n'y eut pas moins de part, puisqu'aux premiers rayons du soleil on découvrit une multitude innombrable de canots, qui s'avancèrent des deux côtés du lac jusqu'aux bords de la chaussée. Les arbalètes des Espagnols et les flèches de leur alliés furent les seules armes avec lesquelles on repoussa le premier effort, parce que la poudre se trouva mouillée. Cependant l'ennemi revint plusieurs fois à la charge, et força Cortez de s'arrêter plus d'une fois pour faire face aux plus emportés. Ses piquiers firent une cruelle boucherie de ceux qui osèrent s'avancer jusqu'à terre; mais plusieurs Espagnols furent blessés, et les Tlascalans perdirent quelques hommes. Un cheval, percé d'une infinité de flèches, eut la force de soutenir son cavalier jusqu'à Tezcuco, où il expira presque en arrivant. L'attaque des Mexicains s'étant ralentie à la vue de cette ville, où ils n'ignoraient pas que les Espagnols avaient le gros de leur armée, Cortez y rentra vers le soir, après avoir effacé l'affront de sa retraite par trois ou quatre

victoires remportées comme en courant ; mais il admira l'habileté de ses ennemis, qu'il avait regardés jusqu'alors avec plus de mépris que d'inquiétude.

Les caciques et les autres Américains voisins de Tezcuco ne tardèrent point à venir offrir leur obéissance et leurs troupes au général étranger. Ils se plaignirent des violences de l'empereur du Mexique, surtout les envoyés des provinces de Chalco et d'Otumba, contre lesquelles ce prince faisait marcher une puissante armée, pour les punir d'avoir ouvert le passage aux Espagnols. Ils témoignaient assez de résolution pour se défendre, mais ils demandaient quelques secours ; et Cortez se crut intéressé à l'accorder, parce qu'il était important pour lui de se conserver une communication toujours libre avec la province de Tlascala. Sandoval et Lugo, qui furent chargés de cette expédition avec deux cents Espagnols, quinze cavaliers, et la plus grande partie des Tlascalans, s'avancèrent par une marche si prompte, qu'ayant joint l'armée d'Otumba et de Chalco avant l'arrivée des Mexicains, ils allèrent au-devant d'eux jusqu'aux frontières de ces deux provinces. La bataille fut sanglante, et se termina par la fuite des ennemis, qui laissèrent un grand nombre de prisonniers : mais Sandoval ne réserva que les principaux, dont il espérait tirer quelques lumières. Les peuples qu'il avait secourus ayant été jusqu'alors ennemis de la république de Tlascala, parce qu'ils avaient tou-

jours été soumis aux empereurs du Mexique, il leur fit jurer la paix sous la garantie du nom espagnol; et les Tlascalans, à qui cette reconnaissance était due pour leurs services, signèrent volontiers le traité, avec promesse de le faire ratifier au sénat.

Le retour de Sandoval à Tezcuco eut tout l'éclat d'un triomphe. Il avait à sa suite non-seulement les prisonniers mexicains, mais tous les caciques des deux provinces, qui voulurent faire leurs remercîmens au général du secours qu'il leur avait envoyé, et lui offrir la disposition de toutes leurs forces. Cortez accepta leurs offres, et leur recommanda de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Ensuite, s'étant fait amener les prisonniers mexicains, qui s'attendaient à perdre la vie, suivant leurs usages militaires, il leur fit ôter leurs fers, et les fit conduire jusqu'au bord du lac, avec ordre de leur fournir une barque et des provisions pour se rendre à Mexico. Il les chargea d'annoncer à Guatimozin qu'il venait avec ses Espagnols invincibles, et quatre-vingt mille Tlascalans, venger la mort de Montézuma; mais qu'en même temps il était prêt à accorder la paix à des conditions raisonnables. Il ne reçut aucune réponse.

Dans le même temps Lopez l'informa par un courrier que les brigantins étaient achevés, et qu'il se disposait à se mettre en chemin pour les conduire à Tezcuco. La république de Tlascala fournissait dix mille Tamènes, qui entreprenaient de porter sur leurs épaules, planches, mâts, ferrures, et tous

les autres matériaux nécessaires, avec une escorte de vingt mille soldats, sous le commandement de Chechimical, jeune cacique d'une valeur distinguée. Mais quoique ces forces eussent paru suffisantes à Cortez, qui les avait laissées à Tlascala dans cette vue, Lopez le priait d'envoyer au-devant de lui quelques compagnies d'Espagnols, pour ne rien donner au hasard en traversant les terres impériales. L'importance d'un secours sans lequel on ne pouvait entreprendre le siége de Mexico fit détacher aussitôt Sandoval avec deux cents Espagnols, quinze cavaliers et quelques bataillons auxiliaires.

L'armée continua sa marche jusqu'aux frontières de Tlascala, où Lopez s'était avancé avec Chechimical et ses troupes. On ne donna que le temps nécessaire au repos. Sandoval, hâtant son départ, pour répondre à l'impatience du général, mit les Espagnols à l'avant-garde avec les Tlascalans qu'il avait amenés. Les Tamènes, escortés de quelques troupes, composaient le corps de bataille, et Chechimical fut chargé du soin de l'arrière-garde. La résistance de ce jeune cacique fit voir que ces peuples, s'ils n'avaient pas des idées justes de la guerre, avaient du moins le sentiment de l'honneur. Il s'offensa de n'être pas au poste le plus avancé, et son chagrin fit naître une querelle qui ne fut apaisée que par la modération des officiers espagnols. En vain lui représenta-t-on que son poste était le plus honorable, puisqu'il était le plus dangereux, et que les insultes

des Mexicains n'étaient à craindre qu'à la queue de l'armée : il répondit qu'un chef tel que lui devait toujours être à la tête, pour donner l'exemple à toutes les troupes, et qu'il voulait être le premier dans les moindres occasions, comme il promettait de l'être à l'assaut de Mexico. Son obstination allant jusqu'à menacer de quitter l'armée, Sandoval eut la complaisance de demeurer à l'arrière-garde avec lui, pour donner tout l'honneur à ce poste. On marcha sans obstacle, quoiqu'à la vue des troupes mexicaines, qui n'osèrent descendre de quelques hauteurs éloignées. En approchant de Tezcuco, Chechimical demanda le temps de se parer de ses plus belles plumes et de tous ses joyaux, parce que l'occasion de combattre ne pouvant être éloignée, le premier moment d'une si douce espérance devait être un temps de fête pour un soldat. Sandoval, à qui cette ardeur ne déplaisait point, et qui reconnaissait peut-être le caractère de sa nation dans un langage si noble, consentit à faire arrêter l'armée pour le satisfaire. Bientôt Cortez essuya quelques traits de la même vivacité. Chechimical se hâta de lui faire demander audience, et lui dit : « Qu'étant né pour la guerre, il craignait de lan-« guir dans l'oisiveté, surtout après avoir passé « cinq jours entiers sans une seule occasion de ti-« rer l'épée ; qu'il brûlait de voir les ennemis, et « qu'il suppliait le général de donner sur-le-champ » quelque exercice à sa valeur. » Cet emportement fit craindre à Cortez de ne pas trouver dans le chef

des nouveaux Tlascalans autant de soumission que de courage, et la suite des événemens justifia cette crainte.

On s'attacha aussitôt à la construction des brigantins; mais le général, apprenant qu'il ne fallait pas moins de vingt jours pour les rendre capables de service, résolut d'employer cet intervalle à visiter le pays qui bordait le lac, dans la vue de choisir ses postes, et de commencer le ravage sur les terres de l'empire. Iatolcan, Ténayuca, Cobatillan, Escapuzalco, furent les premières villes qu'il reconnut, et dans lesquelles il répandit la terreur. Quelques-unes furent pillées et brûlées. La fuite sauva le plus grand nombre de leurs habitans; mais ayant tenté de se rassembler avec les troupes qui avaient toujours suivi les Espagnols, ils furent battus plusieurs fois, et poussés jusqu'à Tacuba, où Cortez prit poste et passa cinq jours à la vue de cette ville. Elle le disputait à Tezcuco pour la grandeur et pour le nombre des habitans. Son assiette, qui occupait l'extrémité de la première chaussée, où les Espagnols avaient essuyé tant de pertes et de dangers dans leur retraite, rendait ce poste d'autant plus avantageux, qu'il était le plus proche de Mexico, et comme la clef du chemin dont il fallait se saisir pour en faire le siége. Aussi Cortez se disposait-il à l'attaquer, lorsqu'on vit paraître sur la chaussée un gros de Mexicains sortis de la capitale, et conduits par l'empereur même. Comme il y avait apparence que leur dessein était de se jeter dans Tacuba, les

Espagnols eurent ordre de les attendre et de leur laisser la liberté d'avancer, dans l'espérance de pouvoir tomber sur eux, entre le lac et la ville. Mais ils avaient d'autres vues, qu'ils exécutèrent avec une adresse extrême. Quelques-uns sautèrent négligemment à terre, et formèrent leurs rangs avec tant de confusion, que Cortez, attribuant cet embarras à la crainte, laissa une partie de ses troupes devant la ville, et marcha droit à la chaussée. Ceux qui étaient à terre parurent déconcertés de son approche, et se retirèrent vers leur gros, qui fit le même mouvement, en cédant le terrain par degrés et dans une espèce de désordre. Leur espérance était d'engager les Espagnols. En effet, le général se hâta trop de les suivre. Lorsqu'ils se virent dans le détroit de la chaussée, ils se rallièrent, ils firent tête; et pendant qu'ils l'arrêtaient par leur résistance, un prodigieux nombre de canots, qui sortirent avec une vitesse incroyable des canaux de la capitale, vint investir les deux côtés de la digue. Cortez reconnut son imprudence; il se vit forcé de se retirer en combattant de front, et résistant des deux côtés à l'attaque des canots. Les Mexicains s'étaient pourvus de longues piques, dont quelques-unes avaient pour fer la pointe des épées que les Espagnols avaient perdues dans leur première retraite. Il eut ainsi la douleur de voir un grand nombre de ses gens blessés de leurs propres armes. Mais faisant feu de toutes parts, et s'exposant l'épée à la main comme le moindre soldat,

son courage et sa fortune le firent sortir heureusement d'un si grand danger. Cependant l'entreprise de Tacuba lui paraissant impossible à la vue des Mexicains, qui n'abandonnèrent point leur chaussée, il reprit sur-le-champ le chemin de Tezcuco, tandis qu'ils se bornèrent à le suivre de loin avec des cris et d'impuissantes menaces.

Un secours considérable qui lui était arrivé pendant son absence effaça le souvenir de ce revers. Julien d'Alderete, Antoine de Carvajal, Ruiz de la Mota, Diaz de Reguéra et d'autres guerriers d'un nom connu, avaient mouillé au port de Vera-Cruz, dans un vaisseau venu d'Espagnola avec un secours de soldats et de munitions. Ils s'étaient rendus aussitôt à Tlascala, d'où le sénat les avait fait conduire, sous une nombreuse escorte, à Tezcuco; mais on apprit en même temps que l'empereur du Mexique faisait avancer une grosse armée vers la province de Chalco, pour ramener ce pays à l'obéissance, et pour exécuter le dessein qu'il conservait toujours de fermer la communication des Espagnols avec Tlascala et Vera-Cruz. Cette entreprise était d'une importance qui forçait Cortez de secourir ses alliés, parce qu'il ne pouvait espérer que de leur fidélité la conservation du passage. D'ailleurs, les brigantins n'étant point achevés, il eut le temps d'envoyer Sandoval, avec la moitié de ses forces, pour faire tête aux troupes impériales. Deux ou trois victoires rendirent la paix aux provinces menacées, et tandis que Sandoval pressait cette ex-

pédition, Cortez ne cessa point de ravager les terres de l'empire. Il y courut des dangers qui menacèrent plusieurs fois sa vie et sa liberté, surtout à l'attaque de Suchimilco, place considérable dont il avait entrepris de se saisir, et qu'il fut obligé d'abandonner avec la douloureuse perte de dix ou douze Espagnols.

Mais sa constance fut mise à des épreuves beaucoup plus sensibles. En arrivant à Tezcuco, un de ses plus anciens soldats vint lui demander une audience secrète, et lui apprit que, pendant son absence, il s'était formé un complot contre sa vie et contre celle de tous ses amis particuliers. L'auteur du crime était un simple soldat, sans aucune considération, puisque son nom paraît pour la première fois dans l'histoire avec son crime : il se nommait *Antoine de Villafagna*. Sa première vue n'avait été que de se dégager du siége de Mexico, qu'il regardait comme une entreprise désespérée. Il avait inspiré ses sentimens à quelques-uns de ses compagnons, en leur représentant qu'ils n'étaient pas obligés de se perdre pour suivre les emportemens d'un téméraire. Il leur avait proposé de retourner à Cuba; et c'était pour délibérer sur ce dessein qu'ils avaient commencé à s'assembler; mais, quoiqu'ils eussent vu peu de difficulté à quitter le camp, et même à traverser la province de Tlascala, ils avaient appréhendé d'en trouver beaucoup plus jusqu'à Vera-Cruz; sans compter qu'y arrivant sans ordre, ou du moins sans un congé de Cortez, ils

ne pouvaient espérer de n'y être pas arrêtés. Ils ne sentirent pas moins qu'il leur serait impossible d'enlever un navire aux yeux de la colonie. Enfin, Villafagna, dont le logement servait aux assemblées, proposa, comme l'expédient le plus sûr, de tuer Cortez et ses principaux partisans pour élire un autre général, qu'il serait plus aisé de dégoûter de l'entreprise du siége, et sous lequel, obtenant la liberté de se retirer sans se noircir de la tache de déserteurs, ils feraient valoir au gouverneur de Cuba le service qu'ils lui auraient rendu, avec l'espérance même d'en être récompensés à la cour d'Espagne. Cet avis fut généralement approuvé. On dressa d'abord un acte, par lequel tous les conjurés s'engagèrent à seconder leur chef dans l'exécution de son crime, et qu'ils signèrent tous de leur nom. Cette horrible trame fut conduite avec tant d'adresse, que le nombre des complices augmenta de jour en jour. Ils avaient concerté de supposer un paquet arrivé de Vera-Cruz avec des lettres d'Espagne, et de le présenter au général pendant qu'il serait à table avec la plupart de ses officiers. Les conjurés devaient entrer alors, sous prétexte de demander des nouvelles de l'Europe, et prendre le temps où Cortez commencerait sa lecture pour le poignarder, lui et ses amis; après quoi, ils étaient résolus de sortir ensemble, et de courir dans toutes les rues du quartier, en criant : *Espagne et liberté*. Les officiers qui devaient mourir avec le général, étaient Olid,

Sandoval, revenu glorieux de son expédition, Alvarado et ses frères; Tapia, les deux intendans Louis Marin et Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, historien de la conquête, et quelques autres guerriers confidens de Cortez.

Telle fut la déclaration du soldat, qui ne demanda point d'autre récompense que la vie, parce qu'il était entré dans la conjuration. Cortez prit le parti de faire arrêter sur-le-champ Villafagna, et d'assister lui-même à l'exécution de cet ordre. L'importance de l'accusation ne lui permettait pas d'employer des informations plus régulières. Il partit aussitôt, accompagné des deux intendans et de quelques capitaines. Le trouble du coupable fut sa première conviction. Après l'avoir fait charger de chaînes, Cortez fit sortir tout le monde, sous prétexte de l'interroger en secret; et, profitant des informations qu'il avait reçues, il l'obligea à tirer de son sein l'acte du traité signé de tous les complices : il le lut. Il y trouva le nom de quelques personnes dont l'infidélité lui perça le cœur. Cependant il réserva ce secret pour lui-même; et, se contentant de faire écarter ceux qui s'étaient trouvés chez le criminel, il ordonna que l'affaire fût promptement instruite, sans pousser plus loin les recherches et les preuves. Elle ne traîna point en longueur. Villafagna, convaincu par l'acte que son général avait trouvé sur lui, et se croyant trahi de ses associés, confessa son crime. On lui laissa le temps de satisfaire aux devoirs de la religion; et, dès la nuit

suivante, il fut pendu à la fenêtre de son logement. Cortez, quoique mortellement touché du nombre et de la qualité des coupables, se crut obligé, par les circonstances, de fermer l'oreille au cri de la justice; mais, pour éviter tout à la fois la nécessité de punir et les conséquences de l'impunité, il publia, sans affectation, qu'il avait pris dans le sein de Villafagna, un papier déchiré en plusieurs pièces; qui contenait vraisemblablement les noms des conjurés; qu'il s'estimait heureux de n'en avoir pu lire aucun, et qu'il ne cherchait point à les connaître: mais qu'il demandait en grâce à ses amis de s'informer soigneusement si les Espagnols avaient quelques plaintes à faire de sa conduite, parce qu'il ne désirait rien de si bonne foi que de satisfaire ses troupes, et qu'il était aussi disposé à corriger ses propres défauts qu'à recourir aux voies de la rigueur et de la justice, si la modération du châtiment affaiblissait la terreur de l'exemple. D'un autre côté, il déclara que ceux auxquels on avait connu quelque liaison avec Villafagna pouvaient paraître sans défiance; et le soin qu'il prit de ne laisser voir aucune trace de chagrin sur son visage, ayant achevé de leur persuader qu'il ignorait leur crime, ils recommencèrent à le servir avec d'autant plus de zèle, qu'ils croyaient avoir à laver le soupçon d'une noire perfidie. Cependant il prit occasion de cet événement pour se donner une garde de douze soldats choisis, sous le commandement d'un de ses plus fidèles officiers, et personne

ne condamna cette précaution nécessaire qui ajoutait à sa grandeur.

Peu de jours après il eut une autre occasion d'exercer sa fermeté sans pouvoir écouter l'inclination qui le portait à suspendre le châtiment, lorsqu'il espérait quelque fruit de la patience ou de la dissimulation. Xicotencatl, dont il aimait la valeur, et dans lequel il ne considérait pas moins l'attachement que son père avait eu constamment pour les Espagnols, prit tout d'un coup la résolution de se retirer avec deux ou trois compagnies, qu'il obligea, par ses instances, de l'accompagner dans sa désertion. Il paraît incertain si c'était un reste de ses anciens ressentimens, ou s'il avait reçu quelque nouvelle offense que sa fierté ne pût supporter. On avait su, depuis quelque temps, qu'il s'était emporté contre la conduite du général, et qu'il condamnait l'entreprise du siége de Mexico. Les Tlascalans mêmes en avaient averti Cortez, qui s'était contenté, par ménagement pour son père ou pour la république, d'en donner avis aux sénateurs. Cette sage assemblée lui avait répondu : « Que, suivant les lois de la république, le crime de soulever une armée contre son général, méritait la « mort ; qu'il était libre, par conséquent, d'exercer « la plus rigoureuse justice contre le chef de leur « troupe, et que, s'il revenait à Tlascala, il n'y « serait pas traité avec plus de faveur. » Cependant Cortez avait tenté de le ramener par des voies plus douces, jusqu'à lui faire offrir, par quelques nobles

de Tezcuco, la liberté d'exposer ses raisons ou ses plaintes. Mais apprenant qu'il avait fixé l'exécution de son dessein à la nuit suivante, cette audace, à la veille de tirer l'épée pour la décision de cette grande querelle, lui parut d'une si pernicieuse conséquence dans le chef de ses plus anciens alliés, qu'il lui fit ordonner de venir sur-le-champ justifier sa conduite. Le fier Américain refusa d'obéir. Aussitôt Cortez détacha une partie des Espagnols, avec ordre de le saisir vif ou mort. On le trouva prêt à partir. Il se défendit jusqu'au dernier soupir, quoique faiblement secouru par les Tlascalans qui le suivaient; aussi revinrent-ils dans leur devoir après la perte de leur chef, et le détachement espagnol les ramena paisiblement à l'armée.

Pendant ces agitations, Lopez avait mis la dernière main à son travail, et les brigantins se trouvèrent achevés. Cortez fit la revue de ses Espagnols, dont le nombre montait à neuf cents hommes d'infanterie bien armés, et quatre-vingt-six cavaliers. L'artillerie consistait en dix-huit pièces, trois grosses de fer et quinze fauconneaux de bronze, avec une abondante provision de poudre et de balles. On mit sur chaque brigantin vingt-cinq Espagnols, sous un capitaine, douze rameurs américains, et une pièce d'artillerie. Le reste de l'armée fut partagé en trois corps, qui devaient s'emparer des trois principales chaussées, c'est-à-dire celles de Tacuba, d'Iztacpalapa et de Cuyoacan, sans s'attacher à celle de Suchimilco, parce que l'éloignement de ce poste

pouvait mettre trop de difficulté dans la communication des ordres. Le premier corps, composé de cent cinquante Espagnols et trente cavaliers, divisés en trois compagnies, sous les capitaines George d'Alvarado, Guttières de Badajos, et André de Montarez, eut pour commandant général Pierre d'Alvarado, et fut soutenu de trente mille Tlascalans, avec deux pièces de canon. Le second, qui fut confié à Christophe Olid, pour attaquer la chaussée de Cuyoacan, était de cent soixante Espagnols et trente cavaliers, divisés aussi sous François Verdugo, André Tapia et François de Lugo, et soutenus d'environ trente mille alliés. Sandoval, troisième commandant, et chargé de l'attaque d'Iztacpalapa, reçut le même nombre de soldats et de cavaliers espagnols, sous les capitaines Louis Marin et Pierre d'Ircio, deux pièces d'artillerie et toutes les troupes de Chalco, de Cuacocingo et de Cholula, qui montaient à plus de quarante mille hommes. Alvarado et Olid partirent ensemble pour se séparer à Tacuba, où ils logèrent sans résistance. Toutes les places qui touchaient au lac étaient déjà désertes; une partie des habitans avait pris les armes pour aller défendre la capitale, et les autres s'étaient retirés dans les montagnes, avec tout ce qu'ils avaient été capables d'emporter.

On fut informé à Tacuba que les Mexicains avaient des forces considérables aux environs de cette ville, pour couvrir les aquéducs qui venaient de la montagne de Chapultépeque, et qui four-

nissaient de l'eau à Mexico. Les deux commandans espagnols sortirent aussitôt avec la meilleure partie de leurs troupes; et, chassant les ennemis de ce poste, ils rompirent en plusieurs endroits les tuyaux de l'aquéduc, dont l'eau se perdit alors dans le lac. Cette expédition, qui fut regardée comme le commencement du siége, réduisit les assiégés à la nécessité de chercher leur eau douce dans les ruisseaux qui descendaient de la montagne, et d'occuper une partie de leurs canots à l'escorte des convois. Olid se rendit ensuite à Cuyoacan, qu'il trouva aussi sans défense.

Cortez ayant laissé à Sandoval le temps de s'avancer vers Iztacpalapa, se chargea de la principale attaque, qui était réservée aux brigantins. Il monta le plus léger, pour être en état de veiller sur tous les postes, et d'y porter du secours, accompagné de don Fernand, cacique de Tezcuco, et de Suchitl, frère de ce prince, jeune homme plein d'esprit et de feu, qui reçut le baptême, après la conquête, sous le nom de *don Charles*. Les treize brigantins furent rangés sur une seule ligne, parés de tout ce qui pouvait servir à leur donner de l'éclat. Le dessein du général était de s'avancer d'abord vers Mexico, pour s'y faire voir triomphant et maître absolu du lac. Ensuite il se proposait de rabattre sur Iztacpalapa, où l'entreprise de Sandoval lui causait d'autant plus d'inquiétude, que ce brave capitaine était sans barques, et pouvait trouver beaucoup d'obstacles dans la partie

basse de la ville, qui servait continuellement de retraite aux canots des Mexicains. En prenant cette route avec toute sa flotte, il découvrit, à peu de distance de Mexico, une petite île qui n'était qu'un rocher, mais dont le sommet était occupé par un château assez spacieux, d'où les Mexicains qui le gardaient chargèrent les Espagnols d'injures et de menaces, comme d'un poste qu'ils croyaient à couvert de toute insulte. Il jugea que cette insolence ne devait pas demeurer sans punition, surtout à la vue de la capitale, dont les terrasses et les balcons étaient couverts d'une multitude d'habitans, qui observaient les premiers exploits des brigantins. Cent cinquante Espagnols, à la tête desquels il descendit dans l'île, montèrent au château par deux sentiers, et l'attaquèrent si vivement, qu'après avoir fait main-basse sur une partie de la garnison, ils forcèrent le reste de se sauver à la nage.

Cet exploit, qui les avait retardés, fit naître un incident auquel il s'attendait peu, et qui changea toutes les mesures du général. On vit sortir de la capitale un grand nombre de canots, dont les premiers s'avancèrent d'abord avec lenteur, pour attendre ceux qui les suivaient à la file. On n'en avait pas compté plus de cinq cents à la première vue; mais, lorsqu'ils eurent commencé à s'étendre avec ceux qui s'y joignirent bientôt de tous les lieux voisins, on ne douta point qu'ils ne fussent plus de quatre mille. Ce spectacle, relevé par le mouvement des rames et par l'éclat des plumes et des

armes, parut magnifique et terrible aux yeux des Espagnols, qui voyaient le lac comme abîmé tout d'un coup devant eux, et changé en une plaine où l'eau disparaissait sous tant d'hommes et de bâtimens qui la couvraient.

Cortez, sans marquer la moindre émotion, et plein de confiance dans la force de ses brigantins, se hâta de les former en demi-lune, pour offrir un plus grand front à l'ennemi, et combattre avec plus de liberté. Il s'avança dans cet ordre contre les canots des Mexicains. A quelque distance, il fit prendre quelques momens de repos à ses rameurs, avec ordre de fondre ensuite à toutes rames dans le gros de la flotte ennemie. Un calme, qui s'était soutenu tout le jour, n'avait pas cessé de donner de l'exercice à leurs bras; et les Mexicains, dans la vue apparemment de reprendre aussi des forces, firent la même manœuvre; mais la fortune qui s'était déclarée tant de fois en faveur des Espagnols, fit lever, dans l'intervalle, un vent de terre. Les brigantins, poussés par les voiles et les rames, tombèrent impétueusement sur cette foule épaisse de canots, et commencèrent un fracas qui se conçoit mieux qu'on ne peut le représenter. L'artillerie, les arquebuses et les arbalètes, qui tiraient sans perdre un seul coup; les piques, qui faisaient une expédition terrible au passage; la fumée, que le vent portait devant la flotte, obligeait les ennemis de tourner la tête pour s'en défendre; le seul choc des brigantins, qui coulaient à fond autant de canots qu'ils

en rencontraient, ou qui les brisaient en pièces; enfin, tous les avantages que la faveur du vent joignait à la valeur des Espagnols, leur assurèrent bientôt la victoire, avec aussi peu de perte que de danger. Quelques centaines de canots remplis de nobles se soutinrent néanmoins avec beaucoup de valeur; mais tout le reste n'offrait qu'une affreuse confusion entre des malheureux qui se précipitaient les uns sur les autres, et qui se renversaient mutuellement par leur fuite. Il en périt un fort grand nombre; et les débris de leur flotte furent poursuivis à coups de canon et d'arquebuse jusqu'à l'entrée de Mexico.

Une victoire de cette importance rendit les Espagnols maîtres de la navigation de tout le lac. Cortez retourna le soir à Tezcuco, pour y faire passer la nuit aux vainqueurs; et le lendemain à la pointe du jour, il tourna ses voiles vers Iztacpalapa; mais, dans cette route, il rencontra un corps de canots qui ramaient avec beaucoup de vitesse, du côté de Cuyoacan. Ses alarmes pour Olid l'ayant fait voler à son secours, il le trouva sur la digue, réduit à combattre de front contre les Mexicains qui la défendaient, et des deux côtés contre les canots qui venaient d'arriver. La nécessité semblait avoir appris aux Mexicains à défendre leurs chaussées : ils avaient levé les ponts jusqu'à la ville, surtout dans les lieux où les courans du grand lac perdaient leur force en passant dans l'autre. Ils tenaient des planches et des claies prêtes, pour s'en servir à

traverser ces vides; et derrière, ils avaient élevé des tranchées, pour défendre les approches. Ces fortifications étant les mêmes sur les trois chaussées, les Espagnols avaient pris des mesures pour détruire un ouvrage qui n'avait rien de redoutable que sa situation. Les arquebuses et les arbalètes faisaient disparaître ceux qui se montraient sur la tranchée pendant qu'on faisait passer de main en main des fascines pour combler le fossé; après quoi l'on faisait avancer une pièce d'artillerie qui ouvrait le passage, et les débris d'une fortification servaient à remplir le fossé de l'autre. Olid s'était saisi de la première, lorsque les canots mexicains étaient arrivés, et cette attaque imprévue commençait à lui causer de l'embarras : mais à peine eurent-ils découvert les brigantins, qu'ils prirent la fuite. Cortez, excité par les progrès du travail, le fit pousser jusqu'au jour suivant, et Olid se trouva le matin au dernier pont qui donnait un passage dans Mexico.

On le trouva fortifié de remparts, plus hauts et plus épais que tous ceux qu'on avait renversés. Les rues, qu'on découvrait facilement, étaient coupées d'un grand nombre de tranchées, et gardées par tant de troupes, qu'il y avait peu de prudence à risquer l'attaque; mais Cortez, se voyant engagé sans l'avoir prévu, jugea son honneur intéressé à ne pas se retirer sans quelque action d'éclat. Non-seulement il fit une décharge de toute son artillerie, dont le ravage fut terrible dans la

foule des habitans qui s'étaient rassemblés de toutes parts; mais en même temps Olid ayant rompu les fortifications et comblé le fossé, chargea ceux qui les défendaient, et gagna bientôt assez de terrain avec son avant-garde, pour donner le temps aux alliés qu'il avait à sa suite de se mettre en bataille sur le quai. Les Mexicains accoururent au secours de leurs ponts et firent une longue résistance; mais Cortez, sautant à terre avec une partie de ses Espagnols, échauffa si vivement le combat par sa présence, qu'après avoir fait tourner le dos aux ennemis, il se vit maître de l'entrée d'une des principales rues. Les fuyards s'étaient jetés dans un temple peu éloigné, dont ils couvraient les degrés et les tours, et d'où ils le défiaient par leurs cris. Il voulut encore les forcer dans ce poste; il se fit amener des brigantins quatre de ses meilleures pièces, dont le fracas mit les Mexicains en fuite, et lui assura la possession du temple.

La joie de se revoir dans Mexico faisait souhaiter au général, non-seulement d'y passer la nuit avec ses troupes, mais de se fortifier dans ce poste, pour resserrer les ennemis, et pour y former sa principale attaque. Ses officiers, auxquels il communiqua son dessein, le combattirent par des raisons si fortes, qu'il ne fit pas difficulté de se rendre à leur avis, surtout en faveur de Sandoval et d'Alvarado, dont on ignorait la situation. Olid retourna le soir à Cuyoacan, sous l'escorte des brigantins qui ôtèrent aux ennemis la hardiesse de l'inquiéter

dans sa marche. Le général se rendit le lendemain à Iztacpalapa, et trouva Sandoval, en effet, dans le besoin du plus prompt secours. Il s'était emparé de la partie de la digue qui était sur la ville; mais se voyant incommodé par les canots des ennemis, qui étaient demeurés maîtres de la partie basse, et qui ne cessaient pas leurs attaques, il avait entrepris le même jour de s'établir dans quelques édifices, d'où son artillerie pouvait les écarter. Il avait passé le canal à l'aide de plusieus fascines; et depuis quelques heures, il s'était logé dans ce poste avec une partie de ses Espagnols. A peine y était-il entré, qu'une multitude de canots, qui se tenaient en embuscade, s'étaient avancés autour de lui; et, jetant à l'eau des plongeurs qui avaient écarté les fascines, non-seulement ils avaient coupé le passage au reste de sa troupe, mais ils le tenaient lui-même assiégé de toutes parts, et dans l'impossibilité de faire sa retraite. Son embarras ne pouvait être plus pressant, lorsque Cortez, arrivant à pleines voiles, découvrit cette foule de canots qui occupaient tous les canaux de la basse ville. Il fit jouer son artillerie avec tant de succès, qu'il ne fut pas long-temps à les dissiper : on fit un butin considérable dans la partie de la ville qu'ils avaient occupée. Mais la vue d'une retraite si favorable aux canots persuada Cortez que, sans la ruiner entièrement, il serait impossible de tirer le moindre avantage de cette chaussée; et tous les délais étant dangereux pour les autres attaques, il prit la ré-

solution d'abandonner ce poste, et de faire passer Sandoval avec ses troupes, à celui de Tepeaquilla, où la digue était moins large et moins commode, mais plus utile au dessein de couper à la capitale les vivres dont elle commençait à manquer. Cet ordre fut exécuté aussitôt, à la vue des brigantins qui escortèrent Sandoval jusqu'au nouveau poste, où il se logea sans résistance.

Le général fit voguer alors vers Tacuba. Pierre Alvarado, qui était chargé de cette attaque, l'avait poussée avec divers succès, en détruisant des remparts, en comblant des fossés, en s'avançant quelquefois jusqu'à mettre le feu aux premières maisons de Mexico; mais il y avait perdu plusieurs Espagnols, et ces avantages ne compensaient point cette perte. Le chagrin que Cortez ressentit lui fit juger que toutes les mesures dans lesquelles il s'était renfermé jusqu'alors, répondaient mal à son projet, et qu'un siége qui se réduisait à des attaques et des retraites, exposait inutilement ses soldats et sa réputation. Ces tranchées, que les Mexicains relevaient sans cesse, et la persécution continuelle de leurs canots, lui parurent deux obstacles qui demandaient une nouvelle méthode. Il prit le parti de suspendre toutes les attaques, pour se donner le temps de rassembler ou de faire construire lui-même une flotte de canots avec laquelle il pût se rendre maître de toutes les parties du lac : ses alliés reçurent ordre de lui envoyer tous les canots qu'ils avaient en réserve, pendant que, de son côté, il

en fit bâtir un grand nombre à Tezcuco; et, dans l'espace de quelques jours, il en forma un nombre redoutable qu'il remplit d'Américains, sous des capitaines de leur nation. Il les divisa en trois escadres, dont chacune devait être soutenue de quatre brigantins, l'un pour Sandoval, l'autre pour Alvarado, et le troisième, pour le conduire lui-même à Olid. Aussitôt les attaques furent reprises avec plus d'ordre et de facilité; on fit, nuit et jour, des rondes sur le lac pour arrêter les sorties des Mexicains; leurs canots n'eurent plus la hardiesse de se montrer, ou du moins, on enleva ceux qui tentèrent de passer avec des vivres et de l'eau. Olid, Alvarado et Sandoval s'avancèrent en peu de temps jusqu'aux faubourgs de Mexico, et la face du siége fut changée par ces heureuses dispositions.

Cependant la diligence et l'industrie ne manquèrent point aux assiégés. Ils se réduisirent d'abord à faire leurs sorties pendant la nuit, pour tenir les Espagnols en alarme et les fatiguer par l'inquiétude et les veilles. Ensuite ils envoyèrent, par de longs détours, des canots chargés de pionniers, qui, traversant directement le lac pendant qu'on était attentif à ceux qu'on entendait sortir de la ville, venaient nettoyer dans un instant les fossés qu'on avait eu beaucoup de peine à combler; mais rien ne fait tant d'honneur à leur adresse qu'un stratagème qu'ils imaginèrent contre les brigantins. Ils construisirent dans la ville trente grandes barques, renforcées de grosses planches, pour s'en faire

comme un rempart, derrière lequel ils pouvaient être à couvert. Ils choisirent une nuit fort obscure pour aller se poster dans quelques endroits couverts de grands roseaux. Ils y enfoncèrent quantité de gros pieux, qui s'élevaient à fleur d'eau, et dont le seul choc était capable de nuire aux plus grands vaisseaux. Leur espérance était d'attirer dans cette forêt de roseaux et de pieux quelques-uns des brigantins qui allaient successivement en course. Ils avaient préparé trois ou quatre canots chargés de vivres pour les faire servir d'amorce. En effet, deux des quatre brigantins de Sandoval donnèrent dans le piége, sous le commandement de Pierre de Barba et de Jean Portillo. La vue des canots, qui se présentèrent fort habillement, et qui feignirent de prendre la fuite, excita si vivement les Espagnols, que, s'élançant vers les roseaux à force de rames, ils donnèrent au travers des pieux. En même temps les Mexicains parurent dans leurs barques, et vinrent à la charge avec une résolution désespérée. Barba et Portillo sentirent la grandeur du danger. Ils voyaient les brigantins comme immobiles; et le seul effort des rames ne pouvait les tirer de cette situation. Ils prirent le parti de soutenir le combat pour occuper les ennemis, pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs qui écartèrent ou coupèrent les pieux à force de bras et de haches. La liberté qu'ils eurent bientôt de se remuer, les mit en état de faire jouer leur artillerie, et les barques n'y résistèrent pas long-temps; mais la

perte fut grande pour les Espagnols. Portillo fut tué dans le combat. Barba y reçut plusieurs coups de flèches, dont il mourut peu de jours après, et peu de leurs gens échappèrent sans blessures. Cortez, furieux de cet échec, ne perdit pas un moment pour venger deux officiers qu'il aimait. Les Mexicains, avec une simplicité qu'ils mêlaient aux ruses de la faiblesse, s'imaginèrent que leurs ennemis pourraient donner deux fois dans le même piége. Après avoir réparé leurs barques, ils reprirent leur poste entre les roseaux. Le général, averti de ce mouvement, envoya six brigantins, qui détruisirent presque entièrement les trente barques.

On eut dans le même temps divers avis de ce qui se passait à Mexico par les prisonniers qu'on faisait continuellement aux attaques; et le général, apprenant que la soif et la faim commençaient à presser les habitans, apporta plus de soin que jamais à leur couper les vivres. Il rendit la liberté à deux ou trois des principaux prisonniers, en les chargeant de dire à l'empereur qu'il lui offrait la paix, avec promesse de ne rien entreprendre sur sa couronne, à la seule condition qu'il s'engageât à reconnaître la souveraineté du roi d'Espagne, dont les droits étaient fondés, parmi les Mexicains, sur leur tradition et l'autorité de leurs ancêtres. D'autres prisonniers rapportèrent que Guatimozin avait reçu cette proposition sans orgueil, et qu'ayant assemblé tous ses caciques, il leur avait représenté le misérable état de la ville avec des témoignages d'at-

tendrissement qui semblaient marquer de l'inclination pour la paix. Tout le conseil était entré dans les mêmes sentimens, à l'exception des sacrificateurs, qui les avaient combattus avec la dernière opiniâtreté, en feignant que leurs idoles leur promettaient la victoire. Le respect dont ils étaient en possession, avait ramené tous les caciques à leur avis; et l'empereur, poussé du même esprit, malgré divers préjugés par lesquels il croyait sa ruine annoncée, avait fait publier qu'il punirait de mort ceux qui auraient la hardiesse de lui proposer la paix.

Cortez ne fut pas plus tôt informé de cette résolution, qu'il entreprit d'attaquer en même temps Mexico par les trois chaussées, et de porter le fer et le feu jusqu'au palais impérial. Après avoir envoyé ses ordres aux postes de Sandoval et d'Alvarado, il se mit avec Olid à la tête des troupes de Cuyoacan. Les ennemis avaient rouvert leurs fossés et relevé les autres fortifications de la digue; mais l'artillerie des cinq brigantins de ce poste rompit aisément de si faibles remparts, tandis que les troupes de terre comblaient les fossés. Ainsi Cortez trouva d'abord peu d'obstacles; mais il fut arrêté par des embarras d'une autre nature près du dernier pont, qui touchait au quai de la ville. Les Mexicains avaient coupé la chaussée dans un espace d'environ soixante pieds de longueur, ce qui avait servi à rendre l'eau plus haute et plus grosse vers les quais. Le bord, du côté de la ville, se trouvait

fortifié de deux ou trois rangs de poutres et de grosses planches liées par des traverses et de longues chevilles ; et cette barrière était défendue par une multitude innombrable de soldats. Cependant quelques décharges d'artillerie la renversèrent avec un fracas qui en rendit les débris mortels à quantité de Mexicains. Les plus avancés se voyant à la bouche de ces terribles machines, dont la flamme et le bruit les effrayaient autant que l'exécution dont ils avaient été témoins, reculèrent sur ceux qui les suivaient, et les forcèrent de rentrer avec eux dans la ville. Le quai se trouvant nettoyé dans un instant, Cortez fit approcher les brigantins et les canots de ses alliés, pour gagner la terre avec les troupes. Il fit passer sa cavalerie par la même voie. Trois pièces d'artillerie qu'il fit débarquer lui parurent devoir suffire à son entreprise.

Avant d'aller aux ennemis, qui se montraient derrière quelques tranchées, il chargea Julien Alderète d'employer tous ses soins à réparer l'espace rompu de la chaussée, sous la protection des brigantins, qui continuaient de border le quai. Le combat ayant commencé dans les premières rues, Alderète, échauffé par le bruit des armes, et craignant peut-être que l'emploi de combler et de garder un fossé ne fît tort à sa gloire, tandis qu'il voyait ses compagnons aux mains, se laissa transporter par une ardeur indiscrète. Toute la troupe qu'il commandait le suivit au combat ; et ce fossé, qu'on n'avait pu traverser en arrivant, fut abandonné avec

une imprudence qui coûta cher aux Espagnols. Les Mexicains soutinrent les premières attaques. On força néanmoins leurs tranchées, mais avec beaucoup de perte, et le danger devint beaucoup plus grand lorsque, après être entré dans les rues, on eut à se garantir des traits et des pierres qui pleuvaient des terrasses et des fenêtres; mais dans la plus vive chaleur de l'action, Cortez crut s'apercevoir que celle des ennemis se relâchait, et ce changement parut venir de quelque nouvel ordre qui leur fit abandonner le terrain avec la dernière précipitation. C'était assez pour faire naître le soupçon de quelque nouvelle ruse. Le jour était avancé, et les Espagnols n'avaient que le temps de retourner à leur quartier. Cortez, qui ne pouvait encore penser à s'établir dans la ville, et qui n'avait eu dessein que d'y répandre la terreur, donna l'ordre de la retraite, en profitant néanmoins de celle des ennemis pour faire abattre et brûler les maisons voisines du quai, d'où il ne voulait plus que leurs traits et leurs pierres pussent l'incommoder dans ses attaques. On fut éclairci dans la suite du motif qui avait fait disparaître les Mexicains; et l'événement même en donna de tristes indices. Guatimozin avait appris que la grande ouverture de la digue était abandonnée, et, sur cet avis, il avait fait ordonner à ses capitaines de se retirer avec leurs troupes, pour retourner vers le quai par d'autres rues, et pour charger les Espagnols à leur passage. Aussi Cortez n'eut-il pas plus tôt tourné le dos

à la ville, que ses oreilles furent frappées par le son lugubre d'un instrument qui portait le nom de tocsin sacré, parce qu'il n'était permis qu'aux sacrificateurs de le sonner pour annoncer la guerre et pour animer le cœur des Mexicains à la défense de leurs dieux. On entendit aussitôt d'effroyables cris; et les Espagnols qui composaient l'arrière-garde virent tomber sur eux des légions d'ennemis.

Les arquebusiers firent tête; et Cortez, suivi des cavaliers, repoussa les premiers efforts de cette impétueuse attaque; mais n'étant instruit qu'alors de l'indiscrétion d'Alderète, il tenta inutilement de rallier ses troupes et de les former en bataillons; ses ordres furent mal entendus ou peu respectés. Les Tlascalans, qu'il avait fait marcher vers la digue, se précipitèrent confusément dans l'ouverture. Les uns passaient sur des brigantins et dans les canots; les autres, en plus grand nombre, se jetèrent dans l'eau, où ils trouvaient des troupes de nageurs mexicains qui les perçaient de leurs dards, ou qui les étouffaient au fond du lac. Cortez faisait face aux ennemis qui continuaient de le presser; mais son cheval ayant été tué sous lui, il se vit forcé, pour conserver sa vie, d'accepter l'offre de François Guzman, qui lui présenta le sien, et de se retirer vers les brigantins, sur lesquels il arriva couvert de sang et de plaies. Cette généreuse action coûta la liberté à Gusman : quarante Espagnols furent enlevés comme lui par les

Mexicains, et tous les autres revinrent dangereusement blessés. On perdit mille Tlascalans et la meilleure des trois pièces d'artillerie.

Le chagrin du général fut plus dangereux pour sa vie que la multitude de ses blessures; il ne pouvait se consoler de la perte de Gusman et des quarante autres Espagnols. Alderète, pénétré de douleur à la vue de tant de maux qu'on ne pouvait reprocher qu'à lui, offrit sa tête pour l'expiation de sa faute. Il reçut une vive réprimande aux yeux de toute l'armée; mais Cortez ne jugea point à propos de faire un exemple qui ne lui parut propre qu'à décourager ses plus braves guerriers. Son affliction redoubla le jour suivant, lorsqu'il apprit qu'Alvarado et Sandoval avaient perdu vingt Espagnols dans leurs attaques, et tous les avantages qu'ils y avaient remportés lui parurent un faible dédommagement pour une si grande perte. Il fallut suspendre les attaques : on se réduisit à serrer plus étroitement la place, pour couper le passage des vivres, pendant qu'on était obligé de donner des soins à la guérison des blessés. Le chagrin de Cortez, sans doute, était juste; mais après tout, s'était-il flatté, en versant par torrens le sang américain, qu'il ne coulerait jamais dans les combats une goutte de sang espagnol?

Les Mexicains célébrèrent leur victoire avec des transports de joie; tous les quartiers de la ville furent éclairés pendant la nuit par de grands feux; on entendit le son des instrumens militaires qui se ré-

pondaient en différens chœurs; et les temples jetant un éclat particulier qui paraissait accompagner quelque cérémonie barbare, on ne douta point que cet appareil ne regardât les prisonniers espagnols, et qu'ils ne fussent sacrifiés cette nuit aux dieux de l'empire. Quelques soldats, qui s'avancèrent vers le quai dans des canots, crurent entendre les cris de ces malheureuses victimes, et reconnaître même ceux qui les poussaient. Leur imagination en fut frappée, et Cortez ne put entendre leur récit sans verser des larmes.

Guatimozin mit alors en œuvre un artifice qui produisit un grand effet sur le peuple; il fit courir le bruit que Cortez avait été tué dans sa retraite; et cette idée inspira un nouveau courage aux Mexicains, qui conçurent l'espérance de se voir promptement délivrés. Les têtes des Espagnols sacrifiés furent envoyées dans toutes les villes voisines, comme des témoignages sensibles d'une victoire qui devait les ramener à l'obéissance. Enfin, pour confirmer ces heureux présages, on publia que le dieu des armes, principale idole du Mexique, adouci par le sang des victimes espagnoles, avait annoncé à l'empereur, d'une voix intelligible, que la guerre finirait dans huit jours, et que tous ceux qui mépriseraient cet avis périraient dans l'intervalle. Guatimozin hasardait cette imposture dans la confiance qu'il avait à ses derniers avantages; et, se persuadant en effet que la faveur de ses dieux avait commencé à se déclarer pour lui, il eut

l'adresse d'introduire dans le camp des alliés de Cortez plusieurs émissaires qui répandirent les mêmes menaces. Les oracles du dieu des armes avaient une réputation si bien établie dans toutes ces contrées, que les Américains des différentes nations étaient accoutumés à les respecter. Un terme si court frappa leur imagination jusqu'à les déterminer aussitôt à quitter les Espagnols; et, dans l'espace de deux ou trois nuits, tous leurs quartiers se trouvèrent abandonnés. Les Tlascalans mêmes délogèrent dans un grand désordre, à l'exception de quelques nobles, sur lesquels la crainte n'agissait pas moins, mais qui semblaient préférer l'honneur à la vie. Cortez, alarmé d'un incident qui entraînait la ruine de son entreprise, jugea le remède d'autant plus difficile qu'il ne connaissait point encore la nature du mal; mais après s'être heureusement éclairci, il se hâta de faire suivre les déserteurs, pour les engager à suspendre du moins leur marche jusqu'à la fin des huit jours, en leur faisant considérer que ce délai ne changerait rien à leur sort, et les assurant d'ailleurs qu'ils regretteraient de s'être laissé tromper par de fausses prédictions. Ils consentirent à passer le reste de la semaine dans des lieux où ils s'étaient arrêtés; et, reconnaissant enfin leur illusion, ils revinrent à l'armée avec ce renouvellement de hardiesse et de confiance qui succède ordinairement à la crainte. Don Fernand, cacique de Tezcuco, avait envoyé aux troupes de sa nation le prince son frère, qui les ramena le



huitième jour, avec de nouvelles levées qu'il trouva prêtes à le suivre. Les Tlascalans, retenus par la crainte de leur sénat, autant que par les représentations de Cortez, ne s'étaient pas beaucoup éloignés; mais la honte était capable de retarder leur retour, lorsqu'ils virent arriver un nouveau secours que leur république envoyait à Cortez : ils s'unirent à ce corps pour venir reprendre leur quartier; et le général, feignant de confondre les fugitifs avec ceux dont il devait louer le zèle, affecta de leur faire le même accueil.

Ces recrues, qui augmentaient considérablement les forces des Espagnols, et les ressources de l'empereur qui trahissaient sa faiblesse, portèrent quelques nations neutres à se déclarer en faveur de Cortez. La plus considérable fut celle des Otomies, montagnards féroces, qui conservaient leur liberté dans des retraites inaccessibles, dont la stérilité et la misère n'avaient jamais tenté les Mexicains d'en entreprendre la conquête. Ils avaient toujours été rebelles à l'empire, sans autre motif que leur aversion pour le faste et la mollesse. On ne nous apprend point quel nombre de troupes ils amenèrent aux Espagnols; mais Cortez se vit à la tête de deux cent mille hommes.

Les Mexicains n'étaient pas demeurés dans l'inaction pendant que leurs ennemis avaient suspendu les hostilités. Ils avaient fait de fréquentes sorties la nuit et le jour, sans causer à la vérité beaucoup de mal aux Espagnols, pour qui la seule présence des

se retirer. Leur retraite laissa tant de champ libre aux Espagnols, qu'ils s'avancèrent l'épée à la main; et, sans autre fatigue que celle de pousser des ennemis qui ne cessaient pas de reculer, ils se logèrent plus avantageusement pour la nuit suivante.

D'autres difficultés les attendaient : ils se virent obligés d'avancer pas à pas en ruinant les maisons, et de combler une infinité de tranchées, que les ennemis avaient tirées au travers des rues. L'ardeur du travail abrégea le temps. Dans l'espace de quatre jours, les trois commandans se trouvèrent à la vue de Tlateluco, par différens chemins, dont cette place était comme le centre. La division d'Alvarado fut la première qui s'y établit, après avoir chassé quelques bataillons que les ennemis y avaient rassemblés. On découvrit à peu de distance un grand temple, dont les tours et les degrés étaient occupés par une foule de Mexicains. Alvarado, ne voulant rien laisser derrière soi, fit avancer quelques compagnies, qui nettoyèrent facilement ce poste, tandis qu'il mit le reste de ses troupes en bataille dans la place, pour y faire un logement. La précaution qu'il eut en même temps d'ordonner qu'on fît de la fumée au sommet du temple ne servit pas moins à guider la marche des autres capitaines qu'à faire connaître la diligence et le succès de la sienne. Bientôt la division d'Olid, commandée par Cortez même, arriva au même lieu, et la foule des Mexicains qui fuyaient devant elle venant se jeter dans le bataillon d'Alvarado, y fut reçue à coups de

piques et d'épées, qui en firent périr un grand nombre. Ceux qui fuyaient devant Sandoval eurent le même sort, et la division de ce commandant ne tarda point à joindre les deux autres. Alors tous les ennemis, qui occupaient les autres places, et les rues de communication, ne doutèrent point que le dessein des Espagnols, dont ils voyaient les forces réunies, ne fût d'attaquer l'empereur dans son palais. Ils s'empressèrent de courir à sa défense; et cette persuasion donna le temps au général d'établir avantageusement tous ses postes. On employa quelques compagnies des alliés à jeter les morts dans les plus grands canaux; mais il fallut mettre des commandans espagnols à leur tête, pour les empêcher de se dérober avec leur charge, et d'en faire les abominables festins qui étaient la dernière fête de leurs victoires. Cortez envoya ordre aux officiers des brigantins et des canots de courir incessamment d'une digue à l'autre, et de lui donner avis de tous les mouvemens des assiégés. Il distribua ses troupes avec tant d'intelligence, qu'à la faveur de cette disposition, il leur promit le repos dont elles avaient besoin pour la nuit. En effet, il ne fut troublé que par les supplications de plusieurs troupes d'habitans, demi-morts de faim, qui s'approchaient sans armes pour demander des vivres, en offrant de vendre leur liberté à ce prix. Quoiqu'il y eût beaucoup d'apparence qu'ils avaient été chassés des autres quartiers comme des bouches inutiles, ils firent tant de pitié à Cortez, qu'il leur

fournit quelques rafraîchissemens, pour leur donner la force d'aller chercher leur subsistance hors des murs.

Le jour suivant fit découvrir un grand nombre de Mexicains armés dans les rues dont ils étaient encore en possession; mais ils n'y étaient que pour couvrir divers ouvrages par lesquels ils voulaient fortifier leur dernière retraite. Cortez ne leur voyant aucune disposition à l'attaquer, suspendit aussi la résolution de marcher à l'assaut. Il se flatta même de leur faire goûter de nouvelles propositions : l'extrémité où ils étaient devait leur donner d'autant plus de confiance dans ses offres, qu'elles pouvaient leur faire connaître que son intention n'était pas de profiter de ses avantages pour les détruire. Il chargea de cette commission trois prisonniers d'un nom connu; et, vers le milieu du jour, il en conçut quelque espérance, lorsqu'il vit disparaître les troupes qui gardaient les rues.

Le quartier où Guatimozin s'était retiré avec sa noblesse et ses plus fidèles soldats, formait un angle fort spacieux, dont la plus grande partie était entourée des eaux du lac. L'autre, peu éloignée de Tlateluco, avait été fortifiée d'une circonvallation de grosses planches garnies de fascines et de pieux, et d'un profond fossé qui coupait toutes les rues voisines. Cortez, ayant passé la nuit suivante aussi tranquillement que la première, s'avança le lendemain dans les rues que les ennemis avaient abandonnées. Toute la ligne de leurs fortifications

était couronnée d'une multitude innombrable de de soldats; mais l'on jugea de leur disposition à la paix par le silence de leurs instrumens militaires et l'interruption de leurs cris. Il s'approcha deux fois à la portée des flèches, après avoir donné ordre aux Espagnols qui le suivaient, de ne faire aucun mouvement d'attaque. Les Mexicains baissèrent leurs armes, et leur silence fit croire qu'ils n'étaient pas éloignés d'un accommodement. Il remarqua leurs efforts pour cacher ce qu'ils souffraient de la faim, et pour faire connaître qu'ils ne manquaient ni de vivres ni de résolution. Ils affectaient de manger publiquement sur leurs terrasses, et de jeter leurs restes aux habitans qui tendaient les bras, de l'autre côté du fossé, pour recevoir ce misérable secours. Pendant trois jours, qui se passèrent dans cette espèce de trève, plusieurs de leurs capitaines sortirent de l'enceinte, et vinrent défier les plus braves Espagnols. Leurs instances duraient peu, et la plupart se hâtaient de repasser le fossé lorsqu'on se disposait à leur répondre; mais ils se retiraient aussi contens de leur bravade qu'ils l'auraient été de la victoire.

Dans cet intervalle, le conseil de l'empereur n'avait pas cessé de délibérer sur les propositions de Cortez, et la plupart des caciques n'avaient que du penchant pour la paix. Elle n'avait trouvé d'opposition que de la part des sacrificateurs, qui croyaient leur ruine attachée à l'alliance des Espagnols. L'adresse avec laquelle ils surent mêler les

promesses et les menaces de leurs dieux fit prévaloir encore le parti de la guerre; et l'empereur déclara que son respect pour la religion l'obligeait de se rendre à leurs avis; mais, avant de rompre la trêve, il ordonna qu'une partie de la noblesse, avec tous les canots qu'il avait autour de lui, se rendît dans une espèce de port que le lac formait derrière son palais. C'était une ressource qu'il ménageait pour sa retraite, si la fortune l'abandonnait dans ses derniers efforts. Cet ordre fut exécuté avec tant de bruit et de confusion, que les capitaines des brigantins s'aperçurent aussitôt du mouvement qui se faisait sur la digue. Ils en informèrent le général, qui pénétra facilement l'objet de ces nouvelles mesures. Il dépêcha sur-le-champ Sandoval, avec la qualité de *capitaine général des brigantins*, et la commission expresse d'assiéger le port avant la fin du jour; ensuite, ayant disposé les troupes au combat, il s'approcha des fortifications pour hâter la conclusion de la paix par les menaces d'une sanglante guerre.

Les Mexicains avaient déjà reçu l'ordre de se mettre en défense, et leurs cris annoncèrent la rupture du traité. Ils se préparèrent au combat avec beaucoup de résolution; mais les premiers coups de canon leur ayant fait connaître la faiblesse de leurs remparts, ils ne virent plus que le péril dont ils étaient menacés. On ne fut pas long-temps sans voir paraître quelques drapeaux blancs, et sans entendre répéter, en espagnol, le nom de *paix*,

qu'ils avaient appris à prononcer. Cortez leur fit déclarer par ses interprètes qu'il était temps encore de prévenir l'effusion du sang, et qu'il écouterait volontiers leurs propositions. Après cette assurance, quatre ministres de l'empereur se présentèrent sur le bord du fossé, en habits qui répondaient à l'objet de leur mission. Ils saluèrent les Espagnols avec de profondes humiliations; et, s'adressant au général, qui s'avança sur le bord opposé, ils lui dirent que le puissant Guatimozin, leur empereur, sensible aux misères de son peuple, les avait nommés pour traiter de bonne foi, qu'il souhaitait la fin de la guerre également funeste aux deux partis, et qu'il n'attendait que les explications du général espagnol pour lui envoyer les siennes. Cortez répondit que la paix était l'unique but de ses armes, et que, malgré le pouvoir qu'il avait d'employer la force contre ceux qui tardaient si long-temps à connaître la raison, il revenait volontiers au traité qu'on avait rompu; mais que, pour abréger les difficultés, il lui paraissait nécessaire que l'empereur se laissât voir, accompagné, s'il le désirait, de ses ministres et de son conseil; que les Espagnols accepteraient toutes les conciliations qui ne blesseraient point l'autorité du roi son maître; et qu'ils engageaient leur parole, non-seulement de finir les hostilités, mais d'employer toutes leurs forces au service de l'empereur du Mexique. Les envoyés se retirèrent avec toutes les apparences d'une vive satisfaction; et Cortez se hâta d'envoyer un ordre à

Sandoval de suspendre l'attaque du port. Un quart d'heure après, les mêmes officiers reparurent au bord du fossé, pour assurer le général que l'empereur viendrait le lendemain avec ses principaux ministres, et qu'ayant la paix fort à cœur, il ne se retirerait point sans l'avoir conclue.

Cependant il ne pensait qu'à faire traîner la négociation en longueur, pour se donner le temps d'embarquer ses richesses et d'assurer sa retraite. Ses envoyés revinrent à l'heure qu'ils avaient marquée; mais ce fut pour donner avis qu'un accident survenu à l'empereur ne lui permettait de sortir que le jour d'après. Ensuite l'entrevue fut remise, sous prétexte d'ajouter quelques préliminaires de bienséance et d'autres formalités. Quatre jours se passèrent en vaines cérémonies, dont Cortez se défia trop tard. Le fond qu'il faisait sur un engagement auquel il croyait Guatimozin forcé par sa situation, lui avait fait prendre des mesures pour le recevoir avec éclat; et ce soin paraît l'avoir occupé tout entier. Aussi n'apprit-il ce qui se passait sur le lac qu'avec un transport de colère et des menaces par lesquelles il s'efforça de déguiser sa confusion.

Le matin du jour marqué pour la conclusion du traité, Sandoval reconnut qu'un grand nombre de Mexicains s'embarquaient à la hâte sur les canots qu'ils avaient rassemblés dans leur port. Il en fit avertir aussitôt le général, tandis qu'assemblant ses brigantins, qui étaient dispersés en différens postes, il leur recommanda de se tenir prêts à tout événe-

ment. Bientôt les canots ennemis se mirent à la rame. Ils portaient la noblesse mexicaine et les principaux chefs des troupes de l'empire, qui s'étaient déterminés à combattre les brigantins, pour favoriser, au prix de leur sang, la fuite de l'empereur. Leur dessein, après le succès de cette diversion, était de se disperser par autant de routes qu'ils avaient de canots, et d'attendre le temps de la nuit pour le suivre. Ils exécutèrent leur entreprise en voguant droit aux brigantins, et les attaquèrent avec tant de furie, que, sans paraître effrayés du premier fracas de l'artillerie, ils s'avancèrent jusqu'à la portée de la pique et du sabre. Pendant qu'ils combattaient avec cet emportement, Sandoval observa que six ou sept grandes barques s'éloignaient à force de rames. Il donna ordre à Garcie Holguin, qui commandait le brigantin le plus léger, de les suivre avec toute la diligence des rames et des voiles, et de les attaquer à toutes sortes de risques, mais moins pour les endommager que pour les prendre. Holguin les poussa si vigoureusement, qu'ayant bientôt assez d'avantage pour tourner la proue, il tomba sur la première, qui paraissait commander toutes les autres. Elles s'arrêtèrent comme de concert. Les matelots mexicains haussèrent leurs rames; et ceux de la première barque poussèrent des cris confus, dans lesquels plusieurs Espagnols qui commençaient à savoir quelques mots mexicains, crurent démêler qu'ils demandaient du respect pour la personne de l'empereur. Leurs soldats baissèrent

les armes; et cette soumission servit encore mieux à les faire entendre. Holguin défendit de faire feu; mais, abordant la barque, il s'y jeta, l'épée à la main, avec quelques Espagnols.

Guatimozin, qui était effectivement à bord, s'avança le premier; et, reconnaissant le capitaine à la déférence qu'on avait pour lui, il lui dit d'un air assez noble, qu'il était son prisonnier, et disposé à le suivre sans résistance, mais qu'il le priait de respecter l'impératrice et les femmes de sa suite. Il exhorta cette princesse à la constance par quelques mots qui ne furent point entendus. Ensuite il lui donna la main pour monter dans le brigantin; et, s'apercevant qu'Holguin regardait les autres barques avec quelque embarras, il lui dit: Soyez sans inquiétude: tous mes sujets viennent mourir aux pieds de leur prince. En effet, au premier signe qu'il leur fit, ils laissèrent tomber leurs armes, et, se reconnaissant prisonniers par devoir, ils suivirent tranquillement le brigantin.

Sandoval continuait de combattre, et s'apercevait, à la résistance des caciques, qu'ils étaient résolus de l'arrêter aux dépens de leur vie. Cependant leur valeur parut les abandonner aussitôt qu'ils se crurent certains de la captivité de l'empereur. Ils passèrent en un instant de la surprise au désespoir, et les cris de guerre se changèrent en gémissemens lamentables. Non-seulement ils prirent le parti de se rendre, mais la plupart s'empressèrent de passer sur les brigantins, pour suivre la fortune

de leur maître. Holguin, qui avait dépêché d'abord un canot à Cortez, passa dans ce moment à la vue de Sandoval, et, voulant conserver l'honneur de conduire son prisonnier au général, il évita de s'approcher des brigantins, dans la crainte d'être arrêté par un ordre auquel il n'aurait pas obéi volontiers. Il trouva l'attaque des tranchées commencée dans la ville, et les Mexicains employés de toutes parts à les défendre; mais l'infortune de l'empereur, qu'ils apprirent bientôt de leurs sentinelles, leur fit tomber les armes des mains. Ils se retirèrent avec un trouble dont Cortez ne pénétra pas tout d'un coup la cause, et qui ne fut éclairci qu'à l'arrivée du canot d'Holguin. Dans ce premier moment de triomphe, on dit qu'il leva les yeux vers le ciel, mouvement qui semble être celui de la reconnaissance et de la joie, et qui n'aurait dû être que celui du remords. Ensuite, ayant envoyé deux compagnies d'Espagnols au bord du lac, pour y prendre Guatimozin sous leur garde, il s'avança lui-même après eux, dans le seul dessein de lui faire honneur, en allant le recevoir assez loin.

Il lui rendit en effet ce qu'il crut devoir à la majesté impériale, et Guatimozin parut sensible à cette attention du vainqueur. Lorsqu'ils furent arrivés au quartier des Espagnols, toute la suite de ce monarque s'arrêta d'un air humilié. Il entra le premier avec l'impératrice. Il s'assit un instant; mais il se leva presque aussitôt pour faire asseoir le général. Alors, demandant les interprètes, il leur

ordonna, d'un visage assez ferme, de dire à Cortez : « Qu'il s'étonnait de le voir tarder si long-temps « à lui ôter la vie; qu'un prisonnier de sa sorte ne « causait que de l'embarras après la victoire, et « qu'il lui conseillait d'employer le poignard qu'il « portait au côté, pour le tuer de sa propre main. » Mais en achevant ce discours, la constance lui manqua, et ses larmes en étouffèrent les derniers mots. L'impératrice laissa couler les siennes avec moins de retenue. Cortez, attendri lui-même de ce triste spectacle, leur laissa quelques momens pour soulager leur douleur, et répondit enfin : « Que l'empereur du Mexique n'était pas tombé dans une disgrâce indigne de lui; qu'il n'était pas le prisonnier d'un simple capitaine, mais celui d'un prince si puissant, qu'il ne reconnaissait point de supérieur au monde, et si bon, que le grand Guatimozin pouvait espérer de sa clémence non-seulement la liberté, mais encore la paisible possession de l'empire mexicain, augmenté du glorieux titre de son amitié; et qu'en attendant les ordres de la cour d'Espagne, il ne trouverait point de différence entre la soumission des Espagnols et celle de ses propres sujets. »

Guatimozin était âgé d'environ vingt-quatre ans; sa taille était haute et bien proportionnée. Il avait le teint d'une blancheur qui le faisait paraître étranger au milieu des Américains; mais quoique ses traits n'eussent rien de désagréable, une majestueuse fierté, qu'il affectait de conserver dans son

malheur, semblait plus propre à lui attirer du respect que de l'affection ou de la pitié. L'impératrice était à peu près du même âge. Elle était nièce de Montézuma; et Cortez ne l'eut pas plus tôt appris, que, lui renouvelant ses offres de service, il déclara hautement que tous les Espagnols devaient respecter dans cette princesse la mémoire et les bienfaits de son oncle.

On vint l'avertir que, sans continuer le combat, les Mexicains se montraient encore sur leurs remparts, et qu'on avait peine à retenir l'emportement des alliés. Il mit ses prisonniers entre les mains de Sandoval : et, sans s'expliquer avec eux, il se disposait à partir pour achever lui-même de soumettre la ville, lorsque l'empereur, pénétrant la raison qui l'obligeait à se retirer, le conjura fort ardemment de ménager le sang de ses sujets. Il parut même étonné qu'ils n'eussent pas quitté les armes après avoir su qu'il était au pouvoir des Espagnols; et, prenant toute sa liberté d'esprit, il proposa d'envoyer un ministre de l'empire, par lequel il promit de faire déclarer aux soldats et au peuple qu'ils ne devaient point irriter les Espagnols qui étaient maîtres de sa vie, et qu'il leur ordonnait de se conformer à la volonté des dieux en obéissant au général étranger. Cortez accepta cette offre, et le ministre n'eut besoin que de paraître pour les disposer à la soumission. Ils exécutèrent aussi promptement l'ordre qu'ils reçurent de sortir sans armes et sans bagage; et le nombre des troupes qui leur

restait après tant de pertes causa beaucoup de surprise aux Espagnols. Cortez défendit, sous les plus rigoureuses peines, qu'on leur fît la moindre insulte dans leur marche, et ses ordres étaient si respectés, qu'on n'entendit pas un mot injurieux de la part de tant d'alliés qui avaient les Mexicains en horreur.

Toute l'armée entra avec ses chefs dans cette partie de la ville, et n'y trouva que des objets funestes; des blessés et des malades qui demandaient la mort en grâce, et qui accusaient la pitié des vainqueurs. Mais rien ne parut plus effroyable aux Espagnols qu'un grand nombre de cours et de maisons désertes où l'on avait entassé les cadavres des morts pour célébrer leurs funérailles dans un autre temps. Il en sortait une infection qu'on crut capable d'empester l'air : ce qui fit prendre à Cortez le parti de hâter sa retraite. Il distribua les troupes d'Alvarado et de Sandoval dans les quartiers de la ville où la contagion lui parut moins dangereuse; et bientôt il reprit le chemin de Cuyoacan, avec celles d'Olid et ses prisonniers.

Telle fut la fin du siége de Mexico, et la conquête absolue d'un empire dont toutes les provinces, entraînées par l'exemple de la capitale, se réunirent sous la domination de Cortez. Jusqu'alors il n'avait connu la grandeur de son entreprise que par les difficultés qu'il avait eues à surmonter; mais la soumission volontaire d'un grand nombre de provinces, et la découverte de quantité d'autres pays

qu'il eut peu de peine à réduire, lui apprirent mieux que jamais l'importance du service qu'il avait rendu à l'Espagne. On n'en porta point un autre jugement en Europe; et, pendant qu'il s'employait à rétablir le calme parmi tant de nations qu'il avait subjuguées, à rebâtir Mexico et plusieurs autres villes, à confirmer ses établissemens par des lois, en un mot, à jeter les fondemens de l'ordre qui règne aujourd'hui dans ses conquêtes, tous les efforts de la haine et de l'envie ne purent empêcher qu'on ne lui rendît justice à la cour d'Espagne.

L'empereur Charles, libre enfin des grandes occupations qui l'avaient retenu en Allemagne, crut sa gloire intéressée à terminer un différend dont il se reprocha d'avoir abandonné la connaissance à ses ministres. L'évêque de Burgos, qui s'était déclaré l'ennemi de Cortez comme il l'avait été des Colomb, fut éloigné du conseil. Un tribunal composé des plus grands personnages de l'Espagne eut ordre d'éclaircir les ténèbres qu'on avait jetées sur les droits de la valeur et de la fortune. Les agens des deux partis assistèrent à toutes les assemblées : on lut leurs mémoires; ils furent interrogés; ils répondirent. Enfin, quelques jours de délibération mirent les commissaires en état de juger « que Vélasquez n'ayant point d'autre titre sur la Nouvelle-Espagne que celui d'avoir fait quelque dépense pour cette entreprise, et d'avoir nommé Cortez, ses prétentions devaient se réduire à la restitution de ce qu'il y avait employé, après avoir prouvé que ces

avances étaient de son propre bien, et n'avaient point été prises sur les effets royaux, dont il avait la disposition dans son gouvernement. Que d'ailleurs il était déchu de son pouvoir le jour qu'il avait révoqué Cortez; et que cette révocation ayant détruit son unique titre, qui consistait dans ses premiers frais, il avait laissé la liberté à Cortez de suivre ses propres vues pour le service de l'Espagne, surtout depuis que cet illustre aventurier avait levé à ses dépens la plus grande partie de ses troupes, et avait équipé la flotte victorieuse, ou de son propre fonds, ou de l'argent qu'il avait emprunté de ses amis. » Ces conclusions furent envoyées à l'empereur, qui ne différa point à les approuver; et, par une sentence solennelle, on imposa un éternel silence à Diégo de Vélasquez sur la conquête de la Nouvelle-Espagne, avec réserve néanmoins de ses droits pour les premiers frais de l'armement. Il fut si touché d'une nouvelle si funeste à son ambition, et d'une lettre de l'empereur qui condamnait sa conduite, qu'il ne survécut pas long-temps à cette double infortune. Garay n'obtint pas un traitement plus favorable : il fut blâmé par le même tribunal d'avoir osé former des entreprises sur la Nouvelle-Espagne, et forcé de renoncer pour jamais à ses prétentions.

Cortez, aussi triomphant par la disgrâce de ses ennemis que par les faveurs dont il fut comblé personnellement, se vit honorer non-seulement des titres de grand capitaine et de fidèle sujet de sa

majesté, mais de la dignité de gouverneur et de vice-roi de la Nouvelle-Espagne, avec une exhortation de la main de l'empereur à terminer glorieusement ses travaux, dans l'espoir certain d'une récompense égale à ses services. Martin Cortez, son père, reçut les gages de cette promesse par diverses marques d'une considération distinguée, et tous les guerriers qui avaient eu part à l'expédition se ressentirent de la reconnaissance de leur maître. On fit espérer au nouveau gouverneur des secours qui lui furent envoyés fidèlement : toutes ces faveurs furent confirmées par le sceau impérial, le 22 octobre 1522. Deux des envoyés de Cortez, chargés de ces agréables dépêches, mirent à la voile aussitôt pour Vera-Cruz; et les autres ne furent retenus que pour prendre le commandement de la flotte qu'on lui destinait. Il est vrai que des cruautés souillèrent sa victoire, et s'il ne les ordonna pas (car les historiens ne l'accusent point d'inhumanité), il eut du moins la faiblesse de les permettre. L'avidité des vainqueurs dévorait en idée les trésors de Guatimozin : l'armée en attendait la distribution, et Cortez n'en parlait pas. Le trésorier-général Alderète éleva sa voix au nom de Charles-Quint, dont il réclamait les droits dans le partage du butin, et déjà le bruit se répandait que Cortez protestait qu'il n'avait point trouvé les prétendus trésors que l'on cherchait; et, craignant que l'on ne le soupçonnât de s'entendre avec Guatimozin, il consentit qu'on mît à la torture cet infortuné

prince, pour le forcer à découvrir le lieu où il avait caché ses richesses. Guatimozin fut étendu sur des charbons ardens, et un des principaux seigneurs de sa cour fut livré près de lui au même supplice. C'est dans ce moment que le monarque mexicain, qui souffrait les tourmens avec une constance inaltérable, adressa ce reproche sublime à son sujet, dont il entendait les plaintes : *Et moi, suis-je sur un lit de roses?* Cortez fit cesser cette odieuse exécution, et il fallut en croire Guatimozin, qui déclara qu'il avait jeté tous ses trésors dans le lac. On les chercha long-temps au fond des eaux, mais inutilement; et le dépit que les Espagnols conçurent de voir leur avarice trompée contribua sans doute à l'arrêt de mort qu'ils portèrent deux ans après contre Guatimozin. On l'accusa d'une conspiration; il fut condamné à un supplice honteux, et le successeur de Montézuma expira sur un gibet.

Mais la fortune n'épargna guère plus Cortez que les autres conquérans de l'Amérique. Il fut rappelé en Europe sur les accusations de ses ennemis, et obligé de se justifier. Il les confondit, pour cette fois, et fut renvoyé avec de nouveaux titres et l'ordre de faire de nouvelles découvertes. Celle de la Californie lui coûta une partie de son bien; mais il n'en fut pas mieux traité à son retour : le crédit de ses ennemis l'emporta sur ses services; il se vit négligé de la cour et sans aucune considération : à peine pouvait-il obtenir audience de l'empereur. Il mourut dans la disgrâce et le chagrin. On raconte

qu'un jour il perça la foule, s'approcha du carrosse de Charles-Quint, et monta sur l'étrier de la portière. L'empereur demanda qui c'était. « C'est celui, « dit Cortez, qui vous a donné plus de royaumes « que vos pères ne vous ont laissé de villes. »

LIVRE TROISIEME.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Division du Mexique.

Le nom de *Nouvelle-Espagne* a été appliqué par les Espagnols, non-seulement au Mexique, mais aussi à l'ensemble des provinces sur lesquelles le vice-roi de cette contrée exerce son pouvoir militaire suprême : il comprend donc, 1°. la vice-royauté du Mexique ; 2°. la capitainerie générale de Guatimala.

Cette vaste étendue de pays est renfermée entre les 10e et 38e degrés de latitude septentrionale. La largeur ne correspond pas à une longueur aussi considérable, elle est même très-inégale. Sous le 30e parallèle elle est de 20 degrés de longitude ; sous le 20e, de 8 degrés, et sous le 10e elle est restreinte à 1 degré. Les bornes sont, au nord, les contrées habitées par des Indiens indépendans ; à l'est, les États-Unis, le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes ; à l'ouest et au sud, le grand Océan, et une chaîne de montagnes au nord de l'isthme de Darien.

La vice-royauté du Mexique est composée de dix-neuf provinces qui sont Mexico; Puebla ou Tlascala; Vera-Cruz, qui comprend Tabasco; Guaxaca; Yucatan ou Merida; Mechoacan ou Valladolid; Guadalajara; Guanaxato; Zacatécas; Sonora, qui se divise en Sonora, Cinaloa et Hostimuri; Vieille-Californie; Nouvelle-Californie; Nouveau-Mexique; Texas; Cohahuila; Nouveau-Sant-Ander; Nouveau-Léon; San-Luis Potosi; Nouvelle-Biscaye ou Durango.

La capitainerie-générale de Guatimala renferme six provinces : Guatimala, Chiapa, Honduras, Vera-Paz, Nicaragua, et Costa-Rica.

Il existe aussi une division en audiences pour l'administration de la justice. L'on en compte trois dans la Nouvelle-Espagne : Mexico, Guadalajara, Guatimala. Chaque audience comprend un certain nombre de provinces.

Occupons-nous d'abord de la première province de la royauté qui lui donne son nom, et suivons de l'œil le plan du fameux lac qui fut le champ des premiers exploits de Cortez. Voici le tableau que nous a laissé Gemelli Carreri, voyageur italien qui visita le Mexique en 1697.

« Le lac de Mexico est situé dans la partie orientale d'une vallée presque plate, dont la longueur est de quatorze lieues d'Espagne, du nord au sud, la largeur de sept, et le circuit d'environ quarante. On donne plus de seize cents toises de hauteur au-dessus de la mer aux montagnes qui environnent

cette vallée. Le lac est composé de deux parties, qui ne sont séparées que par un espace fort étroit; l'une d'eau douce et tranquille, fort poissonneuse, et plus haute que l'autre, dans laquelle elle tombe. La seconde partie est d'eau salée, qui ne nourrit aucune sorte de poisson, et qui est sujette à des agitations fort violentes. Elles ont toutes deux environ sept lieues de long et sept de large, quoique avec différentes inégalités dans leur figure, et leur circonférence commune est d'environ trente lieues.

« Depuis si long-temps que les Espagnols sont en possession du pays, les opinions ne s'accordent point encore sur l'origine de ces eaux. Quelques-uns prétendent qu'elles n'ont qu'une même source qui vient d'une grande et haute montagne, située au sud-ouest de Mexico, et que ce qui rend une partie du lac salée est le fond de la terre que cette partie couvre, et qui est plein de sel. Il est certain qu'on en fait tous les jours de son eau, et qu'on en tire assez, non-seulement pour en fournir à toute la province, mais pour en transporter tous les ans une quantité considérable aux Philippines. D'autres sont persuadés que le lac a deux sources, et que, si l'eau douce sort de la montagne qui est au sud-ouest de Mexico, l'eau salée vient de quelques autres montagnes qui sont plus au nord-ouest. Ils ajoutent que ce qui la rend salée n'est que son agitation ou son flux et son reflux, qu'on ne doit pas traiter de marée régulière, mais qui, étant

causé par le souffle des vents, rend quelquefois cette partie du lac aussi orageuse que la mer même. Quelque jugement qu'on en puisse porter, on ne connaît point de lac au monde qui ressemble à celui-là, c'est-à-dire qui soit d'une eau douce et d'une eau salée, dont une partie produise du poisson, tandis que l'autre n'en produit aucune espèce. La capitale et quantité d'autres villes placées sur ses bords étaient sujettes à des inondations qui en rendaient le séjour fort dangereux. Les digues que plusieurs des anciens rois avaient fait construire avec une dépense et des travaux incroyables, ne suffisaient pas toujours pour arrêter la violence des eaux qui tombaient des montagnes. Cortez éprouva lui-même qu'il y avait peu de sûreté contre un péril si pressant, et ce fut lui qui entreprit le premier d'y apporter d'autres remèdes. Il construisit une nouvelle chaussée. Après lui, on multiplia les digues ; et comme elles ne suffisaient pas pour arrêter les inondations qui mettaient de temps en temps en danger la ville de Mexico couverte d'eau à la hauteur de quatre pieds et demi, on imagina enfin de creuser un canal pour y détourner toutes les eaux qui se jettent dans le lac et causent le débordement. Ce canal, qui a coûté à l'Espagne des sommes immenses, et aux Mexicains des fatigues incroyables, abandonné et repris, est encore resté imparfait.

Mexico est situé sur le bord septentrional du lac salé, de manière néanmoins que, par sa forme et par la multitude de ses canaux, tout le corps de la

ville paraît bâti dans l'eau, à peu près comme Venise l'est dans la mer. L'ancienne ville était composée d'environ vingt mille maisons, et l'on y distinguait trois sortes de rues, toutes fort larges et fort belles; les unes, qui étaient des canaux traversés de plusieurs ponts; d'autres, sur la terre; les troisièmes, moitié sur la terre et sur l'eau, c'est-à-dire une partie sur laquelle on pouvait marcher, tandis que l'autre partie servait aux canots qui apportaient des vivres. La plupart des maisons avaient deux portes, l'une vers la chaussée, et l'autre vers l'eau. Elles étaient petites, basses et sans fenêtres, par une police singulière, qui ordonnait que les simples habitans fussent plus humblement logés que les seigneurs; mais elles étaient propres, commodes, et capables, dans leur petitesse, de servir de logement à plusieurs ménages. Les premières relations donnent à l'ancien Mexico deux fois la grandeur de Milan. Elles assurent que, par l'apparence, il l'emportait de beaucoup sur Venise; ce qui venait de la multitude des palais impériaux, de ceux des seigneurs, qui étaient environnés de jardins, et surtout de la hauteur des temples. Mais quoique la ville fût si remplie d'eau, la principale incommodité des habitans était de n'en pouvoir faire aucun usage pour les besoins communs de la vie. Celle qu'ils buvaient leur venait de Chapultépèque, petite montagne à trois milles de la ville, par des aquéducs de terre cuite. Aujourd'hui même les Espagnols la tirent encore du même lieu, par deux tuyaux soutenus

sur des arches de pierre et de brique, qui forment un très-beau pont. Mexico n'avait proprement que trois entrées, dont on a dû se rendre les noms familiers dans le récit des trois attaques de Cortez; celle de Tacuba, qui regardait l'occident, par une chaussée d'une demi-lieue de longueur; celle d'Istacpalapa, dont la chaussée, longue d'une lieue, venait du sud-est, et de la digue de pierre qui séparait la partie d'eau douce de celle d'eau salée; celle de Cuyoacan, par laquelle Cortez fit son entrée, et qui venait du sud-ouest par une chaussée de deux lieues. Les Espagnols en ont construit deux autres; et Gemelli nous apprend, sans les distinguer, que les cinq chaussées qui servent aujourd'hui d'entrée à Mexico portent les noms de *la Piedad*, *Saint-Antoine*, *Guadeloupe*, *Saint-Côme* et *Chapultépèque*. Il ajoute que celle par où Cortez prit la ville, et que les Espagnols avaient nommée *del Pegnon*, ne subsiste plus.

Le principal des palais impériaux, qui se nommait *tépac*, était d'une grandeur et d'une magnificence dont la description cause de l'étonnement. On y comptait vingt belles portes, qui donnaient sur autant de rues, et dont la principale offrait les armes de l'empire, déjà représentées dans la première audience de Cortez. La partie des édifices qui servait de logement à l'empereur renfermait trois grandes cours, chacune ornée d'une belle fontaine; cent chambres, de vingt-cinq ou trente pieds de long, et cent bains. Quoiqu'il n'entrât pas un clou

dans ce vaste bâtiment, tout y était d'une solidité que les Espagnols ne se lassèrent point d'admirer. Les murs étaient un mélange de marbre, de jaspe, de porphyre et de différentes pierres, les unes noires et rayées de rouges; d'autres blanches, qui jetaient un éclat merveilleux. Les toits étaient des planches jointes avec beaucoup d'art, minces, sans être moins fermes. Toutes les chambres étaient curieusement parquetées de cèdre ou de cyprès, et nattées à hauteur d'appui. Les unes étaient enrichies de tableaux et de sculptures, qui représentaient différentes sortes d'animaux; et les autres, revêtues de tapisseries de coton, de poil de lapin, et de différentes sortes de plumes. A la vérité, les lits ne répondaient point à cet air d'opulence et de grandeur. C'étaient de simples couvertures étendues sur des nattes. Mais peu d'hommes couchaient dans ce palais. Il n'y restait le soir que les femmes de l'empereur, dont on fait monter le nombre jusqu'à trois mille, en y comprenant les suivantes et les esclaves. Il n'était pas rare d'en voir cent cinquante qui se trouvaient grosses à la fois; mais l'héritage du trône regardant les seuls enfans des trois impératrices, les autres étaient dans l'usage de prendre des drogues pour faire périr leur fruit. La plupart étaient les filles des principaux seigneurs, entre lesquelles Montézuma s'était attribué le droit de choisir celles qui lui plaisaient. Elles étaient entretenues avec autant de propreté que d'abondance; mais leurs moindres fautes étaient sévèrement punies. Christophe Olid

et d'autres officiers de Cortez en épousèrent quelques-unes, dont l'empereur leur fit présent, et qui reçurent le baptême, pour se rendre dignes de l'alliance espagnole.

Outre le tépac, qui signifie proprement *palais*, l'empereur avait dans la ville plusieurs autres maisons, dont chacune offrait des spectacles fort singuliers. Dans l'une, qui contenait de grandes galeries soutenues sur des colonnes de jaspe, on voyait toutes les espèces d'oiseaux qui naissent au Mexique, et dont on estime le plumage et le chant. Les oiseaux marins étaient nourris dans un étang d'eau salée, et ceux de rivière dans de grandes pièces d'eau douce; mais chaque galerie était peuplée de ceux des bois et des champs, entre lesquels il s'en trouvait de fort étranges, dont les Espagnols n'avaient aucune connaissance. On les plumait dans certaines saisons pour tirer un grand profit de leurs plumes; marchandise précieuse, qui servait à faire des étoffes, des tableaux et d'autres ornemens. Plus de trois cents hommes étaient employés au service de ces animaux. Dans une autre maison, l'empereur avait son équipage de chasse, composé particulièrement d'un grand nombre d'oiseaux de proie; les uns dans des cages nattées et commodes, d'autres sur des perches, et dressés à tous les exercices de la fauconnerie. Une seconde cour de la même maison était remplie de bêtes féroces, dont plusieurs étaient inconnues en Europe, rangées en fort bel ordre dans de grandes cages de bois. Quel-

ques relations vantent dans ce nombre un animal très-rare, qu'elles nomment le taureau du Mexique; c'est le bison, espèce de taureau à bosse et à crinière, animal vigoureux et féroce. Les mêmes écrivains racontent qu'une troisième cour renfermait dans des vases, dans des caves et dans divers creux, un horrible assemblage de vipères, de scorpions et d'autres animaux venimeux, jusqu'à des serpens à sonnettes et des crocodiles, qu'on nourrissait du sang des hommes qu'on avait sacrifiés. Il semble que partout le pouvoir suprême se soit plu à tyranniser en tous sens la nature animée et la nature brute, à en rassembler les richesses et les monstres; à enchaîner l'animal qui rugit, et à nourrir la bête qui dévore; à resserrer dans un palais les forêts, les montagnes et les mers; comme si c'était le propre de l'homme de n'exercer sa force que pour opprimer, et de ne jouir de rien qu'en dénaturant tout.

Dans les chambres hautes de la maison, l'empereur faisait nourrir des bouffons, des bateleurs, des nains, des bossus, des aveugles, et tous ceux qui avaient apporté en naissant quelque singularité monstrueuse. Ils avaient des maîtres qui leur faisaient apprendre divers tours de souplesse convenables à leurs défauts naturels; et le soin qu'on prenait d'eux rendait leur condition si douce, qu'il se trouvait des pères qui estropiaient volontairement leurs enfans pour leur procurer une vie paisible et l'honneur de servir à l'amusement de leur

souverain; mais ce qui doit paraître encore plus étrange, c'est que l'empereur avait choisi cette maison pour exercer particulièrement ses pratiques de religion. On y voyait une chapelle, dont la voûte était revêtue de lames d'or et d'argent, enrichie d'un grand nombre de pierres précieuses, où il se rendait chaque nuit pour consulter ses dieux, au milieu des cris et des hurlemens de toutes les bêtes sauvages qu'on vient de représenter.

Deux autres de ces maisons tenaient lieu, l'une d'arsenal pour fabriquer des armes, et l'autre de magasin pour les conserver. Les plus habiles ouvriers étaient entretenus dans la première, chacun à la tête de son atelier, avec la distinction qui convenait à ses talens. L'art le plus commun était celui de faire des flèches, et d'aiguiser des cailloux pour les armer. On en faisait de prodigieux amas, qui se distribuaient régulièrement aux armées et aux places frontières, mais dont il restait toujours une grande partie dans le magasin. Les autres armes étaient des arcs, des carquois, des massues, des épées garnies de pierres, qui en faisaient le tranchant; des dards, des zagaies, des frondes, et jusqu'aux pierres qu'elles servaient à lancer; des cuirasses, des casques, des casaques de coton piqué, qui résistaient aux flèches; de petits boucliers, et de grandes rondaches de peau, qui couvraient tout le corps, et qui se portaient roulées sur l'épaule jusqu'au moment de combattre. Les armes destinées à l'usage de l'empereur étaient dans un appar-

tement particulier, suspendues en fort bon ordre, ornées de feuilles d'or et d'argent, de plumes rares et de pierres précieuses, qui formaient un spectacle éclatant. Cortez et tous les Espagnols qui l'avaient accompagné dans le premier voyage, ne s'étaient point lassés d'admirer ce dépôt militaire. Ils l'avaient trouvé digne du plus grand monarque et de la plus brave nation.

Mais de tous les palais de Montézuma, celui qui leur causa le plus d'étonnement fut un grand édifice que les Mexicains nommaient *la maison de tristesse*. C'était le lieu où ce prince se retirait avec peu de suite lorsqu'il avait perdu quelque femme ou quelque parent qu'il aimait, et dans les calamités publiques qui demandaient un témoignage éclatant de douleur ou de compassion. La seule architecture de cette maison semblait capable d'inspirer les sentimens qu'il y portait. Les murs, le toit, et tous les meubles en étaient noirs et lugubres. Les fenêtres étaient petites et couvertes d'une espèce de jalousies si serrées, qu'elles laissaient à peine quelque passage à la lumière. Il demeurait dans cette affreuse retraite aussi long-temps que ses regrets lui faisaient perdre le goût du plaisir.

Toutes les autres maisons impériales étaient accompagnées de jardins bien cultivés. Les fruits et les légumes en étaient bannis, par la seule raison qu'il s'en vendait au marché, et que, suivant les principes de la nation, un prince ne devait pas chercher du plaisir dans ce qui faisait un objet de lucre

pour ses sujets; mais on y voyait les plus belles fleurs d'un heureux climat, disposées en compartimens jusque dans les cabinets, et toutes les herbes médicinales que le Mexique produit avec autant de variété que d'abondance. Montézuma se faisait honneur de laisser prendre dans ses jardins tous les simples dont les malades de Mexico avaient besoin, et dont les médecins du pays composaient leurs remèdes. Tous ces jardins et toutes ces maisons avaient plusieurs fontaines d'eau douce, qui venaient des deux grands aquéducs par des conduits particuliers.

Les maisons de la noblesse devaient être en fort grand nombre, puisque l'empire n'avait pas moins de trois mille caciques ou seigneurs de villes, qui étaient obligés de venir passer une partie de l'année dans la capitale, sans compter la noblesse inférieure et les officiers du palais. Elles étaient bâties de pierres vastes, environnées aussi de jardins et de tous les agrémens qui sont le partage de la fortune et de la grandeur. Les édifices publics n'étaient pas moins magnifiques, surtout les temples, dont on remet la description à l'article des divinités et des sacrifices. Entre plusieurs grandes places qui faisaient un des principaux ornemens de Mexico, et qui servaient de marchés, sous le nom général de *tianguitzli*, que les Espagnols ont changé depuis en *tianguez*, on vante beaucoup celle qu'on a déjà nommée *Tlateluco*. Il ne paraîtra point surprenant qu'elle eût pu contenir les trois

divisions de l'armée espagnole, à la dernière attaque de Cortez, puisqu'on lui donne tant d'étendue, que, dans les foires qui s'y tenaient à certains jours, il s'y rassemblait plus de cent mille hommes. On y voyait paraître toutes les productions de l'empire; elle était remplie de tentes si serrées dans leur alignement, qu'à peine y trouvait-on la liberté du passage. Chaque marchand connaissait son poste, et les boutiques étaient couvertes de toiles de coton, à l'épreuve du soleil et de la pluie. Toutes les relations espagnoles s'étendent beaucoup sur le nombre et la variété des marchandises.

Si l'on joint à tous les traits de cette description deux cent mille canots de différentes grandeurs, qui voltigeaient sans cesse sur le lac, pour les communications d'un bord à l'autre, et plus de cinquante mille qui étaient habituellement occupés dans les seuls canaux de la ville, on ne trouvera point d'exagération dans la première idée que les Mexicains avaient fait prendre aux Espagnols de la capitale de leur empire. Cependant cette magnificence barbare n'approchait point de celle où Cortez l'éleva bientôt en lui donnant une nouvelle forme.

Pendant qu'il prenait quelques jours de repos à Cuyoacan, il fit faire de grands feux dans toutes les rues de Mexico pour purifier l'air. Un grand nombre d'habitans qu'il destinait aux travaux publics fut marqué d'un fer chaud; le reste obtint la liberté de se retirer, ou de contribuer volontairement au rétablissement de la ville. Tous les Américains qui

l'avaient servi pendant le siége, reçurent des récompenses proportionnées à leur zèle, surtout les Tlascalans, qui partirent chargés de richesses, et que la cour d'Espagne distingua dans la suite par une exemption perpétuelle de toutes sortes de tributs : ceux qui se trouvèrent disposés à s'établir dans la ville en eurent la permission.

Cortez, s'étant déterminé à rebâtir la capitale du Mexique sur de nouveaux fondemens, commença par y rétablir l'ordre en créant de nouveaux magistrats, et surtout un grand nombre d'officiers pour l'entretien de la police. Ses brigantins, qui demeurèrent à la vue du rivage, sous le commandement de Rodrigue de Villa-Fuerte, et la meilleure partie de son canon qu'il mit en batterie dans le poste qu'il avait fait prendre à ses troupes, lui répondaient de la soumission des habitans; mais, pour ne rien donner au hasard, il fit séparer la demeure des Espagnols de celle des Mexicains, par un large canal. La promesse qu'il avait fait publier de donner à tous les Mexicains qui voudraient s'établir sous sa protection un fond pour bâtir, dont les enfans hériteraient après eux, et des priviléges qui les distingueraient du reste de la nation, lui attira plus de monde qu'il n'avait osé l'espérer. Il donna aux principaux seigneurs des rues entières à bâtir, en les nommant chefs des quartiers qu'ils auraient peuplés. Don Pierre Montézuma, fils de l'empereur de ce nom, et Xitivaco, général des troupes de Guatimozin, furent distingués dans

cette distribution. On prit le parti de remplir la plupart des anciens canaux, lorsqu'on eut observé qu'ils jetaient quelquefois une vapeur incommode. Le travail fut poussé avec tant d'ardeur, que, dans l'espace de peu de mois, on vit s'élever environ cent mille maisons beaucoup plus belles et dans un meilleur ordre que les anciennes. Les Espagnols bâtirent à la manière d'Espagne, et Cortez se fit ériger sur les débris du tépac un palais si somptueux, qu'aujourd'hui même, qu'il continue de servir de logement aux vice-rois, il n'est pas loué moins de quatre mille ducats au profit de ses descendans. Pour faire prendre une forme solide à son établissement, il engagea tous les Espagnols mariés à faire venir leurs femmes; et quantité d'autres familles castillannes y vinrent à sa sollicitation: le commandeur Léonel de Cervantes donna l'exemple, avec sept filles et plusieurs fils qu'il avait eus d'un seul mariage, et qui trouvèrent aussitôt l'occasion de s'établir avec honneur. On fit apporter des îles de Cuba et d'Espagnola un grand nombre de vaches, de truies, de brebis, de chèvres et de jumens; des cannes de sucre, et des mûriers pour les vers à soie. Plusieurs flottes, arrivées successivement de Castille, répandirent dans la colonie une grande abondance des plus utiles provisions de l'Europe. Il y arriva des ouvriers qui formèrent toutes sortes de manufactures; l'imprimerie même y fut introduite; et l'on y fabriqua de la monnaie. Cortez n'ayant pas manqué de faire travailler aux

mines, en tira beaucoup d'or et d'argent; il découvrit des mines de fer et de cuivre qui le mirent en état de faire fondre de l'artillerie; et, dès l'année suivante, il s'en trouva trente-cinq pièces de bronze et soixante de fer. Enfin, peu de temps après la conquête, Mexico était la plus belle ville des Indes occidentales : Herréra dit la plus grande et la plus peuplée; et, par degrés, elle est devenue, suivant le témoignage de tous les voyageurs, une des plus riches et des plus magnifiques du monde.

Quoiqu'ils s'accordent tous dans cet éloge, leurs descriptions se ressemblent moins, suivant la différence des temps où ils ont écrit. Nous suivrons celle de Gemelli Carréri, qui est de 1697.

« Mexico, dit-il, est situé proche du lac, dans une plaine fort marécageuse, à 19 degrés 40 minutes de latitude du nord. Quelque soin que les habitans apportassent à faire de bons fondemens, leurs maisons sont à demi ensevelies dans un terrain qui n'est pas capable de les soutenir. La forme de cette grande ville est carrée, et ses rues droites, larges et bien pavées, qui répondent aux quatre vents principaux, lui donnent quelque ressemblance avec un échiquier : aussi la voit-on tout entière, non-seulement du centre, mais de toutes les parties : son circuit est de deux lieues, et son diamètre d'environ une demie. »

On peut dire que Mexico le dispute aux meilleures villes d'Italie par les édifices, et qu'il l'em-

porte par la beauté des femmes. Elles sont passionnées pour les Européens, qu'elles appellent *Chachopins*; et, quelque pauvres qu'ils soient, elles préfèrent leur main à celle des plus riches créoles. De là vient que les créoles ont tant d'aversion pour les Européens, qu'ils les insultent par des railleries continuelles. Les Espagnols qui arrivent s'en trouvent quelquefois offensés jusqu'à répondre à leurs plaisanteries par des coups de pistolet.

On compte dans la capitale de la Nouvelle-Espagne environ cent mille habitans, dont la plus grande partie est de noirs ou de mulâtres; ce qui paraît venir, non-seulement du grand nombre d'esclaves qu'on y a menés, mais encore de ce que tous les biens, étant passés entre les mains des ecclésiastiques, les Espagnols et les autres Européens, qui ne trouvent plus moyen de se faire un fond certain, ont peu de goût pour le mariage, et se jettent eux-mêmes à la fin dans l'état ecclésiastique. Quoique la ville n'ait pas moins de vingt-neuf couvens d'hommes et vingt-deux de filles, ils sont tous d'une opulence qui cause de l'étonnement aux étrangers. On y vit à fort bon marché : une demi-piastre suffit chaque jour pour la dépense d'un homme; mais comme il n'y a point d'espèces de cuivre, et que la moindre pièce d'argent est une demi-réale, on est dans un embarras continuel pour le commerce des denrées, telles que les fruits et les légumes. De même qu'avant la conquête, les amandes de cacao sont la monnaie cou-

rante du marché aux herbes, sur le pied de soixante ou quatre-vingts pour une réale, suivant le prix du cacao, qui n'est jamais fixe.

Le collége des carmes déchaux, qui se nomme *Saint-Ange*, possède une des plus belles bibliothéques de l'Amérique; elle contient douze mille volumes. Le jardin, qui s'étend hors de la ville, dans une circonférence d'environ trois quarts de lieue, est arrosé par une grosse rivière; ce qui le rend si fertile, que ses arbres fruitiers rapportent plus de treize mille piastres au couvent.

Gemelli suit dans ses descriptions l'ordre de ses visites : il vit le trésor royal, qui est dans le palais du vice-roi. Trois officiers en ont la garde, sous le nom de *contador* ou contrôleur, de facteur, et de trésorier. L'argent qu'ils reçoivent pour les droits du roi et pour le cinquième de la marque ou du contrôle des monnaies, monte annuellement à six cent mille marcs; mais il s'y commet beaucoup de fraude, et l'essayeur ne fit pas difficulté d'avouer à Carréri qu'en 1691 il en avait marqué huit cent mille marcs. On frappe cet argent au coin de sa majesté, lorsqu'on en a séparé l'or, c'est-à-dire s'il s'en trouve quarante grains par marc, car autrement on ne croit pas qu'il vaille la peine de le séparer.

Le canal de Xamaica est une promenade charmante. Quantité de petites barques remplies de musiciens font entendre des concerts de voix et d'instrumens. Les bords du canal sont couverts de

petites maisons et de cabarets, où l'on prend pour rafraîchissemens du chocolat, de l'atole et des tamales. L'atole est une liqueur composée de maïs que l'on fait bouillir avec de la chaux; et lorsqu'il est reposé, on le broie comme le cacao. On passe cette pâte avec de l'eau au travers d'un tamis : il en sort une liqueur blanche et épaisse, qu'on fait un peu bouillir, et qui se boit, ou avec du sucre, ou mêlée de chocolat : elle est assez nourrissante. De la même pâte bien lavée on fait des tamales, avec un mélange de viande bien hachée, de sucre et d'épiceries. L'atole et les tamales sont d'un goût fort agréable.

L'église de Saint-François renferme le tombeau de Fernand Cortez : son portrait est à la droite de l'autel, sous un dais; et près du même lieu, on montre un tombeau peu élevé, où l'on prétend que ses os furent apportés d'Espagne; mais Gemelli ne trouve pas le monument digne du héros.

Le collége de l'Amour de Dieu est une sorte d'hôpital fondé par les rois d'Espagne, avec trente-six mille piastres de revenu, pour la guérison des maux vénériens. On y enseigne d'ailleurs les mathématiques.

Le roi d'Espagne donne ordinairement aux vice-rois cent mille ducats à prendre sur les revenus de la couronne, pendant la durée de leur gouvernement, qui est ordinairement de cinq années. Mais la plupart obtiennent, par les présens qu'ils font au conseil des Indes, que leur commission soit con-

tinuée jusqu'à dix ans; et la part qu'ils peuvent prendre au commerce, leur donne continuellement l'occasion d'acquérir d'immenses richesses; sans compter que les gouverneurs particuliers des villes étant dans leur dépendance, ils tirent des sommes considérables de ceux qu'ils nomment à ces emplois, ou qu'ils se dispensent de révoquer à la fin du terme. Gage, voyageur irlandais, nomme un vice-roi qui mettait un million chaque année dans ses coffres, et qui exerça l'administration pendant dix ans. Elle n'est pas si absolue, que le conseil qui est composé de deux présidens, de six assesseurs et d'un procureur du roi, n'ait le pouvoir de s'opposer à tout ce qui blesse les lois et le bien public: mais ces officiers, qui ont un intérêt continuel à ménager leur chef, n'usent de leur autorité que pour juger avec lui les causes civiles et criminelles.

La province de Mexico contient plusieurs autres villes, dont la plupart ont conservé les noms qu'elles portaient avant la conquête, surtout celles qui environnent le lac; mais, loin d'être aujourd'hui plus riches et plus peuplées, l'incroyable diminution des Américains, par les travaux excessifs auxquels ils ont été forcés, en a fait autant de solitudes, et le plus grand nombre ne peut passer que pour de médiocres bourgades dont les habitans suffisent à peine à la culture des terres voisines. Tezcuco, qu'on a représenté si grand et si florissant, ne contient pas plus de cent Espagnols et de trois cents Mexicains, dont les richesses viennent

uniquement des fruits et des légumes qu'ils envoient chaque jour à Mexico. Tacuba n'est plus aussi qu'un bourg agréable. La Piedad en est un autre, que les Espagnols ont bâti assez régulièrement au bout de la nouvelle chaussée de ce nom, et qui s'est accru par la dévotion des Mexicains pour une célèbre image de la Vierge, à laquelle ils ne cessent point de porter de riches présens. Tolico est un bourg situé vers le midi, où il se fait un riche commerce de jambons et de porc salé. Ezcapuzalco, célèbre encore par le palais de son ancien cacique, n'est qu'un village, et ne serait rien sans un couvent de dominicains qui aide à le soutenir; en un mot, d'environ trente villes, bourgs ou villages qui restent autour du lac, il n'y en a pas six qui contiennent plus de cinq cents maisons. Gage assure que, deux ans avant son départ de Mexico, un travail extraordinaire pour faire un nouveau chemin au travers des montagnes avait fait périr un million d'Américains.

On trouve dans la même province le fameux port d'Acapulco, situé à quatre-vingts lieues de la capitale, sur le grand Océan, c'est-à-dire à peu près à la même distance de Mexico que le port de Vera-Cruz, sur le golfe du Mexique. C'est la place la plus importante du gouvernement de Mexico, par l'avantage qu'elle a de servir d'entrée aux richesses des Indes orientales et des parties méridionales de l'Amérique, qui viennent tous les ans par les vaisseaux des Philippines et du Pérou; cependant

la description que Gemelli nous en donne répond mal à cette grande idée.

Acapulco, dit-il, mérite plutôt le nom d'un pauvre village de pêcheurs que celui de premier marché de la mer du Sud et d'Echelle de la Chine. Ses maisons ne sont que de bois, de boue et de paille. Il est situé au 17e degré de latitude, moins quelques minutes, au pied de plusieurs montagnes fort hautes qui le couvrent du côté de l'est, mais qui exposent ses habitans à de grandes maladies depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de mai. Au mois de janvier la chaleur y est au degré de la canicule en Europe; elle vient de ce qu'il n'y tombe aucune pluie pendant ces sept mois, et que le reste même de l'année il n'en tombe point assez pour y rafraîchir l'air. Cette mauvaise qualité du climat, et la stérilité du terroir, obligent de tirer d'assez loin toutes les provisions nécessaires à la ville, et les y rendent par conséquent fort chères. On n'y saurait vivre à moins d'une piastre par jour, et les logemens n'y sont pas moins incommodes par leur malpropreté que par leur chaleur.

« La ville n'est habitée que par des noirs et des mulâtres. Il est rare qu'on y voie des originaires du pays, et les marchands espagnols se retirent dans d'autres lieux, lorsque le commerce est fini avec les vaisseaux des Philippines et ceux du Pérou. Les officiers du roi et le gouverneur même du château prennent le même parti pour ne pas demeurer exposés au mauvais air. Acapulco n'a de bon que

son port, dont le fond est excellent, et dans lequel les vaisseaux sont renfermés comme dans une cour, et amarés aux arbres du rivage. On y entre par deux embouchures, l'une au nord-ouest et l'autre au sud-est. Il est défendu par un château qui a quarante-deux pièces de canon de fonte, et soixante soldats de garnison.

Cette place rapporte annuellement au gouverneur, qui est aussi alcade-major, vingt mille piastres et presque autant à ses principaux officiers. Le curé, qui n'a que cent quatre-vingts piastres du roi, en gagne quelquefois dans une année jusqu'à quatorze mille, parce qu'il fait payer fort cher la sépulture des étrangers, non-seulement de ceux qui s'arrêtent dans la ville, mais de ceux mêmes qui meurent en mer sur les vaisseaux des Philippines et du Pérou. Comme le commerce y monte à plusieurs millions de piastres, chacun fait en peu de temps d'immenses profits, suivant sa profession : enfin tout le monde y vit du port. Les vaisseaux du Pérou, qui apportent des marchandises de contrebande, vont mouiller, pour les vendre, dans le port Marquis, qui n'est qu'à deux lieues d'Acapulco. Zacatula est un petit port situé aussi sur la côte du grand Océan près des frontières de la province suivante.

La province de Mechoacan, au nord-ouest de Mexico, est un pays fertile qui abonde en soie, miel, cuirs, indigo, laine, coton, cacao, vanille, fruits, cire; il a des mines d'argent et de cuivre, des eaux thermales; on y recueille du soufre. On

y excelle d'ailleurs à fabriquer ces ouvrages et ces étoffes de plumes dont l'invention est particulière aux Mexicains, et que tous les voyageurs ne se lassent point de vanter. Le langage de cette province est le plus élégant du Mexique, et ses habitans l'emportent sur le commun des Américains par la taille et la force autant que par l'esprit et l'adresse. Elle s'étend jusqu'au grand Océan sur les bords duquel l'air est malsain, et où elle a quelques villes. Sa capitale, qui portait autrefois le nom de *Mechoacan*, a reçu des Espagnols celui de *Valladolid* : c'est un riche évêché. Pascuaro, San-Miguel et Saint-Philippe, sont trois autres villes bien peuplées, et situées fort avantageusement dans les terres.

La province de Guanaxuato est entièrement située sur le dos de la haute Cordillière du Mexique. Elle est fertile, bien cultivée, et contient les mines d'argent les plus productives qui soient au monde. Ces mines entourent la capitale qui a donné son nom à la province, et qui renferme 70,000 habitans. Salamanca, Celoya, Villa de Léon dans une plaine féconde en blé, San-Miguel-el-Grande, célèbre par l'industrie de ses habitans qui fabriquent des toiles de coton, sont d'autres villes de cette province.

La province de la Puébla est une des plus fertiles et des mieux cultivées. Elle contient la Puébla de los Angeles, qui a dérobé le titre de *capitale* à Tlascala, Cholula, Goacocingo, Segura de la Frontera ou Tepeaca, Atlixco et Tehuacan.

Tlascala est située sur le bord d'une rivière qui sort d'une montagne nommée *Atlancatepèque*; et qui, arrosant la plus grande partie de la province, va se jeter dans le grand Océan. Gemelli voulut voir les restes d'une république qui avait résisté de tout temps aux armes de l'empire mexicain, et qui avait aidé Cortez à le détruire. En venant de Mexico, il avait passé par Mexicalsingo, qui n'est aujourd'hui qu'un village; par Iztacpalapa et Chalco, qui ne soutiennent pas mieux leur ancienne réputation; par Cordova, Rio-Frio, Temolucca et San-Martino, qui ne sont que des hameaux ou de mauvaises hôtelleries. Il ne lui restait que trois lieues, qu'il fit par des plaines marécageuses; et, passant la rivière à gué, il entra dans une ville qu'il ne trouva pas différente d'un village. Le couvent des Cordeliers, et la figure du vaisseau qui apporta Cortez à la Vera-Cruz, gravée sur les murs de l'église paroissiale, furent les seuls objets qui lui parurent dignes de son attention. Cholula, que sa curiosité lui fit aussi visiter entre Tlascala et Puébla de los Angeles, a du moins l'avantage d'être rempli de beaux jardins, et quoiqu'il ne mérite pas non plus le nom de *ville*, il est habité par quantité de riches marchands.

La province de Vera-Cruz, située le long du golfe du Mexique, est montagneuse, mais enrichie par la nature des productions les plus précieuses. L'ancienne Vera-Cruz, qui, dans son origine, avait été nommée aussi *Villa-Rica*, et qu'on appelle aujour-

d'hui ordinairement *Vera-Cruz-Viéja*, pour la distinguer de la nouvelle, est située dans une grande plaine : elle a, d'un côté, la rivière, et de l'autre, des campagnes couvertes de sable, que la violence des vents y pousse des bords de la mer. Ainsi, le terroir est inculte aux environs ; entre la mer et la ville est une espèce de bruyère : la rivière coule au sud ; et, pendant une partie de l'année, elle est presque sans eau ; mais elle est assez forte en hiver pour recevoir toutes sortes de bâtimens.

La ville contient encore quatre ou cinq cents maisons ; une grande place qui en fait le centre offre quelques arbres d'une prodigieuse grandeur. L'air est si malsain dans l'intérieur des murs, que les femmes quittent toujours la ville dans le temps de leurs couches, parce que ni elles ni les enfans qu'elles mettent au monde ne peuvent résister alors à l'infection ; et, par un usage extrêmement singulier, on fait passer, le matin, dans toutes les rues, des troupes de bestiaux fort nombreuses, pour leur faire emporter les pernicieuses vapeurs qu'on croit sorties de la terre.

Villa-Rica, ou la vieille Vera-Cruz, étant dans cette mer le port le plus voisin de Mexico, qui n'en est éloigné que de soixante lieues d'Espagne, on a continué fort long-temps d'y décharger les vaisseaux ; ensuite les dangers du port ont fait penser à choisir un autre lieu. Avant qu'on se fût déterminé à ce changement, les plus riches négocians ne venaient à l'ancienne ville que dans le temps où

les flottes arrivaient d'Espagne : ils faisaient leur séjour habituel à Xalapa, ville située à seize milles de la mer, sur le chemin de Mexico; mais comme ils avaient besoin à cette distance de quatre ou cinq mois pour décharger les vaisseaux, et pour transporter les marchandises, une incommodité si nuisible au commerce les fit penser à prendre un lieu nommé *Buytron*, situé à dix-sept ou dix-huit milles plus bas sur la même côte, vis-à-vis de l'île Saint-Jean-d'Ulua, qui n'est guère à plus de huit cents pas du rivage. Outre la défense que le port y reçoit de cette île contre la fureur des vents du nord, on trouva qu'il n'y fallait que six semaines pour décharger les vaisseaux, et ces deux avantages firent prendre la résolution d'y bâtir une ville, qui est aujourd'hui Vera-Cruz.

En approchant de l'île d'Ulua, qui est à l'entrée du port, ou plutôt qui sert à le former, sa situation fait juger qu'il serait dangereux d'y vouloir entrer dans l'obscurité. On découvre à fleur d'eau quantité de petites roches, qui n'ont au-dehors que la grosseur d'un tonneau : l'île n'est elle-même qu'un rocher fort bas, qui n'a que la longueur d'un trait de flèche dans toutes ses dimensions. Ces défenses naturelles font la force de la ville; cependant l'île d'Ulua contient un château carré qui en couvre presque toute la surface; il est bien bâti, et gardé par quelques soldats, avec quatre-vingt-cinq pièces de canon et quatre mortiers. Les Espagnols confessent qu'il doit son origine à la crainte qu'ils

eurent, en 1568, de Hawkins, capitaine anglais; et Thompson, voyageur de la même nation, nous apprend, en effet, dans sa relation, qu'en 1556, il ne trouva dans l'île qu'une petite maison avec une chapelle seulement; du côté qui fait face à la terre, on avait construit un quai de grosses pierres en forme de mur fort épais, pour se dispenser d'y entretenir, comme on l'avait fait long-temps, vingt Nègres des plus vigoureux, qui réparaient continuellement les brèches que la mer et le mauvais temps faisaient à l'île. Dans ce mur, ou dans ce quai, on avait entremêlé des barres de fer avec de gros anneaux auxquels les vaisseaux étaient attachés par des chaînes; de sorte qu'ils étaient si près de l'île, que les matelots pouvaient sauter du pont sur le quai. Il avait été commencé par le vice-roi don Antoine de Mendoza, qui avait fait construire deux boulevards aux extrémités. Hawkes, qui fit un voyage dans le golfe, en 1572, rapporte qu'on s'occupait alors à bâtir le château; et Philips raconte qu'il était fini en 1582. C'est donc cette île qui défend les vaisseaux contre les vents du nord, dont la violence est extrême sur cette côte. On n'oserait mouiller au milieu du port même, ni dans aucun autre lieu, qu'à l'abri du roc d'Ulua : à peine y est-on en sûreté avec le secours des ancres et l'appui des anneaux qui sont aux murs du château. Il arrive quelquefois que la force du vent rompt tous les câbles, arrache les vaisseaux et les précipite contre les autres rochers, ou les pousse

dans l'Océan : ces vents furieux ont emporté quelquefois des vaisseaux et des maisons bien loin dans les terres. Ils causent les mêmes ravages dans toutes les parties du golfe. Une tempête en fait souvent traverser toute l'étendue au navire le plus pesant. Depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre, les vents y soufflent entre le nord-est et le sud-est ; mais, depuis septembre jusqu'au mois de mars, c'est le vent du nord qui règne et qui produit d'affreux orages, surtout aux mois de novembre, de décembre et de janvier. Cependant il y a des intervalles de beau temps, sans quoi l'on n'oserait entreprendre de naviguer dans cette mer; les marées mêmes et les courans y ont peu de régularité.

Le port de Vera-Cruz ne peut contenir aisément plus de trente ou trente-cinq vaisseaux : on y entre par deux canaux, l'un au nord, l'autre au sud. Outre l'île de Saint-Jean-d'Ulua, il en renferme trois ou quatre petites que les Espagnols nomment *Cayos*, les Français *Cayes*, les Anglais *Keys* ou *Clès*. La ville est située dans une plaine sablonneuse et stérile, environnée de montagnes au-delà desquelles on trouve des bois et des prairies pleines des bestiaux. Du côté du sud sont de grands marais qui contribuent beaucoup à rendre l'air malsain. Le vent du nord pousse, comme à Villa-Rica, tant de sable du bord de la mer, que les murs de la ville en sont presque entièrement couverts. Les églises sont fort ornées d'argenterie, et les maisons

de porcelaine et de meubles de la Chine. Il y a peu de noblesse à Vera-Cruz; mais les négocians y sont si riches, qu'il y a peu de villes aussi opulentes dans l'univers. Le nombre des Espagnols ne passe pas trois mille, la plupart mulâtres, quoiqu'ils affectent de se nommer blancs, autant parce qu'ils se croient honorés de ce titre que pour se distinguer des Américains et des esclaves nègres. On ne passe point pour un homme de considération parmi eux, lorsqu'on n'est pas riche de cinq ou six cent mille piastres. Leur sobriété va si loin, qu'ils se nourrissent presque uniquement de chocolat et de confitures. Les hommes sont fiers, et les femmes vivent retirées dans leurs appartemens d'en-haut, pour éviter la vue des étrangers, qu'elles verraient néanmoins volontiers, si leurs maris leur en laissaient la liberté. Si elles sortent quelquefois, c'est dans une voiture, et celles qui n'en ont point sont couvertes d'une grande mante de soie, qui leur pend de la tête jusqu'aux pieds, avec une petite ouverture du côté droit pour les aider à se conduire. Dans l'intérieur des maisons, elles ne portent sur leur chemise qu'un petit corset de soie, lacé d'un trait d'or ou d'argent; et, pour toute coiffure, leurs cheveux sont noués d'un ruban sur la tête : avec un habillement si simple, elles ne laissent pas d'avoir une chaîne d'or autour du cou, des bracelets du même métal aux poignets, et des émeraudes fort précieuses aux oreilles. Les hommes entendent fort bien le commerce; mais leur indolence natu-

relle leur donne de l'aversion pour le travail. On leur voit sans cesse des chapelets et des reliquaires aux bras et au cou. Toutes leurs maisons sont remplies de figures et d'images de saints.

L'air est aussi chaud que malsain à Vera-Cruz, par toutes sortes de vents, excepté celui du nord, qui souffle ordinairement une fois tous les huit ou quinze jours, et qui dure l'espace de vingt ou vingt-quatre heures. Il est alors si violent, qu'on ne peut pas sortir d'un vaisseau pour aller à terre, et le froid qu'il porte avec lui est perçant. Le temps où l'air est le plus malsain, est depuis le mois d'avril jusqu'au mois de novembre, parce qu'alors les pluies sont continuelles. Depuis novembre jusqu'au mois d'avril, le vent et le soleil, qui se tempèrent mutuellement, rendent le pays fort agréable. Ce climat chaud et malsain règne dans l'espace de quinze à vingt milles, en allant vers Mexico; après quoi l'on se trouve dans un air plus tempéré. Les fruits, quoique excellens, y causent des flux dangereux, parce que tout le monde en mange avec excès, et qu'ensuite on boit trop avidement de l'eau. La plupart des vaisseaux étrangers perdent ainsi dans le port de Vera-Cruz une partie de leurs équipages; mais les habitans mêmes ne tirent là-dessus aucun avantage de l'expérience. On découvre de la ville deux montagnes couvertes de neige, dont le sommet est caché dans les nues, et qu'on voit distinctement dans un temps clair, quoiqu'elles soient à plus de quarante milles sur la route de

Mexico. C'est là que commence proprement la différence du climat.

Vera-Cruz est le principal port de la Nouvelle-Espagne dans le golfe. C'est là que se rendent toutes les richesses des Indes orientales arrivées au port d'Acapulco par les vaisseaux qui viennent des Philippines. C'est le centre naturel de toutes celles de l'Amérique; et la flotte y apporte annuellement d'Espagne des marchandises d'une immense valeur. Le commerce de Vera-Cruz avec Mexico; par Mexico, avec les Indes orientales; avec le Pérou, par Porto-Bello; avec toutes les petites Antilles, par Carthagène; avec Zapotecas, Saint-Alphonse et Guaxaca, par la rivière d'Alvarado; avec Tabasco, Los Zeques et Chiapa dos Indos par la rivière de Grijalva; enfin celui de la Vieille-Espagne, de Cuba, d'Espagnola, de l'Yucatan, rendent cette ville si riche, qu'elle peut passer pour le centre de tous les trésors et de toutes les marchandises des deux Indes. Comme le mauvais air est la cause du petit nombre de ses habitans, leur petit nombre fait aussi qu'ils sont extrêmement riches, et qu'ils le seraient encore plus, s'ils n'avaient pas souffert des pertes irréparables causées par de fréquens incendies. Les marchandises qui viennent de l'Europe sont transportées de Vera-Cruz à Mexico, Xalapa, Puébla-de-los-Angeles, Zacatecas, San-Martino, et d'autres lieux, sur le dos des chevaux et des mulets, ou sur des chariots traînés par des bœufs. La foire ressemble à celle de Porto-Bello,

mais elle dure plus long-temps; car le départ de la flotte, quoique fixé au mois de mai, est quelquefois différé jusqu'au mois d'août. On n'embarque l'or et l'argent que peu de jours avant qu'on mette à la voile. Autrefois le trésor royal était envoyé de Mexico pour attendre à Vera-Cruz l'arrivée de la flotte : mais depuis que cette place fut surprise et pillée, en 1683, par les boucaniers, il s'arrêta à Puébla-de-los-Angeles, où il demeure jusqu'à l'arrivée des vaisseaux; et, sur l'avis qu'on reçoit de Vera-Cruz, on l'y transporte pour l'embarquer sur-le-champ.

Les autres villes de cette province sont: Xalapa, dans les montagnes; Perote, Cordoba, Orizaba, Tlacotapan, et Tabasco. Cette ville fut la première conquête des Espagnols sur cette côte, ce qui la fait nommer aussi *Nuestra Signora de la Victoria.* Elle est à 18 degrés de latitude nord; sa rivière, qui se nomme aussi *Tabasco*, ou Grijalva, forme avec celle de Saint-Pierre et Saint-Paul une île d'environ douze lieues de long et quatre de large.

La province de *Guaxaea*, qui tire ce nom de sa capitale appelée *Antequera*, au commencement de la conquête, contient quelques autres villes, dont les principales sont Nixapa, San-Miguel de Chimalpa, Aguatulco ou Guatulco, Tuculula, San-Antonio de Loseuez, Capalita et Tecoantepèque. Le pays est extrêmement fertile en froment, en maïs, en cochenille et en cacao. Quelques ports

qu'il a sur le grand Océan lui ouvrent des relations de commerce avec le Pérou. Il s'y trouve d'ailleurs des mines d'or et d'argent. C'est dans la partie méridionale de cette province que se trouvent les fameuses montagnes Quélenès, sur la route de Chiapa. Gage, qui les traversa, fait un récit très-curieux des dangers qu'il y courut. Nous ne changerons rien à sa narration.

« Quoique ces montagnes se fassent assez remarquer par le grand nombre de leurs pointes aiguës, et qu'elles soient composées de quantité de têtes qui se joignent sous le nom de *Quélenès*, on ne connaît bien que celle qu'on appelle *Maquilapa*, parce que c'est la seule qu'on puisse traverser pour entrer dans la province de Chiapa. Après dîner, nous commençâmes à monter cette haute et raboteuse montagne, et nous nous arrêtâmes le soir dans un lieu plat qui ressemble à un pré, et qui est situé sur le penchant. Nos guides nous firent observer qu'il y avait apparence de beau temps pour le lendemain. Nous soupâmes joyeusement, et, dans cette espérance, les provisions furent peu ménagées. Nos mulets trouvèrent aussi de quoi paître. La nuit venue, nous nous endormîmes agréablement au bruit des ruisseaux qui coulaient entre les arbres. L'air du matin nous paraissant aussi calme que celui du jour précédent, nous achevâmes de manger ce qui nous restait de vivres, pour être en état d'avancer plus légèrement; mais nous n'eûmes pas fait mille pas, en continuant de

monter, que nous entendîmes le vent qui commençait à souffler. Il devint plus impétueux à chaque pas que nous faisions, et bientôt il le fut tellement, que nous demeurâmes incertains si nous devions retourner sur nos traces ou nous arrêter. Cependant les guides excitèrent notre courage, en nous disant que nous avions déjà fait la moitié du chemin. Ils nous assurèrent que ce qui pouvait nous arriver de pis, était de nous voir forcés de nous reposer un mille plus loin, près d'une fontaine, et dans une loge qu'on avait dressée sous des arbres pour les voyageurs qui se trouvaient surpris par la nuit ou arrêtés par la force du vent.

« Nous montâmes avec beaucoup de peine jusqu'au lieu qu'on nous annonçait, et nous le trouvâmes tel qu'on nous l'avait représenté. La fontaine et la loge nous furent également agréables; mais le vent, dont la violence ne faisait qu'augmenter, redoubla tellement nos craintes, qu'aucun de nous ne se sentit la hardiesse d'avancer ni de retourner en arrière. La nuit approchait, il ne nous restait rien pour souper. Tandis que nous nous regardions les uns les autres, sans savoir comment nous apaiserions la faim qui commençait à nous presser, nous aperçûmes entre les arbres un citronnier chargé de fruits. Les citrons étaient aigres, mais nous ne laissâmes point d'en manger avidement, assez satisfaits de la facilité que nous avions à les cueillir. Vers la pointe du jour, le vent devint encore plus impétueux. Il était impossible d'avancer

en montant, et presque aussi dangereux de descendre. Nous nous déterminâmes, par le conseil même de nos guides, à passer plutôt le jour entier dans la loge que de hasarder témérairement notre vie. Les citrons aigres et l'eau de fontaine furent notre seule nourriture. Cependant, j'observai que les Américains mettaient dans leur eau une poudre dont ils avaient quelques sachets pleins. Ils avouèrent que c'était de la poudre de leurs gâteaux de maïs, dont ils étaient accoutumés à faire une petite provision pour ce voyage. Nous en achetâmes d'eux un sachet, qu'ils nous firent payer vingt fois au-dessus de son prix. Ce faible secours nous soutint pendant tout le jour; et, vers le soir, nous nous endormîmes, dans la résolution de braver, le lendemain, tous les dangers, soit pour arriver au sommet de la montagne, soit pour retourner à Tépéantepèque. Le vent ayant paru diminuer un peu dans le cours de la nuit suivante, nous nous disposions à partir le matin pour avancer, lorsqu'il redevint plus violent. Nous attendîmes jusqu'à midi. Comme il ne faisait qu'augmenter, l'impatience d'un de nos compagnons lui fit prendre le parti de monter à pied un mille ou deux plus haut, pour observer les passages, et nous en faire son rapport, dans l'idée qu'on avait pu grossir le danger. Il revint deux heures après, et nous dit que nous pouvions monter sans crainte en conduisant nos mulets par la bride; mais les Américains étaient d'un autre avis; ce qui nous fit passer le reste du

jour en contestation. L'eau, les citrons aigres et la poudre de maïs furent encore notre unique ressource; mais on ne s'endormit qu'après avoir absolument résolu d'affronter toutes les difficultés, si le vent n'était pas changé le lendemain. Il se trouva le même le jeudi au matin, qui était le cinquième jour. Alors notre courage fut excité si vivement par la faim, qu'aprés avoir invoqué celui qui commande à la mer et aux vents, nous montâmes sur nos mulets pour nous avancer vers le sommet de la montagne. Ce ne fut pas sans avoir écrit sur l'écorce d'un grand arbre nos noms et le nombre de jours que nous avions passés à jeun dans la loge.

« Nous marchâmes assez long-temps, avec le seul embarras de résister au vent. Les bords de quelques sentiers étroits et taillés dans les rochers servaient à nous soutenir, et nous causaient moins de crainte que de fatigue. Aussi quittâmes-nous nos mulets pour marcher à pied, et le chemin nous en parut plus facile; mais, lorsque nous fûmes au sommet de Maquilapa, qui signifie, dans la langue du pays, une tête sans poil, nous reconnûmes la grandeur du péril dont on nous avait menacés. Nous regrettâmes la loge et nos citrons aigres. Cette terrible hauteur est véritablement chauve, c'est-à-dire sans arbres, sans pierres et sans la moindre inégalité qui puisse servir d'abri. Elle n'a pas plus de deux cent cinquante pas de long; mais elle est si étroite, si rase et si élevée, qu'on se sent tourner la tête en y arrivant. Si l'on jette les yeux d'un côté, on dé-

couvre la vaste mer du Sud si fort au-dessous de soi, que la vue en est éblouie. De l'autre côté, on n'aperçoit que des pointes de rochers et des précipices de deux ou trois lieues de profondeur. Entre deux spectacles si capables de glacer le sang, le passage ou le chemin n'a pas, dans quelques endroits, plus d'une toise de largeur. Quoique le vent fût diminué, nous n'eûmes pas la hardiesse de passer sur nos mulets. Nous en laissâmes la conduite aux Américains, et, nous courbant sur les mains et les genoux, sans oser jeter un regard de l'un ni de l'autre côté, nous passâmes aussi vite qu'il nous fut possible, l'un après l'autre, sur les traces et dans la posture des bêtes qui passèrent devant nous. Aussitôt que nous nous vîmes dans un lieu plus large, entre des arbres, où la crainte nous permit de nous relever, nous regardâmes plus hardiment derrière nous; mais nos premières réflexions tombèrent sur notre folie, qui nous avait fait prendre un si dangereux chemin pour gagner quelques jours de route que nous n'avions pas moins perdus. De là nous nous rendîmes sans peine à la ferme de don Juan de Tolède, où, dans l'affaiblissement de nos forces par le jeûne, la fatigue et la crainte, notre estomac eut besoin de quelque temps pour souffrir d'autre nourriture que des bouillons et du vin. »

L'Yucatan est une presqu'île située entre les golfes de Campêche et de Hondura. Sa capitale, nommée *Mérida*, résidence du gouverneur et de l'évêque de la province, est à douze lieues de la mer, à

20 degrés 10 minutes de latitude nord; elle est peuplée d'un mélange d'Espagnols et d'Américains : Campêche, Valladolid et Simancas sont ses autres villes. La première, qui se nomme aussi *San-Francisco*, est célèbre par le commerce du bois de teinture. Sa situation est sur la côte orientale de la baie de Campêche à 19 degrés 20 minutes de latitude. Quoique les Espagnols l'eussent rendue capable de défense, elle n'a pas résisté aux flibustiers qui l'ont surprise plusieurs fois, surtout en 1685, qu'ils la brûlèrent, après en avoir fait sauter la citadelle. On place Valladolid sur les confins de Nicaragua, à 13 degrés 30 minutes.

Toutes les terres près de la mer ou des lacs sont chargés de mangliers, et toujours humides; mais un peu plus avant, dans l'intérieur de la presqu'île, le terrain est sec et ferme, et n'est jamais inondé que dans la saison des pluies. C'est une argile forte et jaunâtre, couverte d'une terre noire sans profondeur. Il y croît quantité d'arbres de différentes espèces; ceux qui servent à la teinture, et qu'on appelle *bois de Campêche*, y profitent le mieux; l'on n'en trouve pas dans les lieux où la terre est plus grasse; ils ressemblent assez à l'aubépine; mais ils sont beaucoup plus gros. L'écorce des jeunes branches est blanche, polie, et armée d'épines; le tronc et les vieilles branches sont noirâtres; l'écorce en est plus raboteuse, et presque sans aucune épine. On choisit, pour la coupe, les vieux arbres qui ont l'écorce noire, parce qu'ils

ont moins d'aubier, et qu'ils donnent peu de peine à les couper ou à les réduire en morceaux; l'aubier en est blanc-jaunâtre, et le cœur rouge : c'est le cœur dépouillé de son aubier que l'on transporte en Europe, et que l'on emploie à la teinture. Quelque temps après qu'il est coupé, il devient noir; et, s'il est mis dans l'eau, il lui donne une si vive couleur d'encre, qu'on s'en sert fort bien pour écrire. Entre ces arbres, il s'en trouve de cinq ou six pieds de circonférence, dont on a beaucoup de peine à faire des bûches qui n'excèdent point la charge d'un homme; aussi les fait-on éclater avec de la poudre. Le bois est fort pesant; il brûle fort bien et fait un feu clair, ardent et de longue durée. Les flibustiers se servaient de ce feu pour endurcir le canon de leurs fusils, lorsqu'ils s'apercevaient de quelque défaut dans le fer. Dampier est persuadé que le véritable bois de Campêche ne croît que dans l'Yucatan. Les principaux endroits où il se trouve sont le cap de Catoche, et la partie méridionale du pays sur le golfe de Honduras.

Les provinces ou intendances dont nous venons de parler ressortent de l'audience de Mexico.

Les provinces de l'audience de Guadalajara sont situées plus au nord.

La province qui donne son nom à l'audience, et qui tire le sien de sa capitale, est représentée comme un pays sain et fertile, où l'on trouve des mines d'argent. La ville de Guadalajara est située sur la rivière de Barania, qui va se perdre soixante

lieues au-dessous dans le grand Océan. C'est le siége du gouverneur de la province, et d'un évêque suffragant de l'archevêché de Mexico. On la place à 21° 19′ de latitude; son éloignement de Mexico est d'environ quatre-vingt-dix lieues. San-Blas est un port sur le grand Océan, dans un canton malsain. Compostela, Aguas Calientes, Villa de Purificacion et Colima, sont d'autres villes de cette province.

C'est dans la province de Guadalajara, à 20° 25′ du nord, suivant Dampier, qu'est situé le cap de Corrientes, d'où la plupart des aventuriers ont marqué le point de leur départ pour passer de la mer du Sud aux Indes orientales. C'est à l'autre extrémité de cette province qu'il faut placer le volcan de Colima, dont le même voyageur fait la description suivante: « Nous vîmes le volcan de « Colima. C'est une fort haute montagne vers les « 18° 36′ du nord, à cinq ou six lieues de la mer, « et au milieu d'un agréable vallon. On y voit deux « petites pointes, de chacune desquelles sortent « toujours des flammes ou de la fumée. La ville « du même nom est dans une vallée voisine, qui « passe pour la plus agréable et la plus fertile du « Mexique. Elle n'a pas moins de dix lieues de « large, près de la mer, où elle forme une petite « baie. On assure que la ville est grande et « riche. »

Zacatecas tire son nom de celui de ses anciens habitans. Sa capitale est un des endroits de mines

les plus célèbres du Mexique, et ses autres villes sont : Xerès, Fresnillo, Sierra de Pinos, et Sombrereté, célèbre par ses mines d'argent. Le pays est sec et montagneux, mais fertile dans les vallées, et très-riche en mines.

La *Nueva-Biscaia*, ou Nouvelle-Biscaie, nommée aussi *Durango*, d'après sa capitale, a plusieurs mines d'argent. Nombre de Dios et Saltillo sont encore des villes de cette province très-vaste, mais mal peuplée.

L'intendance de Sonora sur la mer de Californie, est moins peuplée que la précédente ; l'air y est fort sain ; le sol fertile, et bien arrosé par de grandes rivières. Il y a des mines très-riches ; celles de Sonora donnent de l'or : Arispe en est la capitale.

Les provinces de Culiacan, Cinaloa et Hostimuri, relèvent de cette intendance, et renferment des villes importantes. Sur les côtes de Culiacan, les forêts de goyaviers, de citronniers et d'orangers, commencent à devenir communes ; mais dans l'intérieur s'élèvent des montagnes froides et arides.

La Vieille-Californie est une longue presqu'île d'une largeur peu considérable, entourée à l'est par la mer Vermeille ou golfe de Californie, et du sud à l'ouest par le grand Océan. On ne trouve pas de ville dans ce pays sablonneux, aride et chaud. Dans les endroits très-peu nombreux où il se trouve de l'eau et de la terre végétale, les fruits, le blé et la vigne réussissent à merveille. Le seul avantage dont il puisse se vanter est la pureté de son atmo-

sphère qui n'est presque jamais troublée par les nuages. Le gouverneur réside à Loretto, bourgade de mille habitans. La pointe la plus méridionale est le cap San-Lucar, situé par 22° 52′ de latitude nord.

La Nouvelle-Californie a un ciel brumeux et humide; mais le climat y est extrêmement doux, la végétation très-vigoureuse, le sol fertile et bien arrosé. On y cultive avec succès la vigne, l'olivier, le froment. San-Claros-de-Monterey, qui a un port médiocre sur le grand Océan, est la résidence du gouverneur.

Il faut, en allant à l'est, traverser des pays habités par des Indiens libres pour arriver à la province du Nouveau-Mexique la plus septentrionale de la vice-royauté. Elle est fertile; le climat y est froid. Jusqu'à présent l'on n'y a pas découvert de mines. Elle est traversée dans sa longueur par le Rio-del-Norte, et faiblement peuplée; Santa-Fé sa capitale, Albuquerque et Taos en sont les seules villes. Les campagnes sont souvent ravagées par les tribus indiennes qui environnent la province; elle renferme plusieurs espaces déserts; celui que l'on appelle le Muerto a plus de trente lieues de long et la sépare de la Nouvelle-Biscaye.

Les provinces de San-Luis-Potosi, Nouveau-Léon, Nouveau-Sant-Ander, Cohahuila et Texas, composent l'intendance de San-Luis-Potosi, pays plus étendu que toute l'Espagne européenne. Mais cette région immense, qui occupe plus de trois cents

lieues de côte sur le golfe du Mexique, douée par la nature des productions les plus précieuses, située sous un climat heureux, n'est encore en grande partie qu'un désert. La province de San-Luis, voisine de Zacatecas, est montagneuse; le pays haut est froid. La capitale de même nom compte douze mille habitans; plus au nord, sont les riches mines d'argent de Catorce. Les autres provinces de l'intendance offrent un terrain généralement bas et uni: Le climat y est assez inégal, très-chaud en été, d'une fraîcheur extraordinaire en hiver. La mer y est peu profonde le long des côtes. Les limites septentrionales de cette intendance, touchant à des pays déserts ou habités par des Indiens indépendans, ne sont pas déterminées; il en est à peu près de même de celles de l'orient, où le Texas touche à la Louisiane, un des États-Unis de l'Amérique. Les habitans de cette république convoitent le Texas qui a reçu officiellement de la cour d'Espagne le nom de Nouvelle-Estramadoure, et dont la capitale est San-Antonio de Béjar, village formé de cabanes en terre couvertes de gazon. Des indices de mines, de belles forêts, un sol gras, un climat généralement salubre, attirent dans ces cantons les aventuriers américains. On sait que des Français ayant voulu y former une colonie en 1817, le gouvernement du Mexique s'opposa de tout son pouvoir à cette tentative, qui échoua.

Le nom de Guatimala, c'est-à-dire, lieu planté d'arbres, n'appartenait d'abord qu'à un seul dis-

trict. Il a été ensuite étendu à une capitainerie générale qui porte le titre de royaume. C'est un plateau élevé, traversé par une chaîne de montagnes très-hautes qui renferment des volcans, et arrosé par quelques fleuves côtiers.

La province de Chiapa, la plus septentrionale de ce royaume, est connue par la description de Gage, qui profita d'un assez long séjour dans la capitale pour connaître les richesses et le gouvernement du pays. On doit se rappeler que, dans la description de la province de Guaxaca, nous avons suivi ce voyageur jusqu'au sommet des Quélènes. Il descendit de là au bourg d'Acapala, situé sur la même rivière qui passe à Chiapa dos Indos. Ensuite, ayant traversé Chiapa et Réal, il passa par deux petites villes espagnoles nommées *Saint-Christophe* et *Saint-Philippe*, d'où il se rendit à Chiapa dos Indos, qui est à douze lieues de l'autre.

Ainsi cette province a deux villes principales qui lui donnent leur nom, ou dont elle tire le sien. Quoique, dans l'opinion des Espagnols, elle soit une des plus pauvres de l'Amérique, parce qu'on n'y a point encore découvert de mines, ni trouvé de sable d'or dans les rivières, et qu'elle n'a aucun port sur la mer du Sud, Gage assure qu'elle l'emporte sur beaucoup d'autres par la grandeur de ses villes et de ses bourgs, sans compter qu'étant placée entre celles de Mexico, Guaxaca, Soconusco, Guatimala, Merida, Yucatan et Tabasco,

elle tire un grand avantage de cette situation. Le même voyageur ajoute que c'est une des clefs de la Nouvelle-Espagne, parce qu'on y peut entrer par la rivière de Tabasco et par l'Yucatan, et se trouver ainsi comme au centre de cette grande région.

Chiapa dos Indos est une des plus grandes villes qne les Indiens aient dans tout le continent. On y compte au moins quatre mille familles, et les rois d'Espagne l'ont distinguée par divers priviléges. Mais quoiqu'elle soit gouvernée par des Indiens, elle dépend du gouverneur de Chiapa el Réal, qui nomme à son gré des officiers de cette nation, et qui doit veiller sur leur conduite. Le principal, qu'on honore aussi du titre de gouverneur, est en possession depuis long-temps du droit de porter l'épée et le poignard. Celui qui était revêtu de cette dignité, du temps de Gage, se nommait *don Philippe de Guzman*. Il était si riche, qu'ayant gagné un procès à la chancellerie de Guatimala pour la défense des priviléges de sa ville, il donna, sur terre et sur l'eau, des fêtes aussi magnifiques que celles de la cour d'Espagne. Il n'y a point de ville où l'on trouve autant de noblesse américaine qu'à Chiapa dos Indos.

« Le pays des Zoques, qui fait la plus riche partie de la province, s'étend d'un côté jusqu'à la rivière de Tabasco, d'où les marchandises du pays se transportent à Vera-Cruz par la rivière de Grijalva. Il commerce aussi avec l'Yucatan, par le hâvre de Puerto-Réal; mais Gage ajoute que les

Espagnols y vivent dans la crainte continuelle de quelque invasion, à laquelle il leur serait difficile de s'opposer. Il est persuadé qu'ils n'ont dû leur tranquillité, jusqu'à présent, qu'à la chaleur du climat, à l'incommodité des mosquites, et peut-être au peu de profondeur de la rivière de Grijalva, qui ont empêché les Anglais et les Hollandais de pénétrer jusque dans le sein du pays, obstacles légers, et qui ne devaient pas leur faire abandonner une si belle entreprise.

« Les bourgades des Zoques ne sont pas grandes, mais elles sont riches, parce qu'elles recueillent quantité de soie, et la meilleure cochenille de toute l'Amérique. On y voit peu d'Indiens dont les vergers ne soient bien plantés des arbres qui fournissent ces deux précieuses marchandises. Ils font des tapis de toutes sortes de couleurs, que les Espagnols achètent pour l'Espagne. Ces ouvrages sont d'une beauté qui pourrait servir de modèle aux meilleurs ouvriers de l'Europe. Les habitans des Zoques sont ingénieux et de belle taille. Le climat est chaud vers Tabasco; mais l'intérieur du pays jouit d'un air plus tempéré.

« Le pays qu'on nomme les *Zeldales*, est situé derrière celui des *Zoques*. Il s'étend depuis le golfe du Mexique jusqu'à la province de Chiapa; et, dans quelques endroits, vers le nord-ouest, il touche au canton de Comitlan. Vers le sud-ouest, il touche à des terres qui n'ont pas encore subi le joug de l'Espagne, et dont les habitans font souvent des

courses sur les peuples soumis. La principale ville des Zoques se nomme *Ococingo*, et sert de frontière contre ces ennemis. Ce pays est estimé des Espagnols, parce qu'il produit quantité de cacao, qu'ils recherchent beaucoup, et de graine d'achiote, ou rocou, qu'ils emploient à colorer le chocolat. Les bestiaux, la volaille, le gibier, le maïs et le miel sont fort communs dans les Zoques. Quoique la plus grande partie du pays soit haute et montagneuse, Ococingo est situé dans une belle vallée, où se réunissent plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui ont fait croire ce lieu propre à la culture du sucre. Gage y vit commencer une machine dont on se promettait autant de profit que des moulins à sucre de Chiapa dos Indos. On y avait aussi du froment qui croît fort bien, et dont la qualité se trouve excellente.

« On donne à la province de Vera-Paz environ trente-cinq lieues de long sur la même largeur. Elle est bordée au nord, par l'Yucatan; à l'est, par le Honduras; au sud, par la province de Guatimala; à l'ouest, par celle de Chiapa. C'est un pays montagneux et rempli de bois, qui produit néanmoins du maïs, et tout ce qui est nécessaire à la vie. Son nom lui vient de la facilité avec laquelle il se soumit aux Espagnols, lorsqu'ils eurent achevé la conquête de Guatimala et des pays voisins. Cependant il est resté, entre cette province et celle de l'Yucatan, une région qu'ils n'ont encore pu subjuguer, malgré l'intérêt qu'ils ont à s'ouvrir un

chemin de ce côte-là jusqu'à Campêche, ville de l'Yucatan, qui fournirait aux négocians de Vera-Paz et de Guatimala une voie plus sûre que le golfe de Honduras, pour conduire leurs marchandises à la Havane. Gage raconte que François Moran, religieux de ses amis, hasarda de traverser avec deux ou trois Indiens tout ce pays jusqu'à Campêche, où il trouva quelques Espagnols qui admirèrent son audace. Étant retourné ensuite à Vera-Paz, il se loua du traitement qu'il avait reçu des habitans; mais comme il entendait leur langue, il avait découvert que le motif qu'ils avaient eu pour le traiter avec tant de douceur, était la crainte d'exciter les Espagnols à reprendre les armes contre leur nation. Il assura que leur pays était incomparablement meilleur que la partie de cette province dont les Espagnols sont en possession, et qu'il y avait vu, dans une belle vallée, sur le bord d'un grand lac, une ville qui ne contenait pas moins de douze mille habitans. La connaissance qu'il avait acquise du pays le fit passer en Espagne pour engager la cour à tenter encore une fois cette conquête. On n'a point appris, continue Gage, que son zèle ait eu le succès qu'il s'était promis. Mais, quoique cette barrière subsiste toujours entre Vera-Paz et l'Yucatan, les Espagnols de Vera-Paz ont, d'un autre côté, le passage libre pour se rendre au golfe de Honduras, d'où ils apportent assez facilement les marchandises qui leur viennent par les vaisseaux d'Espagne.

« La province de Guatimala est une des plus grandes et des plus riches de la Nouvelle-Espagne.

« Depuis Tecoantepèque, dans la province de Guaxaca, on rencontre une étendue de cent vingt lieues de côte, sans aucun port, jusqu'au hâvre de la Trinité. Cependant toute cette côte est fort riche par la culture de l'indigo, qui passe dans le golfe de Honduras pour être transporté en Espagne, et par la multitude de ses bestiaux. Mais la principale partie de Guatimala est celle qui s'étend à l'est vers Golfo-Dolce, grand lac navigable, qui a son embouchure dans le golfe de Honduras. C'est la plus fréquentée des marchands et des voyageurs, parce que Mexico est à trois cents lieues au nord de la capitale de cette province, et que ce lac n'en est éloigné que de soixante, sans aucun embarras sur la route, avec l'avantage d'ouvrir une voie continuelle pour le commerce avec l'Espagne. Dans le cours de juillet et d'août, il y aborde ordinairement deux ou trois navires qui déchargent leurs marchandises au bourg de Saint-Thomas de Castille, dans de grands magasins bâtis exprès pour la conservation de ce dépôt : ils se chargent de celles qu'on y envoie de Guatimala, et qui attendent quelquefois leur arrivée pendant deux ou trois mois.

« Saint-Jacques de Guatimala (c'est le nom que lui donnent les Espagnols) est situé dans une vallée qui n'a pas tout-à-fait une lieue de largeur, et qui est bordée des deux côtés par de hautes monta-

de la val-
ns, quoi-
suivant
mais
vomit
de l'au-
qui
la ville,

cendres et des pierres calcinées : jamais l'œil n'y découvre la moindre trace de verdure. Nuit et jour on y entend un bruit sourd semblable au tonnerre ; on en voit sortir des flammes avec des torrens de soufre qui brûlent sans cesse, et qui remplissent l'air d'une vapeur mortelle. Guatimala est situé, suivant le proverbe du pays, entre le paradis et l'enfer ; il s'était fait, avant l'arrivée de Gage, une fort large ouverture, par laquelle il était sorti tant de cendres embrasées, que non-seulement toutes les maisons voisines en avaient été couvertes, mais que les arbres et les plantes s'en étaient ressentis. Une nuée de pierres qui les avait accompagnées n'aurait pu manquer de ruiner la ville, si l'action du feu les eût portées vers les édifices ; mais elles tombèrent à côté dans un fond où elles sont encore, et où ceux qui les voient ne se lassent point d'admirer que la seule impetuosité des flammes ait pu transporter des masses de la grosseur d'une maison, et que vingt mulets, comme on l'a tenté plusieurs fois, n'ont pas la force de remuer. Cette violence du feu n'est pas toujours égale, et celle du bruit ne l'est pas non plus ; mais il augmente en été, c'est-à-dire depuis octobre jusqu'à la fin d'avril. Gage, qui s'y était accoutumé par un long séjour, ne regarde pas moins Guatimala comme la plus agréable ville qu'il ait vue dans tous ses voyages ; le climat y est fort tempéré ; Mexico et Guaxaca ne jouissent pas d'un air si sain, et ne reçoivent pas avec plus d'abondance toutes les com-

modités de la vie : il n'y a point de bestiaux, de volaille et de gibier qui ne soient communs dans la province. Le grand Océan, les rivières et les lacs d'eau douce fournissent toutes sortes de poissons.

« On compte, dans toute l'étendue de la ville et des faubourgs, environ sept mille familles, entre lesquelles il s'en trouve plusieurs dont le bien monte à cinq cent mille ducats : aussi le commerce y est-il florissant. Elle tire par terre les meilleures marchandises de Mexico, de Guaxaca, de Chiapa, de Nicaragua et de Costa-Ricca; du côté de la mer, elle communique avec le Pérou par le port de la Trinité, qui appartient à la province, et par Réalejo, port de Nicaragua sur la même côte. »

La catastrophe dont cette ville était menacée depuis si long-temps, eut lieu le 7 juin 1777. Un tremblement de terre effroyable détruisit Guatimala. Dès le 3 juin, la mer agitée sortait de son lit. Les deux volcans semblaient bouillonner : l'un lançait des torrens d'eau, l'autre des courans de lave enflammée; la terre montrait partout des crevasses, et, après cinq jours d'angoisse, l'abîme s'ouvrit. La ville, avec ses richesses et huit mille familles, s'enfonça dans la terre; des torrens de boue et de soufre, en se précipitant par-dessus les ruines, les cachèrent à jamais aux yeux des humains. La nouvelle ville est bâtie à quatre lieues de l'ancienne.

Le port de la Trinité est moins renommé par

ses avantages maritimes, quoiqu'il soit le seul où les grands vaisseaux puissent aborder sur la côte de Guatimala, que par une espèce de volcan qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue, et que les Espagnols regardent comme une des bouches de l'enfer. Ce n'est point une montagne, comme la plupart des lieux auxquels on donne le même nom; au contraire, le terrain en est fort bas; mais il en sort continuellement une fumée noire et épaisse qui jette une forte odeur de soufre, et dans laquelle il se mêle souvent des flammes : les Indiens même n'osent s'en approcher ; et ceux qui l'ont entrepris ont payé leur hardiesse par une mort subite ou par d'affreuses maladies dont ils ont eu beaucoup de peine à se rétablir. Un religieux, ami de Gage, n'ayant pas laissé de tenter l'aventure, fut arrêté à la distance d'environ deux cent cinquante pas, par l'épaisseur d'une puante fumée qui le fit tomber presque sans force et sans connaissance. Il se releva néanmoins; mais il revint avec une fièvre chaude qui mit sa vie fort en danger.

Le district de Soconusco, dont le chef-lieu est Quaquetlan, produit le meilleur cacao de l'Amérique. Dans celui de Socola on récolte des figues excellentes, et l'on y rencontre beaucoup de filatures de coton; celui de Souchitépeque, fertile en rocou, éprouve des pluies excessives.

La province de Honduras ou Hibueras est située sur le golfe du même nom, qu'elle a au nord; elle est à peu près au sud-est de Guatimala, à l'est de

Véra-Paz, et au nord-est de Nicaragua. On ne lui donne pas moins de cent cinquante lieues de long sur quatre-vingts de large. Dans cette étendue, elle est presque déserte, quoique très-fertile en maïs et en bestiaux; mais si l'on en croit Barthélemi de Las-Casas, c'était autrefois un des pays les plus peuplés de l'Amérique lorsqu'il fut découvert en 1502, dans le quatrième voyage de Christophe Colomb, et la diminution de ses habitans ne doit être attribuée qu'à la cruauté des Espagnols. Corréal, voyageur de cette nation, avoue de bonne foi que de son temps on n'y aurait pas trouvé quatre cents Américains capables de porter les armes; que le fer, le feu, le travail des mines et les rigueurs de l'esclavage en avaient fait périr un nombre infini, et que le reste s'était sauvé dans des bois et des rochers impénétrables. Cependant les Espagnols ont bâti plusieurs villes dans cette grande province. Les principales sont Truxillo, Valladolid ou Comayaga, siége épiscopal, dont le prélat porte ordinairement le titre d'évêque de Honduras; San-Pédro, Picerto de Cavallos, Naco et Triomfo de la Cruz.

De Honduras, on prend par les mines de Chalatecca pour entrer dans la province de Nicaragua, qui s'étend jusqu'au grand Océan. Cette province passe pour une des plus belles de la Nouvelle-Espagne; mais la chaleur y est si grande, qu'on n'y peut voyager de jour en été. Il y pleut l'espace de six mois; et cette saison, qu'on y nomme l'hiver,

commence ordinairement au mois de mai; le reste de l'année il n'y tombe pas une goutte d'eau. La cire, le miel et les fruits y abondent. Il s'y trouve de si gros arbres, que, s'il faut en croire un célèbre voyageur, douze hommes peuvent à peine les embrasser. On y voit peu de gros bestiaux; mais les porcs, dont les premiers sont venus d'Espagne, ont extrêmement multiplié. Corréal, qui paraît avoir observé soigneusement le pays, ne croit point qu'il ait jamais produit d'or, quoique les premiers voyageurs de la nation se vantent d'y en avoir trouvé; mais il convient que l'abondance et la tranquillité qui règnent dans cette province la rendent digne du nom de *paradis terrestre* qu'on lui donne : aussi les habitans y sont-ils fort sensuels. On y parle quatre langues, dont la principale est le mexicain. La capitale de Nicaragua se nomme Léon; et ses autres villes, sur le grand Océan, sont Grenade, Segovia-nueva, Nicaragua, Realejo, ou Rialexa, Nicoya, Masoya, ou Masava, Jaen et Porto-San-Juan, à l'embouchure du lac de Nicaragua dans la mer des Caraïbes.

Léon est situé entre Realejo et Grenade, et à la distance d'une journée de ces deux villes, sur le bord et comme à la naissance du lac de Nicaragua qui traverse la province dans sa plus grande longueur. Les maisons de Léon sont fort bien bâties, mais basses, parce qu'on y est dans la crainte continuelle des tremblemens de terre. On en compte plus de douze cents, la plupart accompagnées de

jardins et de beaux vergers. Le commerce des deux mers y fait régner l'abondance; et la beauté du climat se joignant aux commodités de la vie pour faire un heureux sort aux habitans, ils s'abandonnent à la mollesse, dans leurs délicieux jardins, où ils passent la plus grande partie du jour à dormir, à nourrir des oiseaux, à faire bonne chère du poisson du lac, et des autres productions admirables du pays. Ce voluptueux repos n'est troublé que par la crainte d'un volcan voisin, qui leur a souvent causé beaucoup de mal, quoiqu'il soit devenu moins ardent, et qu'il n'en sorte aujourd'hui que de la fumée; mais elle fait juger que l'on doit toujours redouter de nouvelles éruptions.

De Léon à Grenade, le chemin est d'une beauté qui cause de l'admiration aux voyageurs; et tous les agrémens de la nature s'y trouvent joints à l'abondance. Grenade est une ville mieux bâtie encore et plus peuplée que Léon. Les négocians y sont plus riches, les églises plus belles, et les couvens y jouissent d'un immense revenu. Le principal commerce de cette ville est à Carthagène, à Guatimala, à San-Salvador et à Comayagua. Corréal y vit entrer, dans un seul jour, plus de trois cents mulets, qui venaient de San-Salvador et de Comayagua, chargés d'indigo, de cochenille et de cuirs. Deux jours après, il en vit arriver de Guatimala trois autres troupes, dont l'une portait les revenus du roi; la seconde, une grande quantité de sucre; et la troisième, de l'indigo. Il ajoute qu'au départ

des flottes, Grenade est une des plus riches villes de l'Amérique septentrionale. L'inquiétude des négocians pour leurs marchandises, qu'ils craignent de voir tomber entre les mains des ennemis de l'Espagne dans le golfe de Honduras, porte le plus grand nombre à les envoyer par le lac à Carthagène; et souvent même on fait prendre la même route aux revenus de la couronne. Cependant, quoique les bâtimens naviguent en assurance sur le lac de Nicaragua, leur descente est retardée si long-temps par des cataractes qui les obligent souvent à décharger et à recharger, à l'aide des mulets dont ils se font suivre pour transporter alors une partie des marchandises, que cette incommodité détermine les plus hardis à prendre la voie du golfe.

En avançant de la province de Nicaragua au sud-est vers l'isthme de Darien, on entre dans la province de *Costa Ricca;* nom que Lionnel Waffer prend pour une ironie, parce que l'on n'y a pas trouvé de mines; mais elle a des richesses aussi réelles dans ses superbes bois de construction, ses gras pâturages, ses bestiaux nombreux. Elle dépend, pour le spirituel, de l'évêché de Léon, ou de Nicaragua. Sa capitale se nomme Carthago; et ses autres villes, sans mériter beaucoup ce titre, sont Esparza, Aranjuez et Castro d'Austria. On doit juger, par sa situation, qui est resserrée entre deux mers, qu'elle a des ports sur l'une et sur l'autre.

Les flibustiers, qui fréquentaient beaucoup ces

côtes par la facilité qu'elles leur donnaient de traverser le continent, ont par leurs campagnes fourni à leur historien Oëxmelin l'occasion de réunir des détails curieux sur divers objets. Voici ceux qu'il donne sur les singes de la côte occidentale : « Lorsqu'ils voyaient approcher les chasseurs, dit-il, ils se joignaient en grand nombre, en poussant des cris épouvantables, et nous lançaient des morceaux de branches sèches, qu'ils rompaient avec beaucoup de force. Quelques-uns faisaient leur fiente dans leurs pattes, et nous la jetaient à la tête. Je remarquai qu'ils ne se séparent jamais, et qu'ils sautent de branche en branche avec une légèreté qui éblouit la vue. On n'en voit pas tomber un seul; s'ils glissent quelquefois en s'élançant d'un arbre à l'autre, ils s'accrochent avec les pattes ou la queue : aussi ne gagne-t-on rien à les blesser. Un coup de fusil qui ne les tue pas sur-le-champ n'empêche pas qu'ils ne demeurent accrochés à leur branche; ils y meurent, et n'en tombent que par pièces. Mais je vis avec plus d'étonnement qu'aussitôt qu'on en blessait un, ses voisins s'assemblaient autour de lui, mettaient leurs doigts dans sa plaie, comme s'ils eussent voulu la sonder, et que s'il en coulait beaucoup de sang, ils la tenaient fermée pendant que d'autres apportaient quelques feuilles qu'ils mâchaient un moment, et qu'ils poussaient fort adroitement dans l'ouverture. C'est un spectacle que j'ai eu plusieurs fois, et qui m'a toujours causé de l'admiration. »

Les relations des flibustiers s'étendent sur les Mosquitos, nation indienne, qui habite vers l'isthme de Darien. Elle avait toujours résisté aux armes des Espagnols; mais elle traitait sans répugnance avec les Français et les Anglais.

« Le gouvernement de cette nation est absolument républicain : elle ne reconnaît aucune sorte d'autorité. Dans les guerres qu'elle a souvent contre d'autres Indiens, et qui nuisent beaucoup à sa multiplication, elle choisit pour commandant le plus brave et le plus expérimenté de ses guerriers. Après le combat, son pouvoir cesse. Le pays que les Mosquitos occupent n'a pas plus de quarante ou cinquante lieues d'étendue, et la nation n'est composée que d'environ quinze cents hommes, qui forment comme deux colonies : l'une qui habite le cap Gracias à Dios; l'autre, établie dans le canton, qui se nomme proprement Mosquito : mais, dans les deux habitations, il y a beaucoup de Nègres, libres ou esclaves, dont la race est venue de Guinée par une aventure extraordinaire. Un capitaine portugais, qui apportait de Guinée des Nègres au Brésil, les surveilla si mal, qu'ils se rendirent maîtres du vaisseau. Ils jetèrent leur conducteur dans les flots; mais, ignorant la navigation, ils se laissèrent conduire par le vent, qui les porta au cap Gracias à Dios, où ils tombèrent entre les mains des Mosquitos. Ils ne purent éviter l'esclavage; mais ils se crurent encore assez heureux. On en compte plus de deux cents, qui parlent la langue

du pays, et qui mènent une vie assez douce, sans autre assujettissement que d'aider leurs maîtres à la pêche, et de partager les travaux communs de la nation. »

Dampier avoue, comme Oëxmelin, que les Mosquitos n'ont aucun principe de religion. Cependant on a découvert que leurs ancêtres avaient des dieux et des sacrifices. Ils donnaient tous les ans à leurs prêtres un esclave qui représentait leur principale divinité. Après l'avoir lavé avec beaucoup de soin, on le revêtait des habits et des ornemens de l'idole; on lui imposait le même nom; il recevait pendant toute l'année le même culte et les mêmes honneurs. Une garde de douze hommes veillait sans cesse autour de lui, autant pour l'empêcher de fuir que pour fournir à ses besoins, et lui rendre un hommage continuel : il occupait le plus honorable appartement du temple. Les principaux Mosquitos l'y servaient régulièrement. S'il lui prenait envie d'en sortir, il était accompagné d'un grand nombre de courtisans ou d'adorateurs : on lui mettait entre les mains une petite flûte, qu'il touchait par intervalles, pour avertir le peuple de son passage. A ce son, les femmes sortaient avec leurs enfans dans les bras, et les lui présentaient pour les bénir. Tous les habitans du bourg marchaient sur ses traces; mais on lui faisait passer la nuit dans une étroite prison, à laquelle on donnait le nom de *sanctuaire*. Ces soins et ces adorations duraient jusqu'au jour de la fête : on le sacrifiait alors dans une assemblée

générale des deux parties de la nation. Un de leurs usages, qui n'est pas moins singulier, est celui qui regarde les femmes veuves. Après avoir enterré leurs maris, et leur avoir porté sur la fosse à boire et à manger pendant quinze lunes, elles sont obligées, à la fin de ce terme, d'exhumer leurs os, de les laver soigneusement et de les lier ensemble, pour les porter sur leur dos aussi long-temps qu'ils ont été en terre : ensuite elles les placent au sommet de leur cabane, si elles en ont une, ou sur celle de leur plus proche parent. Elles n'ont la liberté de prendre un autre mari qu'après s'être acquittées de ce devoir.

CHAPITRE II.

Origine, monarchie, chronologie, cour impériale, revenus de l'empire, et gouvernement des anciens Mexicains.

La tradition d'un déluge universel, reçue chez presque tous les peuples de la terre, se trouve aussi dans les fables qui enveloppent l'origine des Mexicains. Il paraît évident à tous les historiens espagnols que les premiers habitans de la Nouvelle-Espagne ont été des sauvages qui habitaient des montagnes, sans cultiver la terre, sans religion et sans gouvernement, se nourrissant de leur chasse et de racines, d'où leur sont venus les noms d'*Otomies* et de *Chichimèques*, et dormant dans des grottes ou des buissons. Les femmes s'occupaient des mêmes exercices, et laissaient leurs enfans attachés à des arbres. On trouve encore aujourd'hui, dans le Nouveau-Mexique, des hommes de cette race qui sont restés dans un pays stérile et montueux, sans penser à chercher des habitations plus douces. Ils vivent des animaux qu'ils tuent dans leurs chasses, et ne s'assemblent que pour voler et tuer les voyageurs ; les Espagnols n'ont pu les subjuguer dans l'épaisseur des bois qui leur servent de retraite.

On donne le nom de *Navatlaques*, pour les distinguer des Chichimèques, à cette race d'hommes

plus polis et plus sociables, qu'on fait descendre de sept chefs, qui se déterminèrent à chercher de meilleures terres. Plusieurs nations se rassemblèrent autour du lac, nommé aujourd'hui *Mexico*. Celle qui avait pour chef Mexi, qui donna son nom aux Mexicains, subjugua successivement toutes les autres. Elle avait eu huit rois depuis qu'elle était assujettie au gouvernement monarchique; mais ces rois étaient électifs. Le cinquième, Montézuma Ier, avait ajouté beaucoup à la splendeur et à la puissance de l'empire. Il avait immolé d'innombrables victimes à l'idole Vitzilopochtli, et c'était lui qui avait institué les cérémonies de ces barbares sacrifices. Elles consistaient à fendre l'estomac du prisonnier avec un couteau de pierre, pour en tirer le cœur, et pour en frotter la face de l'idole. Tlacaletetl, son oncle, l'empêcha, par des raisons de politique, de soumettre la province de Tlascala : il lui fit comprendre que, le nouvel empire ne pouvant se soutenir que par les armes, il était important de se conserver toujours des ennemis belliqueux, pour aiguiser le courage des Mexicains, sans compter la nécessité qu'il avait imposée à ses successeurs de fournir des victimes pour les sacrifices. Ce fut aussi pour exercer le courage de ses sujets qu'il institua l'usage de se tirer un peu de sang de quelque endroit du corps, dans les bassins qui servaient au culte des idoles. Il fallait que les offrandes fussent toujours sanglantes; et, lorsque le sang ennemi manquait dans les temples, il n'y avait

point de Mexicain qui ne fût prêt à répandre une partie du sien.

Les Mexicains, n'ayant point de lettres, employaient des figures hiéroglyphiques pour exprimer les choses corporelles, et se servaient de divers caractères pour l'expression des idées. Leur manière d'écrire était de bas en haut. Ils avaient une sorte de roues peintes, qui contenaient l'espace d'un siècle, distingué par années avec des marques particulières, pour y dessiner, avec des caractères établis, le temps où chaque chose arrivait. Ce siècle était composé de cinquante-deux années solaires, chacune de trois cent soixante-cinq jours. La roue était divisée en quatre parties, dont chacune contenait treize ans ou une indiction, et répondait à une des quatre parties du monde. Cette roue ou ce cercle était entourée d'un serpent, et c'était le corps du serpent qui contenait les quatre divisions : la première, qui marquait le midi, avait pour hiéroglyphe un lapin sur un fond bleu, et s'appelait *tochtli*; la seconde, qui signifiait l'orient, était marquée par une canne, sur un fond rouge, et s'appelait *acatl;* l'hiéroglyphe du nord était une épée à pointe de pierre sur un fond jaune, et se nommait *tecpatl;* celui de l'occident était une maison sur du vert, et portait le nom de *cagli.*

Ces quatre divisions étaient le commencement des quatre indictions qui composaient un siècle. Il y avait entre l'une et l'autre douze autres petites divisions, dans lesquelles les quatre premiers noms

étaient successivement distribués, chacun avec sa valeur numérale, jusqu'à 13, qui était le nombre dont se composait une indiction. Cette manière de compter par 13 s'observait, non-seulement dans les années, mais même dans les mois; et, quoique le mois des Mexicains ne fût que de 20 jours, ils recommençaient lorsqu'ils arrivaient à 13. Si l'on demande d'où leur venait cet usage, on répond qu'ils suivaient apparemment le calcul de la lune. Ils divisaient le mouvement de cette planète en deux temps : le premier, du réveil, depuis le lever solaire jusqu'à l'opposition, qui était 13 jours; et l'autre, du sommeil, d'autant de jours jusqu'à son coucher du matin : peut-être aussi n'avaient-ils pas d'autre but que de donner à chacun de leurs dieux du premier ordre, qui étaient au nombre de treize, le gouvernement des années et des jours; mais ils ignoraient eux-mêmes l'origine et le fondement de leur méthode.

Il naît d'autres difficultés : la première, pourquoi ils commençaient à compter leurs années du midi; la seconde, pourquoi ils se servaient des quatre figures, d'un lapin, d'une canne, d'une pierre, d'une maison. Ils répondaient à la première par des traditions fabuleuses qui leur faisaient conclure que la lumière du soleil avait commencé dans son midi; d'ailleurs ils croyaient que l'enfer était du côté du nord, et cette idée suffisait seule pour leur persuader que le soleil n'avait pu naître que du côté opposé, qu'ils regardaient comme la demeure

des dieux. Ils ajoutaient que le soleil se renouvelait à la fin de chaque siècle, sans quoi le temps aurait fini avec un vieux soleil. C'était un ancien usage dans la nation de se mettre à genoux le dernier jour du siècle, sur le toit des maisons, le visage tourné du côté de l'orient, pour observer si le soleil recommencerait son cours, ou si la fin du monde était arrivée. Le soleil d'un nouveau siècle était un nouveau soleil, qui, suivant l'ordre de la nature, devait reproduire tous les ans, après le mois de janvier, la verdure sur les arbres, et, poussant encore plus loin cette analogie entre le siècle et l'année, ils voulurent que, comme il y a quatre saisons dans l'année, il y en eût aussi quatre dans le siècle : tochtli fut établi pour le printemps, ou la jeunesse de l'âge du soleil, comme son commencement dans la partie méridionale; acatl, pour son été; tecpatl, pour son automne, et cagli, pour son hiver ou sa vieillesse. Ces quatre figures, dans le même ordre, étaient encore les symboles des quatre élémens, c'est-à-dire que Tochtli était consacré à Tevacayohua, dieu de la terre; acatl à Tlalocatetultli, dieu de l'eau; tecpatl à Chetzalcoatl, dieu de l'air, et cagli à Xintlescutlil, dieu du feu.

A l'égard de leurs mois, qu'ils ne composaient que de vingt jours, il est clair que ce calcul était fort régulier, puisqu'ils en comptaient dix-huit, qui reviennent aux douze mois égyptiens de trente jours : ces mois ne se divisaient pas en semaines. On a vu plus haut que, quoiqu'il n'y eût que vingt

jours dans ceux des Mexicains, leur division était aussi par treize, apparemment pour éviter la confusion; car, avec cette méthode, il suffisait de donner le nom de quelque jour que ce fût, avec son nombre correspondant, selon cette distribution de treize en treize jours, pour savoir à quel mois il appartenait sans aucun risque d'erreur; mais, outre la division des jours par treize, il y en avait une autre de cinq en cinq, qui servait à régler les tianguez, c'est-à-dire les marchés. C'était le 3, le 8, le 13 et le 18 de chaque mois, jours dédiés aux quatre figures, tochtli, acatl, tecpatl et cagli. Cette règle était invariable, quand même les années n'auraient pas commencé par tochtli.

Aux dix-huit mois qui faisaient trois cent soixante jours, les Mexicains ajoutaient, à la fin de chaque année, cinq autres jours, qu'ils appelaient *nenontemi;* non-seulement ces cinq autres jours avaient leur nom propre, mais ils entraient aussi dans le compte des treize. Ceux qui savent dans quelles erreurs la plupart des nations orientales sont tombées sur cette matière, ne verront point sans admiration le cercle artificiel des Mexicains. Leur année bissextile avait aussi ses règles: la première année du siècle commençait le 10 avril; la seconde et la troisième de même; mais la quatrième, qui est la bissextile, commençait au 9; la huitième au 8; la douzième au 7; la sixième au 6, et de même jusqu'à la fin du siècle, qui se terminait le 28 mars, jour auquel on commençait

la célébration des fêtes qui duraient les treize jours de bissextile jusqu'au 10 avril.

Avant de commencer le nouveau siècle, on rompait tous les vases et l'on éteignait le feu, dans l'idée que le monde devait finir avec le siècle; mais aussitôt que le premier jour commençait à luire, on entendait retentir les tambours et les autres instrumens, pour remercier les dieux d'avoir accordé au monde un autre siècle. On achetait de nouveaux vaisseaux, et l'on allait recevoir du feu des prêtres, dans des processions solennelles.

Montézuma II, qui s'était attaché plus que ses prédécesseurs à relever la majesté de l'empire, avait institué de nouvelles cérémonies; non-seulement il avait augmenté le nombre des officiers de sa maison, mais il en avait exclu les personnes d'une naissance commune, et il ne voulait voir autour de lui que des seigneurs du premier ordre. Il avait deux sortes de gardes : l'une de soldats, qui occupaient toutes les cours de son palais; l'autre intérieure, et composée de deux cents nobles, qui entraient chaque jour au matin dans les appartemens. Leur service se faisait tour à tour, et par brigades, qui comprenaient toute la noblesse de l'empire : ils venaient successivement des provinces les plus éloignées. Leur principal poste était les anti-chambres, où ils étaient nourris de tout ce qui sortait de la table de leur maître, qui leur permettait quelquefois d'entrer dans sa chambre, ou qui les y faisait appeler. Son dessein, comme

il l'apprit lui-même aux Espagnols, était moins de les favoriser que de les accoutumer à la soumission, et de connaître, par ses propres yeux, ceux qui méritaient d'être employés. Ses audiences publiques étaient rares, mais elles duraient une grande partie du jour, et les préparatifs en étaient imposans. Tous les grands qui avaient l'entrée du palais recevaient ordre d'y assister, et les conseillers d'état y devaient être rangés autour du trône, pour être prêts à donner leurs avis sur les points importans ou difficiles. Quantités de secrétaires, placés suivant leurs fonctions, marquaient, avec les caractères qui leur servaient de lettres, les demandes des supplians et les réponses ou les arrêts du prince. Ceux qui voulaient se présenter avaient donné leurs noms à des officiers chargés de ce soin. Ils étaient appelés l'un après l'autre; chacun entrait nu-pieds et les yeux baissés, en faisant successivement trois révérences, à la première desquelles il disait *seigneur*, à la seconde *monseigneur*, à la troisième *grand-seigneur*. Après avoir exposé sa demande et reçu la réponse, à laquelle il ne lui était pas permis de répliquer, il se retirait, en répétant les trois révérences sans tourner le dos, et surtout sans oser lever la vue. La moindre faute dans l'observation de ces cérémonies était punie sur-le-champ avec une extrême rigueur, et les exécuteurs du châtiment attendaient le coupable à la porte. L'empereur écoutait les moindres affaires avec beaucoup d'attention;

mais il affectait de répondre avec sévérité. Cependant, s'il remarquait quelque trouble dans le visage ou la voix de celui qui parlait, il l'exhortait à se rassurer; et lorsque cette exhortation ne suffisait pas, il nommait un des ministres pour l'écouter dans un autre lieu. Montézuma faisait beaucoup valoir aux Espagnols la patience avec laquelle il écoutait les plus ridicules demandes de son peuple.

Il mangeait seul, et quelquefois en public, mais toujours avec le même air de grandeur. On lui servait ordinairement environ deux cents plats, si bien assaisonnés, que non-seulement ils plurent aux Espagnols, mais qu'ensuite l'usage de les imiter passa jusqu'en Espagne. Avant de se mettre à table, Montézuma faisait la revue de tous les mets, qui étaient rangés d'abord autour de la salle sur plusieurs buffets. Il marquait ceux qui lui plaisaient le plus. Le reste était distribué entre les nobles de sa garde; et cette profusion, qui se renouvelait tous les jours, était la moindre partie de la dépense ordinaire de sa table, puisque tous ceux que leur devoir appelait autour de sa personne, étaient nourris au palais. La table de l'empereur était grande, mais fort basse, et son siége n'était qu'un tabouret. Après ses repas, il prenait ordinairement d'une espèce de chocolat, qui consistait dans la simple substance du cacao, battue en écume. Ensuite, il fumait du tabac mêlé d'ambre gris, et cette vapeur l'excitait à dormir.

Lorsqu'il avait donné quelques momens au repos, on faisait entrer les musiciens, qui chantaient au son des instrumens diverses poésies, dont les vers avaient leur nombre et leur cadence. Le sujet ordinaire de ces compositions était quelque trait de l'ancienne histoire du pays, ou des conquêtes du monarque et de ses prédécesseurs.

Les revenus de la couronne devaient être immenses, puisque avec tant de frais pour l'entretien de la cour, ils suffisaient, non-seulement à tenir sans cesse deux ou trois grosses armées en campagne, et des garnisons dans les principales villes, mais encore à former un fonds considérable, qui croissait chaque année de ce qu'on mettait en réserve. Les mines d'or et d'argent apportaient beaucoup de profit. Les salines et tous les anciens droits de l'empire n'en produisaient pas moins; mais les principales richesses venaient des nouveaux tributs que Montézuma poussait à l'excès. Tous les paysans payaient le tiers du revenu des terres qu'ils faisaient valoir. Les ouvriers rendaient autant de la valeur de leurs manufactures; les pauvres même étaient taxés à des contributions fixes, qu'ils se mettaient en état de payer, soit en mendiant, soit par de rudes travaux. Il y avait divers tribunaux répandus dans toutes les parties de l'empire, qui recueillaient les impôts avec le secours des juridictions ordinaires, et qui les envoyaient à la cour. Ces ministres, qui dépendaient du tribunal de l'Épargne, anciennement établi dans la capitale, ren-

daient un compte rigoureux du revenu des provinces, et leurs moindres négligences étaient punies. De là toutes les violences qu'ils exerçaient dans la levée des droits impériaux, et la haine qu'elles avaient attirée à Montézuma, sous le règne duquel l'indulgence, dans ces odieuses commissions, n'était pas un moindre crime que la fraude et le larcin. Montézuma n'ignorait pas la misère et les plaintes de ses sujets; mais il mettait l'oppression entre les maximes de sa politique. Les places voisines de la capitale lui fournissaient des matériaux et des ouvriers pour ses édifices, qu'il multipliait par des travaux continuels.

Le tribut des nobles, outre l'obligation de garder sa personne dans l'intérieur du palais, et de servir dans ses armées avec un certain nombre de leurs vassaux, consistait à lui faire quantité de présens, qu'il recevait comme volontaires, mais en leur faisant sentir qu'ils y étaient obligés. Ses trésoriers, après avoir délivré tout ce qui était nécessaire pour la dépense de sa maison et pour l'entretien des troupes, portaient le reste au trésor, et le réduisaient en espèces, surtout en pièces d'or, dont les Mexicains connaissaient la valeur, sans en faire néanmoins beaucoup d'usage.

Le gouvernement de l'empire était remarquable par le rapport de toutes ses parties. Comme il y avait un premier conseil des finances, dont toutes les cours subalternes étaient dépendantes, il y avait un conseil suprême de justice, un conseil de guerre,

un conseil de commerce, et un conseil d'état, où non-seulement les grandes affaires étaient portées directement, mais où les sentences des tribunaux inférieurs pouvaient être relevées par des appels ; ce qui n''empêchait point que chaque ville n'eût d'autres ministres particuliers, sous l'autorité de son propre tribunal, pour toutes les causes qui demandaient une prompte expédition. Ces officiers, qui répondaient aux prevôts de l'Europe, faisaient régulièrement leurs rondes, armés d'un bâton, qui était la marque de leur charge, et suivis de quelques sergens. Quoique leur pouvoir ne regardât que la police, ils avaient une cour dont les jugemens étaient sommaires et sans écriture. Les parties s'y présentaient avec leurs témoins, et la contestation était décidée sur-le-champ. Mais il restait toujours la voie de l'appel au tribunal supérieur ; et le seul frein de la chicane était une augmentation de peine ou d'amende pour ceux qui, s'obstinant à changer de juges, étaient également condamnés dans tous les tribunaux. L'empire n'avait point de lois écrites. L'usage tenait lieu de droit, et ne pouvait être altéré que par la volonté du prince. Au reste, tous les conseils étaient composés, non-seulement de citoyens riches, qu'on supposait à l'épreuve de la corruption, mais de ceux qui s'étaient distingués par leur conduite dans les temps de paix ou de guerre. Leurs fonctions ne s'étendaient pas moins à récompenser le mérite qu'à punir le crime. Ils devaient connaître et vérifier les

talens extraordinaires, pour en informer la cour. Le principal objet de leur zèle était la punition de l'homicide, du vol et de l'adultère, et des moindres irrévérences contre la religion et la majesté du prince. Les vices se pardonnaient aisément, parce que la religion désarmait la justice en les permettant; mais on punissait de mort tous les défauts d'intégrité dans les ministres. Il n'y avait point de faute légère pour ceux qui exerçaient des offices publics. Montézuma poussait la rigueur si loin, qu'il faisait lui-même des recherches secrètes sur la conduite des juges, jusqu'à les tenter par des sommes considérables, qu'il leur faisait présenter sourdement par différentes mains dont ils ne pouvaient se défier; et le supplice du coupable faisait aussitôt éclater son crime.

Le conseil d'état n'était composé que des électeurs de l'empire, dont les deux principaux étaient les caciques de Tezcuco et de Tacuba, par une ancienne prérogative qui se transmettait avec le sang. Ils n'étaient appelés néanmoins que dans les occasions extraordinaires, et pour les affaires de la plus haute importance; mais les autres, au nombre de quatre, étaient logés et nourris dans le palais, pour se trouver toujours prêts à paraître devant l'empereur, qui n'ordonnait rien sans les avoir consultés. C'étaient ordinairement des princes du sang impérial qui remplissaient de grandes dignités : ils étaient distingués par des titres fort étranges, composés de plusieurs idées qui ne formaient

qu'un mot dans la langue du pays : l'un se nommait *prince des traits à lancer ;* un autre, *coupeur d'hommes ;* le troisième, *épancheur de sang ;* et le quatrième, *seigneur de la maison noire.* Tous les autres conseils relevaient d'eux. Il ne se passait rien dans l'empire dont on ne leur rendît compte. Leur principale attention regardait les sentences de mort [illegible] ne s'exécutaient que par un ordre formel de leur main.

Les empereurs mexicains ne recevaient la couronne que sous des conditions fort onéreuses. Après l'élection, le nouveau monarque était obligé de se mettre en campagne à la tête de ses troupes, et de remporter quelque victoire sur les ennemis de l'état, ou de conquérir quelque nouvelle province. C'était par cette politique militaire que l'empire avait reçu tant d'accroissement dans les derniers règnes. Aussitôt que le succès des armes avait justifié le choix des électeurs, l'empereur rentrait triomphant dans la capitale : tous les nobles, les ministres et les sacrificateurs l'accompagnaient au temple du dieu de la guerre. On y sacrifiait, sous ses yeux, une partie des prisonniers. Il était revêtu du manteau impérial : on lui mettait dans la main droite une épée d'or, garnie d'une pierre à fusil, qui était le symbole de la justice ; et dans la main gauche, un arc et des flèches, qui désignaient le commandement suprême. Alors le cacique de Tezcuco lui couvrait la tête d'une riche couronne ; un des principaux seigneurs, que son éloquence fai-

sait choisir pour cette fonction, lui adressait un long discours, par lequel non-seulement il le félicitait de sa dignité au nom de ses peuples, mais il lui représentait les devoirs qui s'y trouvaient attachés. Ensuite, le chef des sacrificateurs s'approchait pour recevoir un serment dont on ne connaît pas d'autre exemple dans tous les gouvernemens humains. Outre la promesse de maintenir la religion de ses ancêtres, d'observer les lois de l'empire, et de rendre la justice à ses sujets, on lui faisait jurer que, pendant tout le cours de son règne, les pluies tomberaient à propos, les rivières ne causeraient point de ravages par leurs débordemens, les campagnes ne seraient point affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences de l'air et du soleil. Un historien prétend que l'intention des Mexicains, dans un serment si bizarre, n'était que de faire comprendre à leur souverain que, les malheurs d'un état venant presque toujours du désordre de l'administration, il devait régner avec tant de modération et de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une punition de ses déréglemens.

On ne connaissait point de plus grand bonheur au Mexique que celui de plaire à l'empereur, et surtout d'obtenir son estime par la voie des armes. C'était l'unique chemin qui fût ouvert au peuple pour s'élever au rang des nobles, et aux nobles mêmes pour arriver aux plus hautes dignités de

l'empire. Montézuma, ayant compris de quelle importance il était, pour le soutien de sa grandeur, d'entretenir cette idée parmi ses sujets, avait inventé des prix d'honneur pour ceux qui se distinguaient à la guerre. C'était une espèce de chevalerie ou d'ordre militaire, qui était distinguée par un habillement particulier et par d'autres marques. Les historiens nomment trois de ces ordres sous les titres de *chevaliers de l'Aigle*, *du Tigre* et *du Lion*, qui portaient la figure de ces animaux pendue au cou, et peinte sur leurs habits. Le même prince avait fondé un ordre supérieur pour les princes et les nobles, où il s'était enrôlé lui-même, pour lui donner plus de considération. Les chevaliers avaient une partie de leurs cheveux liés d'un ruban rouge et de gros cordons de même couleur, qui, sortant d'entre les plumes dont leur tête était ornée, pendaient plus ou moins sur leurs épaules, suivant le mérite de leurs exploits, qu'on distinguait par le nombre des cordons. On augmentait ce nombre avec beaucoup d'appareil, à mesure que le chevalier se distinguait par de nouvelles vertus, réserve fort adroite, qui mettait des degrés dans l'honneur même, et qui ne laissait jamais refroidir l'émulation. Gomara, qui ne pouvait tenir le détail du couronnement que du témoignage d'autrui, assure qu'il fut témoin des cérémonies avec lesquelles on créait les chevaliers du grand ordre. On les nommait *Tecuitles*; et cette dignité, qui était la première après l'empereur, n'était accordée

qu'aux fils des principaux seigneurs de l'empire. Le récit des épreuves par lesquelles il fallait passer rappelle, quoique avec quelque différence, celles que l'on faisait subir, chez l'un des peuples de l'Afrique, à celui que l'on choisissait pour roi. Celles-ci étaient plus cruelles; les autres étaient plus longues. Les unes et les autres prouvent que, chez les peuples dont la police est imparfaite, le courage de la douleur passe pour la première des qualités morales. Trois ans avant l'initiation, celui qui était destiné à la chevalerie invitait à la fête ses parens, ses amis, les seigneurs de la province et tous les anciens tecuitles. Il paraît que cet intervalle était établi pour donner le temps au public de faire des recherches sur la conduite du novice, et pour former des objections contre son courage et ses mœurs. On n'observait pas moins, surtout entre les parens et les amis, s'il n'arrivait rien dans un si long espace qui dût passer pour un mauvais augure. Le jour de l'assemblée, tous ceux qui la composaient, parés de leurs plus riches ornemens, conduisaient le novice à l'autel. Il se mettait à genoux avec une égale affectation de grandeur d'âme et de piété. Un prêtre qui se présentait aussitôt lui perçait le nez d'un os pointu de jaguar, ou d'un ongle d'aigle, et mettait de petites pièces d'ambre noir dans les trous. Après cette douloureuse opération, qu'il devait souffrir sans aucune marque d'impatience, le prêtre lui adressait un discours aussi ennuyeux par sa longueur que piquant par

les injures dont il était rempli ; et passant des paroles aux actions, il lui faisait diverses sortes d'outrages qui aboutissaient à le dépouiller de tous ses habits. Il se retirait nu dans une salle du temple, où il s'asseyait à terre pour y passer le reste du jour en prières. Pendant ce temps-là, toute l'assemblée s'asseyait à un grand festin, auquel il n'avait aucune part ; et quoique la joie fût poussée fort loin en sa présence, c'était sans lui adresser un seul mot. A l'entrée de la nuit, tout le monde se retirait sans le regarder et sans lui dire adieu. Alors les prêtres apportaient un manteau fort grossier pour le vêtir, de la paille sur laquelle il devait coucher, et un morceau de bois fort dur pour lui servir de chevet. Ils lui donnaient de la teinture pour se frotter le corps, des poinçons pour se percer les oreilles, les bras et les jambes, un encensoir et de la poix grossière pour encenser les idoles. Ils ne lui laissaient pour compagnie que trois vieux soldats des plus endurcis aux fatigues de la guerre, qui étaient chargés non-seulement de l'instruire, mais de troubler continuellement son sommeil, parce qu'il ne devait dormir que quelques heures, et assis pendant l'espace de quatre jours. S'il paraissait un peu s'assoupir, ils le piquaient avec des poinçons pour le réveiller. A minuit, il devait encenser les idoles, et leur offrir quelques gouttes de son sang. Il faisait une fois, pendant la nuit, le tour de l'enclos du temple, et, creusant la terre en quatre endroits, il y enterrait des cannes et des cartes

teintes du sang de ses oreilles, de ses pieds, de ses mains et de sa langue. Ensuite il prenait son repas, qui consistait en quatre épis de maïs et un verre d'eau. Ceux qui voulaient se distinguer par leur force et leur courage ne prenaient rien pendant quatre jours. A la fin de ce pénible terme, le chevalier demandait congé aux prêtres pour aller continuer son noviciat dans les autres temples. Ses exercices y étaient moins rigoureux, mais ils duraient pendant tout le reste de l'année; et dans une si longue pénitence, il ne pouvait aller à sa maison ni s'approcher de sa femme. Vers la fin de l'an, il commençait à chercher un jour heureux pour sortir avec des augures aussi favorables qu'il était entré; et lorsqu'il croyait avoir fait un bon choix, il en faisait avertir ses amis, qui venaient le prendre à la pointe du jour. On le lavait, on le nettoyait soigneusement. On le remenait, au milieu des instrumens et des cris de joie, au premier temple, qui était celui de l'idole Camatlé. Là, ses amis le dépouillaient de l'habit grossier qu'il avait porté si long-temps, et lui en faisaient prendre un très-riche. Ils lui liaient les cheveux d'un ruban rouge, et le couronnaient des plus belles plumes; on lui mettait un arc dans la main gauche, et des flèches dans la droite. Le grand-prêtre lui adressait une longue harangue, qui ne contenait que des éloges de son courage et des exhortations à la vertu. Il lui recommandait particulièrement la défense de sa patrie et de sa religion, et lui rappelant qu'il avait eu

le nez percé d'un os de jaguar et d'une griffe d'aigle, le nez, c'est-à-dire la partie de l'homme qui se présente la première, il l'avertissait qu'aussi longtemps qu'il porterait les cicatrices de ces glorieuses blessures, il devait faire éclater dans toutes ses actions la noblesse de l'aigle et l'audace du jaguar. Enfin, le grand-prêtre lui donnait un nouveuu nom et le congédiait en le bénissant. Qui croirait que le seul prix de tant de souffrances n'était autre chose que le droit de préséance dans les assemblées, et le privilége de faire porter un siége à leur suite pour s'asseoir lorsqu'ils le désireraient. Si les ordres de l'Europe n'avaient pas d'autres prérogatives, il est probable qu'ils seraient moins recherchés.

CHAPITRE III.

Religion, divinités, temples, prêtres, sacrifices et fêtes des Mexicains.

Solis prétend que, malgré la multitude des dieux du Mexique, que les premières relations font monter jusqu'à deux mille, on ne laissait pas de reconnaître dans toutes les parties de l'empire une divinité supérieure à laquelle on attribuait la création du ciel et de la terre; mais que cette première cause de tout ce qui existe était pour les Mexicains un dieu sans nom, parce qu'ils n'avaient point dans leur langue de terme pour l'exprimer. Ils faisaient seulement comprendre qu'ils la connaissaient, en regardant le ciel avec vénération. Cette idée servit peu à les désabuser de l'idolâtrie. Il fut toujours très-difficile de leur persuader que le même pouvoir qui avait créé le monde fût capable de le gouverner sans secours. Ils le croyaient oisif dans le ciel. Ce qui paraît de plus clair dans leurs opinions sur l'origine des divinités qu'ils adoraient, c'est que les hommes commencèrent à les connaître à mesure qu'ils devinrent misérables, et que leurs besoins se multiplièrent. Ils les regardaient comme des génies bienfaisans dont ils ignoraient la nature, et qui se produisaient lorsque les mortels avaient besoin de leur assistance.

Ils ne laissaient pas de reconnaître l'immortalité des âmes, et de les croire destinées à des punitions ou à des récompenses. Toute leur religion était fondée sur ce principe. Ils distinguaient divers lieux où l'âme pouvait passer en sortant du corps. Ils en mettaient un près du soleil, qu'ils nommaient la *maison du soleil même*, et qui était le partage des gens de bien, de ceux qui étaient morts aux combats, et de ceux qui avaient été sacrifiés par leurs ennemis. Les méchans étaient relégués dans des lieux souterrains. Leurs enfans, et ceux qui naissaient sans vie, avaient leur demeure marquée. Ceux qui mouraient de vieillesse ou de maladie en avaient une autre. Ceux qui s'étaient noyés, ceux qui étaient punis de mort pour le vol ou l'adultère, ceux qui avaient tué leur père, leur femme ou leurs enfans, leur seigneur ou un prêtre; enfin tous avaient leur demeure dans des lieux séparés qui convenaient à leur âge, à la conduite de leur vie et au genre de leur mort.

La principale idole des Mexicains, qu'ils traitaient de tout-puissant seigneur du monde, était adorée sous le nom de *Vitzilopochtli*. C'était une statue de bois, taillée en forme humaine, assise sur une boule couleur d'azur, posée sur un brancard, de chaque coin duquel sortait un serpent de bois. Elle avait le front azuré, et par-dessus le nez une bande de la même couleur, qui s'étendait d'une oreille à l'autre; sa tête était couronnée de grandes plumes dont les pointes étaient dorées;

elle portait dans la main gauche une rondache blanche, avec cinq figures de pomme de pin disposées en croix, et au sommet, une sorte de cimier d'or accompagné de quatre flèches que les Mexicains croyaient envoyées du ciel; dans la main droite, elle avait un serpent azuré. Vitzilopochtli était le dieu de la guerre. Tescatilpochtla, qui paraît avoir tenu le second rang, était le dieu de la pénitence: les Mexicains s'adressaient à lui pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cette idole était de pierre noire, aussi luisante qu'un marbre poli, vêtue et parée de rubans. Elle avait à la lèvre d'en bas des anneaux d'or et d'argent, avec un petit tuyau de cristal, d'où sortait une plume verte qu'on changeait quelquefois pour une bleue; la tresse de ses cheveux, qui lui servait de bande, était d'or bruni; et du bout de cette tresse pendait une oreille d'or, un peu souillée d'une espèce de fumée qui représentait les prières des pécheurs et des affligés. Entre cette oreille et l'autre, on voyait sortir des aigrettes; et la statue avait au cou un lingot d'or qui descendait assez pour lui couvrir tout le sein; ses bras étaient ornés de chaînes d'or; une pierre verte, fort précieuse, lui tenait lieu de nombril. Elle portait dans la main gauche un chasse-mouche de plumes vertes, bleues et jaunes, qui sortaient d'une plaque d'or si bien brunie, qu'elle faisait l'effet d'un miroir; ce qui signifiait que d'un seul coup d'œil l'idole voyait tout ce qui se passait dans l'univers. Elle tenait dans la main droite quatre dards,

qui marquaient le châtiment dont les pécheurs étaient menacés. Tescatilpochtla était le dieu le plus redouté des Mexicains, parce qu'ils appréhendaient qu'il ne révélât leurs crimes; et sa fête, qu'on célébrait de quatre en quatre ans, était une espèce de jubilé qui apportait un pardon général. Il passait aussi pour le dieu de la stérilité et du deuil. Dans les temples où il était honoré à ce titre, il était assis dans un fauteuil avec beaucoup de majesté, entouré d'un rideau rouge sur lequel étaient peints des cadavres et des os de morts. On le représentait aussi tenant de la main gauche un bouclier avec cinq pommes de pin, et de la droite un dard prêt à frapper. Quatre autres dards sortaient du bouclier. Sous toutes ces formes, il avait l'air menaçant, le corps noir, et la tête couronnée de plumes de cailles.

Il paraît d'ailleurs que le peuple adorait tout ce qu'il croyait utile ou nuisible aux hommes, le feu, l'eau, la terre, les météores, les animaux. A l'égard des temples, leur architecture était d'une magnificence bizarre dont il serait difficile de donner une idée. On ne peut mieux faire que de renvoyer le lecteur au dessin gravé qui représente le principal temple de Mexico, dans la description des Indes occidentales, par Herréra. Ils avaient tous des tours où l'on montait par des degrés. On y voyait non-seulement quantité d'autels qui offraient les images et les statues des dieux, mais plusieurs rangs de chapelles, qui servaient de sépultures pour les sei-

gneurs; comme les cours et les espaces voisins du temple étaient le cimetière du peuple.

Chacune des quatre portes du grand temple conduisait dans une vaste salle, et des chambres hautes et basses, qui servaient de magasins d'armes : car les temples étaient tout à la fois des lieux de prière et des forteresses où l'on portait pendant la guerre toutes sortes de munitions pour la défense de la ville. Quantité d'autres édifices aboutissaient de toutes parts aux murs d'enclos; et servaient de logement aux prêtres des idoles. On y voyait de grandes cours, des jardins, des étangs, et toutes les commodités nécessaires à plus de cinq mille personnes qu'on y entretenait pour le service de la religion. Ces ministres des dieux jouissaient du revenu de plusieurs villages, qui les mettait dans une abondance, réservée, dans toutes les nations, pour les chefs du clergé.

Quoique Vitzilopochtli fût le principal dieu des Mexicains, on conservait, dans un des étages qui étaient au-dessus des deux autels du grand temple, une idole plus chère encore à la nation, mais dont le culte était moins régulier, et envers laquelle la dévotion du peuple n'éclatait avec beaucoup d'ardeur qu'à certains jours solennels. Elle était composée de toutes les semences des choses qui servent à la nourriture des hommes, moulues et pétries ensemble avec du sang de jeunes enfans, de veuves et de vierges sacrifiées. Les prêtres la faisaient sécher soigneusement, et, toute grande qu'elle

était, elle pesait peu. Le jour de la consécration, non-seulement tous les habitans de Mexico, mais ceux de toutes les villes voisines, assistaient à cette fête avec des rejouissances extraordinaires; les plus dévots approchaient de l'idole, la touchaient avec la main, appliquaient à ses principales parties divers bijoux qu'ils croyaient sanctifiés par sa vertu, et les regardaient comme un préservatif contre toutes sortes de maux. Après cette cérémonie, l'idole était renfermée dans un sanctuaire, dont l'entrée était interdite aux laïcs, et même au commun des prêtres. On bénissait en même temps, avec de grandes cérémonies, un vase plein d'eau qu'on gardait dans le même lieu. Cette eau sacrée n'était employée qu'à deux usages, l'un pour le couronnement de l'empereur, et l'autre pour l'élection du général des armées : on en arrosait les soldats et l'on en faisait boire au général. L'idole étant d'une matière que le temps ne manquait point d'altérer, on la renouvelait quelquefois avec les mêmes formalités. Alors la vieille était mise en pièces, qu'on distribuait comme de précieuses reliques entre les premiers seigneurs de l'empire, surtout aux officiers militaires. On faisait aussi dans le grand temple, à certains jours de l'année, une idole dont la matière pouvait se manger, et que les prêtres dépeçaient, pour en donner les fragmens à ceux qui venaient les recevoir : c'était une espèce de communion à laquelle on se préparait par des prières et des purifications établies : l'empereur même

assistait à cette cérémonie avec une partie de sa cour.

Quoiqu'une partie des victimes humaines fût sacrifiée dans le grand temple, et que les Mexicains eussent l'horrible usage d'en manger la chair, ils réservaient les têtes, soit comme un trophée qui faisait honneur à leurs victoires, soit pour se familiariser avec l'idée de la mort. Le lieu qui contenait cet affreux dépôt était devant la principale porte du temple, à la distance d'un jet de pierre. C'était une espèce de théâtre de forme longue, bâti de pierre, à chaux et à ciment; les degrés par lesquels on y montait étaient aussi de pierre, mais entremêlés de têtes d'hommes dont les dents s'offraient en dehors. Aux côtés du théâtre, il y avait quelques tours qui n'étaient fabriquées que de têtes et de chaux. Les murailles étaient revêtues d'ailleurs de cordons de têtes en plusieurs compartimens, et de quelque côté qu'on y jetât les yeux, on n'y voyait que des images de mort. Sur le théâtre même, plus de soixante poutres, éloignées de quatre à cinq palmes les unes des autres, et liées entre elles par de petites solives qui les traversaient, offraient une infinité d'autres têtes enfilées successivement par les tempes. Le nombre en était si grand, que les Espagnols en comptèrent plus de cent trente mille, sans y comprendre celles dont les tours étaient composées. La ville entretenait plusieurs personnes qui n'avaient point d'autre fonction que de replacer les têtes qui tombaient, d'en remettre de nouvelles, et

de conserver l'ordre établi dans cet abominable lieu.

Après avoir parlé tant de fois des sacrifices du Mexique et des victimes humaines, on doit au lecteur une peinture de ces épouvantables fêtes. Tous les historiens conviennent qu'il ne s'en trouve point d'exemple aussi révoltant pour l'humanité, dans les plus barbares nations de l'Afrique et des Deux-Indes. C'était dans la vue d'immoler paisiblement des hommes à leurs dieux que les Mexicains épargnaient le sang de leurs ennemis pendant la guerre, et qu'ils s'efforçaient de faire un grand nombre de prisonniers vivans. Montézuma ne fit pas difficulté d'avouer à Cortez que, malgré le pouvoir qu'il avait de conquérir la province de Tlascala, il se refusait cette gloire, pour ne pas manquer d'ennemis et pour assurer des victimes à ses temples; et l'on a vu que le premier devoir des empereurs, après leur élection, était d'enlever des captifs et de les présenter au couteau des prêtres.

Herréra décrit les cérémonies du sacrifice. On faisait une longue file des victimes, environnées d'une multitude de gardes. Un prêtre descendait du temple, vêtu d'une robe blanche bordée par le bas de gros flocons de fil, et portant dans ses bras une idole composée de farine de maïs et de miel; elle avait les yeux verts et les dents jaunes. Le prêtre descendait les degrés du temple avec beaucoup de précipitation; il montait sur une grande pierre qui était comme fixée sur une plate-forme fort haute, au milieu de la cour, et qui se nommait *quahtixi-*

cali; il passait sur la pierre par un petit escalier, tenant toujours l'idole entre ses bras; et, se tournant vers les captifs, il la montrait à chacun l'un après l'autre, en leur disant : *C'est ici votre Dieu.* Ensuite, descendant de la pierre par un second escalier opposé à l'autre, il se mettait à leur tête pour se rendre, par une marche solennelle, au lieu de l'exécution, où ils étaient attendus par les ministres du sacrifice. Le grand temple en avait six qui étaient revêtus de cette dignité; quatre pour tenir les pieds et les mains de la victime; le cinquième pour la gorge, et le sixième, pour ouvrir le corps. Ces offices étaient héréditaires, et passaient aux fils aînés de ceux qui les possédaient. Celui qui ouvrait le sein des victimes tenait le premier rang, et portait le titre suprême de topilzin; sa robe était une sorte de tunique rouge et bordée de flocons; il avait sur la tête une couronne de plumes vertes et jaunes, des anneaux d'or aux oreilles, enrichis de pierres vertes; et sur la lèvre inférieure, un petit tuyau de pierre de couleur bleue céleste; son visage était peint d'un noir fort épais. Les cinq autres avaient la tête couverte d'une chevelure artificielle, fort crépue et renversée par des bandes de cuir qui leur ceignaient le milieu du front : ces bandes soutenaient de petits boucliers de papier, peints de différentes couleurs, qui ne passaient pas les yeux; leurs robes étaient des tuniques blanches entremêlées de noir. Le topilzin avait la main droite armée d'un couteau de caillou, fort large et fort aigu; un autre prêtre

portait un collier de bois de la forme d'un serpent replié en cercle.

Aussitôt que les captifs étaient arrivés à l'amphithéâtre des sacrifices, on les faisait monter l'un après l'autre, par un petit escalier, nus et les mains libres. On étendait successivement chaque victime sur une pierre; le prêtre de la gorge lui mettait le collier, et les quatre autres la tenaient par les pieds et les mains : alors le topilzin appuyait le bras gauche sur son estomac, et lui ouvrant le sein de la main droite, il en arrachait le cœur qu'il présentait au soleil, pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhalait; après quoi, se tournant vers l'idole, qu'il avait quittée pendant l'opération, il lui en frottait la face, avec quelques invocations mystérieuses. Les autres prêtres jetaient le corps du haut en bas de l'escalier, sans y toucher autrement qu'avec les pieds; et les degrés étaient si roides qu'il était précipité dans un instant. Tous les captifs destinés au sacrifice recevaient le même traitement jusqu'au dernier. Ensuite ceux qui les avaient livrés aux prêtres enlevaient les corps pour les distribuer entre leurs amis, qui les mangeaient solennellement. Dans toutes les provinces de l'empire, ce cruel usage était exercé avec la même ardeur. On voyait des fêtes où le nombre des victimes était de cinq mille, rassemblées soigneusement pour un si grand jour. Il se faisait des sacrifices à Mexico qui coûtaient la vie à plus de vingt mille captifs. Si l'on mettait trop d'intervalle entre les guerres, le

topilzin portait les plaintes des dieux à l'empereur et lui représentait qu'ils mouraient de faim. Aussitôt on donnait des avis à tous les caciques que les dieux demandaient à manger. Toute la nation prenait les armes; et sous quelque vain prétexte, les peuples de chaque province commençaient à faire des incursions sur leurs voisins. Cependant quelques historiens prétendent que la plupart des Mexicains étaient las de cette barbarie, et que, s'ils n'osaient témoigner leur dégoût dans la crainte d'offenser les prêtres, rien ne leur donna plus de disposition à recevoir les principes du christianisme.

Il y avait d'autres sacrifices, qui ne se faisaient qu'à certaines fêtes, et qui se nommaient *racaxipe velitztly*, c'est-à-dire écorchement d'hommes. On prenait plusieurs captifs, que les prêtres écorchaient réellement; et de leur peau ils revêtaient autant de ministres subalternes, qui se distribuaient dans tous les quartiers de la ville, en chantant et dansant à la porte des maisons. Chacun devait leur faire quelque libéralité; et ceux qui ne leur offraient rien étaient frappés au visage d'un coin de la peau, qui leur laissait quelques traces de sang. Cette cérémonie, qui ne finissait que lorsque le cuir commençait à se corrompre, donnait le temps aux prêtres d'amasser de grandes richesses. Dans quelques autres fêtes, on faisait un défi entre le sacrificateur et la victime. Le captif était attaché par un pied à une grande roue de pierre. On l'armait d'une épée et d'une rondache; celui qui s'offrait pour le sacrifier paraissait

avec les mêmes armes, et le combat s'engageait à la vue du peuple. Si le captif demeurait vainqueur, non-seulement il échappait au sacrifice, mais il recevait le titre et les honneurs que les lois du pays accordaient aux plus fameux guerriers, et le vaincu servait de victime.

La principale fête à l'honneur du dieu Vitzilopochtli était célébrée régulièrement au mois de mai. Quelques jours auparavant, deux jeunes filles, consacrées au service du temple, pétrissaient avec du miel de la farine de maïs, dont on faisait une grande idole. Tous les seigneurs assistaient à la composition. On faisait ensuite des morceaux de la même pâte, pétris en forme d'os, qu'on nommait *la chair de Vitzilopochtli.* Les prêtres les coupaient en morceaux et les distribuaient au peuple, sans distinction d'âge ni de sexe : chacun recevait le sien avec des apparences de piété, qui allaient jusqu'aux larmes, le mangeait avec la même dévotion, et croyait avoir mangé la chair de son dieu. On en portait même aux malades : la cérémonie avait lieu au point du jour; c'était un péché capital de prendre la moindre nourriture, même liquide, avant midi. Les prêtres avertissaient les fidèles de s'en abstenir rigoureusement, et chacun avait soin de cacher jusqu'à l'eau, pour en priver les enfans. La solennité finissait par un sermon du grand-prêtre, qui recommandait l'observation des lois et des cérémonies. (1)

(1) On aurait eu peine à rapporter cette espèce d'imitation

De quatre en quatre ans, les Mexicains cél braient une fête qu'Acosta nomme *Jubilé*. El commençait le 10 de mai, et durait neuf jour Un prêtre sortait du temple, jouant d'une flûte, se tournait successivement vers les quatre parti du monde; ensuite, s'inclinant vers l'idole, prenait de la terre et la mangeait; le peuple fais ensuite la même chose, en demandant pardon ses péchés, et priant qu'ils ne fussent pas déco verts. Les soldats demandaient la victoire da leurs guerres, et des forces pour enlever un gra nombre de prisonniers qu'ils pussent offrir a dieux. Ces prières se continuaient pendant h jours avec des gémissemens et des larmes. l neuvième, qui était proprement celui de la fêt on s'assemblait dans la cour du grand temple; et principal objet de la dévotion publique était demander de l'eau; ce qui faisait donner à cet

du plus saint des sacremens du christianisme sur tout au témoignage que celui du P. Acosta; mais il insiste sur récits avec d'autant plus de force, qu'il croit trouver u preuve de la sainteté même de nos institutions dans la mal du diable qui les contrefait. « Par cela seul, dit-il, on v « clairement vérifié que Satan s'efforce, autant qu'il peu « d'usurper l'honneur et le service qui est dû à Dieu seu « quoiqu'il y mêle toujours ses cruautés et ses ordures. » pousse cette idée beaucoup plus loin, lorsqu'il prétend r connaître dans diverses pratiques de l'idolâtrie mexicai les sacremens de la pénitence et de l'extrême-onction, confession auriculaire, le mystère de la Sainte-Trinité, la plupart des objets de la foi chrétienne.

fête le nom de *Toxcoatl*, qui signifie sécheresse. Cette fête finissait par des sacrifices humains, comme celle des marchands, en l'honneur de *Quatzalcoatl*, dieu des marchandises. Quarante jours avant la célébration, ils achetaient un captif de belle taille; ils le paraient des habits de l'idole, et, dans cet intervalle, ils s'attachaient soigneusement à le purifier, en le lavant deux fois chaque jour dans l'étang du temple. Il était traité avec toutes sortes d'honneurs et bien nourri. La nuit, on le tenait enfermé dans une cage, et, pendant le jour, on le conduisait par la ville, au milieu des chants et des danses. Neuf jours avant le sacrifice, deux prêtres venaient lui annoncer son sort. Il devait répondre qu'il l'acceptait avec soumission : s'il s'en affligeait, son chagrin passait pour un mauvais augure, et les prêtres faisaient diverses cérémonies par lesquelles on supposait qu'ils avaient changé ses dispositions. Le sacrifice se faisait à minuit, et son cœur était offert à la lune. On portait le corps chez le principal marchand; il y était rôti, et préparé avec divers assaisonnemens. Les convives dansaient en attendant le festin; et après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils allaient saluer l'idole au lever du soleil.

Outre les six sacrificateurs du grand temple, dont la dignité était héréditaire, chaque quartier et chaque temple avaient leurs prêtres, qui étaient appelés à cet emploi par élection, ou qui s'y consacraient dans leur jeunesse par un vœu particulier

Leur fonction ordinaire était d'encenser les idoles. Ils renouvelaient cet exercice quatre fois le jour, c'est-à-dire au lever du soleil, à midi, au soleil couchant, et à minuit. Chaque fois, le son des trompettes, des tambours et d'autres instrumens, formant un bruit lugubre, se faisait entendre dans les temples : à ce signal, le prêtre de semaine se mettait en marche, vêtu d'une roble blanche, avec son encensoir à la main. Il prenait du feu dans un grand brasier qui brûlait continuellement devant l'autel; et de l'autre main, il tenait un vaisseau dans lequel était l'encens. Il encensait seul, quoiqu'il fût accompagné de tous ses collègues : ensuite on lui présentait un linge dont il frottait l'autel et les rideaux. Après cette cérémonie, ils allaient tous ensemble dans un lieu secret, où ils exerçaient sur eux-mêmes quelque rude pénitence, telle que de se meurtrir la chair et de se tirer du sang. L'office de la nuit s'observait scrupuleusement. Chaque temple avait ses revenus, et les prêtres étaient bien payés pour les rigueurs qu'ils exerçaient sur eux-mêmes; d'ailleurs, on a déjà remarqué qu'une partie de la piété des Mexicains consistait à se tirer du sang.

L'usage des prêtres était de s'oindre depuis les pieds jusqu'à la tête, et les cheveux même, d'une graisse claire et liquide, qui leur faisait croître le poil dans toutes les parties du corps, et qui le faisait dresser comme le crin des chevaux. Ils en étaient d'autant plus incommodés, qu'il ne leur

était jamais permis de le couper, du moins jusqu'à leur extrême vieillesse, temps auquel ceux qui voulaient quitter leur profession étaient exempts de toute sorte de travail, et jouissaient d'une distinction proportionnée à l'opinion qu'on avait de leur vertu. Ils tressaient leurs cheveux avec des bandes de coton larges de six doigts. L'encens qu'ils employaient ordinairement n'étant que de la résine, leur teint, naturellement basané, en devenait presque noir. Lorsqu'ils allaient rendre hommage aux idoles, qu'ils tenaient dans des caves, dans des bois touffus ou sur des montagnes, ils s'y disposaient par une autre onction, composée de la cendre de plusieurs bêtes venimeuses, de tabac et de suie, pétris ensemble. Le peuple était persuadé que cette préparation les élevait au-dessus du commun des hommes, et les mettait en commerce avec les dieux. Leur imagination se pénétrait de la même idée, car ils perdaient alors toute sorte de crainte; et, se croyant respectés de la nature entière, ils se hasardaient la nuit au milieu des bois les plus sauvages, dans la confiance que les jaguars, les ours et les cougouars ne pouvaient leur nuire. Que d'extravagances et d'horreurs! et que l'histoire de l'esprit humain est souvent humiliante!

L'enceinte du grand temple de Mexico renfermait deux monastères, l'un de jeunes filles entre douze et treize ans, et l'autre de jeunes garçons. Ces deux établissemens, qui tenaient au service du

A certaines fêtes de l'année, les prêtres du grand temple et tous les jeunes religieux du monastère s'assemblaient dans un lieu environné de siéges, armés de cailloux pointus, et de lames avec lesquelles ils se tiraient, depuis l'os de la jambe jusqu'au mollet, quantité de sang dont ils devaient non-seulement se frotter les tempes, mais aussi teindre les lames; ils les fichaient ensuite dans des boules de paille, entre les créneaux de la cour, afin que le peuple jugeât de leur ardeur pour la pénitence. Le lieu où ils se baignaient après cette opération portait le nom d'*Ezapan*, qui signifie eau de sang: une même lame ne servait jamais deux fois; ils en avaient un grand nombre en réserve. Avant les fêtes, ils jeûnaient rigoureusement cinq ou six jours, se réduisant à l'eau; ils dormaient peu, et se mortifiaient le corps par de fréquentes disciplines. Le peuple observait aussi ces pratiques aux fêtes solennelles, surtout pendant celle du Toxcoatl ou du jubilé. Leurs disciplines, faites de fil de maguey, étaient longues d'une brasse, et terminées par des nœuds, dont ils se donnaient de grands coups sur les épaules. Quoique les prêtres ne fussent obligés par aucune loi de se priver du commerce des femmes, ils y renonçaient dans ces grandes occasions, et quelques-uns y formaient des obstacles invincibles par des blessures volontaires, qui leur ôtaient pour quelque temps l'usage et le goût du plaisir.

Le soin des funérailles appartenait aussi aux

prêtres ; elles n'avaient rien d'uniforme, et dépendaient presque toujours de la dernière volonté des mourans. Les uns voulaient être enterrés dans leurs terres, ou dans les cours de leurs maisons ; d'autres se faisaient porter dans les montagnes, à l'imitation des empereurs, qui avaient leurs tombeaux dans celle de Chapultépèque ; d'autres ordonnaient que leurs corps fussent brûlés, et que les cendres fussent enterrées dans les temples, avec leurs habits et ce qu'ils avaient de plus précieux. Aussitôt qu'un Mexicain avait rendu l'âme, on appelait les prêtres de son quartier, qui le mettaient à terre, assis à la manière du pays, et revêtu de ses meilleurs habits. Dans cette posture, ses parens et ses amis venaient le saluer et lui offrir des présens ; si c'était un cacique, ou quelque personne considérable, on lui offrait des esclaves, qui étaient sacrifiés sur-le-champ, pour l'accompagner dans l'autre monde. Chaque seigneur ayant une espèce de chapelain pour le diriger dans les cérémonies religieuses, on tuait aussi ce prêtre domestique et les principaux officiers qui avaient servi dans la maison ; les uns pour aller préparer un nouveau domicile à leur maître, les autres pour lui servir de cortége ; et c'était dans la même vue que toutes les richesses du mort étaient enterrées avec lui. Si c'était un capitaine, on faisait autour de lui des amas d'armes et d'enseignes. Les obsèques duraient dix jours, et se célébraient par des pleurs et des chants : les prêtres chantaient une sorte d'office des morts,

tantôt alternativement, tantôt en chœur, et levaient plusieurs fois le corps avec un grand nombre de cérémonies. Ils faisaient de longs encensemens, ils jouaient des airs lugubres sur le tambour et la flûte. Celui qui tenait le premier rang était revêtu des habits de l'idole que le défunt avait le plus particulièrement honorée, et dont il avait été comme l'image vivante, car chaque noble représentait une idole; et de là venait l'extrême vénération que le peuple avait pour la noblesse. Lorsqu'on brûlait le corps, un prêtre en recueillait soigneusement les cendres, et, se couvrant d'un habit terrible, il les remuait long-temps avec le bout d'un bâton, et d'un air qui répandait la frayeur dans toute l'assemblée.

Lorsque l'empereur paraissait atteint d'une maladie mortelle, on mettait des masques sur le visage des principales idoles; ils y restaient jusqu'à sa mort ou sa guérison : s'il mourait, on en donnait avis aussitôt à toutes les provinces de l'empire, non-seulement pour rendre le deuil public, mais pour convoquer tous les seigneurs à la cérémonie des funérailles. Ceux qui n'étaient éloignés que de quatre journées du lieu de sa mort devaient s'y rendre les premiers : c'était en leur présence qu'après avoir lavé le corps et l'avoir parfumé pour le garantir de toute corruption, on le plaçait assis sur une natte où il était veillé pendant quatre nuits avec beaucoup de pleurs et de gémissemens. On coupait une poignée de ses cheveux, qui se conservait soigneuse-

ment; on lui mettait dans la bouche une grosse émeraude, et on lui couvrait les genoux de dix-sept couvertures fort riches, dont chacune avait sa signification; par-dessus on attachait la devise de l'idole qui était l'objet particulier de son culte, ou dont il avait été l'image. On lui couvrait le visage d'un masque enrichi de perles et de pierres précieuses. Ensuite on tuait, pour première victime, l'officier qui avait eu l'emploi d'entretenir les lampes et les parfums du palais, afin que le voyage du monarque dans un autre monde ne se fît point dans les ténèbres, ni sur une route où son odorat fût blessé. Alors on portait le corps au grand temple; et tous ceux qui composaient le cortége étaient obligés de donner des marques extérieures d'affliction par des cris ou des chants lugubres. Les seigneurs et les chevaliers étaient armés, et tous les domestiques du palais portaient des masses d'armes, des enseignes et des panaches. On trouvait, dans la cour du temple, un grand bûcher auquel les prêtres mettaient le feu; et pendant qu'il brûlait, le grand sacrificateur récitait d'une voix plaintive des prières et des invocations. Enfin, lorsque le bûcher était bien enflammé, l'on y plaçait le corps avec tous les ornemens dont il était couvert; dans le même instant, chacun y lançait aussi ses armes, ses enseignes et tout ce qu'on avait apporté dans le convoi. On y jetait un chien pour annoncer, par ses aboiemens, l'arrivée de l'empereur dans les lieux par lesquels il devait passer. C'était alors que les prêtres commençaient le grand sacrifice : il fallai

que le nombre des victimes fût au moins de deux cents; on leur ouvrait la poitrine, pour en arracher le cœur, qui était jeté aussitôt dans le feu, et les corps étaient déposés dans des charniers, sans qu'il fût permis d'en manger la chair. Ceux qui avaient l'honneur d'être sacrifiés étaient non-seulement des esclaves, mais aussi des officiers du palais, entre lesquels il y avait aussi plusieurs femmes. Le lendemain, on se rassemblait après avoir fait garder le bûcher pendant toute la nuit; on ramassait la cendre du corps, surtout les dents, qui ne se consument point par le feu, et l'émeraude qu'on avait enfoncée dans la bouche. Les prêtres mettaient ces respectables dépouilles dans un vase, qu'ils portaient solennellement à la montagne de Chapultépèque; ils les y renfermaient avec la poignée de cheveux qu'on avait coupée à l'empereur le jour de son couronnement, et qu'on gardait toujours pour cette dernière cérémonie, sous une petite voûte dont l'intérieur était revêtu de peintures bizarres. On en bouchait soigneusement l'entrée; et pardessus on plaçait une statue de bois qui représentait l'empereur défunt. Les solennités continuaient l'espace de quatre jours, pendant lesquels ses femmes, ses filles et ses plus fidèles sujets venaient faire de grandes offrandes, qu'ils mettaient devant la voûte, sous les yeux de la statue. Le cinquième jour, les prêtres faisaient un sacrifice de quinze esclaves. Le vingtième, ils en sacrifiaient cinq, trois le soixantième, et neuf vingt jours après, pour terminer la cérémonie.

CHAPITRE IV.

Figure, habillement, caractère, usages, mœurs, arts et langues des Mexicains.

Quoique le temps qui s'est écoulé depuis la conquête n'ait pu apporter beaucoup de changement dans la personne des Mexicains, cependant la domination et le commerce de l'Espagne ayant presque entièrement changé leurs usages, il n'est pas surprenant qu'une si grande révolution dans leurs habitudes morales ait produit quelque influence sur le fond de leur caractère et sur leur figure même, qui dépendent assez souvent, dans les hommes, de leurs occupations et de leur genre de vie. Aussi les peintures des historiens et des voyageurs diffèrent-elles beaucoup suivant les temps. On lit, dans les premières relations, que les Mexicains étaient d'une taille médiocre, et plus gras que maigres; que la couleur de leur teint tirait sur le jaune-fauve; qu'ils avaient les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux rudes et plats; qu'ils étaient sans barbe, ou qu'ils n'en avaient que fort peu, parce qu'ils se l'arrachaient, ou qu'ils s'oignaient la peau d'un onguent qui l'empêchait de pousser. Il s'en trouvait peu qui fussent aussi blancs que les Européens. Ils se peignaient le corps, et se couvraient la tête, les bras et les jambes, de

plumes d'oiseaux, ou d'écailles de poissons, ou de poils de jaguar ou d'autres animaux. Ils se perçaient les oreilles, le nez et le menton, pour mettre dans les trous, ou des pierreries, ou de l'or, ou des dépouilles d'animaux, par exemple, des dents molaires ou des ossemens, les serres et le bec d'un aigle, ou des arêtes de poissons. Les seigneurs y plaçaient des pierres fines, et de petits ouvrages d'or d'un travail fort recherché.

Les femmes différaient peu des hommes pour la taille et le teint; mais elles conservaient leurs cheveux dans toute leur longueur, ayant un soin extrême de les noircir par diverses sortes de poudres et de pommades. Les femmes mariées les relevaient autour de la tête, et s'en faisaient un nœud sur le front; les filles les laissaient flotter sur le sein et les épaules. Dès qu'elles étaient devenues mères, leurs mamelles croissaient au point de pouvoir donner à téter à leurs enfans qu'elles portaient sur le dos. Elles faisaient principalement consister la beauté dans la petitesse du front; et, par l'effet de frictions réitérées, leurs cheveux croissaient jusque sur les tempes. Elles se baignaient souvent; et, en sortant du bain chaud, elles entraient dans un bain froid, ce qui, par suite de l'habitude, n'avait aucun danger pour elles; ensuite elles se frottaient le corps avec une décoction de graines, qui servait moins à les embellir qu'à les garantir, par son amertume, de la piqûre des mouches.

Les Mexicains étaient entièrement nus, à l'ex-

ception des soldats, qui, pour se rendre plus terribles, se couvraient le corps de la peau entière d'un animal, dont ils ajustaient même la tête sur la leur. Cette parure, avec une bandoulière composée de cœurs, de nez, d'oreilles d'hommes, et terminée en bas par une tête, leur donnait un air de férocité. Les empereurs mêmes et les grands ne se couvraient le corps que d'une sorte de manteau, composé d'une pièce de coton carrée et nouée sur l'épaule droite. Ils avaient pour chaussure des espèces de sandales. Sur la tête, ils ne portaient que des plumes soutenues par de légers cordons. Les femmes du peuple étaient presque nues : une sorte de chemise à manches courtes leur tombait sur les genoux; elle était ouverte sur la poitrine, et si mince, qu'ajustée sur la peau, on avait de la peine à l'en distinguer; leurs cheveux composaient seuls leur coiffure : sur quoi les Espagnols observèrent qu'elles avaient la tête plus forte et le crâne plus endurci que les hommes.

Suivant des relations plus modernes, les Mexicains sont d'une couleur brune; la plupart d'assez haute taille, surtout dans les provinces septentrionales. Ils se garantissent les joues du froid et de la piqûre des mouches en se frottant avec le suc d'herbes pilées. Ils se barbouillent aussi d'une terre liquide, pour se rafraîchir la tête, adoucir et noircir les cheveux. « Leur habillement consiste en un pourpoint court et des culottes fort larges. Un tilma ou manteau de diverses couleurs leur couvre

les épaules, et, passant sous le bras droit, se lie par les extrémités sur l'épaule gauche. Ils se servent de bottines au lieu de souliers. Jamais ils ne coupent leurs cheveux, quand même la pauvreté les obligerait d'aller nus ou de se couvrir de haillons. Les femmes portent un *guaipil*, qui est une espèce de tunique fort large, et par-dessus un *cobixa*, camisole de coton très-fine. Lorsqu'elles sortent, elles y ajoutent une sorte de grand mantelet qu'elles relèvent pour s'en couvrir la tête quand elles sont à l'église. Leurs jupes sont étroites, ornées de figures de cougouars, d'oiseaux ou de fleurs, et comme tapissées, en plusieurs endroits, de belles plumes de canards. Les femmes des métis, des nègres et des mulâtres, qui sont en fort grand nombre, ne pouvant prendre l'habit espagnol, et dédaignant celui des Indiennes, ont inventé le ridicule usage de porter une espèce de jupe en travers sur les épaules et sur la tête. Mais leurs maris et leurs enfans mâles se sont par degrés arrogé le droit de suivre les modes d'Espagne, et, sans posséder aucun emploi, ils s'honorent entre eux du titre de *capitaine.* »

Un des premiers historiens attribue aux Mexicaines deux pernicieuses pratiques, dont la figure et la santé de leurs enfans ne pouvaient manquer de se ressentir. Pendant leur grossesse, elles se médicamentaient avec différentes herbes, qui produisaient d'aussi mauvais effets sur les mères que sur le fruit qu'elles portaient dans leur sein; et, lors-

que les enfans venaient au monde, non-seulement elles s'efforçaient de leur raccourcir le cou, en le comprimant contre les épaules, mais elles les arrangeaient dans le berceau d'une manière qui empêchait le cou de s'allonger. On n'en rapporte pas d'autre raison qu'un préjugé naturel, qui leur faisait attacher de la grâce à cette difformité. A la naissance des garçons, on appelait un prêtre, qui leur faisait aux oreilles et aux parties viriles une petite incision, pour en tirer quelques gouttes de sang. Après avoir lavé lui-même l'enfant, le prêtre mettait à ceux des nobles et des guerriers une petite épée dans la main droite, et un petit bouclier dans la gauche; aux enfans du commun, il mettait dans les mains les outils de la profession de leur père, et dans celles des filles, les instrumens pour filer et coudre. La mère nourrissait elle-même ses enfans; lorsqu'un accident la forçait d'employer une nourrice, elle recevait sur son ongle quelques gouttes du lait étranger; et si son épaisseur l'empêchait de couler de dessus l'ongle, la nourrice était admise. Une femme qui allaitait un enfant devait manger des mêmes mets pendant tout le temps, qui était de quatre ans. Herréra admire l'amour maternel de ces femmes qui, dans ce long période, leur faisait éviter tout commerce avec leurs maris, de crainte d'une nouvelle grossesse. Il ajoute que celles qui devenaient veuves dans cet intervalle n'avaient pas la liberté de se remarier. Les enfans étaient soigneusement recommandés à la protec-

tion des dieux. On faisait des offrandes, des vœux et des sacrifices pour leur bonheur et leur santé. On leur mettait au cou des billets et d'autres amulettes, qui contenaient des figures d'idoles et des caractères mystérieux.

Chaque temple avait une école où les jeunes garçons du quartier allaient recevoir les instructions des prêtres. On leur enseignait, non-seulement la religion et les lois, mais aussi divers exercices, tels que danser, chanter, tirer des flèches, lancer le dard et la zagaie, se servir de l'épée et du bouclier, etc. On les habituait à coucher souvent sur la dure, manger peu et prendre beaucoup d'exercice. Les enfans nobles étaient élevés dans une école particulière, où leurs parens leur envoyaient leur nourriture. Ils avaient pour instituteurs d'anciens guerriers, qui les formaient aux plus rudes travaux, et qui joignaient à leurs leçons des exemples de toutes les vertus. On les envoyait, dès leur première jeunesse, aux armées, pour y porter des vivres aux soldats; cet emploi, qui leur donnait occasion de prendre quelque idée des exercices et des périls de la guerre, servait aussi à faire connaître leur vigueur, leur courage et leurs inclinations. Ils trouvaient souvent dans ces essais le moyen de se distinguer par des actions d'éclat; et celui qui était parti chargé d'un vil fardeau revenait quelquefois avec le titre de capitaine. Après le cours des instructions, ceux qui marquaient du penchant pour le service des temples entraient dans le couvent de

leur sexe; et s'ils se destinaient au sacerdoce, ils avaient des maîtres particuliers qui les instruisaient dans les mystères et les cérémonies de la religion; une fois consacrés à cette profession, c'était jusqu'à l'extrême vieillesse.

Les filles étaient élevées de même dans des principes d'honneur et de retenue. Dès l'âge de quatre ans on les formait, dans la solitude, aux travaux de leur sexe, à la pratique de la vertu, et la plupart ne sortaient point de la maison paternelle avant leur mariage. On les menait rarement aux temples; ce n'était que pour accomplir les vœux de leurs mères, ou pour implorer le secours des dieux dans leurs maladies. Elles y étaient accompagnées de plusieurs vieilles femmes, qui ne leur permettaient point de lever les yeux ni d'ouvrir la bouche. Jamais les jeunes filles et les garçons ne mangeaient ensemble avant l'époque du mariage. Les grands observaient cette loi jusqu'au scrupule. Leurs maisons étant fort grandes, ils y avaient des jardins et des vergers où l'appartement des femmes était séparé des autres bâtimens. Celles qui faisaient un pas hors de l'enceinte prescrite, étaient châtiées sévèrement; dans leurs promenades même, elles ne devaient jamais lever les yeux ni tourner la tête en arrière; elles étaient punies lorsqu'elles quittaient le travail sans permission : on leur faisait regarder le mensonge comme un si grand vice, que, pour une faute de cette nature, on leur fendait un peu la lèvre.

L'âge de se marier, pour les hommes, était vingt ans, et quinze pour les jeunes filles. Cette cérémonie se faisait par le ministère d'un prêtre, qui, prenant par la main les futurs conjoints, leur demandait ce qu'ils souhaitaient. Sur la réponse du jeune homme, il attachait le bord de la robe dont il était revêtu pour la cérémonie au bout du voile que la jeune fille portait dans cette occasion, et conduisait les mariés à la maison qu'ils devaient habiter. Alors il les faisait tourner sept fois autour d'un fourneau, et leur union était consacrée : mais ils étaient tenus d'obtenir préalablement la permission de leurs parens et celle du capitaine de leur quartier. Si leurs pères étaient pauvres, les enfans s'engageaient, en les quittant, à leur faire part du bien qu'ils pourraient acquérir; comme les pères qui étaient riches joignaient au bien qu'ils donnaient aux jeunes mariés la promesse de ne les jamais laisser dans le besoin. Un homme avait la liberté de prendre plusieurs femmes, et quoique la plupart n'en eussent qu'une, il n'était pas surprenant d'en voir qui en avaient cent cinquante. Les degrés de mère et de sœur étaient les seuls défendus. Peu de nations ont poussé au même degré la délicatesse sur la virginité. Une femme suspecte était renvoyée à ses parens le lendemain du mariage; celle dont le mari était satisfait recevait à ce titre des présens et des honneurs extraordinaires. Aussi la crainte d'être trompés faisait-elle tenir aux hommes un compte exact de tout ce qu'ils

donnaient, pour se faire restituer jusqu'aux moindres bijoux, si leurs espérances sur la sagesse de leurs femmes étaient trompées. Les époux divorcés ne pouvaient se remarier ensemble, sous peine de mort; mais les femmes avaient la liberté de contracter de nouveaux liens lorsqu'elles en trouvaient l'occasion; et ceux dont la délicatesse allait si loin pour les filles prenaient sans peine une veuve, ou la femme qu'un autre avait répudiée. Une mère, en mariant sa fille, lui recommandait particulièrement la propreté, le culte des dieux et les soins du ménage. Un père exhortait son fils à bien vivre avec sa femme, à se faire aimer de ses voisins, et surtout à respecter ses supérieurs. Il y avait des formules d'exhortations pour les pères et les mères, comme des règles de conduite pour les enfans; elles se conservaient dans les familles, et les jeunes gens ne quittaient point la maison paternelle pour s'établir ou pour changer d'état, sans en prendre une copie dans les caractères qui servaient d'écriture à la nation.

Acosta ne parle jamais sans étonnement de l'art avec lequel un peuple enseveli d'ailleurs dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie avait trouvé le moyen de suppléer à l'usage des lettres. Il y avait au Mexique une sorte de livres par lesquels on perpétuait non-seulement la mémoire des anciens temps, mais encore les usages, les lois et les cérémonies. La ville d'Amatitlan, dans la province de Guatimala, était célèbre par l'habileté de ses habi-

tans à composer le papier et les pinceaux. On trouvait dans plusieurs autres villes des bibliothéques, ou des recueils d'histoires, de calendriers, et de remarques sur les plantes et sur les animaux. C'étaient des feuilles d'arbres équarries, pliées et rassemblées. Quelques Espagnols, qu'Acosta traite de *pédans*, prirent les figures qu'elles contenaient pour des caractères magiques, et livrèrent au feu tout ce qu'ils en purent découvrir. Les plus sensés, après avoir reconnu l'erreur d'un faux zèle, en déplorèrent beaucoup les effets. Un jésuite, dont on ne rapporte point le nom, assembla, dans la province de Mexique, les anciens des principales villes, et se fit expliquer ce qu'il y avait de plus curieux dans un petit nombre de livres qui leur restaient. Il y vit plusieurs de ces roues qui figuraient leurs cycles, et dont on trouve un dessin dans la relation de Gemelli. Il y admira d'ingénieux hiéroglyphes, qui représentaient tout ce qui peut être conçu. Les choses qui ont une forme paraissaient sous leurs propres images, et celles qui n'en ont point étaient représentées par des caractères emblématiques. C'est ainsi qu'ils avaient marqué l'année où les Espagnols étaient entrés dans leur pays, en peignant un homme avec un chapeau et un habit rouge au signe de la roue qui correspondait à l'époque de l'événement. Mais ces caractères ne suffisant point pour exprimer tous les mots, ils ne rendaient que la substance des idées. Cependant, comme les Mexicains aimaient à composer des récits et à con-

server la mémoire des faits, leurs orateurs et leurs poëtes avaient composé des discours, des poëmes et des dialogues, que les enfans apprenaient par cœur. C'était une partie de l'éducation qu'ils recevaient dans les colléges, et toutes les traditions se conservaient par cette voie. Lorsque les Espagnols eurent conquis le Mexique, et s'y furent établis, ils apprirent aux habitans l'usage des lettres de l'Europe. Alors une partie de ce qu'ils avaient dans la mémoire fut écrite avec toute l'exactitude qu'on voit dans nos livres. Mais ils n'ont pas laissé de conserver l'habitude de leurs anciens caractères, surtout dans les provinces éloignées de la capitale.

Il était défendu au commun des Mexicains d'élever leurs maisons au-dessus du rez-de-chaussée, et d'y avoir des fenêtres et des portes. La plupart n'étant bâties qu'en terre, et couvertes de planches qui formaient une espèce de plate-forme, à laquelle tous les historiens donnent le nom de terrasse, on conçoit que la commodité n'y était pas plus connue que l'élégance; dans les plus pauvres néanmoins, l'intérieur était revêtu de nattes de feuilles. Quoique la cire et l'huile fussent abondantes au Mexique, on n'y employait, pour s'éclairer, que des torches de bois de sapin. Les lits étaient de nattes ou de simple paille, avec des couvertures de coton. Une grosse pierre ou un billot de bois tenait lieu de chevet. Les siéges ordinaires étaient de petits sacs pleins de feuilles de palmier. Il y en

avait aussi de bois, mais fort bas, avec un dossier formé d'un tissu des plus grosses feuilles; ce qui n'empêchait point que l'usage ne fût de s'asseoir à terre, et même d'y manger. On reproche aux Mexicains d'avoir été fort sales dans leurs repas. Ils mangeaient peu de chair, mais ils ne rejetaient aucune espèce d'animaux vivans. Leur principale nourriture était le maïs en pâte, ou préparé avec divers assaisonnemens. Ils y joignaient toutes sortes d'herbes, sauf celles qui sont très-dures ou de mauvaise odeur. Le plus délicat de leurs breuvages était une composition d'eau et de farine de cacao, à laquelle ils ajoutaient du miel. Ils en avaient plusieurs autres, mais incapables d'enivrer. Les liqueurs fortes étaient si rigoureusement défendues, que pour en boire il fallait obtenir la permission des grands ou des juges. Elle ne s'accordait qu'aux vieillards et aux malades, à l'exception néanmoins des jours de fête et de travail public, où chacun avait sa mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie passait pour le plus odieux de tous les vices. La peine de ceux qui tombaient dans l'ivresse consistait à être rasés publiquement; pendant l'exécution, la maison du coupable était abattue, pour faire connaître qu'un homme qui avait perdu le jugement ne méritait plus de vivre dans la société humaine. S'il possédait quelque charge publique, il en était dépouillé, et l'interdiction durait jusqu'à sa mort. Cette loi s'étant affaiblie depuis la conquête, les voyageurs ont observé

que les Mexicains sont les plus grands ivrognes de l'Amérique.

Leur ancienne sobriété n'empêchait pas qu'ils ne fussent passionnés pour la danse, pour divers sortes de jeux et pour les tours d'adresse et d'agilité, que l'empereur honorait souvent de sa présence, et pour lesquels on distribuait des prix.

Chaque province du Mexique ayant été réunie successivement au corps de l'empire, il n'est pas surprenant qu'il y restât des différences considérables dans les lois et les usages; la religion étant l'unique point sur lequel il paraît que la politique des empereurs, plutôt que le penchant des peuples ou la persuasion, était parvenue à faire régner l'uniformité. Quant aux successions, par exemple, dans la capitale et tout son ressort, elles suivaient les degrés de parenté. Le fils aîné entrait dans tous les droits de son père, lorsqu'il était capable de les maintenir. Autrement le second fils prenait sa place, et s'il n'y avait point d'autre mâle, les neveux étaient appelés à l'héritage. Au défaut de neveux, les frères du père y arrivaient. S'il n'en restait point, surtout parmi les grands qui jouissaient d'un gouvernement par le droit de leur naissance, les vassaux avaient recours à la voix de l'élection, pour faire tomber leur choix sur le plus digne, dans l'opinion que l'intérêt public devait l'emporter sur les droits d'une parenté fort éloignée. Dans les pays de Tlascala, de Guacoxingo et de Cholula, on suivait la même règle, avec cette différence, que celui

qu'on substituait au véritable parent était soumis à de rigoureuses épreuves.

Le Mexique avait une espèce de seigneurs qu'Herréra compare aux commandeurs de Castille, c'est-à-dire qui recevaient de la faveur du souverain, ou pour récompense de leurs services, des terres dont ils n'avaient la propriété que pendant leur vie. Il y avait un autre ordre qui se nommait, en langage du pays, *les grands parens*, et qui était composé des puînés du premier ordre. Il était subdivisé en quatre autres classes, qui répondaient aux quatre premiers degrés de parenté, et qui se distinguaient par le plus ou moins d'éloignement de la souche. Tous ceux dont la descendance était plus éloignée entraient dans la quatrième classe. Outre le droit de pouvoir succéder aux chefs de leur race lorsqu'ils y étaient appelés, leur noblesse les exemptait de tributs. La plupart servaient dans les armées; et c'était parmi eux qu'on choisissait les ambassadeurs, les officiers des tribunaux de justice, et tous les ministres publics. Les chefs de races étaient obligés de leur fournir le logement et la subsistance.

Tous les caciques jouissaient du droit de la souveraineté dans l'étendue de leur domaine. Ils tiraient un tribut de tous leurs vassaux, sans en excepter cette espèce de seigneurs dont les biens ne se transmettaient pas par succession, et qui n'en jouissaient que par la donation de l'empereur. Les officiers même payaient le tribut pour leurs emplois,

comme les marchands celui de leur commerce; mais ils n'étaient pas obligés à d'autres services, tels que les ouvrages publics, le labourage pour les seigneurs, et diverses corvées qui étaient le partage du peuple. Ils avaient même entre eux une espèce de syndic choisi dans leur corps, pour traiter de leurs affaires avec les seigneurs, et pour régler annuellement leurs comptes. Les plus malheureux hommes soumis à l'impôt étaient les laboureurs qui tenaient les terres d'autrui; ils se nommaient *mayèques*. Tous les autres vassaux pouvaient avoir des terres en propre ou en commun; mais il n'était permis aux mayèques que de les tenir en loyer. Ils ne pouvaient quitter une terre pour en prendre une autre, ni abandonner celle qu'ils exploitaient, et dont ils payaient le loyer en nature, par d'anciennes conventions dont l'origine était inconnue. Leurs seigneurs exerçaient sur eux la juridiction civile et criminelle. Ils servaient à la guerre, parce que personne n'en était exempt; mais on apportait beaucoup d'attention à ne pas trop diminuer leur nombre, et il fallait que le besoin de troupes fût très-pressant pour faire oublier que les mayèques étaient nécessaires à la culture des terres.

L'exemption du tribut n'était accordée qu'aux enfans en puissance de leurs pères, aux orphelins, aux vieillards décrépits, aux veuves et aux blessés. Il se levait avec beaucoup d'ordre dans les villages comme dans les villes. Le plus ordinaire était en maïs, en haricots et en coton. Les marchands

et les ouvriers le payaient de la matière de leur commerce ou de leur travail. Il n'était pas assis par tête, chaque communauté était imposée en masse, et cette taxe se divisait entre ses membres; tous les particuliers regardaient comme leur premier devoir de payer leur quote part. Le tribut en grains se levait au temps de la récolte; celui des marchands et des ouvriers s'acquittait de vingt en vingt jours, c'est-à-dire de mois en mois : ainsi les impôts s'acquittaient pendant toute l'année. La même règle s'observait pour les fruits, le poisson, les oiseaux, les plumes, la vaisselle de terre; et les maisons des seigneurs se trouvaient fournies sans embarras et sans interruption. Dans les années stériles et dans les temps de maladies contagieuses, non-seulement on ne levait rien; mais si les vassaux d'un cacique avaient besoin de secours, il fournissait de ses magasins des subsistances aux plus pauvres, et des grains aux autres pour semer. Le service personnel des mayèques consistait à bâtir pour leurs seigneurs, et surtout à leur porter chaque jour de l'eau et du bois. Cette dernière corvée était répartie entre les villages, de sorte que le tour de chacun ne revenait pas souvent. S'il était question d'une construction, tous les vassaux s'y employaient avec autant de contentement que de zèle. Hommes, femmes et enfans, tous mangeaient à des heures réglées. On a souvent observé qu'ils sont peu laborieux lorsqu'on les applique seuls au travail, et que six Mexicains, occupés séparément, avancent beau-

coup moins qu'un Espagnol. Comme ils mangent peu, leurs forces semblent proportionnées à leur nourriture. Cependant, lorsqu'on trouve le moyen de les faire travailler ensemble, et par quelque motif autre que la crainte, ils ne perdent pas un instant. Comme ils respectaient presque également leurs caciques et leurs dieux, ils n'épargnaient pas leurs peines dans la construction des temples et des palais. Ils sortaient de leurs villages au lever du soleil. La fraîcheur du matin passée, ils mangeaient sobrement des provisions qu'ils portaient avec eux. Ensuite chacun mettait la main à l'ouvrage, sans attendre qu'il fût pressé par l'ordre ou les menaces des chefs, et le travail continuait jusqu'à la première fraîcheur du soir. A la moindre pluie, ils cherchaient à se mettre à couvert; parce qu'étant nus, et connaissant le dangereux effet de la pluie, ils craignaient d'y rester long-temps exposés; mais ils revenaient gaîment aussitôt qu'ils voyaient le temps s'éclaircir; et le soir, retournant sans impatience à leurs maisons, où leurs femmes leur faisaient du feu, et leur apprêtaient à souper, ils s'y amusaient innocemment au milieu de leur famille.

Leurs idées sur l'origine des choses avaient des rapports singuliers avec les livres de Moïse : ils racontaient que Dieu avait créé de terre un homme et une femme; que ces deux modèles de la race humaine, s'étant allés baigner, avaient perdu leur forme dans l'eau, mais que leur auteur la leur avait rendue, avec un mélange de certains métaux,

et que le genre humain tirait d'eux leur origine; que les hommes étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs, ils avaient été punis par un déluge universel, à l'exception d'un prêtre américain, nommé *Tezpi*, qui s'était mis avec sa femme et ses enfans dans un grand coffre de bois, où il avait rassemblé aussi quantité d'animaux et d'excellentes semences; qu'après l'abaissement des eaux il avait laché un oiseau nommé *aura*, qui n'était pas revenu, et successivement plusieurs autres, qui ne s'étaient pas fait revoir; mais que le plus petit, et celui que les Mexicains estiment le plus pour la variété de ses couleurs, avait reparu bientôt avec une branche d'arbre dans le bec. Les prêtres de Méchoacan portaient des tonsures, comme ceux de l'Église romaine.

Les peuples de la province de Mistèque avaient treize langages différens. On attribue cette étrange variété à la disposition du pays, qui, étant rempli de montagnes fort hautes, rendait le commerce fort difficile d'un canton à l'autre. Les Espagnols y ont trouvé des cavernes et des labyrinthes de plus d'une lieue de longueur, avec de grandes places et des fontaines d'excellente eau. Dans la partie des montagnes qui se nomment aujourd'hui *Saint-Antoine*, les Américains n'habitaient que des antres de dix ou vingt pieds de circonférence, qu'ils paraissaient avoir creusés, par un long travail, dans les plus durs rochers. On remarque deux montagnes d'une hauteur extraordinaire, qui sont fort éloignées

l'une de l'autre par le pied, mais dont les sommets s'approchent si fort, que les Indiens sautent d'un côté à l'autre.

Les Tlascalans, dont on a vanté le courage et la fidélité, avaient pris des Mexicains l'horrible usage de sacrifier leurs ennemis, et d'en manger la chair. Il paraît même qu'ils ne s'y étaient accoutumés que par représailles, pour rendre à ces cruels ennemis le traitement qu'ils ne cessaient d'en recevoir. On a vu que l'amour de la liberté avait donné naissance à leur république, et que la valeur et la justice en étaient comme le soutien. Les relations espagnoles s'étendent beaucoup sur leur caractère; ils mangeaient peu, et se nourrissaient d'alimens très-légers. Ils étaient actifs, et susceptibles d'apprendre et d'imiter tout ce qu'on leur montrait. Ils punissaient de mort le mensonge dans un sujet de la république, mais ils le pardonnaient aux étrangers, comme s'il ne les eussent pas crus capables de la même perfection qu'un Tlascalan. Aussi tous leurs traités publics s'exécutaient-ils de bonne foi. La franchise ne régnait pas moins dans leur commerce : c'était un sujet d'opprobre entre leurs marchands que d'emprunter de l'argent ou des marchandises, parce que l'emprunt expose toujours à l'impuissance de rendre. Ils respectaient les vieillards; ils châtiaient rigoureusement l'adultère et le larcin. Les jeunes gens d'une naissance distinguée qui manquaient de respect et de soumission pour leurs pères étaient étranglés par un ordre secret du sé-

nat, comme des monstres naissans qui pouvaient devenir pernicieux à l'état lorsqu'ils seraient appelés à le gouverner. Ceux qui nuisaient au public par des désordres qui ne méritaient pas la mort, étaient relégués aux frontières, avec défense de rentrer dans l'intérieur du pays; c'était le plus honteux de tous les châtimens, parce qu'il supposait des vices dont on craignait la contagion. Les traîtres subissaient la peine de mort avec tous leurs parens jusqu'au septième degré, dans l'idée qu'un crime si noir ne pouvait venir à l'esprit de personne, s'il n'y était porté par l'inclination du sang. Les débauches qui blessent la nature étaient punies de mort, comme des obstacles à la propagation des citoyens, dans le nombre desquels la république faisait consister toutes ses forces. Entre mille sujets de haine, les Tlascalans reprochaient aux Mexicains d'avoir infecté leur nation de ce détestable vice. L'ivrognerie était si rigoureusement défendue, qu'il n'était permis de boire les liqueurs fortes qu'aux vieillards qui avaient épuisé leurs forces dans la profession des armes. Le territoire de la république ne produisant point de sel, ni de coton, ni de cacao, ni d'argent, il n'y avait point d'excès ou de luxe à craindre dans la bonne chère et dans les habits. Cependant les lois y avaient pourvu, en défendant de porter des étoffes de coton, de boire du cacao délayé, de se servir d'argent et de sel, si ces richesses n'avaient été gagnées par les armes. Les Tlascalans n'étaient pas nus; ils

portaient une camisole fort étroite, sans collet et sans manches, avec une ouverture pour y passer la tête; elle descendait jusqu'aux genoux, et par-dessus, ils avaient une sorte de soutane d'un tissu de fil.

La liberté qui régnait à Tlascala, et les avantages d'un bon gouvernement, y attirant de toutes parts quantité d'étrangers qui cherchaient à se garantir de la tyrannie de leurs caciques, ils y étaient reçus, à la seule condition de s'y conformer aux lois. On y comptait, parmi la noblesse, environ soixante seigneurs qui s'étaient mis volontairement sous la protection de la république en qualité de vassaux. Elle avait des chevaliers qui avaient mérité ce titre par des actions héroïques ou des conseils salutaires, et qui en avaient été revêtus dans le temple avec beaucoup de cérémonies. Les riches marchands obtenaient aussi des distinctions, qui les élevaient par degrés à la noblesse : mais quelque pauvre que fût le noble, il ne pouvait exercer aucune profession mécanique. Les seuls degrés défendus par le mariage étaient ceux de mère, de sœur, de tante et de belle-mère. L'héritage ne passait point aux enfans, mais aux frères du père, et plusieurs frères pouvaient épouser successivement leur belle-sœur. Non-seulement les lois permettaient la pluralité des femmes, mais elles y exhortaient ceux qui pouvaient en nourrir plus d'une. Xicotencatl en avait cinq cents : cependant il n'y en avait que deux qui portassent le titre

d'épouse; elles étaient respectées de toutes les autres, et leur mari ne devait pas coucher avec une concubine sans les avoir averties. Un enfant était plongé dans l'eau froide au moment de sa naissance, et les femmes s'y lavaient aussi dès qu'elles étaient délivrées. Rien n'est égal à l'attention qu'on apportait à leur inspirer l'habitude de la modestie et de la propreté.

Entre les flèches qu'ils portaient dans leur carquois, ils en avaient deux qui représentaient les deux fondateurs de la ville. Ils en tiraient d'abord une, et s'ils tuaient ou blessaient un ennemi, c'était un heureux présage. L'inutilité du premier coup passait pour un mauvais augure; mais chacun se faisait un point d'honneur de reprendre sa première flèche, et ce préjugé contribuait souvent à la victoire.

Les extravagances de leur polythéisme ne les empêchaient pas de reconnaître un dieu supérieur, mais sans le désigner par aucun nom. Ils admettaient des récompenses et des peines dans une autre vie, des esprits qui parcouraient l'air, neuf cieux, pour leur demeure et pour celle des hommes vertueux après leur mort. Ils croyaient la terre plate; et n'ayant aucune idée de la révolution des corps célestes, ils étaient persuadés que le soleil et la lune dormaient tous les jours, à la fin de leur course: c'étaient pour eux le roi et la reine des étoiles. Ils regardaient le feu comme le dieu de la vieillesse, parce qu'il n'y a point de corps qu'il ne consume.

Suivant leurs idées, le monde était éternel; mais ils croyaient, sur d'anciennes traditions, qu'il avait changé deux fois de forme; l'une par un déluge, et l'autre par la force du vent et des tempêtes. Quelques hommes qui s'étaient mis à couvert dans les montagnes, y avaient été convertis en singes; mais, par degrés, ils avaient repris la figure humaine, la parole et la raison. La terre devait finir par le feu, et demeurer réduite en cendres jusqu'à de nouvelles révolutions dont ils ignoraient l'époque.

Les Otomies, que leur haine pour les Mexicains, le séjour de leurs montagnes et leur ancienne simplicité semblaient devoir préserver du barbare usage d'immoler des victimes humaines, sont ceux qui l'ont conservé les derniers, après l'avoir reçu de leurs ennemis. Ils ne sacrifiaient, à la vérité, que les captifs qu'ils faisaient dans leurs guerres; mais ils les hachaient en morceaux qui se vendaient tout cuits dans les boucheries publiques. Quelques missionnaires espagnols, qui s'étaient hasardés à vivre parmi eux pour les instruire, commençaient à s'applaudir du succès de leur zèle, lorsque, dans une maladie contagieuse, qui faisait beaucoup de ravage, ils furent surpris de voir toute la nation rassemblée sur une haute montagne: c'était pour y sacrifier une jeune fille à leurs anciennes divinités. Les missionnaires s'efforcèrent en vain de les arrêter; on leur répondit qu'en embrassant un nouveau culte, l'ancien ne devait pas être oublié; et la jeune fille eut

le sein ouvert à leurs yeux. Après le sacrifice, tous les Otomies revinrent tranquillement à l'instruction. La plus singulière de leurs coutumes était celle qu'ils observaient pour le mariage : ils vivaient librement avec toutes les femmes, jusqu'au jour qu'ils choisissaient pour se marier ; mais lorsqu'ils étaient décidés à contracter l'engagement conjugal, ils passaient une nuit avec la femme dont ils voulaient faire leur épouse ; et s'ils lui trouvaient quelque défaut, ils étaient libres de la renvoyer : au contraire, s'ils déclaraient le lendemain qu'ils en fussent contens, il ne leur était plus permis d'en prendre une autre ; alors ils commençaient à faire pénitence de tous les péchés de leur vie, surtout des libertés qu'ils avaient prises avec d'autres femmes ; elle consistait à se priver pendant vingt ou trente jours de tous les plaisirs des sens, à se purifier par des bains, et à se tirer du sang des oreilles et des bras. La femme exerçait aussi ces rigueurs sur elle-même ; ensuite les deux époux se rejoignaient pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Il paraît néanmoins que cette loi ne regardait que le peuple, car les chefs de la nation avaient plusieurs femmes.

Gemelli observe que l'industrie des Mexicains de son temps différait beaucoup de celle des anciens, qui cultivaient les arts avec autant de succès que de goût. « Ils sont plongés à présent dans l'oisiveté, dit ce voyageur ; cependant le petit nombre de ceux qui s'attachent au travail prouve encore qu'ils ne sont pas sans talens ; les uns composent plusieurs

sortes de figures avec des plumes de différentes couleurs, surtout avec celles d'un oiseau que les Espagnols nomment *chupaflor* ou *suce-fleur*. D'autres travaillent fort délicatement en bois; mais la plupart ne sont propres qu'aux plus vils travaux, où les Espagnols ne cessent point de les employer. »

A l'égard de l'état des Espagnols au Mexique, à la fin du dix-septième siècle, on ne peut citer un témoignage plus authentique que celui de Coréal, l'un des sujets les plus zélés que l'Espagne ait jamais eus. « Tous ces peuples, dit-il, que nous regardons comme des esclaves fort soumis, conspirent notre perte. Jusqu'à présent la hardiesse et les forces leur ont manqué; mais je suis sûr qu'avec quelques troupes bien disciplinées qu'on ferait entrer dans le pays, surtout par Costa-Rica, où sont les Américains que nous nommons *Bravos* ou *Indios de guerra*, et du côté de Guatimala, en suivant la côte de l'une ou de l'autre mer, on exciterait tout d'un coup à la révolte, non-seulement les anciens naturels, les esclaves nègres et les métis, mais une partie même des créoles. Il suffirait de leur fournir des armes, de la poudre, du plomb, et de les traiter avec assez de douceur et de désintéressement pour leur ôter la prévention dans laquelle ils sont tous aujourd'hui que les Européens n'en veulent qu'à leurs richesses. L'impatience de voir finir leur esclavage est devenue si vive, que tous les jours on en voit passer un grand nombre dans l'intérieur des terres et dans des montagnes

inaccessibles, d'où ils ne sortent plus que pour massacrer les voyageurs espagnols.

« L'autorité royale est comme anéantie par l'insatiable avidité de ceux qui sont établis pour la soutenir. Dans l'éloignement où les officiers royaux se voient du prince, ils ne consultent que leur intérêt pour l'interprétation des lois. Les vice-rois sont d'intelligence avec les ministres subalternes; ils épuisent les peuples par leurs exactions; ils vendent la justice; ils ferment les yeux et les oreilles à tous les droits. On voit de toutes parts une infinité de misérables que l'indigence réduit au désespoir, et qui font retentir inutilement leurs plaintes. L'ignorance est égale à l'injustice et à la cruauté. J'ai vu porter, dans le même tribunal et presque à la même heure, une même sentence sur deux cas directement opposés. En vain s'efforça-t-on d'en faire comprendre la différence aux juges. Cependant le chef, sortant enfin des ténèbres, se leva sur son siége, retroussa sa moustache, et jura par la sainte Vierge et par tous les saints, que les luthériens anglais lui avaient enlevé, parmi ses livres, ceux du pape Justinien, dont il se servait pour juger les causes équivoques; mais que, si ces chiens reparaissaient dans la Nouvelle-Espagne, il les ferait brûler tous.

« D'une si mauvaise administration il résulte que les places importantes sont mal munies, presque sans soldats, sans armes et sans magasins. Les troupes n'ont point de paye réglée, leur ressource est de

piller les habitans ; jamais on ne les forme à l'exercice des armes, à peine sont-elles vêtues : aussi les prendrait-on moins pour des soldats que pour des mendians ou des voleurs. Les fortifications sont absolument négligées, parce que la Nouvelle-Espagne n'a point d'ingénieurs; elle n'est pas mieux fournie d'artisans pour les ouvrages militaires et pour les besoins les plus communs. On n'y trouve personne qui sache faire un bon instrument de chirurgie. La fabrique de ceux qui regardent les mathématiques et la navigation n'y est pas moins ignorée; le commerce même n'y consiste que dans l'art de tromper, parce qu'il n'a point de règles bien établies, ou s'il en reste d'anciennes, elles sont méprisées. Le quint de l'or et de l'argent qui doit entrer dans les coffres du roi est continuellement diminué par la fraude; il ne revient point au trésor un quart de ses droits. Les gouverneurs, leurs officiers et les riches négocians se prêtent la main pour supprimer les ordonnances royales, ou pour les faire tomber dans l'oubli. De là viennent tous les avantages que les Français et les Anglais tirent des établissemens espagnols pour leurs propres colonies. La plupart des enregistremens sont faux dans les ports espagnols : un passe-port des officiers royaux fait passer toutes sortes de marchandises à la vue de ceux qui n'ignorent pas l'imposture; les curés et les religieux se mêlent aussi de commerce, avec d'autant plus de licence et d'impunité, qu'ils se font redouter par la sainteté de leur ministère et par l'abus des armes

ecclésiastiques : ils arrachent d'ailleurs des Américains tout ce que ces malheureux gagnent par leur travail. Rien n'est égal à leur avidité, que leur luxe, leur passion effrénée pour le plaisir, et leur profonde ignorance : aussi tous les Mexicains qu'ils ont l'air de convertir n'en demeurent-ils pas moins idolâtres. Les créoles ne sont pas mieux instruits ; et ils ne rougissent pas de leur ignorance ; leurs idées des choses divines et humaines sont également ridicules. Si l'on y joint l'ardeur du climat, qui leur brûle souvent le cerveau, ajoute Coréal, on dira d'eux, sans injustice, qu'ils n'ont presque pas le sens commun. Il leur est défendu d'avoir des livres, et dans toute la Nouvelle-Espagne on en voit très-peu d'autres que des heures, des missels et des breviaires (1). Un créole qui meurt croit son âme en sûreté lorsqu'il a laissé de grosses sommes à l'Église. Ses créanciers et ses parens sont souvent oubliés, et la plus grande partie des biens passe toujours aux couvens. Enfin le désordre est si général, et ses racines, qui sont la sensualité, l'avarice et l'ignorance, ont acquis tant de force depuis deux siècles, que tout le pouvoir des hommes n'y pou-

---

(1) Le hasard, dit Coréal, fit tomber un jour les Métamorphoses d'Ovide entre les mains d'un créole. Il remit ce livre à un religieux qui ne l'entendait pas mieux, et qui fit croire aux habitans de la ville que c'était une Bible anglaise. Sa preuve était les figures de chaque métamorphose, qu'il leur montrait en disant : *Voilà comme ces chiens adorent le diable qui les change en bêtes.*

vant apporter de remède, et la nature même du mal ne permettant point d'en espérer du ciel, il ne faut pas douter que les affaires des Espagnols, dans cette grande partie de leurs établissemens, ne soient menacées de leur ruine.

« Entre les raisons de cette extrême décadence, il faut aussi compter la haine qui subsiste depuis long-temps entre les Espagnols venus de l'Europe et les créoles ; elle vient, dans ceux-ci, du chagrin qu'ils ressentent de se voir exclus de toutes sortes d'emplois : il est inouï qu'on prenne parmi eux des gouverneurs et des juges. Quoiqu'il s'y trouve des Cortez, des Gironne, des Alvarado, des Gusman, c'est-à-dire des familles réellement descendues de tous ces grands capitaines, ils sont regardés des Espagnols européens comme à demi barbares, et incapables des soins du gouvernement. D'un autre côté, ceux qui arrivent d'Espagne, ne reconnaissant point leurs usages et leurs goûts dans les créoles, s'attachent de plus en plus à cette opinion, et persistent non-seulement à les éloigner de toutes les charges publiques, mais à redouter leur nombre, qui peut faire appréhender qu'avec de justes sujets de ressentiment ils ne tentent un jour de secouer le joug. Gage est persuadé que tôt ou tard cette division suffira pour faire perdre une si belle conquête à l'Espagne. Il est aussi aisé, dit-il, de soulever les créoles que les Américains; il leur a souvent entendu dire qu'ils aimeraient mieux se voir soumis à tout autre pouvoir qu'à celui de l'Espagne.

« Ce mépris de tout ce qui n'est pas venu d'Espagne s'est répandu jusqu'à l'Église : rarement un créole est pourvu d'un canonicat, et bien moins d'un évêché. Dans les couvens même on s'est long-temps efforcé d'abaisser les créoles qu'on y avait reçus, de peur que, par le mérite ou le nombre, ils ne l'emportassent sur les Espagnols. Quoiqu'on ne pût se dispenser d'en admettre quelques-uns, tous les supérieurs étaient envoyés d'Espagne. Cependant, peu d'années avant les observations de Gage, les créoles avaient pris l'ascendant dans plusieurs provinces, et s'étaient tellement multipliés, qu'ils avaient refusé de recevoir les religieux qui venaient de l'Europe. Dans la province du Mexique, qui a des Jacobins, des Augustins, des Cordeliers, des Carmes, des pères de la Merci et des Jésuites, il n'y avait que les Jésuites et les Carmes qui eussent conservé la supériorité aux Européens, en faisant venir annuellement d'Espagne deux ou trois recrues de leur ordre. La dernière que Gage vit arriver pour les religieux de la Merci, vécut en si mauvaise intelligence avec les créoles, qu'à l'élection de leur provincial commun ils en vinrent aux mains, prêts à s'entre-tuer, si le vice-roi ne se fût rendu à leur assemblée, et n'en eût mis quelques-uns aux fers. Les créoles l'emportèrent à la fin par la pluralité des suffrages, et jusqu'à présent ils ont rejeté tout ce qui leur est venu d'Espagne, sous prétexte que, ne manquant point de sujets de leur nation, ils n'ont pas besoin de secours étrangers.

On les laisse paisibles dans la possession de cette liberté, parce qu'avec beaucoup de soumission pour le pape, ils envoient à Rome autant de présens que les Espagnols. »

En supposant ces récits exagérés, on peut encore en conclure que, dans une si grande étendue de pays qui reconnaît la domination espagnole, cette couronne n'a de véritables sujets que ceux qu'elle y fait passer pour retenir les autres sous le joug, et qu'une autorité si faible diminuant tous les jours, il ne serait pas surprenant qu'elle éprouvât une révolution.

CHAPITRE V.

Climat, vents, arbres, plantes, fruits et fleurs.

On n'entreprendra point de représenter toutes les variétés du climat dans une contrée qui occupe plus de cinq cents lieues du nord au sud; mais en prenant la partie centrale pour règle moyenne, la province de Mexico, qui est située entre 19 et 20 degrés de latitude septentrionale, jouit d'un air si tempéré, que, suivant l'expression d'un voyageur, on y a presque toujours froid et chaud dans le même temps; froid à l'ombre, et chaud lorsqu'on s'expose au soleil. Ainsi, ni l'un ni l'autre n'est excessif dans aucune saison. Cependant, depuis le mois de mars jusqu'en juillet, la mollesse des habitans les rend plus sensibles au froid le matin, et leur fait trouver la chaleur trop vive pendant le jour. Après le mois de juillet, des pluies abondantes rafraîchissent l'air, comme dans les parties des Indes orientales dont la situation est la même. Depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars, elles deviennent tout à la fois plus rares et moins fortes. Les Américains donnent le nom d'hiver ou de saison froide aux douces nuits qui commencent en novembre, et qui durent jusqu'au mois de février; mais c'est la saison dont les Euro-

péens s'accommodent le mieux. En général, ils se trouvent bien d'un climat qui n'est jamais incommode par l'excès ni du chaud ni du froid; d'autant plus, ajoute le même écrivain, que l'eau qu'on y boit n'y est jamais plus froide que l'air. Il n'y a point d'année où la terre n'y donne trois récoltes. La première, qui se fait au mois de juin, des grains semés en octobre, se nomme *moisson de Riégo* ou d'arrosement; la seconde, nommée *del Temporale* ou de saison, se fait en octobre de ce qu'on a semé au mois de juin; pour la troisième, qu'on appelle *Aventurera* ou accidentelle, parce qu'elle est moins certaine, on sème en novembre sur la pente des montagnes, et le temps de la récolte dépend des qualités de l'air. Une expérience constante a fait reconnaître que le maïs, qui est la principale nourriture des habitans, rapporte beaucoup plus lorsqu'il est semé entre les mois de mars et de mai.

On distingue, dans le golfe du Mexique, trois sortes de tempêtes, sous les noms de *nords*, de *suds* et d'*ouragans*; elles reviennent à peu près dans les mêmes saisons; et, suivant l'observation commune, elles sont annoncées quelques heures auparavant par divers présages.

Les nords sont des vents d'une violence extrême, qui soufflent fréquemment dans le golfe entre le mois d'octobre et celui de mars. On s'y attend alors vers la pleine ou la nouvelle lune; mais les plus violens arrivent aux mois de décembre et de janvier. Quoiqu'ils s'étendent plus loin que le golfe,

c'est là qu'ils sont plus fréquens et qu'ils causent les plus grands ravages.

Les Anglais ont trouvé l'art de se servir heureusement des nords pour revenir chargés de Campêche à la Jamaïque, et quoiqu'ils arrivent quelquefois fort maltraités, ils se vantent de n'avoir jamais perdu de vaisseau dans les tempêtes; mais les Espagnols, dont la manœuvre est différente, en souffrent beaucoup, et passent rarement une année sans perdre quelques-uns de leurs meilleurs bâtimens.

Les suds sont aussi fort violens; leur saison est dans le cours de juin, juillet et août, temps où les nords ne soufflent jamais. Comme leur plus grande violence est au sud, il y a beaucoup d'apparence que c'est de là qu'ils tirent leur nom.

Les ouragans sont les plus terribles tempêtes qui menacent le golfe du Mexique et toutes les Antilles; elles arrivent ordinairement aux mois de juillet, d'août et de septembre, toujours annoncées comme les nords et les suds, par des signes qui leur sont propres. Dampier est persuadé que l'ouragan des Indes occidentales, et le typhon des grandes Indes, sont la même espèce de tempête sous des noms différens.

La situation des principales provinces de la Nouvelle-Espagne, et les qualités du climat, ne laissent concevoir aucune défiance de la véracité des voyageurs, lorsqu'ils nous représentent cette grande contrée comme une des plus agréables et des plus

fertiles du monde. Outre ses productions naturelles, elle est enrichie, depuis la conquête des Espagnols, de la plupart des plantes de l'Europe, qui ont prospéré sous un si beau ciel : mais nous ne nous attacherons ici qu'aux productions particulières au pays, et à celles qui se distinguent par leur excellente qualité; toutes les autres sont renvoyées à l'article général de l'histoire naturelle de l'Amérique.

Donnons le premier rang au cacaoyer, qui tire proprement son origine du Mexique, comme il en fait une des principales richesses. On sème le cacao dans une terre chaude, humide et profonde. On fait plusieurs petits trous assez près les uns des autres, et l'on met dans chacun une amande qu'on place le gros bout en bas. Les plants paraissent vers le quinzième jour; à deux ans ils ont atteint la hauteur de trois pieds; on les transplante alors en les enlevant avec toute la terre qui couvre leur racine pivotante; on les plante en alignement, à dix-huit pieds l'un de l'autre, avec un échalas à chacun pour les supporter. Cet arbre étant le seul dans la nature qui redoute les rayons vivifians du soleil, on le place à l'ombre de bananiers et d'érythrines, qui le mettent à l'abri, et qui le garantissent du vent. Jusqu'à ce que les jeunes cacaoyers aient quatre pieds d'élévation, on ne leur laisse que la tige, on sarcle soigneusement le terrain, et l'on fait la chasse aux fourmis et à d'autres insectes qui leur nuisent.

Le cacaoyer est un arbre d'une taille moyenne, qui s'élève à peu près à la hauteur de nos cerisiers. L'écorce du tronc est de couleur cannelle plus ou moins foncée; le bois est blanc, poreux, cassant, et fort léger; les feuilles sont alternes et pétiolées, lancéolées, terminées en pointe, lisses, d'un vert brillant, pendantes, nerveuses et veineuses en dessous; les plus grandes ont neuf à dix pouces de longueur sur trois de largeur; elles se renouvellent sans cesse, de sorte que l'arbre n'en paraît jamais dépouillé. Les fleurs, réunies par petits faisceaux le long des tiges et des branches, naissent en grand nombre pendant toute l'année, mais particulièrement aux deux solstices. Les folioles du calice sont pâles en dehors, et rougeâtres en dedans; les pétales, de couleur de chair pâle; la plupart de ces fleurs avortent et tombent; celles qui restent produisent des fruits d'une forme presque semblable à celle d'un concombre, pointus à leur sommet, longs de six à huit pouces, larges de deux, revêtus d'une écorce raboteuse, qui est relevée, comme celle des melons, par une dixaine de côtes peu saillantes. Ces fruits, nommés cabosses dans les îles, deviennent d'un rouge foncé, et se couvrent de points jaunes lorsqu'ils sont mûrs. L'intérieur du fruit est divisé en cinq loges remplies d'une pulpe gélatineuse et acide, qui enveloppe des semences ou amandes un peu plus grosses qu'une olive, charnues, un peu violettes, lisses, et au nombre de vingt-cinq à quarante dans chaque

fruit. La peau qui les recouvre est très-amère; mais la pulpe qui les entoure, mise dans la bouche, la rafraîchit et étanche la soif. Le fruit, parvenu à sa maturité, est tantôt d'un rouge foncé parsemé de points jaunes, tantôt simplement jaune.

Le fruit est environ quatre mois à se former et à mûrir. On reconnaît qu'il est à son point de maturité lorsque l'on observe que le petit bouton qui le termine par en bas, est le seul endroit qui reste vert. Pour cueillir ces fruits, on les abat avec une fourche de bois, ou bien on les arrache avec la main; au bout de trois à quatre jours, et sur le lieu même, on casse les cosses ou fruits, on dégage les amandes du mucilage qui les enveloppe, puis on les transporte à la maison. On les y met dans des paniers ou des vaisseaux de bois faits exprès, qu'on a soin de bien couvrir, et on les y laisse suer pendant quatre ou cinq jours, avec la précaution de les retourner soir et matin. Durant ce temps elles deviennent d'un rouge obscur; après quoi on les fait bien sécher au soleil, et on les met dans des futailles ou des sacs pour les vendre. Plus les amandes de cacao sont fraîches, plus elles contiennent d'huile; c'est le fruit le plus oléagineux que la nature produise; il a le grand avantage de ne pas rancir, quelque vieux qu'il soit.

Une cacaoyère bien tenue produit considérablement; les plantes qui se cultivent dans les intervalles des pieds, remboursent les frais de sa plantation et de sa culture. Pour la maintenir en bon

état pendant vingt ou trente ans, il faut donner au terrain deux façons tous les ans après la récolte, et, autant qu'il est possible, avant les pluies; tailler le bout des branches quand il est sec, et couper tout près de l'arbre celles qui sont endommagées. Il convient aussi de ménager des rigoles le long des jeunes plantes pour les arroser durant les sécheresses. On est dans l'usage d'arrêter le cacaoyer à une certaine hauteur pour avoir plus de facilité à cueillir les fruits, et pour qu'il soit moins tourmenté par le vent.

La vanille est une plante parasite de la grosseur du doigt, que les Espagnols nomment *vexuco* ou *banilla*, et qui s'entortille comme le lierre autour des arbres. Elle produit des gousses vertes quand on les prend sur l'arbre, mais qui, étant séchées au soleil, avec le soin de les étendre pour les empêcher de s'ouvrir, deviennent à la fin dures et noires. Les Espagnols jettent dessus, par intervalles, du vin fort, après y avoir fait bouillir une des gousses coupée en plusieurs morceaux. La vanille croît particulièrement sur la côte méridionale de la Nouvelle-Espagne, et en d'autres endroits de la zone torride.

L'achiotl est la même graine que le roucou. Elle est de couleur rouge. On la réduit premièrement en pâte; ensuite, après l'avoir fait sécher, on en forme des boules rondes ou de petites briques.

C'est particulièrement avec les trois ingrédiens précédens que les Mexicains composaient la fa-

meuse liqueur à laquelle ils donnaient le nom que les Espagnols ont emprunté d'eux en adoptant le même usage, et qu'ils ont communiqué à toute l'Europe. On le croit formé du mot indien *atl* ou *atle*, qui signifie de l'eau, et du bruit ou du son que l'eau rend dans le vaisseau où l'on met le chocolat lorsqu'on le remue avec un moulinet pour le faire bouillonner en écume. Le principal ingrédient est le cacao.

Les Mexicains sont partagés sur les ingrédiens qui doivent entrer dans la composition du chocolat. Quelques-uns y mettent du poivre noir, que d'autres n'approuvent point, parce qu'il est chaud et sec, ou qu'ils ne donnent qu'à ceux qui ont besoin de secours pour la chaleur naturelle. Au lieu de ce poivre, ils y mettent ordinairement du poivre rouge et long, qu'on nomme *piment.* Ils y font entrer aussi du sucre blanc, de la cannelle, du girofle, de l'anis et des amandes communes, des noisettes, de la vanille, de l'eau de fleur d'orange, du musc, et ce qu'il faut d'achiotl pour lui donner la couleur d'une brique rouge ; mais la dose de ces ingrédiens est proportionnée au tempérament de ceux qui doivent en user.

Chacun consulte aujourd'hui son goût et son tempérament pour faire entrer plus ou moins de tous ces ingrédiens dans la composition du chocolat; mais les Américains n'y mettent encore que du cacao, de l'achiotl, du maïs, avec un peu de piment et d'anis. Ils broient le cacao et tout le reste

sur une large pierre qu'ils appellent *métatl,* et qui ne sert point à d'autre usage; mais avant cette opération, ils font sécher tout sur le feu, à l'exception de l'achiotl, en remuant incessamment la matière, dans la crainte qu'elle ne se brûle ou se noircisse : car trop desséchée, elle devient amère et perd sa force. La cannelle, le piment et l'anis sont broyés à part avant qu'on les mêle avec le cacao. Ensuite on recommence à piler le tout ensemble, avec un soin extrême de le réduire en poudre très-fine. L'achiotl y est mis par intervalles, broyé aussi, mais sans avoir été séché, afin que la matière en prenne plus aisément la couleur. Ils la mettent alors dans un vaisseau de terre, pour la délayer avec une juste quantité d'eau sur un fort petit feu, et cette seconde opération se fait avec une espèce de cuiller. Lorsque tout est bien mêlé, ce qu'ils connaissent à la qualité de la pâte, qui s'épaissit, ils en font des tablettes, s'ils n'aiment mieux la mettre dans des boîtes, où elle durcit en refroidissant.

La manière de boire le chocolat n'est pas la même parmi tous les Américains de la Nouvelle-Espagne. La plus commune est de faire chauffer l'eau et d'en remplir la moitié d'une grande tasse; d'y faire dissoudre une tablette ou plus, jusqu'à ce que l'eau soit bien épaissie; de remuer et de battre le tout, pour faire naître l'écume, et d'y remettre alors de l'eau pour achever de remplir la tasse. Gage, de qui l'on emprunte ce détail, assure qu'ayant employé

pendant douze ans cette préparation, il a joui d'une parfaite santé dans la Nouvelle-Espagne. Son usage était de prendre un verre de chocolat le matin, un autre deux heures avant le dîner, un autre encore deux heures après, et un quatrième vers le soir. S'il avait dessein de donner toute la soirée à l'étude, il en prenait encore un verre sur les sept ou huit heures; après quoi il bravait le sommeil et toute sorte d'appesantissement jusqu'à minuit. Au contraire, lorsqu'il manquait à prendre cette liqueur bienfaisante, aux mêmes heures, il sentait des faiblesses d'estomac, des maux et des défaillances de cœur.

Des voyageurs ont parlé du maguey des Mexicains, et l'ont cru différent du metl; mais ce sont deux noms donnés à l'agavé; le second est appliqué par les Mexicains à toutes les espèces de ce genre, que les Européens confondent quelquefois avec les aloës, parce que le port de ces plantes offre de la ressemblance. Gage, qui connaissait le pays par un long séjour, dit simplement que le metl croît aux environs de Mexico beaucoup mieux qu'ailleurs. Gemelli en parle sous le nom de maghey; on le plante, on le cultive comme les vignes en Europe. Ses feuilles longues, roides et charnues, servent à quantité d'usage; on en fait du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, des cordages. Elles sont armées d'une sorte d'épines si fortes et si aiguës, qu'on en fait une espèce de scie pour scier. Lorsqu'on arrache celles du cœur, la plante fournit chaque jor-

une liqueur aussi douce que le miel. En peu de temps elle prend la force de l'hydromel, et devient excellente pour diverses maladies. Les Américains y mêlent une racine qui la fait bouillir et fermenter comme le vin; aussi est-elle alors capable d'enivrer : elle se nomme *poulcré*. On en fait aussi du vinaigre, et une eau-de-vie très-forte; et ce n'est pas sans raison qu'on nomme la plante *vigne de l'Amérique*.

L'*atole*, nommé aussi *anate*, est l'arbre qui donne l'achiotl, dont on se sert, non-seulement pour le chocolat, mais aussi pour la composition d'une autre liqueur et pour la teinture. Il croît surtout aux environs de Guatimala. Il est connu ailleurs sous le nom de roucou. Nous le décrirons plus tard.

L'on a employé long-temps la cochenille, sans savoir ce qu'elle était. On la regardait comme le fruit d'une espèce de cactus, que par cette raison l'on appelait cochenillier; on en distinguait une espèce nommée la sylvestre. « Sa fleur, disent les anciens voyageurs, est jaune et son fruit rouge. Le fruit s'ouvre dans sa maturité; et comme il est plein de cette graine qui n'est pas moins rouge que lui, la moindre agitation suffit pour la faire tomber: les Indiens mettent une toile ou des plats sous l'arbre et le secouent. Huit ou dix de ces fruits ne produisent pas plus d'une once de graine. La teinture du sylvestre est presque égale en beauté à celle de la cochenille, et lui ressemble assez pour être

une source d'erreur ; cependant elle est beaucoup moins estimée. Les Espagnols ont affecté si longtemps de cacher la naissance du sylvestre et de la cochenille, que, jusqu'au temps de Dampier, personne n'en avait été bien instruit. Il reçut des notions exactes sur le sylvestre, d'un gentilhomme espagnol, dont il eut l'occasion de connaître la bonne foi, et qui avait passé plusieurs années dans les lieux où croît l'arbre qui le produit. »

Dampier apprit de cet Espagnol ce qu'on ignorait avant lui, c'est-à-dire, que la cochenille est un insecte qui s'engendre sur un arbrisseau armé d'épines et d'environ cinq pieds de haut. Ses fleurs sont petites et d'un rouge de sang. On le nomme nopal ; c'est au suc de cette plante que l'on attribue la couleur de la cochenille. Plus elle est jeune, plus elle convient à cet insecte ; il faut la renouveler de six ans en six ans.

La cochenille est un insecte très-petit et très-frêle ; les mâles ont des ailes, les femelles en sont dépourvues. On sème la cochenille sur le nopal, vers le 15 d'octobre. Cette opération consiste à placer sur les plantes, les femelles qui ont déjà quelques petits ; les Indiens les gardent sur des branches de nopal qu'ils portent dans leurs habitations à l'époque des pluies : elles feraient périr ces insectes, s'ils les laissaient dehors. Dans quelques cantons, ils restent dehors, où l'on a soin de les garantir des intempéries de l'air avec des nattes.

On place huit à dix femelles dans de petits nids faits de filasse, on les pose entre les feuilles des nopals, on les assujettit aux épines dont elles sont armées, et on a soin de tourner le fond du nid pour faire éclore promptement la petite famille. Il sort des nids un grand nombre de cochenilles (car chaque femelle en pond des milliers), qui ne sont pas plus grosses que la pointe d'une épingle, de couleur rouge, couvertes de poussière blanche. Les jeunes cochenilles se répandent promptement sur les feuilles, et ne tardent pas à s'y attacher. Quand elles se sont fixées, si leur trompe, qui est enfoncée dans la plante, vient à se rompre, elles périssent.

Les femelles vivent environ deux mois, les mâles la moitié moins : ils meurent après avoir fécondé les femelles; celles-ci périssent quand elles ont donné naissance à leurs petits.

Il y a par an six générations de ces insectes. L'on pourrait les recueillir toutes si les pluies ne dérangeaient et ne détruisaient leur postérité; mais l'on ne fait que trois récoltes par an : la première, vers le milieu de décembre; la dernière, en mai. Dans la première, on enlève les nids de dessus les nopals pour en retirer les mères qu'on y avait mises, et qui sont mortes. On attend, pour faire la seconde récolte, que les cochenilles commencent à faire leurs petits : pour faire cette opération, on se sert d'un couteau dont la pointe et le tranchant sont émoussés. Afin de ne pas endommager la plante,

on passe la lame du couteau entre l'écorce du nopal et les cochenilles pour les faire tomber dans un vase; ensuite on les fait sécher.

On se hâte de faire mourir ces insectes, car les mères, quoique détachées des plantes, peuvent encore vivre quelques jours, et faire leurs petits; ceux-ci se disperseraient, et ce serait autant de déduit sur le poids de la cochenille qui a été ramassée. Quelques Indiens mettent les cochenilles dans une corbeille, les plongent dans l'eau bouillante, puis les exposent au soleil pour qu'elles sèchent; d'autres les mettent dans un four chaud ou sur des plaques chauffées; mais il paraît que l'emploi de l'eau bouillante est la meilleure manière. C'est de ces différentes méthodes de faire mourir les cochenilles, que dépend la diversité de couleurs de celles que l'on apporte en Europe. Les cochenilles vivantes étant couvertes d'une poudre blanche, celles qu'on fait périr dans l'eau y perdent une partie de cette poudre, et paraissent d'un brun rouge; c'est la *renagrida* : celles que l'on étouffe dans les fours, conservent cette poudre; c'est la *jarpeoda* : celles que l'on fait mourir sur des plaques, deviennent noirâtres et comme épilées; c'est la *negra*.

Les mères mortes qui ont été tirées des nids posés sur les nopals, perdent plus de leur poids en séchant, que celles qui ont été prises vivantes et pleines de petits. En faisant sécher quatre livres des premières, on les réduit à une livre, et trois livres des autres ne perdent que les deux tiers à la

dessiccation. Quand les cochenilles sont desséchées, on peut les garder dans des coffres de bois pendant des siècles sans qu'elles se gâtent, et sans qu'elles perdent rien de leur propriété tinctoriale.

La cochenille sylvestre est moins grosse que la cochenille fine. Tout son corps, excepté le dessous du corselet, est couvert d'une matière cotonneuse, blanche, fine et visqueuse, et il est bordé de poils tout autour. Huit jours après qu'elle s'est fixée, les poils et la matière cotonneuse s'allongent et se collent sur la plante, de sorte que l'on croit y voir autant de petits flocons blancs qu'il y a d'insectes. On la cultive comme l'autre cochenille. Les Espagnols donnent le nom de *tuna* au cochenillier; on en voit de vastes plantations dans les provinces de Guatimala, Chiapa et Guaxaca.

Un arbre particulier à la Nouvelle-Espagne et au continent d'Amérique, et qui a été transplanté aux Philippines et dans les Antilles, est l'*agouacate* ou l'*avocatier*. Il ressemble au noyer, mais il est plus touffu et s'élève à plus de quarante pieds de hauteur. Il croît avec rapidité. C'est le *laurus persea* des botanistes. Son bois est tendre et blanchâtre. La figure de son fruit, que l'on nomme avocat, est celle d'une poire. Sa couleur est verte en dehors, verte et blanche en dedans, avec un gros noyau dans le centre. On le mange cuit ou cru en y joignant un peu de sel, parce qu'il est doux et huileux. D'autres y mêlent du sucre, du jus de citron et de la banane rôtie. Tous les voyageurs conviennent

que le goût en est délicieux, et que l'Europe n'a rien qu'on lui puisse comparer.

La *sapotille* tient le second rang pour le goût. On en distingue plusieurs sortes; le fruit est rond et revêtu d'une peau brunâtre plus ou moins crevassée. Avant sa maturité, il est verdâtre, d'un goût âcre et fort agréable; mais quand il est bien mûr, sa chair est d'un brun rougeâtre et d'une saveur délicieuse et très-rafraîchissante. Il contient dix pepins oblongs, aplatis et revêtus d'une écorce ligneuse, noire, dure et cassante, qui renferme une amande blanche très-amère. Ces fruits se mangent crus et sont servis sur toutes les tables. Gemelli lui donne la préférence pour le goût sur tous les fruits des régions chaudes. On en fait une conserve fort agréable, que les dames prennent plaisir à mâcher, et qui leur tient les dents nettes. Le sapotillier s'élève jusqu'à quarante pieds de haut. C'est un arbre fort droit, très-rameux, couvert d'une écorce rude, noirâtre, crevassée; le bois est blanc et sujet à se fendre. Les branches sont longues et pendantes, les feuilles poussent à l'extrémité des rameaux, lisses, luisantes, d'un vert foncé en dessus, et pâle en dessous, très-veinées, remplies d'un suc laiteux, gluant et âcre, pointues aux deux extrémités, disposées par bouquet au nombre de douze à quinze; les fleurs qui naissent au centre de ces bouquets sont en forme de cloche.

Le fruit que les Espagnols ont nommé *granadille* croît sur une plante grimpante, qui, s'entortillant

autour d'un arbre, le couvre tout-à-fait de ses feuilles. Il est de la grosseur d'un œuf, aussi uni, jaune et vert en dehors, blanchâtre en dedans, avec des pepins qui ressemblent beaucoup à ceux du raisin. Il joint à la douceur de son goût une charmante acidité, qui le fait aimer beaucoup des femmes. On croit distinguer dans la fleur tous les instrumens de la Passion, comme dans celle de la grenadille ordinaire.

Le *nuchtli*, dont on croit que la ville de Mexico avait tiré le nom de *tenuchtlitlan*, est le fruit de l'opuntia, espèce de cactus, et ressemble à la figue. Sa pulpe est rouge et douceâtre. Il se conserve long-temps. Sa principale qualité est de rafraîchir beaucoup; ce qui le fait rechercher avidement pendant l'été. Lorsqu'on en mange, il teint de couleur de sang la bouche, le linge et l'urine. Gage raconte que ces effets donnèrent de l'inquiétude aux premiers Espagnols. Ils avaient recours aux médecins pour arrêter le sang qu'ils croyaient perdre, et les remèdes qu'ils employaient à la guérison d'un mal imaginaire leur causaient de véritables maladies. La peau du nuchtli est épaisse et remplie de petites pointes; mais, en l'ouvrant jusqu'aux grains, on en tire aisément le fruit sans la rompre. Aujourd'hui, ajoute ce voyageur, les Espagnols se font un jeu de ce qui les a jetés long-temps dans une vive alarme. Il n'arrive point d'étranger auquel ils ne prennent plaisir à présenter des nuchtlis. Ils agitent aussi le fruit entier dans

une serviette. Les petites pointes, qui sont presque imperceptibles, s'y attachent sans être aperçues, et ceux qui emploient la serviette à s'essuyer la bouche, se trouvent tout d'un coup les lèvres collées et comme cousues, jusqu'à perdre le pouvoir de parler. Ils n'en ressentent aucune douleur; mais ce n'est qu'après s'être lavés et frottés long-temps qu'ils se délivrent de cet embarras.

On a donné dans la Nouvelle-Espagne le nom de *vigne* à un arbre qui porte une espèce de raisin, et qui a deux ou trois pieds de circonférence. Ailleurs on le nomme *raisinier*. Il s'élève à sept ou huit pieds; et de cette hauteur, il pousse quantité de branches dont les rameaux sont gros et épais. Ses feuilles ressemblent assez à celles du lierre; mais elles sont plus larges et plus fermées. Ses fleurs ont une odeur suave. Le fruit est de la grosseur ordinaire du raisin, et croît en grappes sur toutes les parties de l'arbre. Il devient noir en mûrissant, quoique intérieurement rougeâtre. Son goût est acide et agréable. Son noyau, fort gros, contient une amande amère et astringente, dont on fait usage en médecine. Le tronc et les branches font un bon bois de chauffage.

Les pins de la Nouvelle-Espagne sont d'une hauteur médiocre, et ne portent pour pignons qu'une espèce de cônes vides, qui croissent sur les bosses, les nœuds et les autres excroissances de l'arbre. Les feuilles de ce fruit en sortent comme enveloppées les unes dans les autres, jusqu'à ce qu'elles

s'élargissent vers la pointe : elles sont d'une bonne épaisseur, longues de dix à douze pouces, et si serrées, qu'elles retiennent l'eau de pluie. On a déjà remarqué que c'est une admirable ressource pour ceux qui sont pressés de la soif. Un couteau qu'on enfonce dans les feuilles en fait sortir l'eau de pluie, qu'on reçoit dans son chapeau, pour la boire.

Les provinces méridionales produisent en abondance un arbre auquel les Espagnols donnent le nom de *cèdre*, quoiqu'il ressemble peu à ceux du Mont-Liban. Labat est persuadé que c'est le même arbre qu'on appelle *acajou* dans les îles du Vent. En effet il s'en rapproche beaucoup. Il a reçu le nom de cèdrel. Ses feuilles sont pennées comme celles de l'acacia, et composées de folioles petites, longues et étroites, d'un vert pâle, minces, souples, frisées vers la pointe; lorsqu'on les froisse dans la main, elles rendent un suc onctueux d'une odeur aromatique. L'écorce de l'arbre est épaisse, rude, crevassée, grise, assez adhérente. Le cèdrel devient très-grand, surtout dans les terres arides, qu'il paraît aimer plus que les bonnes; et peut-être contribue-t-il beaucoup à leur sécheresse, en attirant toute la substance par ses racines, qu'il étend fort loin du tronc. On le vante pour toutes sortes d'usages : les Espagnols en font des poutres, des chevrons, des planches, des cloisons et des meubles. Les Américains n'en connaissent pas de meilleur pour construire des canots et des pirogues de toute sorte de grandeurs, capables de

porter beaucoup de monde et de faire de longs trajets; parce qu'étant léger et flottant sur l'eau, il est comme à l'épreuve du naufrage. On ne lui trouve d'autre défaut que de se fendre aisément; mais on y remédie en garnissant l'intérieur des canots, et en serrant les deux extrémités avec quelques bandes de fer. Son odeur est extrêmement agréable. Il passe aussi pour être incorruptible, ou du moins d'une très-longue durée; et l'on croit en trouver la cause dans un suc gommeux, très-âcre et très-amer, qui en éloigne les vers et les poux de bois, et qui communique de l'amertume jusqu'aux alimens qu'on fait cuire sur un feu de son bois. A l'égard de son odeur, elle ne se fait sentir que lorsqu'il est bien sec; et, comme le bois de Sainte-Lucie, il en jette une fort mauvaise et fort désagréable, jusqu'à ce qu'il ait perdu toute son humidité. Le tronc et les grosses branches du cèdrel jettent par intervalles des grumeaux d'une gomme claire, nette et transparente, qui durcit à l'air, et qu'on emploie aux mêmes usages que la gomme arabique. Peut-être en tirerait-on beaucoup plus par incision.

Le savonnier, ou l'arbre qui porte des fruits dont les noyaux frottés, produisent une écume excellente pour nettoyer les habits, croît abondamment dans le Mexique. Les coques exposées au soleil prennent un très-beau noir, et ne se fendent jamais : on les fait polir et percer pour en faire des grains de chapelets.

On doit nommer parmi les plantes de la Nouvelle-Espagne, le tabac, qui paraît avoir été découvert, pour la première fois, en 1520, dans la province d'Yucatan, et que les Espagnols y cultivent encore avec tant de succès, qu'ils en tirent une partie du tabac qu'on nomme *de la Havane*.

Avant l'arrivée des Espagnols, les Mexicains n'avaient point de jardins potagers : l'empereur même et les caciques, qui faisaient cultiver si soigneusement des fleurs dans les grands jardins dont on a donné la description, n'y entretenaient aucune sorte de légumes et de racines pour l'usage de leur table. Ils en recevaient de leurs vassaux une partie qui était comprise dans le tribut, le reste leur venait des marchés publics. Mais après le maïs, qui faisait la principale nourriture du pays, on mangeait beaucoup de racines et de légumes, qui se cultivaient généralement en plein champ, sans compter ce que la nature offrait d'elle-même dans un terrain où l'union continuelle de la chaleur et de l'humidité était extrêmement favorable à toutes ces productions.

Les divers auteurs qui ont décrit la Nouvelle-Espagne, conviennent que, de tous les pays du monde, il n'y en a point de plus riche en plantes, ni dans lequel toutes celles de l'Europe aient fructifié avec plus de perfection et d'abondance.

Peu de nations ont autant de goût que les Mexicains pour les fleurs : ils en font des bouquets fort galans et des couronnes qu'ils appellent *suchiles*.

On a vu que les jardins de l'empereur Montézuma offraient plus de mille figures humaines, artificiellement composées de feuilles et de fleurs. Cette passion s'est communiquée aux Espagnols, surtout dans les couvens et les monastères de tous les ordres. Gage parle avec admiration des agrémens de cette nature, qu'il trouva répandus dans plusieurs maisons de campagne, où les religieux qui se destinent à la mission des Philippines font un séjour de quelques mois, pour se disposer, par une vie douce, aux fatigues de leur entreprise; mais rien ne paraît approcher de la description qu'il fait du désert des Carmes, qui est à trois lieues au nord-ouest de Mexico. Ce lieu, dit-il, est d'une beauté d'autant plus étonnante, qu'il est situé sur une montagne au milieu de rochers. Les carmes, qui s'y sont bâti un magnifique couvent, ont fait faire, entre les rochers qui environnent le bâtiment, des caves ou des grottes en forme de petites chambres, qui servent de logemens à leurs ermites, et plusieurs chapelles ornées de statues et de peintures, avec des disciplines de fil-de-fer, des haires, des ceintures garnies de pointes, et d'autres instrumens de mortification, qui sont exposés à la vue du public, pour faire connaître l'austérité de leur vie. Ce sanctuaire de la pénitence est entouré de vergers et de jardins qui ont près d'une lieue de tour : on y trouve en plusieurs endroits des fontaines qui sortent des rochers, et dont l'eau est d'une fraîcheur qui, jointe à l'ombrage des arbres,

rend cet ermitage une des plus délicieuses retraites du monde. On ne s'y promène qu'entre les jasmins, les roses et les plus belles fleurs du pays : il n'y manque rien de ce qui peut satisfaire la vue ou l'odorat. Les ermites sont relevés chaque semaine, c'est-à-dire qu'après huit jours de solitude, ils retournent au couvent, pour faire place à ceux qui leur succèdent.

On met au premier rang des fleurs mexicaines, celles d'un arbre que les Espagnols ont nommé *floripondio*, et qui est le *datura arborea*. Elles sont un peu plus grandes que le lis, à peu près de la même forme, d'une blancheur éblouissante, avec de grandes étamines; leur odeur est charmante, surtout pendant la fraîcheur du matin. Ce bel arbre fleurit sans interruption pendant toute l'année.

Entre les arbres transplantés, ceux qui ont fructifié avec le plus d'abondance, sont les orangers, les limoniers et les citronniers; on en vit bientôt des forêts. Acosta, étant au Mexique, demanda d'où venaient tant d'orangers. On lui répondit que c'était l'effet du hasard, et que, les oranges étant tombées à terre où elles s'étaient pourries, leurs graines dispersées par les eaux et le vent, avaient germé d'elles-mêmes. Il ne visita aucune partie de la Nouvelle-Espagne, où les deux qualités dominantes du pays, qui sont la chaleur et l'humidité, n'aient multiplié ces arbres et leurs fruits avec le même succès : cependant ils ne croissent pas facilement dans les

montagnes. On les y transplante des vallées et des côtes maritimes.

Les figues, les pêches, les abricots, et les grenades mêmes, ne se sont pas ressentis moins avantageusement des bienfaits du climat : mais il n'en est pas de même des pommes et des poires, des prunes et des cerises ; soit que leur culture ait été négligée, ou que, dans une grande région dont la température est inégale, on n'ait pas assez distingué celle qui leur convient.

CHAPITRE VI.

Animaux. Minéraux. Montagnes.

Le principal ornement des Mexicains consistant dans les belles plumes qu'ils employaient non-seulement à se parer, mais à faire des étoffes et des tableaux, dont on a vanté mille fois la beauté, on ne regardera point comme une exagération dans les voyageurs ce qu'ils racontent de la beauté et de la variété des oiseaux de la Nouvelle-Espagne. Acosta déclare que l'Europe n'a rien qui en approche. Gemelli prononce que le reste de l'univers n'a rien qu'on puisse leur comparer.

On donne le premier rang au *sensoutlé*. Cet oiseau joint à l'eclat du plumage un chant si agréable, qu'on n'a pas cru pouvoir mieux le représenter que par son nom, qui signifie *cinq cents voix*. Il est un peu moins gros que la grive, et d'un cendré très-luisant, avec des taches blanches fort régulières aux ailes et à la queue.

On n'admire pas moins le beau noir qui fait la couleur du *gorion* que les agrémens de son ramage, surtout du mâle, qui est de la grosseur d'un moineau.

Le *cardinal* chante bien aussi, mais il est moins distingué par cette qualité que par la couleur éclatante de son plumage qui, ainsi que son bec, est

du plus beau rouge, et sa tête est ornée d'une très-belle huppe de la même couleur. Il est de la grosseur de l'alouette des bois. On le prend dans les parties tempérées de la Nouvelle-Espagne, et dans d'autres pays situés plus au nord. On en transporte souvent en Europe. On connaît aussi un autre oiseau un peu plus petit, qui est de la même couleur, mais qui ne chante jamais.

Le *tigrillo* chante à merveille; son plumage, comme tigré, ne manque pas d'agrément. Il est de la grosseur d'une grive.

Le *cuirlacoche* a les ailes brunes et les yeux rouges; il est aussi grand que le sensoutlé, mais il a le bec plus long. Lorsqu'on le garde en cage, on est obligé d'y mettre une pierre ponce, afin qu'il puisse y limer son bec, dont la longueur l'empêcherait de manger.

Entre les alouettes des bois il s'en trouve de jaunes et noires, qui suspendent leurs nids avec des crins tissus en forme de bourse. Elles chantent bien.

On distingue plusieurs belles espèces de perroquets. Les *caterinillas* ont le plumage entièrement vert. Les *loros* l'ont vert aussi, à l'exception de la tête et de l'extrémité des ailes, qui sont d'un beau jaune. Les *periccos* sont de la même couleur, et n'ont que la grosseur d'une grive. Les *guavamayas* ont celle d'un pigeon, et sont d'une parfaite beauté. Leur couleur est un mélange de plumes incarnates, vertes et jaunes, avec une très-belle queue de la longueur de celle du faisan; mais ils n'apprennent point à parler.

On voit au Mexique deux espèces de faisans, ou plutôt de hocco : l'une, qui se nomme *grittone*, a la queue et les ailes noires, et le reste du corps brun; l'autre, nommée *réale*, est d'une couleur plus claire, relevée par une espèce de couronne qu'elle a sur la tête.

L'oiseau que les Mexicains nomment *vicicili* est l'oiseau-mouche, que Gomara décrit ainsi : « Il n'a pas le corps plus gros qu'une guêpe; son bec est long et très-délié; il se nourrit de la rosée et de l'odeur des fleurs, en voltigeant sans jamais se reposer; son plumage est une espèce de duvet, mais varié de différentes couleurs qui le rendent fort agréable. Les Américains l'estiment beaucoup, surtout celui du cou et de l'estomac, qu'ils mettent en œuvre avec l'or. Le vicicili meurt, ou plutôt s'endort au mois d'octobre, sur quelque branche à laquelle il demeure attaché par les pieds jusqu'au mois d'avril, principale saison des fleurs. Il se réveille alors, et de là vient son nom, qui signifie *ressuscité*. »

Le *cozquauhtli*, qui se nomme vulgairement *aure*, est un grand oiseau, fort commun dans toute la Nouvelle-Espagne, et de la grosseur d'une poule-d'Inde. Tout le plumage de son corps est noir, à l'exception du cou et de la poitrine, où il tire sur le rouge; ses ailes sont noires vers la jointure, et tout le reste est mêlé de couleur de cendre, de jaune et de pourpre; il a les ongles fort crochus, le bec des vautours, noir à l'extrémité, les narines

fort épaisses, la prunelle des yeux jaune, les paupières rougeâtres, le front couleur de sang et sillonné de rides, qu'il ouvre et qu'il resserre à son gré, et sur lesquelles flottent quelques poils crêpus; sa queue, qui est celle de l'aigle, est moitié noire et moitié cendrée; il se nourrit de serpens, de lézards et d'excrémens humains; il vole presque continuellement, avec une force qui le fait résister au vent le plus impétueux; sa chair ne peut être mangée, et jette une odeur fort puante.

Les bois et les campagnes du Mexique sont remplis de dindons sauvages, qu'on tue facilement pendant le clair de lune, lorsqu'ils sont perchés sur les arbres où ils passent la nuit. S'il en tombe un, on ne doit pas craindre que le bruit de l'arme à feu fasse partir les autres.

On compte diverses sortes de grives, les unes noires, et si familières, qu'elles entrent dans les maisons : d'autres ont les ailes rouges; d'autres, la tête et l'estomac jaunes : leur chair se mange, sans être aussi fine que celle des nôtres.

Le Mexique a son pivert, qui n'est pas plus grand que la tourterelle, mais qui a le bec aussi long que le corps : son plumage est entièrement noir, à l'exception de la gorge, où il est jaune.

Le *guachichil*, dont le nom signifie *suce-fleur*, est un petit oiseau qu'on voit sans cesse en mouvement autour des fleurs, et qui vit de leur suc. On prétend que, pour dormir, il se tient par le bec entre les petites branches de quelque arbre. Les

Américains emploient ses plumes à leurs plus beaux ouvrages; cet oiseau est un colibri, de même que le *bourdonnant* de Dampier, qui a le plumage fort joli, le bec noir et fort délié, les jambes et les pieds d'une extrême délicatesse; sa grosseur est celle d'un hanneton : dans son vol, il ne bat point des ailes, mais, les tenant toujours étendues, il se meut avec beaucoup de vitesse, sans cesser jamais de faire entendre une sorte de bourdonnement. On ne le voit qu'au milieu des fleurs et des fruits, voltigeant alentour, et paraissant les examiner sous toutes leurs faces; quelquefois il y pose un pied ou tous les deux, se retire tout d'un coup, et y revient avec la même légèreté; chaque fleur l'arrête ainsi pendant cinq ou six minutes. On en distingue deux ou trois espèces, dont les unes sont plus grosses que les autres, et n'ont pas le même plumage; mais elles sont toutes fort petites : la plus grosse est noirâtre.

On nomme *suttiles* une espèce de corneilles qui sont de la grosseur d'un pigeon; leur plumage est noirâtre, mais le bout des ailes et le bec tirent sur le jaune : elles ont une manière extraordinaire de bâtir leurs nids; ils sont suspendus aux branches des plus grands arbres, et même à l'extrémité des plus hautes et de celles qui s'écartent le plus du tronc. Ce qu'ils ont d'étrange, c'est qu'on les voit toujours à deux ou trois pieds de la branche à laquelle ils sont suspendus, et qu'ils ont la figure d'un saladier rempli de foin : les fils qui attachent

le nid à la branche, et le nid même, sont composés d'une herbe longue, fort adroitement entrelacée, et déliés proche de la branche, mais plus gros vers le nid. On aperçoit à côté du nid un trou qui sert d'entrée à l'oiseau, et le même arbre offre quelquefois vingt ou trente de ces nids suspendus, qui forment un spectacle fort agréable.

Les corneilles carnassières sont noirâtres, à peu près de la grosseur de nos corbeaux; elles ont la tête sans plumes, et le cou si chauve et si rouge, qu'en les voyant pour la première fois, on les prend pour des dindons. Les Espagnols du pays défendent aux habitans, sous de grosses peines, de tirer les corneilles, parce qu'ils les croient utiles à garantir l'air de l'infection des charognes. Quoique les Anglais, qui viennent couper du bois à Campêche, ne croient pas devoir beaucoup de soumission à cette loi, ils ne laissent pas de s'y assujettir par un sentiment de superstition qui leur fait regarder la mort d'une corneille comme le présage de quelque désastre.

L'oiseau qu'on nomme *tout-bec* tire ce nom de la grosseur de son bec, qui est aussi gros que le reste du corps.

Le faucon pêcheur ressemble, par la figure et la couleur, à nos plus petits faucons; il en a le bec et les serres. On le trouve ordinairement perché sur le tronc des arbres, ou sur les branches sèches qui tombent sur l'eau, près de la mer ou des rivières. Dès qu'il aperçoit quelque poisson, il y

vole à fleur d'eau, il l'enfile avec ses griffes, et l'élève aussitôt en l'air, sans toucher l'eau de ses ailes. Il n'avale pas le poisson entier, comme d'autres oiseaux qui en vivent, mais il le déchire de son bec pour le manger en morceaux.

La *boubie* ou le fou est un oiseau aquatique, un peu moins gros qu'une poule, et d'un gris clair. C'est un oiseau fort stupide, et qui s'écarte à peine du chemin par lequel il voit venir les hommes. Du côté du grand Océan, il pose son nid à terre, et dans la mer des Antilles, il le place sûr des arbres. Sa chair est noire, et plaît à ceux qui aiment le poisson, parce qu'elle en a le goût.

Le *guerrier* ou la frégate, autre oiseau aquatique, est de la grosseur d'un milan, auquel il ressemble aussi par la forme; mais il est noir, à l'exception du cou qu'il a rouge : il vit de poisson. Dampier rapporte des particularités singulières des boubies et des guerriers : « Je remarquai, dit-il, que les guerriers et les boubies laissaient toujours des gardes auprès de leurs petits, surtout dans les temps où les vieux allaient faire leurs provisions en mer. On voyait un assez grand nombre de guerriers malades ou estropiés, qui paraissaient hors d'état d'aller chercher de quoi se nourrir. J'en vis un jour plus de vingt sur une des îles Alcranes, le long de la côte d'Yucatan, qui faisaient de temps en temps des sorties en plate campagne pour enlever du butin; mais ils se retiraient presque aussitôt. Celui qui surprenait une jeune bou-

bie sans garde lui donnait d'abord un grand coup de bec sur le dos, pour lui faire rendre gorge; ce qu'elle faisait à l'instant. Elle rendait quelquefois un poisson ou deux, de la grosseur du poignet, et le vieux guerrier l'avalait encore plus vite. Les guerriers vigoureux jouent le même tour aux vieilles boubies qu'ils trouvent en mer. J'en vis un moi-même qui vola droit contre une boubie, et qui, d'un coup de bec, lui fit rendre un poisson qu'elle venait d'avaler. Le guerrier fondit si rapidement dessus, qu'il s'en saisit en l'air avant qu'il fût tombé dans l'eau. »

Ximénès décrit un oiseau du Mexique qu'il appelle *monstrueux,* de la grandeur du plus gros dindon, et presque de la même forme; son plumage est blanc, moucheté de quelques petites taches noires; il a le bec d'un épervier, mais plus aigu; il vit de proie sur mer et sur terre : son pied gauche ressemble à celui de l'oie, et lui sert à nager; du pied droit, qui est semblable à celui du faucon, il tient sa proie dans l'eau comme dans les airs. Ximénès a bien l'air d'avoir voulu s'amuser aux dépens de ses lecteurs, ou bien il a été dupe de sa crédulité.

Acosta distingue avec raison, dans la Nouvelle-Espagne, les animaux quadrupèdes que les Européens y ont apportés, et ceux qui sont propres au pays: les premiers sont les bœufs, les moutons, les chèvres, les porcs, les chevaux, les ânes, les chiens et les chats. Ils s'y sont multipliés, ajoute-

t-il, avec une facilité qui cause réellement de l'admiration : on voit des particuliers qui possèdent jusqu'à cent mille moutons, qu'ils trouvent à nourrir sans peine, en les envoyant dans des pâtis communs, où chacun a la liberté de faire paître ses troupeaux. Les laines seraient une richesse pour le pays, si la qualité des herbes, qui sont fort hautes et souvent trop dures, ne rendait cet avantage presque inutile; on l'a même négligé long-temps, jusqu'à laisser gâter toutes les laines qui paraissaient trop sèches et trop grossières pour être employées; mais à la fin, quelques Espagnols ont trouvé l'art d'en fabriquer des draps et des couvertures qui ne servent néanmoins qu'aux Mexicains, et qui n'empêchent pas que les draps d'Espagne ne se vendent fort cher. Ainsi, la principale utilité qu'on tire de ces troupeaux innombrables, est d'en avoir à vil prix la chair, le lait et le fromage.

Les vaches et les bœufs ne se sont pas moins multipliés, et rapportent plus d'avantages à la Nouvelle-Espagne. On profite, comme en Europe, du lait, de la chair, et des veaux des vaches domestiques, tandis qu'on emploie les bœufs au travail. Les montagnes et les forêts sont remplies de vaches sauvages. On les rencontre quelquefois par milliers dans les campagnes; les Espagnols ne leur font la guerre que pour leurs peaux. Ceux qui se plaisent à cette chasse, ou qui s'en font un métier, ont des chevaux dressés exprès, qui s'avancent ou reculent

avec tant d'intelligence, que le cavalier n'a pas d'embarras à les conduire. Ils ont pour arme un croissant de fer, dont le tranchant est fort aigu, qui a six ou sept pouces d'une extrémité à l'autre, et qui est fixé par une douille, au bout d'une hampe de quatorze ou quinze pieds de long : le chasseur en pose le bout sur la tête de son cheval, le fer en avant, et court après la bête. S'il la joint, il lui enfonce son fer au-dessus du jarret, dont il tâche de couper les ligamens; son cheval fait aussitôt un détour à gauche, pour éviter l'animal furieux, qui ne manque point, lorsqu'il se sent blessé, de courir sur lui de toute sa force : si les ligamens ne sont pas tout-à-fait coupés, il les rompt bientôt à force d'agiter sa jambe; ou bien s'il continue de courir sur son ennemi, ce n'est plus qu'en boitant. Le chasseur, après s'être éloigné au grand galop, se rapproche à petits pas, et, de son fer, frappe le taureau sur une des jambes de devant : ce coup le renverse; alors, le chasseur descend, tire un grand couteau fort pointu dont les hommes de cette profession sont toujours armés, et dont ils se servent avec beaucoup d'adresse : un seul coup sur la nuque, un peu au-dessous des cornes, abat la tête du bœuf. Le vainqueur remonte ensuite à cheval, et va chercher une autre proie, pendant que les écorcheurs, dont il est toujours suivi, dépouillent celle qu'il leur laisse. L'oreille droite du cheval qui sert à cette chasse est ordinairement abattue, ce qui vient de la pesanteur de la lance qu'on tient long-

temps sur sa tête : et cette marque sert à faire connaître les chevaux bien exercés.

La guerre continuelle que l'on fait à ces animaux les a rendus si féroces, qu'il y a du danger, pour un homme seul, à les tirer dans les savanes. Les vieux taureaux qui ont déjà reçu des blessures n'attendent pas toujours qu'ils soient attaqués pour se précipiter sur leurs ennemis. Lorsqu'on approche d'un troupeau, toutes les bêtes qui le composent se rangent comme en bataille, et se tiennent sur la défensive; les vieux taureaux sont à la tête, les vaches viennent ensuite, et le jeune bétail est à la queue : si l'on tourne à droite ou à gauche, pour donner sur l'arrière-garde, les taureaux ne manquent pas de tourner en même temps, et de faire face aux chasseurs. Aussi ne les attaque-t-on presque jamais en troupes : on les observe du bord d'un bois pour surprendre ceux qui s'écartent dans les savanes. Les cuirs, qu'on transporte en Europe, font une des plus grandes richesses de la Nouvelle-Espagne.

Les chèvres, qui sont aussi en fort grand nombre, fournissent non-seulement du lait et des cabris, mais un fort bon suif, dont on fait plus d'usage que de l'huile pour s'éclairer, et pour la préparation du maroquin dont on fabrique des chaussures.

Le climat s'est trouvé si propre aux chevaux, qu'outre l'avantage d'une nombreuse propagation, la plupart des provinces en ont d'aussi bonne race que l'Espagne. On s'en sert communément pour voyager, et l'on n'emploie que des mulets

pour le transport des marchandises et du bagage.

Il se trouve aussi des chevaux sauvages dans la Nouvelle-Espagne, de même que dans les pays situés au nord et occupés encore par des Indiens indépendans : l'on en voit quelquefois courir des troupes de cinq cents. Lorsqu'ils découvrent un homme à quelque distance, un d'entre eux se détache, s'approche, se met à souffler des naseaux, et prend ensuite une autre route en courant de toute sa force : à l'instant tous les autres le suivent. Quoique ces animaux soient de la même race que les chevaux domestiques, ils ont dégénéré dans les forêts et les savanes qu'ils habitent ; la plupart ont la tête fort grosse et les jambes raboteuses, les oreilles et le cou longs. Ils sont d'ailleurs assez propres au travail, et s'apprivoisent facilement. Pour les prendre, on tend des lacs de cordes sur les routes qu'ils fréquentent. Ils viennent toujours donner dans les embûches ; mais ils s'étranglent quelquefois lorsqu'ils sont arrêtés par le cou. Aussitôt qu'on les a pris, on les attache au tronc d'un arbre, et on les y laisse deux jours sans boire et sans manger. Dès le troisième, à la vue de la nourriture qu'on leur présente, ils deviennent aussi doux que s'ils avaient toujours vécu parmi les hommes. On raconte même que ceux qu'on a lâchés, après les avoir nourris pendant plusieurs jours, sont revenus ensuite dans les mêmes lieux ; ils ont reconnu leurs maîtres, et, venant les flairer, ils se sont laissé reprendre.

On voit dans la Nouvelle-Espagne, comme au Pérou et dans Espagnola, quantité de chiens sauvages, dont on attribue l'origine à ceux qui ont quitté leurs maîtres et se sont égarés dans les bois. Ils marchent en troupes, et la plupart ressemblent à nos levriers. Quoique extrêmement voraces, ils manquent de hardiesse ou de force pour attaquer les chevaux et les vaches; mais ils mangent les veaux et les poulains. Un sanglier même les effraie peu.

Passons maintenant aux animaux qui se trouvaient dans la Nouvelle-Espagne avant l'arrivée des conquérans.

Le cougouar, ayant quelques traits de ressemblance avec le lion de l'ancien continent, reçut le nom de ce fier animal; mais il en diffère surtout parce qu'il est dépourvu de crinière; l'extrémité de sa queue n'a pas de flocon de poil. Enfin il est plus petit et n'a ni sa bravoure ni son audace. Il a près de quatre pieds de longueur, sa hauteur est de plus de deux pieds. Sa couleur est d'un fauve sale, les parties inférieures sont plus pâles. Il est extrêmement défiant, n'ose attaquer que les petits animaux, et n'est guère plus dangereux que le chat sauvage, dont il a presque les mœurs. Il se tient de préférence dans les lieux remplis de broussailles, et monte fréquemment aux arbres, d'où il descend, dit-on, d'un seul saut. Il tue beaucoup plus d'animaux qu'il n'en mange, uniquement pour lécher leur sang. Il ne cherche pas à faire de mal à l'homme, ne poursuit ni les bœufs ni les chevaux, et ne se

hasarde qu'avec les jeunes poulains, les génisses, les moutons. Pris jeune et châtré, il devient aussi doux qu'un chien. On le trouve dans toutes les parties chaudes et tempérées de l'Amérique.

Puisque l'on donnait un lion à l'Amérique, on devait aussi lui attribuer un tigre : le jaguar en reçut le nom ; mais on aurait dû plutôt lui appliquer celui de panthère, puisque sa peau est mouchetée et non rayée. La longueur de son corps est à peu près de quatre pieds, la hauteur de deux pieds et demi. Tout le dessus de son corps est fauve, nuancé sur la tête, le cou et les jambes, de taches noires, pleines et irrégulières, et notablement plus grandes aux jambes. Cet animal n'est pas aussi timide ni aussi indolent que quelques voyageurs l'ont écrit ; il se jette sur tous les chiens qu'il rencontre, bien loin d'en avoir peur. Il fait beaucoup de dégâts dans les troupeaux ; il est même dangereux pour l'homme dans des lieux écartés. Mais lorsqu'il n'est pas poussé par une faim violente, il est d'une défiance extrême, et n'attaque sa proie que par surprise, et surtout la nuit. Sa force est prodigieuse ; il peut emporter un cheval, et, chargé de cette proie, traverser à la nage une rivière large et profonde. Il habite les lieux couverts et les grandes forêts, et se cache dans les cavernes. Il n'est pas effrayé par le feu, car plus d'une fois on l'a vu attaquer des Indiens assis autour de grands brasiers. Lorsqu'une troupe d'animaux ou plusieurs hommes passent à sa portée, c'est toujours sur le dernier

qu'il s'élance. On a prétendu ridiculement qu'il porte une haine particulière aux naturels du pays, et qu'au milieu de plusieurs Espagnols, il choisit toujours un Américain pour le dévorer. Il habite les mêmes pays que le cougouar. On a vainement essayé de l'apprivoiser.

Les ours ont la figure et la férocité des nôtres; leur poil est d'un beau noir. On en rencontre peu; ils se terrissent, et ne cherchent leur proie que pendant la nuit.

Les Mexicains nomment *sainos*, le pecari-tajassu, qui se rapproche beaucoup du cochon, mais qui est moins gros, et en diffère encore plus par une propriété fort étrange, qui est d'avoir sur le dos une ouverture glanduleuse, qui laisse continuellement couler une humeur fétide; mais ce n'est pas le nombril de cet animal comme les anciens voyageurs l'ont cru. Les tajassus vont en troupes dans les bois. Leurs dents sont tranchantes, et les rendent d'autant plus terribles, que s'ils sont en grand nombre et qu'on les attaque, ils se jettent sur les chasseurs. Quand pour éviter leur fureur on est obligé de monter sur des arbres, ces bêtes accourent, mordent le tronc, et, les yeux étincelans, menacent leur ennemi. Ils semblent aussi vouloir ranimer par leur grognement et leur frottement, ceux que les balles ont atteints. Ce n'est qu'après plusieurs heures même d'un feu continuel, que l'on parvient à leur faire abandonner le champ de bataille. Leur chair est excellente; mais si l'on ne prend soin de

leur couper l'ouverture qu'ils ont sur l'épine du dos, elle contracte un goût si désagréable qu'il est presque impossible d'en manger.

La zorille ou conepatl a reçu le nom de renard. Ces animaux ont le poil blanc et noir, et la queue très-belle. Lorsqu'ils sont poursuivis, ils s'arrêtent après avoir un peu couru; et pour leur défense, ils rendent une urine si puante, qu'elle empoisonne l'air dans l'espace de cent pas. S'il en tombe sur un habit, on est forcé de l'ensevelir long-temps sous terre pour en dissiper la puanteur.

Le loup du Mexique est de la taille du nôtre; il lui ressemble aussi par la couleur et les habitudes: il a seulement la tête plus grosse. Son nom mexicain est *xoloitzcuintli* ou *cuetlatli*; il fréquente les contrées les plus chaudes, se jette sur le bétail et quelquefois même sur les hommes.

Le fourmilier ne se trouve pas dans la Nouvelle-Espagne. Quoi qu'en aient dit quelques auteurs, cet animal est particulier aux pays chauds situés au sud de l'isthme de Panama.

Les chats-tigres de la province de l'Yucatan, dont il est question dans quelques relations, sont sans doute des jaguars.

Les Espagnols ont nommé le lama *carnero de terra*, c'est-à-dire mouton de terre. Nous décrirons cet animal quand nous traiterons de ceux de l'Amérique méridionale, car on ne le voit pas dans la Nouvelle-Espagne.

Le mazame est une espèce de cerf qui a les bois

courbés en avant, rugueux à la partie inférieure, et longs de neuf à dix pouces; il habite en grandes troupes les champs, et ne va que très-rarement dans les bois. Il se distingue par une grande légèreté. Lorsqu'il est vivement poursuivi, il répand une très-mauvaise odeur. Il a quatre pieds de long et deux pieds de haut. Son poil est court, serré, d'un bai rougeâtre. Les petits, en naissant, ont des taches blanches.

Hernandez, à qui l'on doit un très-bon ouvrage sur l'histoire naturelle du Mexique, parlé aussi du quatlamazame, autre espèce de cerf dont les bois, fortement courbés en avant, s'écartent en dehors, se rapprochent par leurs extrémités, et s'élargissent en une sorte de palme. Il a près de six pieds de long et plus de quatre de haut. La longueur de son bois est de vingt pouces. Sa couleur est d'un rouge-bai. Il habite de préférence les lieux baignés et marécageux.

Parmi les autres animaux indigènes du Mexique, on remarque le coendou, qui ressemble au porc-épic, mais dont les piquans sont moins longs; le cayopollin, espèce de didelphe; l'écureuil strié, et une autre espèce particulière à ce pays. Le bison et le bœuf musqué errent en troupeaux nombreux dans le Nouveau-Mexique et la Californie, où l'on voit aussi des élans. On ne connaît encore qu'imparfaitement de grands animaux qui habitent les montagnes de cette province, qui par leur forme et leurs mœurs se rapprochent du mouflon de la

Sardaigne, et que les Espagnols appellent moutons sauvages (*carneros cimarones*). Ils sautent comme le bouquetin, la tête en bas; leurs cornes sont recourbées sur elles-mêmes en spirales. Ils diffèrent essentiellement des chèvres sauvages qui sont d'un blanc cendré, d'une taille beaucoup plus grande, et propres à la nouvelle Californie. Celles-ci sont peut-être des antilopes, et désignées dans le pays par le nom de *berendos;* elles ont, comme les chamois, des cornes recourbées en arrière.

Les Mexicains avaient des chiens muets, nommés *techichi*, dont ils mangeaient la chair. On dit que l'espèce en est détruite. L'*itzicuinte-potzoli* est un autre chien assez imparfaitement décrit, qui se distingue par une queue courte et une grosse bosse sur le dos.

Dans les provinces voisines de l'isthme de Panama, les singes sont très-communs; il en a déjà été question.

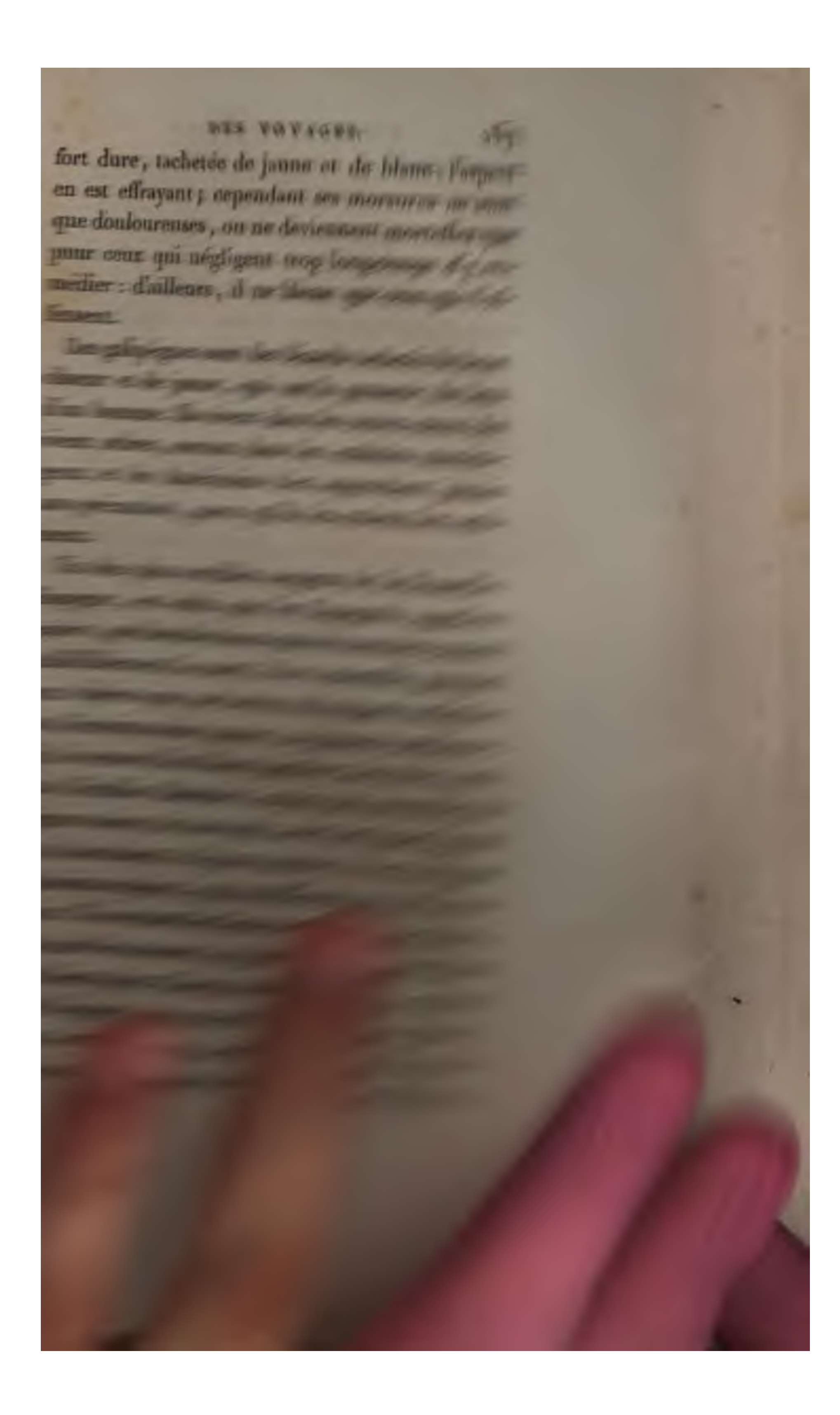
Les serpens sont en si grand nombre au Mexique, et distingués par tant de noms différens, que, pour éviter une multitude de mots barbares qu'il y a peu d'utilité à recueillir, on prend, avec quelques voyageurs, le parti de les diviser en quatre espèces principales, qui sont les jaunes, les verts, les bruns, et ceux qui sont mêlés de quelques taches blanches et jaunes. Les premiers sont ordinairement aussi gros que la partie inférieure de la jambe humaine, et longs de six ou sept pieds. Ils sont lâches et si paresseux, qu'ils ne s'éloignent

guère du même lieu, lorsqu'ils peuvent y vivre de lézards, de guanos et d'autres animaux qui passent dans leur retraite. Cependant la faim les fait quelquefois monter sur les arbres, pour surprendre les gros oiseaux et d'autres bêtes qui s'y retirent. On assure que, dans cette situation, ils ont la force d'arrêter une vache qui s'approche de l'arbre, et que, s'entortillant tout à la fois autour d'une branche et d'une des deux cornes, ils se rendent maîtres de leur proie. Ils sont si peu venimeux, qu'on en mange la chair.

Les serpens verts n'ont qu'environ la grosseur du pouce, quoiqu'ils aient quatre ou cinq pieds de long. Leur dos est d'un vert fort vif; mais la couleur du ventre tire un peu sur le jaune. Ils se logent entre les feuilles vertes des buissons, où ils vivent des petits oiseaux qui viennent s'y percher. Ils sont extrêmement venimeux.

Le serpent brun est un peu plus gros que le vert, mais il n'a pas plus d'un pied et demi ou deux pieds de long. Il doit être peu dangereux, puisqu'on ne s'étonne point de le voir entrer dans les maisons, et qu'on ne s'attache pas même à le tuer. Il fait la guerre aux souris, qu'il prend avec beaucoup d'adresse.

Il n'y a point de serpens tachetés de jau[illegible] soient redoutables aux Mexicains. Le [illegible] une espèce de lézard, [illegible] de près d'[illegible]; mais sa queue fait la [illegible] grande par[illegible] longueur. Il a la lar[illegible] rouge a[illegible] peau



fort dure, tachetée de jaune et de blanc; l'aspect en est effrayant; cependant ses morsures ne sont que douloureuses, ou ne deviennent mortelles que pour ceux qui négligent trop [illegible] remédier : d'ailleurs, il [illegible]

[illegible]

et font entendre un bruit lorsqu'il se remue : ses yeux sont noirs et d'une moyenne grandeur ; à la mâchoire supérieure, il a deux crocs à venin, et cinq autres dents de chaque côté des mâchoires. Ceux qui sont mordus de ce terrible animal éprouvent de cruels tourmens, et meurent dans les vingt-quatre heures. Lorsqu'il est irrité, il secoue violemment ses sonnettes, qui font alors beaucoup de bruit. On prétend que la province de Panuco a les plus gros serpens de cette espèce, et que les Américains en mangent la chair après en avoir ôté le poison.

Le canton d'Yzalcos, dans la province de Guatimala, produit des scorpions et des crapauds énormes. Ces derniers sautent comme des oiseaux sur les branches des arbres, où ils font un étrange bruit dans les temps pluvieux.

On voit dans plusieurs provinces une sorte d'araignées dont le corps est de la grosseur du poing, et dont les jambes sont aussi déliées que celles des araignées de l'Europe ; elles ont deux cornes longues d'un pouce et demi, d'une grosseur proportionnée, noires, polies et fort pointues. On garde toujours ces dents, lorsqu'on tue les araignées ; quelques-uns les portent dans leur sac à tabac, pour nettoyer leurs pipes ; d'autres s'en nettoient les dents, dont on prétend qu'elles guérissent la douleur. Le dos de ces insectes est couvert d'un duvet jaunâtre et fort doux. On n'a point constaté s'ils étaient venimeux ou non.

Quoique les parties de la Nouvelle-Espagne qui regardent la mer des Antilles soient souvent exposées aux inondations, elles sont remplies de diverses sortes de fourmis. La piqûre des grosses fourmis noires est presque aussi dangereuse que celle des scorpions; et les petites fourmis noires ne sont guère moins nuisibles : leurs serres percent comme le fer : elles sont en si grand nombre sur les arbres, qu'on s'en trouve quelquefois couvert avant qu'on les ait aperçues; mais elles piquent rarement sans être offensées. Dans les provinces méridionales, c'est sur les grands arbres qu'elles font leurs nids, entre le tronc et les branches. Elles y passent l'hiver, c'est-à-dire la saison pluvieuse, avec leurs œufs, qu'elles conservent soigneusement. Les Espagnols font beaucoup de cas de ces œufs pour nourrir leurs poules. Pendant la saison sèche, elles se répandent dans tous les lieux qui ont des arbres, et jamais on n'en voit dans les savanes. Les bois sont alors remplis de leurs sentiers, qui sont aussi battus que nos grands chemins, et larges de trois ou quatre pouces. Elles partent fort légères, mais elles reviennent chargées de pesans fardeaux, tous de la même matière et d'une égale grosseur. On ne leur a jamais vu porter que des monceaux de feuilles vertes, si gros, qu'à peine voit-on l'insecte par-dessous. Cependant elles marchent fort vite sur une fort longue file, et comme empressées à se devancer mutuellement.

On distingue une autre espèce de grosses fourmis

noires, qui ont les jambes longues et qui marchent en troupes. Elles paraissent occupées d'un objet commun, qu'elles cherchent avec les mêmes mouvemens et la même inquiétude; ce qui ne les empêche point de suivre régulièrement leurs chefs. Elles n'ont pas de sentiers battus, et leur marche est comme incertaine. Dans l'Yucatan, où elles sont en fort grand nombre, on en voit quelquefois entrer des bandes entières dans les cabanes, où elles s'arrêtent à fureter et à piller jusqu'à la nuit. L'habitude où l'on est de les voir partir avant la fin du jour, rend les habitans tranquilles, sans compter qu'il serait difficile de les chasser. Dampier en vit des bandes si nombreuses, que, malgré la vitesse de leur marche, elles employaient deux ou trois heures à passer.

Les abeilles ne s'écartent guère des bois, où elles se nichent dans le creux des arbres; cependant les Américains ont trouvé le moyen d'en apprivoiser une espèce, en creusant des troncs d'arbres pour leur servir de ruches. Ils posent sur un ais l'un des bouts de ce tronc, après l'avoir scié également, et laissent, pour l'entrée et la sortie des abeilles, un trou à l'extrémité supérieure, qu'ils couvrent d'un autre ais. Ces abeilles privées ressemblent aux nôtres, avec cette seule différence qu'elles sont d'une couleur plus brune, et que leur aiguillon n'est pas assez fort pour percer la peau d'un homme. Elles ne s'en jettent pas avec moins de furie sur ceux qui les inquiètent, mais leur piqûre n'est qu'un

chatouillement dont il ne reste aucune trace : elles donnent beaucoup de miel, dont la couleur est blanche. Celles des bois sont de deux sortes, les unes assez grosses et capables de piquer fortement; les autres de la grosseur de nos mouches noires, mais plus longues. Quantité d'Américains s'occupent à chercher le miel qu'elles déposent dans les arbres creux, et gagnent assez pour vivre.

L'on ne trouve point de baies, de rivières, de criques, de lacs et d'étangs de la Nouvelle-Espagne, qui ne soient peuplés de caïmans ou crocodiles, que les Anglais nomment *alligator*. Le mot caïman est espagnol; il a été emprunté des Indiens. Cette diversité de noms pour le même animal a fait penser qu'ils désignaient des espèces totalement différentes; mais les Anglais donnent indifféremment le nom d'alligator aux crocodiles de tous les pays, et déjà nous avons vu, en parlant des reptiles d'Afrique, que leurs voyageurs en ont fait usage, en décrivant les crocodiles de cette partie du monde.

Le crocodile d'Amérique ou caïman a généralement seize à dix-sept pieds de long; sa couleur est d'un brun fort sombre; il a la tête grosse, les mâchoires longues, de grosses et fortes dents, deux desquelles sont d'une longueur considérable, et placées au bout de la mâchoire inférieure, dans la partie la plus étroite, une de chaque côté : la mâchoire supérieure a deux trous pour les recevoir, sans quoi la gueule ne pourrait se fermer. Il a quatre jambes courtes, de larges pates et la queue

de la grenouille. Il a la tête plus grosse qu'il ne convient à la grosseur du corps, la gueule noire, et presque toujours ouverte. Sa chair est fort bonne et d'un goût qui tire sur celui de l'anguille. On ajoutait à cette description des particularités absurdes. On sait aujourd'hui que ce poisson miraculeux est tout uniment une larve d'une espèce de salamandre.

Les tortues de toute espèce sont en grande quantité au Mexique.

Gage fait observer que, dans la première ivresse du triomphe, les Espagnols apportèrent peu de soin à dissimuler leurs avantages. Loin de faire mystère des richesses qu'ils découvraient de jour en jour, ils les publiaient avec ostentation; et pendant quelques années, leurs plus célèbres historiens n'eurent pas d'autre objet : mais la politique se fit entendre, après avoir été long-temps étouffée par la joie, et porta sa jalousie jusqu'à défendre aux sujets de l'Espagne d'écrire ou de parler publiquement de ce qui se passait au Mexique. Ainsi, l'on n'a guère eu pendant long-temps d'autres lumières sur l'or et l'argent du pays que celles qui se sont conservées dans les anciennes histoires, jointes à quelques traits dont on était redevable aux voyageurs étrangers; mais ensuite l'on est parvenu à obtenir des renseignemens exacts sur les mines du Mexique et sur leur produit au commencement du dix-neuvième siècle.

Les anciens Mexicains ne se contentaient pas

des métaux qui se trouvaient dans leur état natif à la surface du sol, surtout dans le lit des fleuves et dans les ravins creusés par les torrens. Ils avaient aussi recours à des travaux souterrains pour exploiter les mines, et employaient des instrumens propres à creuser le roc. Cortez nous apprend, dans la relation historique de son expédition adressée à l'empereur Charles-Quint, qu'au grand marché de Mexico l'on vendait de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, de l'étain. Les Mexicains faisaient même usage du cinabre. De tous les métaux, le cuivre était le plus communément employé dans les arts mécaniques : pour le durcir, ils l'alliaient avec l'étain ; ils remplaçaient ainsi jusqu'à un certain point le fer et l'acier ; cependant la Nouvelle-Espagne ne manque pas de mines de fer.

Au commencement du dix-neuvième siècle, le Mexique offrait près de cinq cents endroits connus par les exploitations de métaux précieux qui se trouvent dans les environs. Des écrivains bien instruits pensent que ces endroits, désignés par le nom de *réales*, comprennent plus de trois mille mines. Ces mines sont divisées en trente-six districts ou arrondissemens, auxquels sont préposées autant de juridictions des mines.

En 1804, le Mexique fournissait annuellement à l'Europe et à l'Asie, par les ports de Vera-Cruz et d'Acapulco, 2,500,000 marcs d'argent. Les trois districts de Guanaxuato, de Zacatecas et de Ca-

torce (dans l'intendance de San-Luis-Potosi), fournissaient plus de la moitié de cette somme. Un seul filon, celui de Guanaxuato, donnait près du quart de l'argent du Mexique, et la sixième partie du produit de l'Amérique entière.

La partie des montagnes du Mexique qui produit la plus grande quantité d'argent, est contenue entre les parallèles du 21e et du 24e degré et demi de latitude nord. Il est assez remarquable que les richesses métalliques de la Nouvelle-Espagne et du Pérou se trouvent placées dans les deux hémisphères à peu près à égale distance de l'équateur.

L'or n'est pas très-abondant à la Nouvelle-Espagne. La somme du produit annuel de ce métal ne se monte qu'à 7,000 marcs. Il provient, pour la plus grande partie, de terrains d'alluvion, dont on l'extrait par les lavages. Ces terrains sont fréquens dans la province de Sonora. Le reste de l'or mexicain est extrait des filons qui traversent les montagnes de roches primitives.

La valeur de l'or et de l'argent fournis par le Mexique était annuellement, au commencement du dix-neuvième siècle, de 23,100,000 piastres (161,225,000 francs). Quoique cette somme soit immense, le produit des mines d'argent du Mexique est loin d'avoir atteint son maximum. Des espaces immenses de terrain renfermant des richesses métalliques n'ont pas encore été attaqués. La Nouvelle-Espagne, mieux administrée et habi-

tée par un peuple industrieux, pourra donner 200 millions de francs.

Un avantage notable pour les mines de la Nouvelle-Espagne est d'être situées la plupart, et les plus riches surtout, dans des régions où des forêts épaisses, le voisinage de villes, de bourgs, de villages, de champs féconds, facilitent l'exploitation des métaux; tandis qu'au Pérou les mines d'argent les plus considérables se trouvent dans des lieux arides où il faut amener de loin du bois, des vivres, des bestiaux et des ouvriers.

L'exploitation du cuivre, du plomb, de l'étain, du mercure, est très-négligée. Cependant, lorsqu'une guerre maritime entrave les communications avec l'Europe, et renchérit excessivement ces métaux, l'industrie américaine se réveille momentanément, l'on commence à fabriquer de l'acier, à fouiller les montagnes pour en arracher le fer et le mercure qu'elles recèlent; mais les efforts de ce zèle louable sont de peu de durée.

Toutes les recherches des Espagnols ne leur ont jamais fait trouver des mines d'aucun métal dans la province d'Yucatan.

Tous les historiens de la conquête assurent que la province de Guatimala était remplie d'idoles d'or, que les Mexicains livrèrent volontairement aux Espagnols; mais il ne paraît point qu'on y ait jamais découvert de mines, ni que cette belle contrée ait aujourd'hui d'autres sources de richesses que son commerce et la culture de ses terres.

mande à ses voisins s'ils n'ont pas vu passer son île ; et la retrouvant, à force de recherches et d'informations, il la remorque avec de nouvelles cordes. Waffer, à qui l'on doit ce récit, le tenait d'un Espagnol ; de sorte qu'il n'est pas garant de ce que celui-ci a pu ajouter à la vérité.

Les habitans du Mexique sont tellement familiarisés avec les effets des volcans, qu'ils les regardent à peine comme des curiosités. Ce pays en compte cinq, qui sont : l'Orizaba, le Popocatepetl, les montagnes de Tustla, de Jorullo, de Colima. Les tremblemens de terre, qui sont assez fréquens sur les côtes du grand Océan, et dans les environs de la capitale, n'y causent cependant pas de grands malheurs.

Le volcan de Colima, dans la province de Guadalajara, est le plus occidental de la Nouvelle-Espagne. Il jette souvent des cendres et de la fumée. Son élévation, au-dessus du niveau de l'Océan, est de 1,400 toises. Il ne se couvre de neige que lorsque, par l'effet des vents du nord, il en tombe dans la chaîne des montagnes voisines.

Le Popocatepetl, dans la province de la Puebla, est constamment enflammé, mais depuis plusieurs siècles on ne voit sortir de son cratère que de la fumée et des cendres. Il s'élève à 2,772 toises au-dessus de la mer, et tient à un groupe de montagnes colossales et volcaniques, qui se rapprochent du golfe du Mexique.

La province de la Vera-Cruz renferme deux de ces cimes colossales : la première est l'Orizaba, dont le sommet présente une échancrure qui rend le cratère enflammé visible de très-loin. Cette montagne, dont l'élévation au-dessus de la mer est de 2,717 toises, fit une éruption en 1547, et continua de brûler pendant vingt ans ; elle est nommée par les Indiens, *Citlal-Tepetl* (Mont-Étoilé), à cause des exhalaisons lumineuses qui sortent de son cratère et jouent autour de son sommet, couvert de neiges éternelles. La seconde cime est le Hauhampatepetl, haut de 2,797 toises, qui sert de point de reconnaissance aux navigateurs lorsqu'ils attérissent sur Vera-Cruz. Son sommet représente un sarcophage antique, surmonté, à une de ses extrémités, d'une pyramide ; cette forme lui a fait donner le nom de *Coffre de Peroté*. Une couche de pierres ponces environne cette montagne porphyritique. Rien n'y annonce un cratère au sommet, mais les courans de lave que l'on observe le long de ses flancs, paraissent être l'effet d'une éruption latérale très-ancienne.

Le petit volcan de Tustla, adossé à la Sierra de San-Martin, est situé à quatre lieues de la côte au sud-est de Vera-Cruz. Sa dernière éruption considérable, en 1793, couvrit de cendres volcaniques les toits des maisons à Guaxaca, à Vera-Cruz et à Peroté. Dans ce dernier endroit, qui est éloigné de Tustla de cinquante-sept lieues en ligne directe,

le bruit souterrain ressemblait à des décharges de grosse artillerie.

La cime de montagne la plus élevée de la province de Méchoacan, est le pic de Tancitaro, qui se couvre souvent de neige. A l'est de ce pic, à trente-six lieues de distance des côtes du grand Océan, et à quarante-deux de tout autre volcan actif, il s'est formé, dans la nuit du 29 septembre 1759, le volcan de Jorullo, montagne de scories et de cendres, haute de deux cent cinquante-huit toises, relativement aux plaines voisines, qui sont élevées de quatre cent dix toises au-dessus de l'Océan. Ce volcan est entouré de plusieurs milliers de petits cônes, de six à neuf pieds de hauteur, qui sortirent de la voûte soulevée du terrain, et que les habitans du pays appellent des fours. Le thermomètre y monte à 95 degrés quand on le plonge dans des crevasses qui exhalent une vapeur aqueuse. Il s'en élève continuellement une fumée épaisse jusqu'à trente et quarante pieds de haut. Dans plusieurs, on entend un bruit souterrain qui paraît annoncer la proximité d'un fluide en ébullition. Au milieu des fours, sur une crevasse qui se dirige du nord-est au sud-ouest, sont sorties de terre six grandes buttes, toutes élevées de terre de douze à treize pieds au-dessus de l'ancien niveau des plaines. La plus élevée de ces buttes est le volcan de Jorullo. Il est constamment enflammé; cependant, depuis 1760, les grandes

éruptions sont devenues plus rares. Le pays soulevé par l'action du feu souterrain et le grand volcan, commence à se couvrir de végétaux, mais l'air d'alentour est extrêmement échauffé. Pour arriver au cratère, l'on est obligé de marcher sur des crevasses qui exhalent des vapeurs sulfureuses, et dans lesquelles le thermomètre monte à 85 degrés. Le passage de ces crevasses et les amas de scories qui couvrent des creux considérables, rendent la descente dans le cratère assez dangereuse.

La position du volcan de Jorullo donne lieu à une observation géologique très-curieuse. Les volcans du Mexique, ou éteints ou actifs, sont placés sur une ligne perpendiculaire à l'axe de la grande chaîne des montagnes de ce pays qui s'étend du sud-est au nord-ouest. Il est assez remarquable que le Jorullo se soit formé sur le prolongement de la ligne de ces volcans. Le petit volcan de Tustla est, au contraire, hors de la ligne parallèle des volcans mexicains enflammés.

C'est entre les cimes des deux volcans de la Puebla, que Cortez a passé avec sa troupe et six mille Tlascalans, lors de sa première expédition contre la ville de Mexico.

Les montagnes granitiques de Guaxaca ne renferment aucun volcan connu; mais plus au sud, Guatimala, comme nous l'avons vu plus haut, était sans cesse exposé aux ravages de deux montagnes, dont l'une vomit du feu et l'autre de l'eau, et qui ont fini par engloutir cette grande ville. Les vol-

cans continuent, dans cette contrée, jusqu'à Nicaragua; près de cette ville est celui de Momantombo. L'Omo-Tepetl élance son sommet enflammé, du milieu d'une petite île située dans le lac de Nicaragua. D'autres volcans bordent les côtes du grand Océan. La province de Costarica renferme également des volcans, entre autres celui de Varu, situé dans la chaîne de Boruca.

LIVRE QUATRIÈME.

NOUVELLE GRENADE. PÉROU. CHILI.

CHAPITRE PREMIER.

Découverte et conquête du Pérou par François Pizarre et don Diègue d'Almagro.

Si les premiers pas de Vasco Nugnez de Balboa sur les côtes du grand Océan firent honneur à son courage, ils n'avaient pas encore donné de grandes espérances. Les terres où il avait abordé et par lesquelles on s'ouvrit dans la suite le chemin du Pérou, n'avaient offert que des bois stériles et des marais. Ce fut en 1514 que François Pizarre, Diègue Almagro, et Fernand de Luques, prêtre fort riche, tous trois établis à Panama, déjà possesseurs d'une fortune assez considérable qu'ils brûlaient d'augmenter, et dévorés de cette soif d'aventures et de découvertes qui se fait sentir lorsqu'une fois on a passé de l'Ancien-Monde dans le Nouveau, se présentèrent à *Pedro Arias Davila*, plus communément nommé Pédrarias, vice-roi de Panama, et lui firent agréer leurs prières. Le nom de Pizarre est devenu assez célèbre pour qu'on soit curieux de connaître son origine. Il était fils naturel de Gonzale Pizarre, habitant de Truxillo dans l'Estrama-

doure, ancien capitaine d'infanterie. Il avait un frère bâtard comme lui, nommé *Gonzale Pizarre*, comme leur père, et qui joua aussi un grand rôle dans l'histoire du Pérou, et deux frères légitimes. Nous les verrons bientôt le suivre tous dans son expédition : mais alors il n'eut pas d'autre compagnon que Fernand de Luques et Almagro. Ils firent entre eux une association dont les principaux articles portaient : « Que Pizarre, connu pour homme de « main, et long-temps exercé dans les guerres « contre les Américains, serait chargé de l'expédi- « tion ; qu'Almagro fournirait toutes les provisions, « et prendrait soin des préparatifs ; et que Fernand « de Luques ferait les autres dépenses. » Pour cimenter leur association, Fernand de Luques dit la messe, sépara l'hostie en trois, en prit une partie, et donna les deux autres à ses associés.

La flotte consistait en un seul vaisseau qu'ils avaient acheté, et deux canots. Le pilote était Fernand Pennate; l'enseigne, Salzedo; le trésorier, Nicolas de Ribera; et le visiteur, Jean Carillo, qui devait tenir les comptes pour le quint du roi. Almagro fut laissé à Panama pour former un renfort de matelots, de soldats et de vivres avec lesquels il avait promis de suivre.

Pizarre fit voile vers l'île de Taboga, qui n'est qu'à cinq lieues de Panama, et passa douze lieues plus loin, aux îles des Perles, ainsi nommées par Balboa, qui les avait découvertes. Il y fit de l'eau et du bois; il y prit du fourrage pour les chevaux; et,

douze autres lieues au-delà, il trouva un port qu'il nomma *de las Pinas*, parce qu'il trouva quantité d'ananas dans le voisinage. Tous les soldats descendirent, et l'équipage resta seul à bord. Ils remontèrent pendant trois jours la rivière de Bine; leur fatigue fut extrême, dans les terres pierreuses et stériles, sans aucun chemin, souvent entre des précipices où ils ne trouvaient pas le moindre rafraîchissement. Moralez, un des soldats, mourut de ses peines. Ils cherchaient le cacique de la province; le peuple avait abandonné les cabanes et les champs. Dans le désespoir de ne rien trouver, ils retournèrent à leur vaisseau, accablés de faim et de lassitude.

Mais loin de se rebuter, ils continuèrent leur navigation vers le sud. A dix lieues, ils entrèrent dans un autre port, où ils chargèrent du bois et de l'eau; ensuite n'ayant pas cessé d'avancer pendant dix jours, les vivres leur manquèrent, jusqu'à les obliger de réduire les portions à quatre onces de maïs par jour. La viande était consommée, et comme ils avaient peu de futailles, l'eau vint à manquer aussi. Ils tombèrent dans une si affreuse misère, qu'ils se virent forcés de brouter des bourgeons de palmier, qui étaient d'une extrême amertume. Ils prirent néanmoins un peu de poisson; mais une continuelle fatigue, jointe à de si mauvais alimens, ne tarda point à les épuiser. Ils avaient envoyé le vaisseau à l'île des Perles, pour y prendre quelques provisions. En attendant son retour,

Pizarre s'efforça de soulager les plus faibles, prit sur lui les plus grands travaux, et secourut particulièrement les malades. Un jour ils aperçurent de loin une clarté qui les surprit. Pizarre prit avec lui quelques braves, et marcha vers l'endroit d'où la lumière semblait partir : il y trouva quantité de cocos. Le vaisseau revint d'ailleurs avec des vivres, et sa vue seule ranima les malades : mais il était déjà mort vingt-cinq hommes à son arrivée. Ce désastre fit donner au port le nom de *Puerto de la hambre*, c'est-à-dire, Port de la famine. Ils continuèrent d'avancer ; et le jour de la Chandeleur ils se rendirent dans une terre qu'ils en prirent occasion de nommer *la Candelaria*, terre si dangereuse par son humidité, que leurs habits y pourrirent en peu de jours, et si coupée de montagnes et de bois, qu'il leur fut impossible d'y pénétrer. Ils remirent en mer pour débarquer plus loin. Un chemin qui s'offrit aux plus empressés, les conduisit, après deux lieues de marche, dans un petit village sans habitans, mais dans lequel ils trouvèrent beaucoup de maïs, de la chair de porc, des pieds et des mains d'hommes ; ce qui leur fit connaître qu'ils étaient chez une nation d'anthropophages. Ils retournèrent vers la mer, et bientôt ils arrivèrent dans un lieu qu'ils nommèrent *Pueblo-Quemado*, c'est-à-dire, *peuple brûlé*. Les habitans du pays leur firent une guerre opiniâtre, et leur tuèrent tant de monde, qu'ils furent contraints de se retirer dans le pays de Chincana.

Pendant que Pizarre luttait ainsi contre la fortune, Almagro était parti de Panama sur un vaisseau qui portait avec lui soixante-dix Espagnols. Il suivit les côtes jusqu'à la rivière Saint-Jean; et ne trouvant point Pizarre, il retourna sur ses traces en continuant de le chercher jusqu'à Pueblo-Quemado, où diverses marques lui firent connaître qu'il y était venu des Espagnols. Les habitans du pays, animés par le succès qu'ils avaient obtenu contre Pizarre, ne reçurent pas ses associés avec moins de bravoure. Ils renouvelèrent si souvent leurs attaques, qu'Almagro se vit forcé d'abandonner la côte après avoir perdu un œil dans la dernière action. Il apprit dans l'île des Perles que Pizarre était à Chincana, qui fait face à cette île; il n'eut d'empressement que pour le rejoindre.

La joie de se revoir leur fit oublier toutes leurs peines; mais tant de fâcheuses aventures leur ayant appris qu'ils n'avaient pas trop de toutes leurs forces ensemble pour pénétrer dans des pays si bien défendus, ils recommencèrent à suivre la côte avec leur petite flotte, composée de deux vaisseaux, trois canots et deux cents Espagnols. La fortune leur préparait encore bien des peines. Ils trouvèrent quantité de rivières qui ont, à leur embouchure, des caïmans, sorte de crocodiles toujours prêts à dévorer les hommes. Après avoir consommé leurs provisions, ils n'eurent pour ressource que le fruit des mangliers, dont ce pays est couvert, et dont les racines, abreuvées d'eau de mer, donnent au fruit

un goût fort amer. Leurs canots, qui ne pouvaient aller qu'à la rame, travaillaient sans cesse contre les courans, par lesquels ils étaient emportés vers le nord. Les habitans ne perdaient pas une occasion de les attaquer, et leur reprochaient d'être des paresseux qui aimaient mieux ravager les terres d'autrui que de cultiver le pays de leur naissance. La perte de plusieurs Espagnols, qui périssaient de misère, ou par les armes de ces barbares, fit régler entre les deux capitaines qu'Almagro retournerait à Panama pour en tirer des vivres et des recrues. Il revint avec quatre-vingts hommes, et ce renfort leur donna la hardiesse de pénétrer dans le pays de Catamez, terre médiocrement peuplée, dans laquelle ils trouvèrent abondamment des vivres. D'ailleurs, ils étaient soutenus par la vue de l'or, qui était fort commun dans la plupart des nations qu'ils avaient visitées, et dont ils se procuraient quelquefois une quantité considérable par des échanges paisibles ou par la force. Les Américains eux-mêmes qui les attaquaient avaient le visage parsemé de clous d'or, enchâssés dans des trous qu'ils se faisaient exprès pour y mettre cet ornement.

Après la découverte du Catamez, les deux capitaines jugèrent encore qu'ils avaient besoin de plus de monde; et Almagro fit une seconde course à Panama pour en ramener un nouveau renfort, tandis que Pizarre alla l'attendre dans une petite île qu'ils nommèrent *Gallo*. Mais il était arrivé beau-

coup de changement dans la Castille d'or. Pedrarias avait cessé d'y commander, et Pedro de los Rios était revenu d'Espagne pour succéder au gouvernement. Almagro craignit de le trouver moins disposé à favoriser les découvertes. En effet, après lui avoir accordé d'abord quelques secours, qui ne suffisaient pas à la grandeur de l'entreprise, ni même pour soulager la misère où Pizarre se trouvait dans l'île del Gallo, il refusa ouvertement de consentir à de nouvelles levées. Quelques-uns des gens de Pizarre, rebutés de ce qu'ils avaient souffert, et tremblant pour l'avenir, avaient écrit à leurs amis de Panama, qui supplièrent le gouverneur de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allât périr dans une si dangereuse expédition, et lui demandèrent ses ordres pour faire revenir ceux qui s'y étaient malheureusement engagés. Los Rios envoya un lieutenant nommé *Tafur*, natif de Cordoue, chargé de ramener ceux qui n'étaient pas contens de leur sort. Tafur, malgré l'intention qu'il avait de les emmener tous, fut touché d'admiration pour Pizarre, qui le pria de lui en laisser quelques-uns. Il se mit à l'un des bouts du navire; puis, ayant tracé une ligne, il mit à l'autre bout le capitaine Pizarre avec ses soldats, et ordonna que ceux qui voudraient aller à Panama passassent de son côté. Il ne resta près de Pizarre que treize Espagnols et un mulâtre, qui s'offrirent de mourir pour lui, et de le suivre en quelque lieu qu'il voulût aller. Ils se flattèrent du moins de rete-

nir un des vaisseaux que Tafur avait amenés; mais toutes leurs prières et celles de Pizarre ne purent fléchir cet officier, qui craignait de déplaire au gouverneur. Il leur promit seulement, pour les consoler, qu'Almagro, dont il connaissait les dispositions, leur en enverrait un de Panama. Cette espérance détermina Pizarre à l'aller attendre dans une île, qu'il avait nommée *la Gorgone*, où il était sûr de trouver de l'eau, et de pouvoir subsister avec le peu de maïs qui lui restait. Le mauvais état de son bâtiment ne l'empêcha point d'embarquer quelques Américains des deux sexes qu'il avait pris sur la côte de Tumbez. En quittant Tafur, il lui confia deux lettres, l'une pour le gouverneur, auquel il reprochait de lui avoir enlevé ses gens, et de rendre un fort mauvais office à l'Espagne par les obstacles qu'il mettait à son entreprise; l'autre, pour Almagro et Fernand de Luques, qu'il pressait instamment de le secourir.

L'île de Gorgone, que ceux qui l'ont vue comparent à l'enfer, est effrayante par la noire obscurité de ses bois, la hauteur de ses montagnes, ses pluies continuelles, la mauvaise température de son air, dont le soleil ne pénètre jamais l'épaisseur, et surtout par la prodigieuse quantité de moustiques et de reptiles dont elle est remplie. Elle est située par 3 degrés de latitude nord, et son circuit est d'environ trois lieues. Ce fut l'asile que Pizarre choisit dans son chagrin, autant pour se dérober aux attaques des Américains dans un séjour

si désert, que pour se procurer de l'eau, qui lui avait manqué dans l'île del Gallo.

Tafur, retourné à Panama, fit au gouverneur une peinture du courage et de la misère de Pizarre, qui eut le pouvoir de l'attendrir, mais sans lui inspirer la résolution de l'assister. Il crut avoir assez fait, en lui offrant l'occasion de revenir; et pour réponse, il dit que c'était sa faute s'il périssait. Ceux que Tafur avait ramenés faisaient un récit si touchant de tout ce qu'ils avaient souffert, qu'on ne pouvait les entendre sans une extrême compassion. Almagro et de Lucques furent attendris jusqu'aux larmes. Ils sollicitèrent le gouverneur; ils lui représentèrent le tort qu'il faisait à la couronne; ils le menacèrent même d'en porter leurs plaintes à l'empereur; enfin, soit pitié, soit crainte de la cour, soit passion pour l'or, dont les déserteurs étaient revenus chargés, Los Rios consentit à donner un navire; mais, soutenant les apparences de son refus, il déclara que c'était pour offrir encore une fois à Pizarre le moyen de revenir; ensuite, feignant de regretter sa facilité, il donna ordre à Castaneda de visiter ce vaisseau avec un charpentier, et de dire qu'il n'était pas propre à la navigation. Mais ces deux hommes eurent la fermeté de répondre que le bâtiment était bon. Il lui devint comme impossible alors de se rétracter; et sa dernière ressource fut de faire ordonner à Pizarre, sous de grandes peines, de lui venir rendre compte de son expédition dans six mois. On reconnaît dans

cette conduite du gouverneur l'embarras d'un chef qui souhaite une entreprise, et qui ne veut point se charger de l'événement.

Cependant Pizarre et ses compagnons voyant passer plusieurs mois sans apparence de secours, commençaient à se croire abandonnés. Dans leur désespoir, ils pensèrent à faire un radeau des débris de leur navire, qui n'avait pu résister aussi longtemps qu'eux au climat de la Gorgone, pour s'approcher de la côte et descendre à Panama. Cette résolution était arrêtée lorsqu'ils découvrirent le vaisseau qu'on leur envoyait. Ils ne le prirent d'abord que pour quelque monstre marin, ou pour une poutre chassée par les flots. A la vue même des voiles, ils n'osaient se persuader ce qu'ils désiraient avec tant de passion. Enfin l'ayant reconnu, ils se livrèrent à des transports de joie. Pizarre forma aussitôt un nouveau plan. Il prit le parti de laisser leurs prisonniers dans l'île, sous la garde de Paëz et de Truxillo, dont la santé s'était affaiblie jusqu'à ne pouvoir supporter la mer, et d'aller droit à Tumbez, sous la direction de deux hommes de cette contrée, qu'il s'était attachés par ses caresses, et qui commençaient à savoir un peu d'espagnol.

Il prit sa route au sud-est, en remontant la côte, et vingt jours d'une navigation pénible le firent arriver sous une île située devant Tumbez, proche de Puna; il la nomma *Sainte-Claire* : elle n'était pas peuplée, mais regardée des habitans du pays voisin comme un sanctuaire, parce qu'en certain

temps ils y faisaient de grands sacrifices à quelques idoles de pierre, que les Espagnols ne virent pas sans étonnement. La principale avait une tête d'homme de forme monstrueuse. Mais ils remarquèrent avec plus de joie que leurs guides ne les avaient pas trompés dans l'opinion qu'ils leur avaient donnée de cette côte. En plusieurs endroits de l'île, ils trouvèrent quantité de petits ouvrages d'argent et d'or, tels que des mains, des têtes, et surtout un vase d'argent d'une grandeur assez considérable. Ils trouvèrent aussi des couvertures de laine, fort propres et bien travaillées. Leur admiration fut extrême, et Pizarre ne pouvait se consoler du départ de ses premiers compagnons, avec lesquels il comprit qu'il aurait pu former quelque entreprise importante. Les habitans l'assuraient que tout ce qui s'offrait à ses yeux n'était rien en comparaison des richesses du pays. Le lendemain, ayant remis à la voile, il découvrit vers neuf heures du matin un radeau si grand, qu'il le prit pour un navire; bientôt il en découvrit quatre autres : chacun était monté de quinze Américains, qui ne firent pas difficulté de s'arrêter, lorsqu'ils eurent aperçu deux hommes de leur nation sur le vaisseau castillan. Ils allaient à Puna pour faire la guerre aux peuples de ce canton; mais leur curiosité pour la fabrique du vaisseau et pour l'habillement des Espagnols les fit retourner aisément vers la côte. Le pilote Barthélemi Ruiz observa la terre à son approche; et, ne voyant aucune apparence de danger,

il mouilla dans la rade de Tumbez. Alors Pizarre fit dire aux Américains des radeaux, que son dessein était de rechercher leur amitié, et qu'il les priait d'en avertir leur cacique.

On ne fut pas long-temps à voir paraître une foule d'autres Américains qui venaient admirer les barbes et les habits des étrangers. Le cacique voisin les croyant envoyés du ciel, ne tarda point à leur faire porter sur dix ou douze radeaux toutes sortes de viandes et de fruits, et divers breuvages dans des vases d'or et d'argent. Entre ces rafraîchissemens, Pizarre fut étonné de voir un animal qu'il prit pour un mouton : c'était un présent des vierges du temple. Un officier du cacique assura les Espagnols qu'ils pouvaient descendre sans défiance, et prendre ce qu'ils jugeraient nécessaire à leurs besoins. Pizarre envoya dans la chaloupe un matelot nommé *Bocca-Négra,* que les Américains aidèrent de bonne grâce à charger vingt pipes d'eau. L'officier américain, qui se nommait *Orgo,* continua de s'expliquer par les interprètes ; il fit diverses questions, auxquelles Pizarre répondit qu'il venait de Castille ; qu'il était sujet d'un roi fort puissant ; et que, par ses ordres, il avait fait le tour d'une grande partie du monde pour venir apprendre aux Américains que les divinités qu'ils adoraient étaient fausses, et pour leur faire connaître un Dieu créateur du ciel et de la terre, qui promettait une éternité de bonheur à ceux qui observaient ses lois. Il parla d'un lieu obscur et plein

de feu, destiné à la punition de ceux qui ne les reconnaissaient pas. Orgo parut épouvanté de ce qu'on lui faisait entendre, et n'en prit pas moins de plaisir à boire du vin de Castille, qu'il trouvait fort au-dessus du sien. On lui fit présent d'une hache de fer dont il parut faire beaucoup de cas, et de quelques bijoux de l'Europe pour son cacique. En se retirant, il pria le capitaine de laisser descendre à terre quelques-uns de ses gens. Alfonse de Molina consentit à le suivre, avec un Nègre qui servait Pizarre.

Lorsqu'ils furent au rivage, tous les Américains qui s'y étaient assemblés marquèrent une égale admiration pour la blancheur de l'un et pour la noirceur de l'autre; ils lavaient le Nègre pour essayer s'ils feraient disparaître sa couleur. Molina ne fit pas difficulté de se laisser conduire dans une habitation voisine, qu'Herréra nomme *le fort de Tumbez*, parce qu'on y entrait par trois portes, et qu'elle était entourée de cinq ou six murs. Il y vit de fort beaux édifices de pierre, des canaux, des fruits extraordinaires, des lamas qu'il nommait des moutons, qui ressemblaient à de petits chameaux, et des femmes dont il admira la parure et la beauté. Les vases d'or et d'argent y étaient fort communs, et tout y présentait une grande apparence de richesses. Le récit que l'Espagnol en fit à son retour excita des transports de joie dans le vaisseau, et fit encore gémir Pizarre d'avoir été si malheureusement abandonné de ses gens : l'état de ses forces

ne lui donnant aucune espérance d'emporter le moindre fruit d'une si belle découverte, il se réduisit à faire descendre Pedro de Candie, ingénieur estimé, pour étendre plus loin ses observations, et reconnaître surtout par où l'on pourrait tenter l'attaque de la place lorsqu'on y reviendrait avec une flotte plus nombreuse. Voilà sans doute l'hospitalité de ces bonnes gens bien noblement récompensée!

Candie, accompagné du même Nègre, fut agréablement reçu des Américains : ils le menèrent aussitôt à l'habitation. Le cacique auquel il fut présenté, le voyant armé d'un fusil, voulut en savoir l'usage : Candie en tira un coup vers une planche voisine, que la balle n'eut pas de peine à percer. Le bruit et l'effet saisirent les Américains d'une telle frayeur, que les uns se laissèrent tomber, et les autres poussèrent un grand cri. Le cacique, plus résolu, mais gardant un silence d'étonnement, fit amener un jaguar et un couguar qu'il avait entre plusieurs bêtes féroces, et pria l'Espagnol de tirer une seconde fois. Le coup fit non-seulement tomber encore une grande partie des Américains, mais effraya les deux animaux jusqu'à les faire approcher de Candie avec un air de douceur : le cacique ordonna qu'ils fussent remenés; et, se tournant vers l'étranger, auquel il fit présenter une liqueur du pays : « Bois donc, lui dit-il d'un air d'admiration, puisque tu fais un bruit si terrible : tu « ressembles, en vérité, au tonnerre du ciel. » Can-

die visita la place, et fut conduit dans un monastère de vierges nommées *Mamaconas* qui étaient consacrées au service des idoles, et qui avaient fait demander au cacique la permission de le voir; elles s'occupaient à faire des ouvrages de laine, et la plupart étaient d'une rare beauté. Enfin Candie, retournant au vaisseau, y porta des informations beaucoup plus merveilleuses que les premières; il avait vu non-seulement des vases d'argent et d'or, mais plusieurs orfévres et d'autres ouvriers. Les mêmes métaux éclataient dans le temple, en plaques diversement enchâssées. La beauté des mamaconas, dont le nom signifiait *vierges du soleil*, frappa surtout l'imagination des Castillans : ils demandèrent au ciel, par de ferventes prières, de les faire revenir mieux accompagnés dans une si charmante contrée, et de les en rendre maîtres. Mais, ayant appris que le cacique de Tumbez avait envoyé à Quito, pour rendre compte de leur arrivée au roi Huayna-Capac, ils jugèrent qu'en si petit nombre, la prudence ne leur permettait pas de s'exposer aux caprices d'un prince, dont toutes les apparences leur faisaient redouter le pouvoir.

Ils gardèrent un des habitans de Tumbez; et, remettant à la voile, ils s'avancèrent jusqu'au 5e degré de latitude méridionale, où ils découvrirent le port de Payta, si célèbre depuis dans toutes les relations de cette côte. Plus loin, ils trouvèrent celui de Jangérata, vers lequel ils mouillèrent sous une petite île, composée de grandes roches, où

ils entendirent d'épouvantables hurlemens. Mais, étant accoutumés à ne s'étonner de rien, ils y envoyèrent quelques braves dont ils apprirent bientôt que le bruit venait d'une prodigieuse quantité de phoques. Ils doublèrent le cap, qu'ils nommèrent *El Aguza*; et, continuant de ranger la côte, ils entrèrent dans un port qui reçut d'eux le nom de *Sainte-Croix*. Déjà la renommée d'un petit nombre d'étrangers, qui paraissaient pour la première fois dans cette mer, s'était répandue dans tous les pays voisins. « On y publiait qu'ils étaient blancs et barbus; qu'ils ne faisaient de mal à personne; qu'ils ne dérobaient et ne tuaient point; qu'ils donnaient libéralement ce qu'ils avaient; qu'ils étaient pieux et humains. » Cette réputation, qu'ils ne devaient pas conserver long-temps, fut d'un extrême avantage pour leur entreprise. Ils n'abordaient sur aucune côte où les peuples n'accourussent en foule, et ne les reçussent avec autant de confiance que de joie.

Plus loin, au sud, un vent contraire jeta pendant quinze jours les Castillans dans le dernier embarras : ils ne firent que tournoyer, sans pouvoir aborder la côte, qu'ils ne perdaient pas de vue. Les bois et les vivres commençaient à leur manquer. Enfin, s'étant approchés du rivage, à peine eurent-ils jeté l'ancre, qu'ils furent entourés de radeaux chargés de toutes sortes de rafraîchissemens; mais comme il fallait aussi du bois, Pizarre fit descendre avec les Américains Alfonse Molina, pour leur en

faire apporter. Dans l'intervalle, les vagues devinrent si fortes, que, dans la crainte de perdre ses câbles et de se briser sur les rochers de la côte, il ne put se dispenser de faire lever l'ancre. Molina eut ainsi le malheur d'être abandonné parmi les Américains; mais on le crut en sûreté chez une nation si douce. Le vaisseau fut porté par le vent jusqu'à Coluque, entre Tangara et Chimo, lieux où les villes de Truxillo et San-Miguel ont été fondées depuis. Les habitans de cette terre marquèrent tant d'humanité par leur empressement à fournir du bois et des vivres, que le matelot nommé *Boca-Negra*, charmé de leur naturel et de l'abondance du pays, quitta volontairement le bord, et fit dire au capitaine de ne pas l'attendre, parce qu'il était résolu de demeurer avec de si bonnes gens. Pizarre envoya aussitôt à terre, pour s'informer si ce n'était pas quelque artifice des Américains, qui le retenaient peut-être malgré lui; mais La Torre, qu'il avait chargé de cet ordre, lui rapporta que le matelot s'applaudissait de sa résolution, qu'il était gai et dispos, et que les habitans, charmés de l'affection qu'il marquait pour eux, l'avaient mis sur un brancard, et le portaient sur leurs épaules pour le faire voir dans le pays. La Torre avait remarqué des troupeaux de lamas, des terres bien cultivées, quantité de ruisseaux dont les bords étaient ornés d'arbres fort verts, et toutes les apparences d'une contrée riante et fertile. Les premiers Castillans donnèrent le nom de moutons aux lamas, parce

que ces animaux portent une belle laine, et qu'ils sont doux et domestiques, quoique par la forme ils ressemblent moins à des brebis qu'à des chameaux d'une petite espèce.

Pizarre n'osa pousser plus loin ses découvertes avec si peu de monde, dont une partie commençait à se mutiner. Il avança un peu dans la rivière de la Chica, y prit quelques Américains pour les instruire et s'en faire des interprètes; et, bornant sa course à Santa, il céda aux instances de ses gens, qui demandaient leur retour, en lui promettant de le suivre lorsqu'il serait en état de se faire respecter dans une région qu'ils reconnaissaient pour la meilleure et la plus riche du Nouveau-Monde. Ils s'étaient accoutumés à la nommer *Birou*, du nom d'une rivière; et de là vient, avec quelque changement, celui de Pérou, sous lequel on a compris plusieurs états qui portaient alors des noms différens. Tous les historiens espagnols observent que les Américains n'en avaient point de général pour cette vaste étendue de pays, qui est bornée au nord par le Popayan, au sud par le Chili, à l'est par le vaste pays que traverse le fleuve des Amazones, et à l'ouest par le grand Océan.

Quoique Pizarre n'eût pas fait une route si longue et si pénible sans en rapporter un peu d'or, il se trouva plus pauvre en rentrant à Panama, vers la fin de 1526, qu'il ne l'était en partant d'Espagne pour aller chercher la fortune dans le Nouveau-Monde. Ses associés, qui avaient été les plus riches

habitans de la Castille d'or, avaient employé comme lui tout leur bien à leur entreprise commune, et s'étaient même endettés fort au-delà de leurs fonds. Le gouverneur paraissant moins disposé que jamais à favoriser une nouvelle expédition, il ne vit point d'autre ressource, pour le soutien de ses propres espérances, que de faire un voyage à la cour. Étant passé en Espagne, il exposa ce qu'il avait entrepris et ce qu'il avait souffert, quel en avait été le succès, et les avantages qu'il se promettait d'en recueillir pour la couronne. En offrant de recommencer son expédition, il demanda le gouvernement du pays qu'il avait découvert, et qu'il espérait de conquérir. Cette faveur lui fut accordée, aux conditions qui étaient alors en usage, c'est-à-dire qu'il prendrait sur lui tous les frais, comme les peines et les dangers de la conquête; sur quoi plusieurs historiens observent avec admiration que ni Colomb, ni Cortez, ni Balboa, ni Pizarre, ni tant d'autres aventuriers qui procurèrent à l'état plus de millions que les rois d'Espagne n'avaient alors de pistoles dans leurs coffres, ne reçurent jamais un sou du gouvernement pour les encourager; trop heureux quand, après un succès dont on était charmé de profiter, on leur laissait une partie des avantages qui leur avaient été promis, et qu'ils avaient achetés si cher. Tels étaient alors les principes de la cour d'Espagne. Pizarre, muni des lettres qui l'établissaient gouverneur du Pérou, reprit la route de Panama, fortifié

par la compagnie de ses trois frères, qu'il avait engagés dans ses grandes vues.

En partant pour Panama, il eut le crédit d'engager au même voyage quantité de volontaires de Truxillo, de Cacerès et de quelques autres lieux de la province. Outre la qualité de gouverneur général, François Pizarre avait obtenu celle d'adelantade; et, quoique Diègue d'Almagro eût partagé ses travaux, il n'était pas nommé dans les patentes royales. On peut juger de son mécontentement lorsqu'il vit ses intérêts absolument oubliés. Pizarre fit ses efforts pour le consoler, en l'assurant que l'empereur n'avait pas eu d'égard aux représentations qu'il lui avait faites en sa faveur, et jura de lui remettre la dignité d'adelantade, si la cour y consentait. Almagro parut content de cette satisfaction, parce qu'il n'en pouvait exiger d'autre; il concerta même avec lui les moyens de faire valoir avantageusement la concession impériale : mais, dès ce jour, jamais la bonne foi n'eut part à leurs conventions.

Il se passa quelques mois avant qu'ils pussent équiper un seul vaisseau. Le souvenir du passé décourageant les plus braves, ils eurent beaucoup de peine à s'associer un nombre convenable de guerriers et de matelots déterminés à tenter fortune. Almagro, de son côté, craignant qu'ils ne se rendissent tout-à-fait indépendans de son secours, se hâta d'armer, et trouva le moyen de fournir quelques bâtimens.

Cette petite flotte mit à la voile au commence-

ment de l'année 1531. Le dessein de François Pizarre était de se rendre droit à Tumbez, où les observations de Molina et de Candie lui faisaient espérer de grandes richesses; mais, ayant trouvé des vents contraires, il se vit forcé de prendre terre cent lieues au-dessous, et de débarquer ses gens et ses chevaux pour suivre la côte par terre. De larges rivières qu'il fallait traverser à leur embouchure, souvent hommes et chevaux à la nage, rendirent cette marche fort pénible. Pizarre trouva des ressources dans son adresse et son courage pour inspirer de la résolution à ses soldats : il aidait lui-même à nager ceux qui se défiaient de leur habileté; il les soutenait, il les conduisait jusqu'à l'autre bord : enfin, ils arrivèrent sans perte dans un lieu nommé *Coaque*, situé au bord de la mer, et presque sous l'équateur. Outre les vivres qu'ils y trouvèrent en abondance, ils y firent un tel butin, que, pour donner une haute opinion de leur entreprise, et faire naître l'envie de les suivre, ils renvoyèrent deux de leurs vaisseaux, l'un à Panama, l'autre à Nicaragua, dont la charge montait à plus de 30,000 castillans d'or. Il s'y trouva aussi quelques émeraudes; mais les aventuriers en perdirent plusieurs en voulant les essayer. Ils étaient si mal instruits, que, pour faire cas de ces pierres, ils croyaient qu'elles devaient avoir la dureté du diamant, et résister au marteau : ainsi, craignant que les Américains ne pensassent à les tromper, ils en brisèrent un grand nombre, qu'ils jugeaient fausses, et leur

ignorance leur causa une perte inestimable. Cependant ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que le butin dont ils avaient envoyé les prémices leur vaudrait des secours. Les capitaines Belalcazar et Jean Torrez arrivèrent à Nicaragua avec quelques gens de pied et de cheval.

Pizarre, sans quitter la côte, s'avança dans une province qu'il nomma *Puerto-Viéjo*, port-vieux, et ne trouva point d'obstacle à sa marche. De là, il se proposait d'aller au port de Tumbez; mais se souvenant de la petite île de Puna, qui est vis-à-vis de ce port, il crut que la prudence l'obligeait de commencer par s'y faire un établissement. La difficulté n'était que d'y passer, parce que le fond y manquait pour les grands vaisseaux; il prit le parti de faire construire des barques plates ou des radeaux, à l'imitation des Américains. Le danger ne fut pas moindre en passant ce petit bras de mer. On découvrit que les guides avaient concerté entre eux de couper les cordes des barques pour faire périr hommes et chevaux. Pizarre, à qui l'on attribue la découverte de ce complot, donna ordre à tous ses gens d'avoir l'épée nue, et de tenir les yeux constamment attachés sur les guides; ils arrivèrent dans l'île, qui n'a pas moins de cinquante lieues de tour, et les habitans leur ayant demandé la paix, ils crurent leurs vues heureusement remplies; mais dès le même jour, Pizarre fut informé que ces insulaires avaient des troupes cachées pour massacrer les Espagnols pendant la nuit. Il les attaqua lui-même,

les défit et se saisit du cacique : ce qui n'empêcha point que le jour suivant il n'eût à combattre une multitude de nouveaux ennemis ; il fut même obligé d'envoyer du secours aux vaisseaux, qui essuyèrent aussi l'attaque d'un grand nombre d'Américains dans leurs barques plates ; mais les Espagnols se défendirent avec tant de résolution, qu'après avoir fait ruisseler le sang, ils virent disparaître ceux qui étaient échappés à leur vengeance. Cependant Pizarre perdit quelques soldats, et parmi les blessés, Gonzale, son frère, le fut dangereusement au genou. Le capitaine Fernand de Soto, étant arrivé de Nicaragua quelques heures après l'action, avec un renfort considérable d'infanterie et de cavalerie, rien ne pouvait empêcher Pizarre d'exécuter son premier dessein ; mais lorsqu'il fut informé que les insulaires se tenaient autour de l'île, avec leurs barques plates cachées derrière les mangliers, la difficulté de les forcer dans cette retraite lui fit prendre la résolution de retourner à la côte. Il avait eu le temps d'ailleurs de reconnaître que l'air de l'île était malsain, et l'or qu'il avait trouvé devenait un nouvel aiguillon pour ses gens, qui n'aspiraient qu'à se voir dans Tumbez.

Les insulaires de Puna devaient être redoutables aux peuples mêmes du continent, puisqu'ils avaient dans leurs prisons plus de six cents personnes de l'un et de l'autre sexe, qu'ils avaient prises en guerre ; il se trouvait, entre ces prisonniers, quelques habitans de Tumbez : Pizarre les mit tous en liberté ;

et, dans le dessein qu'il avait de les gagner par la douceur, il les pria de prendre dans leur barque trois de ses gens qu'il voulait envoyer à leur cacique. Ils y consentirent; mais ce fut pour payer d'une horrible ingratitude le bienfait qu'ils venaient de recevoir. A peine furent-ils arrivés dans leur ville, qu'ils sacrifièrent ces trois députés à leurs idoles. Fernand Soto fut menacé du même sort : il s'était mis avec quelques Américains sur une autre barque, accompagné d'un seul valet; et dans l'empressement d'arriver à Tumbez, il entrait déjà dans la rivière, lorsqu'il fut aperçu de Diègue d'Aguezo et de Rodrigue Lozan, qui, étant sortis des vaisseaux, se promenaient vers l'embouchure; ils firent arrêter la barque, sans autre motif que la prudence, puisqu'ils ignoraient encore le malheur des trois autres Espagnols; ils lui conseillèrent de ne pas risquer inutilement sa vie, qu'il aurait perdue sans doute par la même trahison.

Après cette action, on doit bien juger que les Américains n'étaient pas disposés à fournir des barques pour la descente des troupes : aussi ne reçut-on d'eux aucune offre de secours. Pizarre, Fernand et Jean, ses frères, Vincent de Valverde, Soto, et les deux Espagnols dont le conseil lui avait sauvé la vie, furent les seuls qui passèrent la nuit à terre : ils la passèrent à cheval. Pizarre, ses deux frères et Valverde, étaient fort mouillés, parce que la barque sur laquelle ils étaient venus, et que les

Espagnols ne savaient point gouverner, s'était renversée lorsqu'ils en étaient sortis. Fernand demeura au rivage, pour faire débarquer les troupes à mesure qu'elles arrivaient de l'île et des vaisseaux. Le gouverneur, ou le général, titre qu'on donne indifféremment à Pizarre, pour le distinguer de ses frères, s'avança, pendant ce temps, plus de deux lieues dans les terres sans rencontrer un seul homme : témérité qui ne peut recevoir d'excuse dans un chef. Il découvrit que les Américains s'étaient retirés sur des hauteurs voisines. A son retour vers la mer, il rencontra les capitaines Mena et Jean de Salcédo qui le cherchaient, à la tête de quelque cavalerie qui venait de débarquer; et le reste des troupes n'ayant pas tardé à prendre terre, il résolut de former un camp régulier, pour se donner le temps d'observer le pays et ses habitans.

Il y passa plus de trois semaines à faire solliciter le cacique d'écouter ses propositions et de le reconnaître pour ce même étranger qui s'était déjà présenté sur la côte. Il lui faisait offrir son amitié avec les mêmes civilités; mais soit que ces offres, qui étaient portées par des prisonniers, lui fussent mal expliquées, et que le récit de ce qui s'était passé dans l'île de Puna lui fît regarder les Espagnols comme des brigands auxquels il ne pouvait accorder de confiance, il ne fit aucune réponse; et ses gens, dispersés en pelotons, continuaient de menacer tout ce qui sortait du camp. On en découvrit un gros de l'autre côté de la rivière; et les

des trésors de son père. La plus grande partie des richesses d'Huayna Capac était restée à Cusco, et demeura au pouvoir d'Huascar. Atahualpa se hâta d'envoyer des ambassadeurs à son aîné pour lui annoncer la mort de leur père commun, lui faire hommage, et demander la confirmation du testament. Huascar ne goûta point cette proposition. Il répondit que, si son frère voulait lui marquer sa soumission, venir à Cusco, et lui remettre l'armée, il lui ferait un parti convenable à sa naissance; mais qu'il ne pouvait lui céder la province de Quito, qui, étant frontière de son empire, devait être nécessairement gardée pour sa conservation et sa défense; il ajouta que, si son frère s'obstinait dans ses prétentions, il marcherait contre lui avec toutes ses forces. La guerre s'engagea; Atahualpa, après avoir été pris dans une bataille, s'était sauvé de sa prison, et avait fait son frère Huascar prisonnier à son tour.

Telle était la situation des affaires, lorsque les deux frères eurent recours à Pizarre. Les Péruviens avaient d'ailleurs des préjugés favorables aux Espagnols. Dans l'idée que la maison royale de Cusco était descendue d'un fils du Soleil, ils donnèrent la même qualité aux Castillans, et la raison qu'ils en apportaient était fondée sur une tradition fort respectée. Dans les anciens temps, disaient-ils, l'aîné des fils d'un inca, nommé *Yahuarhacar*, avait vu un fantôme d'une physionomie fort différente de celle des habitans du pays. Ils n'ont point de barbe,

et leurs habits ne passent pas le genou; au contraire, ce fantôme, qui s'appelait Viracocha, portait une barbe fort longue, et sa robe lui descendait jusqu'aux pieds; il menait d'ailleurs en lesse un animal inconnu au jeune prince. Cette fable était si généralement répandue, qu'à l'arrivée des Espagnols, qui avaient de grandes barbes, les jambes couvertes, et des chevaux pour monture, on crut voir en eux l'inca Viracocha, fils du soleil. Garcilasso fait entendre que ces impressions remplirent Atahualpa de frayeur, et lui ôtèrent le courage de se défendre, en lui persuadant que les guerriers inconnus étaient envoyés par le soleil pour le venger de mille offenses qui l'avaient irrité contre la nation.

La députation d'Huascar étant arrivée au port de Payta, le gouverneur, qui reconnut aussitôt de quelle importance elle était pour ses desseins, se hâta de rappeler les troupes qu'il avait laissées à Tumbez, et s'occupa jusqu'à leur arrivée à jeter sur la rivière de Payta les fondemens d'une ville qu'il nomma Saint-Michel. Il voulait que les vaisseaux qui lui viendraient de Panama, comme il lui en était déjà venu quelques-uns, trouvassent une retraite sûre à leur arrivée. Ensuite, ayant distribué entre ses gens l'or et l'argent qui était le fruit de son expédition, il ne laissa dans la nouvelle ville que ceux qu'il destinait à l'habiter.

Les députés d'Huascar lui avaient appris qu'Atahualpa était alors dans la province de Caxamalca

Ses troupes ne furent pas plus tôt arrivées de Tumbez, qu'il se mit en marche pour aller trouver ce prince. Un désert de vingt lieues qu'il eut à traverser dans des sables brûlans, sans eau et sans secours contre l'extrême ardeur du soleil, fit beaucoup souffrir l'armée; mais à l'entrée d'une province nommée Motupe, il commença heureusement à trouver des vallons peuplés, où les rafraîchissemens étaient en abondance. De là les Espagnols s'avancèrent vers une montagne, sur laquelle ils rencontrèrent un envoyé d'Atahualpa, qui présenta au gouverneur des brodequins très-riches et des bracelets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il se présenterait devant l'inca, auquel cette marque le ferait connaître. L'envoyé était lui-même inca, c'est-à-dire prince de la race royale, et se nommait Titu Autachi. Son compliment roula sur la parenté des Espagnols et de son maître, en qualité d'enfant de Viracocha et du soleil. Les présens consistaient en diverses sortes de fruits, de grains, d'étoffes précieuses, d'oiseaux et d'autres animaux du pays; des vases, des coupes, des plats et des bassins d'or et d'argent, quantité de turquoises et d'émeraudes. L'abondance et l'éclat de ces richesses firent juger aux Espagnols que le prince qui les envoyait devait posséder d'immenses trésors. Ils en conclurent qu'il était alarmé du traitement qu'on avait fait aux habitans de Puna et de Tumbez, et cette conjecture était juste; mais ils ignoraient encore que les peuples, les regardant

comme fils du soleil et comme exécuteurs de ses vengeances, y mêlaient un motif de religion, et que leur but était, non d'acheter l'amitié d'une poignée d'hommes qu'ils pouvaient envelopper aisément, mais d'apaiser la colère du soleil, qu'ils adoraient et qu'ils croyaient irrité contre eux.

Pizarre n'avait pour interprète qu'un jeune Américain de Puna, qui ne savait guère ni la langue de Cusco, qui était celle de la cour, ni celle des Espagnols. Quoique baptisé sous le nom de Philippe, d'où lui vint celui de Philippillo, il était fort mal instruit des mystères de la religion. Enfin, ne sachant que le jargon de son île, où l'on doit même supposer qu'il était né dans la lie du peuple, il ne put rendre exactement le discours de l'inca; aussi les Espagnols ne demeurèrent-ils pas fort éclaircis après son départ. Ils délibérèrent sur le jugement qu'ils devaient porter de cette démarche; les uns jugèrent que plus les présens étaient riches, plus ils devaient inspirer de défiance, et que c'était peut-être une amorce pour les faire donner dans quelque piége; d'autres pensèrent qu'il ne fallait pas juger si mal des intentions d'un si grand prince; que, sans négliger de justes précautions, on devait employer toutes les voies pacifiques avant d'en venir à la guerre, et que l'obscurité qu'on trouvait dans les termes de l'inca n'était peut-être que dans l'explication de l'interprète. On résolut néanmoins de continuer la marche vers Caxamalca, où l'on espérait toujours trouver le prince. Dans tous les

lieux du passage, l'accueil des habitans fut magnifique. Ils apportaient diverses sortes de viandes et de liqueurs, et l'on remarquait de toutes parts qu'ils n'avaient rien épargné pour les préparatifs. Ayant observé que les chevaux mâchaient leur frein, ils s'imaginèrent que ces animaux extraordinaires se nourrissaient de métaux : ils allaient leur chercher de l'argent et de l'or en abondance, et les leur présentaient. Les Espagnols, comme on se l'imagine, se gardèrent bien de les détromper.

Pour répondre à la députation du prince, le gouverneur lui envoya Fernand, un de ses frères, et Soto. Ils ne le trouvèrent point dans la ville de Caxamalca. L'espérance d'affermir sa domination le retenait successivement en d'autres lieux, occupé à faire égorger tout ce qui tombait entre ses mains de la famille royale et des partisans de son frère. On ne saurait désavouer que cet emportement sanguinaire n'ait rendu sa mémoire odieuse. Le *curaca*, ou seigneur particulier de la ville, avait ordre de recevoir les fils du soleil avec toute la distinction qu'on devait à ce titre. Il envoya au-devant d'eux quelques officiers; et, arrivant bientôt lui-même, il les conduisit à quelque distance, vers un palais où le prince était revenu sur la nouvelle de leur approche. En avançant dans la plaine, ils virent des gens de guerre envoyés pour leur faire honneur. Soto, qui ne pouvait deviner quel était leur dessein, poussa son cheval à toute bride vers l'officier qui les

commandait. Les Américains s'écartèrent, autant parce qu'ils avaient ordre de les respecter, que par la crainte qu'ils devaient ressentir à la première vue d'un cheval en course. L'officier péruvien leur fit un salut, qui était une espèce d'adoration, et les accompagna jusqu'au palais avec toutes les marques de la plus profonde vénération.

Ils furent éblouis des richesses qui s'offraient de toutes parts. L'inca était assis sur un siége d'or. Il se leva pour les embrasser, et leur dit : « Capac « Viracocha, soyez les bien venus dans mes états. » On leur présenta des siéges d'or ; et l'inca se tournant vers quelques seigneurs américains qui étaient près de lui : « Vous voyez, leur dit-il, la figure et « l'habit de notre dieu Viracocha, tels que notre « prédécesseur l'inca Yahuarhuacar a voulu qu'ils « fussent représentés dans une statue de pierre. » Deux princesses d'une grande beauté présentèrent des liqueurs, et ces rafraîchissemens furent suivis d'un festin. Fernand Pizarre fit ensuite son compliment. Il parla des deux puissances, le pape et l'empereur, qui concouraient à tirer les Américains de l'esclavage du démon. Pouvait-il se flatter, remarque l'historien, de faire entendre, par un discours de quelques lignes, des matières si nouvelles à cette nation ? Philippillo, qui n'y entendait pas beaucoup plus que l'inca même, lui en donna une explication à laquelle le prince ne comprit rien. Il y répondit néanmoins par un discours très-raisonnable, dans lequel il recommandait ses sujets à la

générosité des fils du soleil. Rien de plus pathétique que ce que Garcilasso lui fait dire en faveur de ses peuples ; ses officiers en furent touchés, et ne purent retenir leurs larmes. Il promit aux deux Espagnols d'aller voir le lendemain leur chef. Ils se retirèrent plus charmés des richesses qu'ils avaient vues que sensibles à l'opinion qu'on avait d'eux.

Le gouverneur, apprenant que le prince devait venir le jour suivant, partagea soixante chevaux, dont toute sa cavalerie était composée, en trois compagnies de vingt chacune. Il leur donna pour commandans Fernand Pizarre, Soto et Belalcazar, qui se rangèrent derrière un vieux mur pour n'être pas vus d'abord des Américains, et leur causer plus de surprise en se montrant tout d'un coup. Il se mit lui-même à la tête de son infanterie, consistant en cent hommes, dont il fit un bataillon ; et, dans cet ordre, il ne craignit point d'attendre un prince qui venait avec des troupes nombreuses. La marche d'Atahualpa fut si lente, qu'il employa quatre heures à faire une lieue. Il avait autour de lui les principaux seigneurs de sa cour. Ses gens de guerre étaient rangés en quatre corps de huit mille hommes, dont le premier composait l'avant-garde, et deux autres marchaient à ses côtés. Le quatrième, qui faisait l'arrière-garde, eut ordre de s'arrêter à quelque distance.

Atahualpa, s'étant avancé avec les trois premiers, et voyant les Espagnols en bataille, dit à ses officiers : « Ces gens sont les messagers des dieux ;

« gardons-nous bien de les offenser; il faut au con-
« traire que nos civilités les apaisent. » En même temps Vincent de Valverde marcha vers lui, une croix de bois dans une main, et son bréviaire dans l'autre. Ses cheveux coupés en couronne étonnèrent l'inca, qui, pour ne pas manquer à ce qui lui était dû, voulut savoir de quelques Américains familiers avec les Espagnols quelle était sa condition. Ils lui dirent que c'était un messager de Pachacamac. Valverde ayant demandé et obtenu la permission de parler, commença un assez long discours, divisé en deux parties, que Garcilasso nous a conservé. Son exorde roule sur la nécessité de la foi catholique: il passe ensuite à la trinité, aux châtimens et aux récompenses d'une autre vie, à la création, à la chute d'Adam, dans laquelle toute sa race est comprise, à l'exception de Jésus-Christ. Il parle de la naissance de l'Homme-Dieu, de sa mort pour la rédemption des hommes, de sa résurrection, des apôtres, enfin de la primauté de saint Pierre. Dans la seconde partie, il dit que le pape, successeur de saint Pierre, informé de l'idolâtrie des Américains, et voulant les attirer à la connaissance du vrai Dieu, a chargé l'empereur Charles, monarque de toute la terre, d'envoyer son lieutenant pour les soumettre, et les faire entrer volontairement ou de force dans la seule bonne voie, qui est celle qu'on leur vient annoncer. Il apporte l'exemple du Mexique et d'autres pays. Enfin il déclare à l'inca que, s'il s'endurcit contre l'Évangile, il périra comme Pharaon.

Cette foule de mystères, présentés rapidement et sans préparation, ne devait pas jeter beaucoup de lumière dans l'esprit du prince; et l'ignorance de l'interprète n'y pouvait guère mettre plus de clarté. Atahualpa, qui n'y avait rien trouvé d'intelligible pour lui que la menace de ravager son pays, fit un profond soupir. Il comprit bien que l'interprète savait mal la langue de Cusco, dont il s'était servi pour lui parler; et, dans la crainte qu'il n'altérât de même sa réponse, il la fit, ou du moins il l'expliqua dans une langue plus commune. Cette réponse, telle que Garcilasso et d'autres la rapportent, marque assez que Philippillo avait fait une étrange explication de nos mystères.

Cependant les Espagnols, ennuyés d'une si longue conférence, n'attendirent point les ordres du général pour quitter leurs rangs, et quelques-uns montèrent sur une petite tour, où ils avaient découvert une idole enrichie de plaques d'or et de pierres précieuses qu'ils se mirent à piller. Leur audace irrita les Péruviens, et la plupart se disposaient à punir ce sacrilége; mais l'inca défendit que les Espagnols fussent maltraités. Valverde, alarmé du bruit, se leva brusquement du siége qu'on lui avait donné pour parler, et dans ce mouvement, il laissa tomber la croix et son bréviaire. Il se baissa pour les relever : ensuite, courant vers les Espagnols, il leur cria de ne faire aucun mal aux Américains. Sa course et ses cris furent mal expliqués, et passèrent au contraire pour une exhor-

tation à la vengeance. On fondit de tous côtés sur les Américains; et ce qui est bien remarquable, c'est que, malgré une attaque si furieuse, l'ordre qu'avait donné Atahualpa de ne pas frapper les Espagnols, fut généralement observé. Cent soixante Espagnols enveloppés par une armée n'eurent ni mort ni blessé, à la réserve du gouverneur, qu'un de ses propres soldats blessa légèrement à la main. Ils ne trouvèrent aucune sorte de résistance. Les Péruviens se contentèrent d'entourer la litière du prince, pour empêcher qu'elle ne fût renversée; mais le gouverneur s'étant fait jour jusqu'à la litière, prit Atahualpa par la manche de sa robe, tomba et l'entraîna sur lui. Les sujets de ce malheureux prince, le voyant au pouvoir des Espagnols, ne pensèrent plus qu'à se mettre à couvert par la fuite. Elle ne fut pas assez prompte pour les dérober à la fureur de leurs ennemis. Il y en eut plus de trois mille cinq cents passés au fil de l'épée. Des enfans, des vieillards, des femmes, que la curiosité avait attirés à ce spectacle, furent étouffés, au nombre de plus de quinze cents, par la foule des fuyards. Près de trois mille furent écrasés sous les ruines d'une vieille muraille qui se renversa sur eux. Cette boucherie dura jusqu'à la fin du jour. Le commandant de l'arrière-garde, nommé *Rumina-gui*, entendant le bruit et voyant un Espagnol précipiter d'un lieu élevé un Péruvien qu'on y avait mis pour avertir lorsqu'il serait temps d'avancer, conclut que son maître était défait; et, loin de mar-

cher à son secours, il prit, avec le corps qu'il commandait, la route de Quito, qui était à plus de deux cent cinquante lieues du champ de bataille.

Tel est le récit de Garcilasso. On peut le soupçonner de favoriser les Péruviens ses compatriotes. Il contredit évidemment le récit de Zarate, historien espagnol, qui assure qu'Atahualpa avait pris ses mesures pour faire envelopper les Espagnols à un certain signal, et les exterminer tous. Entre ces deux versions si différentes, rapportons-en une qui n'est suspecte d'aucune partialité : c'est celle de Jérôme Benzoni, Milanais, qui, voyageant au Pérou, peu d'années après cet événement, avait connu la plupart des acteurs espagnols et péruviens. Son récit porte un air de vérité qu'on ne peut mieux lui conserver, qu'en le donnant dans les termes de *Chauveton*, son vieux traducteur. L'importance de l'événement permet ces détails. « Cependant il venait nouvelles sur nouvelles au roi Atabaliba (1) comme les chrétiens s'avançaient. On lui donnait à entendre qu'ils étaient en petit nombre, las, et qu'ils ne pouvaient cheminer, s'ils n'étaient montés sur de grands daces (ils appellent ainsi les chevaux en ce pays-là). Quand il ouït cela, il se mit à rire de ces barbus, et cependant il renvoya d'autres ambassadeurs vers les Espagnols, leur dire que, s'ils aimaient la vie, ils se donnassent bien garde de passer plus avant. Pi-

(1) Prononciation corrompue d'*Atahualpa*.

zarre leur répondit qu'il n'y avait remède, et qu'il fallait qu'il vît la grandeur et magnificence de sa majesté, avec honneur et révérence, toutes fois, qu'à si grand seigneur appartenait; et quant et quant fait doubler le pas à ses gens, et pique lui-même. Comme il approchait de Cassiamalca, il envoie quelques capitaines et chevaux-légers devant pour reconnaître un peu l'état et la contenance du roi, lequel s'était restré à demi-lieue de là pour la venue des étrangers. Ces capitaines espagnols, comme ils furent à la vue des gens du roi, commencèrent à manier leurs chevaux, les faire passader et voltiger devant eux, dont les poures Américains étaient aussi ébahis que s'ils eussent vu quelques monstres tout nouveaux; mais le roi n'en fit point d'autre semblant, ni ne changea sa contenance pour cela, ains se courrouça seulement du peu de respect et révérence que ces barbus avaient porté à sa majesté. Fernand Pizarre, qui était là, lui fit entendre par truchement qu'il était le frère du colonel de l'armée des Espagnols, lequel était venu de la Castille, par commandement du pape et de l'empereur, qui désiraient avoir son alliance. Et pourtant qu'il plût à sa majesté s'en venir jusqu'en la ville de Cassiamalca, pour entendre là de grandes choses que le colonel avait charge de lui dire, et que puis après, il s'en retournerait en son pays. Atabaliba répondit en deux mots qu'il ferait tout cela, moyennant que l'autre se retirât et sortît de son pays.

« Fernand Pizarre s'en retourna vers ses gens avec si courte réponse ; bien ébahi au reste de la richesse et magnificence superbe de la cour et du train de ce roi Atabaliba, et en fit aussi émerveiller beaucoup d'autres Espagnols quand il le leur conta. Quant à la réponse et volonté du roi, il leur dit en somme, qu'il en était là résolu de ne souffrir point de gens barbus en son pays. Cette résolution entendue, les capitaines employèrent toute cette nuit-là à préparer armes, mettre leurs gens en ordre et les encourager, leur montrant qu'il ne fallait point douter que la victoire ne fût à eux, que c'étaient poures bêtes à qui ils avaient à combattre, et qu'au premier ronfler des chevaux ils les verraient fuir comme un troupeau de moutons. Quant tous les rangs furent dressés, et quelques pièces d'artillerie braquées droit contre les portes du palais où devait entrer Atabaliba, François Pizarre défendit à ses gens que nul ne se bougeât, ni ne tirât avant que le signal fût donné.

« Le jour venu, voici arriver le roi Atabaliba, avec plus de vingt-cinq mille Américains que l'on portait en triomphe sur les épaules, accoutré de belles plumes de toutes couleurs, avec force pendans et joyaux d'or, vêtu d'une camisole sans manches; les parties naturelles couvertes d'une bande de coton, avec un floquet rouge de fine laine qui lui pendait sur la joue gauche et lui ombrageait les sourcils, et une belle paire d'escarpins aux pieds, presque faits à l'apostolique. En tel esquipage Ata-

baliba fit son entrée triomphante dedans la ville de Çassiamalca, ne plus ne moins qu'en pleine paix jusqu'à ce qu'il arriva au palais, là où il devait donner audience à l'ambassade de ces barbus.

« Pendant toute cette magnificence il y eut un jacobin, nommé frère Vincent de Vanverde, lequel fendant la presse, fit tant, qu'il s'approcha du roi, avec une croix et un bréviaire à la main, *cuidant peut-être que ce roi fût devenu, en un instant, quelque grand théologien*; et lui fit entendre par un truchement, comme il était venu vers son excellence par le commandement de la sacrée majesté de l'empereur, son souverain seigneur, avec l'autorité du pape de Rome, vicaire du sauveur Jésus-Christ, lequel lui avait donné ce pays-là jadis inconnu, à la charge d'y envoyer personnes dignes et de savoir, pour y prêcher et publier son saint nom, et en chasser leurs fausses et damnables erreurs. Et quant et quant en disant cela lui va montrer son bréviaire, lui disant que c'était là la loi de Dieu, et que c'était ce Dieu-là qui avait créé toutes choses de rien, et sur cela lui va faire un grand sermon, en commençant depuis Adam et Eve, de la création de l'homme et de sa chute, et comme depuis Jésus-Christ était descendu du ciel et avait pris chair au ventre d'une vierge; puis qu'il était mort en la croix et ressuscité des morts pour la rédemption du genre humain, et finalement monté au ciel. De là il vint à parler de la résurrection et de la vie éternelle, et comme Jésus-Christ avait

laissé son église en garde à saint Pierre, son premier vicaire, et conséquemment à ses successeurs, sur quoi il n'oublia pas à prouver l'autorité du pape; finalement lui faisant la puissance du roi d'Espagne la plus grande qu'il pouvait, l'appelant grand empereur et monarque du monde, il conclut qu'il se devait faire son ami et son tributaire, se soumettant à la religion chrétienne et renonçant à ses faux dieux : et dit que s'il ne le faisait pas de bon gré, on lui ferait bien faire par force.

« Le roi ayant entendu tout cela depuis un bout jusqu'à l'autre, fit réponse : « Que quant à lui il « serait volontiers ami de ce monarque du monde, « mais qu'il ne lui semblait pas advis qu'un roi « libre comme lui, dût payer tribut à celui qu'il ne « vit jamais, et au reste *que le pape devait bien être « quelque grand fat, de donner ainsi libéralement « ce qui n'était pas à lui.* Quant à ce fait de la reli- « gion, il dit tout net, qu'il ne lairrait jamais la « sienne, et que si les chrétiens croyaient en un « Jésus-Christ qui était mort en croix, lui croyait « au soleil qui ne mourait jamais. » De là il vint à demander au moine comment il savait que le Dieu des chrétiens eût fait le monde de rien, et qu'il fût mort en croix. Le moine lui répondit que ce livre-là le disait : et quant et quant lui présente son bréviaire. Atabaliba prend ce livre, et le regarde de côté et d'autre, puis se prenant à rire : ce livre ne me dit rien de tout cela, dit-il, et en disant cela vous jette le bréviaire par terre. Le moine

ramasse son livre, et s'en va criant vers tant de gens qu'il put : vengeance, mes amis! vengeance, chrétiens! voyez-vous comme il a méprisé et jeté les évangiles par terre? tuez-moi ces chiens mécréans qui foulent ainsi aux pieds la loi de Dieu.

« Adonc François Pizarre fit arborer les enseignes et hausser le signal du combat comme il avait proposé. Quant et quant toute l'artillerie joua pour commencer par étonner les Américains, et comme ils étaient déjà fort épouvantés de ce tonnerre, voici arriver les chevaux avec force sonnettes au cou et aux jambes, et un bruit mêlé de trompettes et de tambours qui les mirent du tout hors de sens. Et tout à l'heure même, les Espagnols mettant la main aux armes, donnent dedans, frappent dessus et font une horrible boucherie de ces poures Américains, qui furent si étourdis tout en un coup de la foudre des canons, de la furie des chevaux et des grands coups de ces lames tranchantes, qu'ils n'eurent onc le cœur, ni le sens de se défendre, ains ne pensèrent qu'à se sauver; et s'enfuirent en si grand désordre, s'embarrassant et se renversant les uns sur les autres, qu'ils donnèrent beau loisir aux Espagnols de chamailler sur eux tout à leur aise : ainsi la victoire ne leur coûta guère.

« Quand les gens de cheval eurent ainsi écarté les uns et renversé les autres à grands coups de lances et de coutelas, voici François Pizarre avec toute l'infanterie, qui vint après et tire tout droit vers la part où était le roi, lequel avait beaucoup

d'Américains autour de soi; mais si étonnés, qu'il n'y en avait pas un qui se mît en défense. Les Espagnols n'avaient autre chose à faire qu'à tuer; et à mesure que ces Américains tombaient, le chemin se faisait jusqu'à ce qu'ils approchèrent tout auprès de la personne d'Atabaliba. Ce fut à qui le prendrait le premier, et mes Espagnols de charger sur ces poures Pérussins qui le portaient pour le faire tomber en bas; si branlait déjà fort la portoire, là où il était élevé; quand voici François Pizarre lui-même qui s'approche, et vous attire Atabaliba si rudement par sa camisole, qu'il l'amène quant et quant. En cette façon se laissa prendre le poure roi Atabaliba, et se rendit sans qu'il y mourût ni fût blessé aucun Espagnol, excepté Pizarre, parce que, quand il voulut prendre le roi, il y eut un soudard qui le blessa en la main, pensant frapper un Américain.

« Fernand Pizarre ne cessa de courir tout ce jour avec la cavalerie après les fuyans; et partout où il trouvait des Américains, il les taillait en pièces sans en épargner un seul. Quant au moine *qui avait commencé le jeu, il ne cessa, tant que le carnage dura, de faire du capitaine, et d'animer les soudards, leur conseillant de ne jouer que de l'estoc, et ne s'amuser à tirer des taillades et coups fendans, de peur qu'ils ne rompissent leurs épées.* Les Espagnols ayant gagné une si sanglante victoire sur cette poure et misérable gent, à si bon marché, ne firent autre chose toute la nuit que danser, ivro-

gner, paillarder et mener une fête désespérée. »

Les Espagnols allèrent piller le lendemain le camp d'Atahualpa, où ils trouvèrent une quantité surprenante de vases d'or et d'argent, des tentes fort riches, des étoffes, des habits et des meubles d'un prix inestimable. La seule vaisselle d'or du roi valait soixante mille pistoles. Plus de cinq mille femmes se remirent volontairement entre leurs mains. Atahualpa supplia le gouverneur de le traiter généreusement, et promit, pour sa rançon, de remplir d'or une salle où ils étaient alors, jusqu'à la hauteur où son bras pouvait atteindre; et l'on fit autour de la salle une marque à la même hauteur. Il promit d'y ajouter tant d'argent, qu'il serait impossible aux vainqueurs de tout emporter. Cette offre fut acceptée; et bientôt on ne vit plus, dans les campagnes, que des Péruviens courbés sous le poids de l'or qu'ils apportaient de toutes parts. Mais, comme il fallait le rassembler des extrémités de l'empire, les Espagnols trouvèrent qu'on ne répondait point à leur impatience, et commencèrent même à soupçonner de l'artifice dans cette lenteur. Atahualpa, qui crut s'apercevoir du mécontentement, dit à Pizarre que la ville de Cusco étant à deux cents lieues et les chemins fort difficiles, il n'était pas surprenant que ceux qu'il avait chargés de ses ordres tardassent à revenir; mais que, s'il voulait y envoyer lui-même deux de ses gens, ils verraient, de leurs propres yeux, qu'il était en état de remplir sa promesse; et, voyant

balancer les Espagnols sur le danger d'une si longue route, il leur dit en riant : « Que craignez-vous ? « Vous me tenez ici dans les fers ; moi, mes femmes, « mes enfans, mes frères, ne sommes-nous pas des « otages suffisans ? » Soto et Pierre de Varco s'offrirent enfin pour cette course, et l'inca voulut qu'ils fissent le voyage dans une de ses litières, afin qu'ils fussent plus respectés.

A quelques journées de Caxamalca, ils rencontrèrent un corps de ses troupes qui conduisaient prisonnier son frère Huascar. Ce malheureux prince, apprenant qui étaient ceux qu'il voyait dans des litières, souhaita de leur parler ; et les deux Espagnols l'ayant assuré que l'intention de l'empereur, leur maître, et celle du général Pizarre, était de faire observer la justice à l'égard des Américains, il se mit à les instruire de ses droits, avec des plaintes fort vives de l'injustice de son frère, et les pria de retourner vers le général, pour le faire entrer dans ses intérêts. Il ajouta que, si Pizarre voulait se déclarer en sa faveur, il s'engageait à remplir d'or la salle de Caxamalca, non-seulement jusqu'à la ligne qu'on avait marquée, qui était à la hauteur d'un homme, mais jusqu'à la voûte, ce qui était le triple de plus. « Atahualpa, dit-il, sera obligé, pour exé« cuter son engagement, de dépouiller le temple de « Cusco, en faisant enlever des plaques d'or et d'ar« gent dont il est revêtu ; et moi, j'ai dans ma puis« sance tous les trésors et toutes les pierreries de mon « père. » En effet, les ayant reçus par héritage, il les

avait cachés sous terre, dans un lieu qui n'était connu de personne; et Zarate assure qu'il avait fait tuer ceux qu'il avait employés à cet office.

Les deux capitaines avaient leurs ordres, auxquels ils n'osèrent manquer pour retourner sur leurs pas. D'un autre côté, de fidèles serviteurs d'Atahualpa croyant sa délivrance prochaine, et regardant les offres de son frère comme un obstacle à son rétablissement, lui donnèrent avis de cette explication. Il jugea comme eux, qu'il lui était fort important que le gouverneur n'en fût pas informé. Mais avant de suivre les inspirations d'une barbare politique, il voulut essayer comment les Espagnols prendraient la mort de son frère. Il feignit une extrême affliction; et lorsqu'on le pressa d'expliquer la cause de son chagrin, il déclara tristement que ses gens le voyant dans les chaînes, et jugeant qu'Huascar profiterait de l'occasion pour se délivrer des siennes, avaient ôté la vie à ce cher frère, dont il n'avait jamais souhaité la perte, et qu'il regrettait amèrement. Pizarre donna dans le piége, et ne pensa qu'à le consoler, jusqu'à lui promettre de faire punir les coupables. Mais Atahualpa n'eut rien de plus pressé que d'ordonner la mort de son frère; et cet ordre fut exécuté si promptement, qu'il fut difficile de vérifier si ces fausses plaintes avaient précédé ce meurtre. On rapporte que le malheureux Huascar dit en mourant: « Je n'ai pas régné « long-temps; mais le traître qui dispose de ma « vie, quoiqu'il ne soit que mon sujet, n'aura pas

« un plus long règne. » Cette espèce de prédiction, qui fut bientôt accomplie, rappela aux Péruviens celle qu'on a rapportée de Hayna Capac, et les confirma dans l'opinion que les incas étaient les vrais fils du soleil, et inspirés par la Divinité.

Pendant que Soto et Varco continuaient leur voyage, le gouverneur envoya son frère avec une partie de la cavalerie, pour découvrir les provinces intérieures. Ce détachement, ayant pris vers Pachacama, qui est à cent lieues de Caxamalca, rencontra dans le pays de Guamacucho un frère d'Atahualpa, nommé Illescas Incas, qui conduisait pour la rançon de son frère, deux ou trois millions en or, avec une très-grande quantité d'argent. Après une marche fort difficile, Fernand Pizarre arriva dans la ville de Pachacama, où il trouva un temple rempli de richesses, dont il enleva une partie; et les Péruviens portèrent le reste pour la rançon. Culicuchima, l'un des deux généraux d'Atahualpa, était dans le pays avec une armée assez nombreuse. Fernand le fit prier de le venir voir; et l'Américain l'ayant refusé par orgueil ou par crainte, il ne fit pas difficulté de l'aller trouver lui-même au milieu de son armée, où il prit tant d'ascendant sur lui, qu'il l'engagea non-seulement à congédier ses troupes, mais à le suivre jusqu'à Caxamalca. On reproche cette hardiesse à don Fernand, comme une témérité dont il y avait peu de fruit à recueillir. Cependant elle lui réussit avec tant de bonheur, qu'ayant pris, à son retour, par des

tagnes couvertes de neige, dont les moindres difficultés étaient celles du chemin, et un froid excessif, il marcha comme en triomphe dans les lieux où Culicuchima pouvait lui faire trouver sa perte. Lorsque ce général se vit à la porte du palais qui servait de prison à son maître, il ôta sa chaussure pour se présenter à lui, et se jetant à ses pieds, il lui dit, les larmes aux yeux, que s'il avait été près de sa personne, les chrétiens ne l'auraient jamais pris. Atahualpa répondit qu'il reconnaissait dans sa disgrâce un petit châtiment de la négligence qu'il avait eue pour le culte du soleil.

Dans l'intervalle, Almagro, informé des premiers progrès de son associé, était parti de Panama dans l'espoir de se mettre en possession du pays qui était au-delà des bornes du gouvernement de Pizarre; car, malgré le soin que le gouverneur avait eu de cacher ses patentes, on savait qu'elles ne lui accordaient que deux cent cinquante lieues de long du nord au sud, à compter de la ligne équinoxiale. Mais en arrivant à Puerto-Viéjo, où le bruit de la défaite d'Atahualpa, et de l'engagement qu'il avait pris pour sa rançon s'était déjà répandu, Almagro, comptant que la moitié des trésors lui appartenait, et qu'elle ne lui serait pas contestée, changea de dessein, et se rendit à Caxamalca. Il y trouva une grande partie de la rançon d'Atahualpa qu'on y avait déjà rassemblée. Quelle fut son admiration à la vue de ces prodigieux monceaux d'or et d'argent! Mais sa surprise fut encore plus grande, lorsque les sol-

dats de Pizarre lui déclarèrent que de nouveau-venus ne devaient pas espérer d'entrer en partage avec les vainqueurs. Cette contestation eut de tristes suites; cependant Pizarre, qui se voyait le plus fort par le nombre et la faveur des troupes, feignit de ne pas remarquer le mécontentement d'Almagro, et prit occasion de son arrivée pour envoyer Fernand, son frère, en Espagne. Il était question de rendre compte à la cour des progrès de la conquête, et de faire à l'empereur une riche part du butin. Cette résolution ne fut affligeante que pour Atahualpa, qui se voyait enlever, dans Fernand Pizarre, le seul Espagnol auquel il eût accordé sa confiance. D'ailleurs, une comète qui paraissait depuis quelque temps l'avait jeté dans une nouvelle consternation. Lorsqu'il vit don Fernand prêt à partir, il lui dit : « Vous me quittez, capitaine ! « je suis perdu. Je ne doute point qu'en votre ab- « sence ce gros ventre et ce borgne ne me fassent « tuer. » Le borgne était don Diègue d'Almagro, qui avait perdu un œil dans une action contre les Américains; et le gros ventre, Alfonse de Requelme, trésorier de l'empereur.

Le gouverneur embarqua pour l'Espagne cent mille pesos d'or, et cent mille autres en argent, à déduire sur la rançon d'Atahualpa. On choisit pour cela les pièces les plus massives, et qui avaient le plus d'apparence : c'étaient des cuvettes, des réchauds, des caisses de tambour, des vases, des figures d'hommes et de femmes. Chaque cavalier

eut pour sa part douze mille pesos en or, sans compter l'argent; c'est-à-dire deux cent quarante marcs d'or, et l'infanterie à proportion; et toutes ces sommes ne faisaient pas la cinquième partie de la rançon. Soixante hommes demandèrent la liberté de retourner en Espagne pour y jouir paisiblement de leurs richesses; et Pizarre, prévoyant que l'exemple d'une si prompte fortune ne manquerait pas de lui attirer un grand nombre de soldats, ne fit pas difficulté de l'accorder.

Avant le départ de don Fernand, Soto et Varco étaient revenus de la capitale, l'imagination remplie de l'incroyable quantité d'or qu'ils y avaient vue dans les temples et dans les palais. Leur récit augmenta dans Pizarre et d'Almagro l'impatience de se saisir de toutes ces richesses; ce n'était néanmoins qu'une petite partie de celles des anciens incas; car Huascar était mort sans avoir révélé dans quel lieu il avait caché les trésors de ses pères; mais les temples avaient été respectés, et chaque palais avait conservé ses meubles. Un ordre d'Atahualpa pouvait faire mettre à couvert ces précieux restes: c'était la crainte d'Almagro; et, dans son inquiétude, il voulait que, sans attendre plus long-temps ce qui manquait encore à la rançon du roi, on se défît de ce prince, pour s'affranchir tout d'un coup des embarras qu'il pouvait causer. Tous les Espagnols qui étaient venus avec lui tenaient le même langage, parce qu'ils jugeaient qu'aussi long-temps que l'inca vivrait, on ne cesserait pas de prétendre

que tout ce qui viendrait d'or ou d'argent serait pour sa rançon, et que, par conséquent, ils n'y auraient jamais aucune part. Pizarre lui-même s'intéressait si peu pour son prisonnier, que, dès le premier moment de sa victoire, s'il en faut croire Benzoni, il avait pensé à s'en délivrer; mais Garcilasso donne une autre cause à sa haine. Atahualpa était homme d'esprit; entre les arts qu'il voyait exercer aux Espagnols, celui de lire et d'écrire lui parut si surprenant, qu'il le prit d'abord pour un don de la nature. Pour s'en assurer, il pria un soldat espagnol de lui écrire sur l'ongle du pouce le nom de son dieu; le soldat n'ayant pas fait difficulté de le satisfaire, il en vint un autre auquel il montra son ongle, en lui demandant ce que signifiaient les caractères : celui-ci le dit d'abord; et trois ou quatre qui suivirent, n'eurent pas plus de difficulté à lire le même mot. Enfin, le gouverneur étant entré, Atahualpa le pria aussi de lui expliquer ce qui était sur son ongle. Pizarre, qui ne savait pas lire, eut de l'embarras à lui répondre. Non-seulement l'inca comprit que ce don était un talent acquis, et un fruit de l'éducation, mais, poussant plus loin ses raisonnemens, il conclut qu'un homme à qui l'éducation avait manqué devait être d'une basse extraction, et d'une naissance inférieure à celle des soldats qu'il voyait mieux instruits; ce qui lui donna pour le gouverneur un fonds de mépris qu'il n'eut pas la prudence de dissimuler.

D'un autre côté, Philippillo, pour qui la confiance de Pizarre était excessive, vint jeter d'autres alarmes dans l'esprit des Espagnols. Il prétendit avoir découvert qu'Atahualpa prenait des mesures secrètes pour les faire massacrer tous, et qu'il avait déjà fait cacher dans plusieurs endroits un grand nombre de gens bien armés, qui n'attendaient que l'occasion. Tous les historiens conviennent que l'examen des preuves ne pouvant se faire que par cet interprète, il était maître de tout expliquer suivant ses intentions : aussi n'est-on jamais parvenu à découvrir exactement la vérité de son accusation, ni celle de ses motifs. Quelques-uns ont cru qu'étant amoureux d'une des femmes de l'inca, et s'en étant fait aimer, il avait voulu s'assurer un commerce paisible avec elle par la mort de ce prince. On assure même qu'Atahualpa, informé de cette intrigue, en avait fait des plaintes amères au gouverneur, en lui représentant qu'il ne pouvait souffrir, sans un mortel chagrin, de se voir outragé par un vil sujet, qui n'ignorait pas d'ailleurs la loi du pays; qu'elle condamnait au feu, non-seulement ceux qui se rendaient coupables d'un si grand crime, mais ceux même qu'on pouvait convaincre de l'intention de le commettre; que, pour en témoigner plus d'horreur, on faisait mourir le père, la mère, les enfans et les frères de l'adultère, et que la rigueur s'étendait jusqu'à sa maison, ses bestiaux et ses arbres, qu'on détruisait sans en laisser aucune trace. Mais, juste ou non, l'accusation de Philippillo fut

écoutée; en vain le malheureux prince s'efforça de se justifier : sa mort était résolue. Cependant, pour donner une couleur de justice à cette violence, on observa quelques formalités dans le procès. Pizarre nomma des commissaires pour entendre l'accusé, et lui donna un avocat pour le défendre; comédie barbare, puisque toutes ses réponses devaient passer par la bouche de son accusateur : elles ne laissèrent point de lui faire des partisans. Quelques gens de bien, qui n'entraient point dans le conseil inique de leurs chefs, déclarèrent qu'on ne devait point attenter à la vie d'un souverain, sur lequel on n'avait pas d'autre droit que celui de la force; que s'il paraissait coupable, on pouvait l'envoyer à l'empereur, et lui en abandonner le jugement; que l'honneur de la nation espagnole y était engagé; qu'il était odieux de faire périr un prisonnier après avoir touché une grande partie de la rançon dont on était convenu pour sa vie et sa liberté; enfin, qu'une action si noire allait ternir la gloire des armes de l'Espagne, et ne manquerait pas d'attirer la malédiction du ciel. Pour conclusion, ils appelaient du procès et de la sentence à la personne même de l'empereur; et, dans l'acte d'opposition et d'appel, ils nommaient Jean d'Herrada pour protecteur de l'inca.

Ils ne se bornèrent point à faire cette déclaration de vive voix; ils la donnèrent par écrit et la signifièrent aux juges, avec protestation contre les suites de la sentence. On n'épargna rien pour les effrayer :

ceux qui avaient le pouvoir en main menacèrent de les traduire à la cour, comme des traîtres qui s'opposaient à l'agrandissement de leur patrie; et, mêlant la persuasion aux menaces, ils s'efforçaient de leur faire entendre que la mort d'un seul homme assurait leur vie et leur conquête; au lieu que, pendant qu'il subsisterait, l'une et l'autre seraient en danger. La dissension alla si loin, qu'elle aurait produit une rupture ouverte, si quelques esprits modérés n'eussent entrepris d'arrêter les plus ardens. Ils représentèrent aux partisans de l'inca que l'intérêt de l'empereur et de la nation étant mêlé dans cette affaire, ils entreprenaient trop à s'y opposer, et qu'outre les suites fâcheuses de leur opposition du côté de l'Espagne, ils hasardaient leur vie à pure perte, puisque, étant en si petit nombre, ils ne sauveraient point celle de l'inca. Ce dernier raisonnement, qui était sans réplique, les força de céder au torrent; et les ennemis d'Atahualpa se hâtèrent de le faire étrangler.

Quelques barbaries que ce prince eût exercées contre son frère, les historiens donnent des éloges à ses talens pour commander. Il était digne du trône, s'il s'y était élevé par d'autres voies. La mort d'Huascar et celle d'un grand nombre d'incas qu'il avait fait égorger méritaient la vengeance du ciel; mais appartenait-il aux Espagnols de s'en rendre les ministres? Une aveugle superstition les lui avait fait recevoir au milieu de ses états; et, quoiqu'il y ait de l'obscurité dans le récit des historiens, il

paraît évidemment qu'à l'entrevue de Caxamalca, s'il avait pris quelques précautions pour la sûreté de sa personne, son dessein n'était pas de commencer la querelle, ni d'employer la force ou la ruse contre des étrangers qu'il respectait. Défendre à ses gens de les attaquer, écouter paisiblement leur orateur, et, soit frayeur ou religion, ne pas rétracter ses ordres en leur voyant commencer les hostilités ; ensuite paraître ferme dans sa disgrâce ; convenir du prix de sa liberté, en presser le payement, et contenir ses sujets dans la soumission pendant qu'on dépouillait ses palais et ses temples, ce n'était pas marquer de la haine aux Espagnols, ni leur faire soupçonner de pernicieux desseins : aussi les historiens les plus dévoués à l'Espagne traitent-ils ses juges de tyrans cruels et perfides, et remarquent-ils que tous ceux qui avaient eu part à cette sentence atroce n'échappèrent point à la punition.

La mort des deux frères laissant le Pérou sans chef, il ne se trouva personne qui entreprît de venger celle d'Atahualpa. La plupart remplis de l'idée du fantôme de Viracocha, et persuadés, par la conduite même des deux derniers rois, que les Espagnols étaient fils du soleil, leur rendaient des hommages peu différens de l'adoration. Cependant quelques généraux tentèrent de se soutenir du moins dans l'indépendance. Ruminagui, qui s'était retiré à Quito avec cinq mille hommes, s'y saisit des enfans d'Atahualpa, et ne se promit pas moins que de s'emparer du trône. Ce prince, peu de

temps avant sa mort, lui avait envoyé Illescas, son frère, pour lui recommander ses fils, et le charger de leur éducation. Ruminagui les fit arrêter; ensuite, apprenant la mort de son maître, il fit étrangler ces jeunes princes. Quelques officiers péruviens ne laissèrent point de transporter à Quito le corps d'Atahualpa pour l'ensevelir près de son père et de ses ancêtres maternels, suivant l'ordre qu'il en avait laissé en mourant, et Ruminagui affecta de le recevoir avec de grands témoignages de respect: il lui fit de magnifiques funérailles, et le déposa lui-même dans le tombeau de ses pères; mais il termina cette solennité par un grand festin, où tous les capitaines furent égorgés avec Illescas.

Quisquiz, autre général, assembla quelques troupes, et s'était déjà fait un parti considérable, lorsque Pizarre, se hâtant de faire le partage de tout l'or qu'on avait rassemblé, marcha contre lui avec toutes ses forces. On craignait de grands obstacles de la part d'un vieux guerrier dont la prudence et le courage étaient célèbres dans la nation. Il n'attendit pas les Espagnols; mais en se retirant dans la vallée de Xauxa, qui est plus loin au midi, il trouva occasion d'attaquer leur avant-garde, et leur tua quelques hommes: Soto, qui la commandait, était perdu lui-même, s'il n'eût été secouru par don Diègue d'Almagro, qui s'avança heureusement avec quelque cavalerie. Tout le reste de cette marche fut extrêmement diffi-

cile : les Péruviens profitaient des montagnes et des passages ; mais l'arrière-garde étant arrivée avec Pizarre, on en tua un si grand nombre, que le reste ne tarda pas à se dissiper. De deux frères d'Atahualpa qui vivaient encore, Quisquiz, ne cherchant qu'un fantôme sous le nom duquel il pût régner, avait choisi l'inca Paulu pour lui mettre la frange qui servait de diadème. Ce jeune prince, élevé dans le respect pour l'inca Manco, son aîné, qu'il reconnaissait pour légitime successeur, après la mort de ses deux autres frères, parut peu touché d'un honneur qui ne lui appartenait pas, et dont il comprit qu'on ne lui laisserait que le titre. Il profita de la retraite de Quisquiz pour venir au-devant de Pizarre ; il lui demanda la paix, et, prévenant jusqu'à ses défiances, il lui apprit qu'il s'était rassemblé à Cusco un grand nombre de Péruviens dont il croyait pouvoir garantir la soumission, parce qu'ils y attendaient ses ordres. Le gouverneur fit prendre aussitôt cette route à son armée. Quelques jours de marche le firent arriver à la vue de la ville ; mais ils en virent sortir une si épaisse fumée, qu'ils soupçonnèrent les Américains d'y avoir mis le feu. Un détachement de cavalerie que le gouverneur y envoya pour arrêter des effets qu'il attribuait à leur désespoir, fut repoussé avec une vigueur étonnante, et les hostilités durèrent toute la nuit ; mais le jour suivant, Paulu ayant déclaré à la ville qu'il avait fait son accommodement, les Espagnols y furent admis sans résistance.

Le butin en or et en argent fut plus riche encore que celui qu'ils apportaient de Caxamalca.

La joie du triomphe n'avait pas fait oublier au gouverneur la colonie de Saint-Michel, où il avait laissé fort peu de cavalerie. Avant son départ de Caxamalca, il y avait envoyé Belalcazar, avec dix maîtres; détachement qui, dans une nation tremblante encore à l'approche d'un cheval, valait une armée. En arrivant, Belalcazar avait reçu les plaintes des Cagnares, peuple soumis aux Espagnols, et que cette raison exposait aux insultes continuelles de Ruminagui. Un heureux hasard fit aborder dans le même temps, à Saint-Michel, un grand nombre d'aventuriers partis de Nicaragua et de Panama, qui venaient chercher fortune. Il en prit deux cents hommes, dont quatre-vingts étaient à cheval, avec lesquels il marcha droit à Quito, dans la double vue d'humilier Ruminagui, et d'enlever les trésors qu'Atahualpa devait avoir laissés dans cette ville. Le général péruvien employa toutes sortes de ruses pour faire périr cette petite armée; mais Belalcazar n'en arriva pas moins à Quito, après avoir dissipé de vains obstacles, qui ne l'arrêtèrent pas plus que les escarmouches des Américains. Il apprit, à la vue des murs, que Ruminagui ayant fait assembler les femmes d'Atahualpa, et les siennes, qui étaient en fort grand nombre, leur avait dit : « Vous aurez bientôt le plaisir de « voir les chrétiens, et vous menerez une vie fort « agréable avec eux. » La plupart prenant ce dis-

cours pour un badinage, se mirent à rire. Il leur en coûta cher; il leur fit couper la tête presque à toutes; ensuite, prenant la résolution d'abandonner la ville, il mit le feu à la partie du palais qui contenait les plus précieux meubles de Huayna Capac, et la fuite le mit encore une fois à couvert des Espagnols. Ainsi Belalcazar ne trouva point d'opposition dans la ville. Le gouverneur avait envoyé dans le même temps Diègue d'Almagro vers la mer, pour approfondir la vérité d'un bruit important. On répandait que don Pèdre d'Alvarado, gouverneur de Guatimala au Mexique, s'était embarqué pour le Pérou avec une grosse armée. Don Diègue n'en apprenant rien à Saint-Michel, et sachant que Belalcazar trouvait des obstacles dans la route de Quito, entreprit de lui porter du secours; il fit plus de cent lieues pour le joindre. Il se rendit maître de quelques bourgades qui n'avaient point encore cessé de se défendre; mais n'ayant pas trouvé dans ces pays toutes les richesses qu'on lui avait fait espérer, il prit le parti de retourner à Cusco, et de laisser Belalcazar en possession de sa conquête.

Cependant le bruit qui regardait Alvarado n'était pas sans fondement. Fernand Cortez, après avoir soumis le Mexique, avait donné à ce brave capitaine, pour prix de ses glorieux services, la province de Guatimala, dont le gouvernement lui avait été confirmé par l'empereur. Alvarado ne put ignorer long-temps ce qui se passait au Pérou : il

fit demander à la cour d'Espagne qu'il lui fût permis de s'employer à cette nouvelle conquête; et, dans un temps où ces faveurs s'accordaient comme au hasard, sa demande ne pouvait être rejetée. Avec l'ardeur dont on l'a vu rempli pour l'or et pour la gloire, il envoya aussitôt Garcias Holguin reconnaître la côte du Pérou, et lui préparer des ouvertures. Sur le récit de la prodigieuse quantité d'or que les Pizarre y avaient trouvée, il résolut d'y passer, persuadé qu'en laissant les premiers vainqueurs à Caxamalca, il pouvait remonter la côte et pénétrer à Cusco. On suppose qu'il croyait cette ville hors des bornes que la cour avait assignées au gouvernement de François Pizarre, et qu'il ne voulait donner aucune atteinte aux prétentions d'autrui. Cependant, étant informé qu'on équipait à Nicaragua deux grands vaisseaux avec un secours d'hommes et d'argent pour les Pizarre, il eut l'adresse de s'en approcher et de s'en saisir pendant la nuit, avec cinq cents hommes, qui s'embarquèrent sous ses ordres. Il alla prendre terre dans la province de Puerto-Viéjo, d'où, marchant vers l'orient presque sous l'équateur, il eut beaucoup à souffrir dans des montagnes que les Espagnols ont nommées *Arcabucos*. La faim et la soif y auraient fait périr tous ses gens, s'ils n'eussent trouvé certaines cannes de la grosseur de la jambe, creuses et remplies d'une eau fort douce, qu'on y croit formée de la rosée qui s'y amasse pendant la nuit. Contre la faim, ils n'eurent point

d'autres ressources que de manger leurs chevaux. Des cendres chaudes, qui tombaient sur eux comme en pluie, leur causèrent une autre espèce d'incommodité pendant la plus grande partie du chemin : ils apprirent dans la suite qu'elles venaient d'un volcan voisin de Quito, dont l'action est si violente, qu'il pousse quelquefois cette abondance de cendres à plus de quatre-vingts lieues, avec un bruit qui se fait entendre encore plus loin. Souvent ils étaient obligés de s'ouvrir le passage en coupant les broussailles avec la hache et le sabre : leur consolation, dans une marche si pénible, était de trouver un grand nombre d'émeraudes ; mais ensuite il fallut passer une chaîne d'autres montagnes, où la neige, qui ne cessait pas d'y tomber, rendait le froid si perçant, qu'il y périt soixante hommes. Un Espagnol, qui avait sa femme et deux petites filles, les voyant tomber de lassitude, et se trouvant hors d'état de les porter ou de leur donner d'autres secours, aima mieux périr avec elles que de se sauver, comme il le pouvait, en prenant la résolution de les abandonner : ils gelèrent ensemble. Enfin l'on arriva dans la province de Quito, où les montagnes, quoique fort hautes et couvertes de neige, sont du moins entrecoupées par des vallées fertiles ; mais, dans le même temps, une grande fonte de neige en fit tomber des torrens d'eau, qui entraînèrent une grosse bourgade nommée *Contiéga*, et qui se répandirent dans tout le pays avec une affreuse inon-

dation. Alvarado ne dut qu'à son courage le bonheur qu'il eut de surmonter tant d'obstacles.

Almagro n'ayant pu douter que les Espagnols dont on lui apprenait l'arrivée ne fussent Alvarado et ceux qu'il avait inutilement cherchés à Saint-Michel, prit le parti de recourir à un accommodement. La négociation fut terminée en vingt-quatre heures par deux traités, dont l'un fut publié sur-le-champ, et l'autre tenu secret. Le premier portait qu'Alvarado entrerait en partage du butin déjà fait, comme de celui qu'on ferait à l'avenir; qu'il remonterait sur sa flotte pour aller découvrir de nouvelles provinces au midi; que François Pizarre et Diègue d'Almagro travailleraient à pacifier ce qu'ils avaient découvert et conquis, et que les gens de guerre des deux partis seraient libres d'aller, ou par mer à la découverte, ou par terre à la conquête des provinces septentrionales. Ces conditions n'étaient qu'un voile pour mettre à couvert l'honneur des deux chefs. Alvarado avait dans sa troupe des aventuriers d'une haute naissance, qu'il n'osait mécontenter ouvertement. Il prévit que, se voyant proposer des découvertes incertaines, la plupart préféreraient de s'arrêter au Pérou, et l'événement vérifia ses conjectures. De son côté, il n'avait stipulé que pour lui par le traité secret; on lui promettait de lui compter, pour ses vaisseaux, ses chevaux et ses munitions de guerre, cent mille pesos d'or, à condition qu'il retournerait dans son gouvernement

de Guatimala, et qu'il s'engagerait par serment à ne pas revenir au Pérou du vivant des deux associés. Une partie de ses gens le quitta, comme il l'avait prévu, pour aller s'établir à Quito, où Bellacazar fut en même temps renvoyé pour entretenir les peuples dans la soumission.

On a vu que Pizarre, se rendant à Cusco, avait perdu quelques Espagnols dans une des attaques de Quisquiz : la plupart n'avaient été que blessés et pris : on en comptait dix-sept. Quisquiz, ayant pris le parti de la retraite, les conduisit à Caxamalca, où se rendit aussi l'inca Titu-Autachu, un des frères du feu roi. Ce prince entreprit de discerner parmi ces Espagnols, et de punir ceux qui avaient contribué à la mort d'Atahualpa. Cuella fut reconnu pour celui qui avait signifié au roi la sentence de mort, en qualité de greffier, et qui avait assisté à l'exécution : il fut étranglé au même poteau, avec les mêmes formalités qu'il avait exercées. Les Péruviens surent que Chaves, Haro et quelques autres, avaient pris la défense d'Atahualpa. Non-seulement ils leur accordèrent la vie, mais ils prirent soin de faire guérir leurs blessures, les traitèrent avec toutes sortes de caresses, et leur firent de riches présens ; ensuite, pensant à leur rendre la liberté, ils entamèrent avec eux une négociation de paix, dont les principaux articles étaient la cessation des hostilités et l'oubli des injures. Ils demandaient une solide et durable amitié entre les Péruviens et les Espagnols ; mais ils supposaient qu'on ne contes-

terait point le bandeau royal à Manco Inca, qu'ils reconnaissaient pour l'héritier légitime du trône, et qu'ils seraient traités en alliés par les Espagnols; comme ils promettaient que l'ordonnance du feu roi, par laquelle il avait défendu à ses sujets de nuire aux chrétiens et à leur religion, serait fidèlement observée. Enfin, ils faisaient prier le gouverneur de renvoyer au plus tôt cette capitulation à la cour impériale, pour en obtenir la ratification. Quant à la proposition qu'on leur fit d'embrasser le christianisme, leur réponse mérite d'être remarquée.

Ils dirent : « Que, loin de rejeter la religion chré- « tienne, ils souhaitaient d'en être instruits ; qu'ils « priaient le gouverneur de leur envoyer des prêtres, « et qu'ils en témoigneraient leur reconnaissance ; « qu'ils savaient bien que la religion des Espagnols « était meilleure que celle de leur pays; que leur « inca Huayna Capac les en avait assurés avant sa « mort, et leur avait recommandé d'obéir à des « étrangers qui arriveraient bientôt dans ses états ; « que cet ordre d'un roi dont ils honoraient beau- « coup la sagesse et la bonté les obligeait de servir « les Espagnols aux dépens même de leur vie, « comme Atahualpa leur en avait donné l'exemple.» Quel témoignage authentique contre les Espagnols que cette docilité des Péruviens ! Comment peuvent-ils colorer leur tyrannie et leur cruauté du prétexte de la religion ? N'est-il pas évident, au contrai[illegible]ls firent détester à force de crimes



cette même religion que les peuples du Pérou étaient près d'embrasser et de chérir?

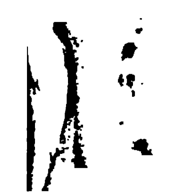
Titu-Autachu mourut peu de temps après le départ des prisonniers espagnols. Avant d'expirer, il fit appeler Quisquiz et les autres capitaines, pour leur enjoindre de vivre en paix avec les Viracochas. « Souvenez-vous, leur dit-il, qu'Huayna « Capac, mon père, nous l'ordonna par son testa« ment et par un oracle dont l'accomplissement a « commencé sous nos yeux. Obéissez, c'est ma der« nière volonté; je vous recommande l'exécution « des ordres de l'inca mon père. » En effet, ce discours, et l'espoir d'une paix dont on n'attendait plus que la ratification, portèrent Quisquiz à s'abstenir de toutes sortes d'hostilités.

Manco Inca, légitime héritier des deux rois, averti de la négociation par Titu-Autachu son frère, et par Quisquiz, eut assez bonne opinion des Viracochas pour ne pas douter qu'ils n'accordassent une paix qui leur était demandée à des conditions si raisonnables. Il voulut même aller à Cusco, et conférer personnellement avec l'*apu*; c'est le titre que les Péruviens donnaient au gouverneur. Ses officiers lui conseillaient de ne traiter que les armes à la main. Ils craignaient pour lui le sort d'Atahualpa, qui s'était livré par une aveugle imprudenee; mais il rejeta de si timides conseils. Rien de plus sage et de plus noble que le discours qu'on lui prête dans cette occasion. Il se rendit à Cusco, sans autre distinction que la frange jaune, qui était la marque de

l'héritier présomptif, pour recevoir la rouge des mains de l'apu, qui la lui donna en effet; mais pendant ce temps, Almagro et Alvarado poursuivaient Quisquiz, qui fut taillé en pièces et tué par ses propres soldats. Pizarre était impatient qu'Alvarado s'éloignât de la côte maritime. Il était encore dans la vallée de Pachacamac. Ce fut dans ce lieu que le gouverneur se hâta de l'aller joindre, et de lui payer la somme stipulée par son associé. Il lui rendit tous les honneurs qui pouvaient flatter son ambition. Aux cent mille pesos d'or il en joignit cent mille autres, avec un riche présent de vaisselle d'or et d'argent, d'émeraudes et de turquoises. Il se crut obligé à cette profusion pour un homme qui venait de ruiner le plus dangereux des généraux péruviens, dont la défaite entraînait celle de la plupart des autres capitaines qui tenaient encore pour les incas. Après ces arrangemens, Alvarado partit pour son gouvernement de Guatimala, et le gouverneur envoya don Diègue à Cusco. Il lui recommanda de traiter avec douceur l'inca Manco, qu'il y avait laissé sous la garde de ses deux frères, Jean et Gonzale, et de ménager les Péruviens qui s'étaient soumis volontairement. Libre de tous ces soins, il alla fonder, au bord de la mer, sur la rivière de Rimac, ou Lima, la fameuse ville à laquelle il donna le nom de *los Reyes*, parce qu'il en fit jeter les fondemens le 6 janvier, jour consacré à la fête des rois.

Cependant Fernand, son frère, apportait d'heu-

reuses nouvelles d'Espagne. L'empereur, content des affaires du Pérou, lui accorda des lettres par lesquelles François Pizarre était honoré de la dignité de marquis. Le pays qu'il avait découvert, et dont l'étendue était bornée à deux cent cinquante lieues de longueur, y était nommé la Nouvelle-Castille. Les mêmes lettres donnaient le nom de Nouvelle-Tolède au pays plus avancé vers le midi, et conféraient ce gouvernement à don Diègue d'Almagro, avec la qualité d'adelantade du Pérou. Ces heureuses nouvelles, qui furent apportées avant le retour de Fernand, et par conséquent avant l'arrivée des patentes, ne produisirent point d'aussi bons effets qu'elles semblaient le promettre. Le nouvel adelantade se trouvant à Cusco avec l'inca et les deux frères du marquis, Jean et Gonzale Pizarre, prit aussitôt la qualité de gouverneur, dans la supposition que Cusco était au-delà des deux cent cinquante lieues assignées pour le partage du marquis, et que cette ville appartenait par conséquent à la Nouvelle-Tolède, dont la cour lui donnait le gouvernement. Il ne manqua point de flatteurs, qui échauffèrent son ambition et s'engagèrent à le soutenir. Les deux Pizarre ayant aussi leurs partisans, cette mésintelligence aurait causé beaucoup de désordre, si le marquis ne s'était hâté de les prévenir par son retour Il était alors à Truxillo, autre ville qu'il venait de fonder. Les Péruviens, charmés des espérances qu'il avait données à leur inca, le portèrent avec zèle sur leurs épaules, et



lui firent faire en fort peu de temps deux cents lieues de chemin.

Almagro ne put résister à l'ascendant d'un rival que tant de grandes actions l'avaient accoutumé à respecter. A peine se furent-ils vus, que leur société reprit une nouvelle force. Pizarre, suivant l'expression de Zarate, pardonna généreusement à don Diègue, qui marqua beaucoup de confusion d'avoir formé si légèrement une entreprise pour laquelle il n'avait réellement aucun titre. Ils convinrent que l'adelantade irait faire la découverte du Chili, dont on vantait beaucoup les richesses; et qu'ensuite, s'il n'était pas content de ce partage, le marquis lui céderait en dédommagement une partie du Pérou. Les Espagnols qui lui étaient attachés eurent la liberté de le suivre. Il n'était pas surprenant que les premiers partages eussent fait concevoir des espérances aux moindres soldats, surtout à ceux qui avaient déjà rendu quelque service. Ils faisaient monter leurs prétentions si haut, qu'un simple arquebusier aspirait à la plus haute fortune. Pizarre, qui ne se voyait point en état de les satisfaire, et qui craignait leurs cabales séditieuses, cherchait à les occuper en leur offrant de nouvelles conquêtes, où l'avidité de l'or les conduisait avec joie. Il envoya un détachement à Belalcazar, pour achever la réduction du royaume de Quito. Un autre, sous les ordres de Jean Porcello, alla soumettre le pays de Bracamores ou Pacamores. Un troisième partit pour subjuguer

une province qui fut nommée Buena Ventura. Alphonse d'Alvarado, frère de Pèdre, alla conquérir, avec trois cents hommes, le pays de Chachapoyas, et forma l'établissement de Saint-Jean de la Frontera, dont il obtint le gouvernement.

L'adelantade partit pour son entreprise, au commencement de l'année 1535, avec cinq cent soixante-dix hommes, infanterie et cavalerie, dont plusieurs, séduits par l'espérance, abandonnèrent une fortune et des maisons déjà fondées au Pérou. Manco Inca lui donna, pour l'accompagner, Paulu Inca, son frère, et le grand-prêtre des Péruviens, nommé, suivant Garcilasso, *Villachumu*. Il y joignit quinze mille de ses sujets, pour se rendre plus respectable aux Espagnols par ce service. Cette armée traversa d'abord la province des Charcas, où elle s'arrêta quelque temps. Il y a deux chemins qui conduisent de là au Chili; l'un par la plaine, qui est le plus long; l'autre par les montagnes, qui est beaucoup plus court, mais que les neiges et le froid rendent impraticables dans toute autre saison que l'été. En vain l'inca et le grand-prêtre conseillèrent à l'adelantade de prendre la plus belle de ces deux routes; il préféra la plus courte, et son obstination lui coûta cher. Outre la faim et la soif, il eut à combattre des peuples de fort grande taille, et d'une adresse extraordinaire à lancer leurs flèches; mais rien ne lui causa tant de mal que l'excès du froid en traversant les montagnes. Un de ses capitaines, nommé Ruydas, et plusieurs autres Espagnols, en furent

si réellement gelés, que, s'il en faut croire ici les historiens, cinq mois après, au retour de l'armée, on retrouva leurs corps dans le même état, c'est-à-dire debout, appuyés contre les rochers, et tenant encore dans leurs mains la bride de leurs chevaux, qui étaient gelés comme eux. Leur chair étant aussi fraîche que s'ils fussent morts le même jour, on ne fit pas difficulté, dans le besoin de vivres où l'on était, de manger celle des chevaux. A toutes ces disgrâces se joignit la perte du bagage, qu'il fallut abandonner dans les mêmes montagnes, après la mort des Péruviens qui le portaient.

Les provinces du Chili, qui avaient reconnu anciennement les incas, reçurent avec joie l'adelantade en faveur de l'inca et du grand-prêtre. Il paraît qu'il s'avança jusqu'au 38e degré de latitude méridionale, mais sans être tenté d'y former aucun établissement. Peut-être fut-il effrayé par le naturel belliqueux de plusieurs nations qu'il avait reconnues, et surtout par les forces de deux seigneurs, qui, dans leurs guerres mutuelles, mettaient en campagne chacun deux cent mille combattans. L'un, nommé Leuchengorma, possédait à deux lieues du continent une île consacrée à ses idoles, dans laquelle il y avait un temple servi par deux mille prêtres. Ses sujets apprirent aux Espagnols que, cinquante lieues au-delà de ses terres, on trouvait, entre deux grandes rivières, une vaste province, qui n'était habitée que par des femmes, dont la reine se nommait *Guaboymilla*, c'est-à-

dire, en langue du pays, ciel d'or, parce que, outre l'or que la nature y produisait en abondance, elles faisaient des étoffes d'une merveilleuse richesse. C'était apparemment le pays des amazones, découvert quelques années après par Orellana; mais l'existence de cette prétendue nation d'Amazones n'a jamais été prouvée.

Almagro revint bientôt sur ses pas; outre les difficultés qui le rebutaient, les nouvelles qu'il reçut du soulèvement général des peuples du Pérou le ramenèrent bientôt des contrées du Chili. Manco Inca, en butte aux soupçons des Espagnols et aux violences qui en étaient la suite, avait été renfermé dans la forteresse de Cusco. Le marquis étant alors à los Reyes, l'inca n'avait pas eu d'autre ressource contre la rigueur des officiers espagnols, que de recourir à Jean Pizarre, occupé dans le même temps à réduire quelques Péruviens qui s'étaient retirés dans des rochers. Il l'avait fait prier de lui rendre la liberté, pour lui sauver l'humiliation de se trouver dans les chaînes à l'arrivée de Fernand, dont on attendait incessamment le retour; et Jean Pizarre lui avait accordé cette faveur. Fernand, revenu d'Espagne avec la qualité de chevalier de Saint-Jacques, dont l'empereur l'avait gratifié, prit beaucoup de confiance et d'amitié pour Manco. Deux mois après, ce prince lui demanda la permission d'assister à une fête, avec promesse de lui en rapporter une statue de Huayna Capac, son père, fort vantée, parce qu'on la disait

d'or massif, Fernand ne fit pas difficulté d'y consentir. Le lieu de cette fête se nommait Youcay; c'était une maison de plaisance, où se rassemblèrent quelques vieux capitaines qui s'étaient retirés dans les montagnes après la mort de Quisquiz, et qui gémissaient des malheurs de leur patrie. Manco leur exposa la capitulation réglée avec les Espagnols. Il leur représenta qu'au lieu de l'exécuter ils l'amusaient de vaines promesses; ils bâtissaient des villes, et partageaient entre eux ses états. Il leur peignit des plus vives couleurs l'indignité de sa prison, et d'autres outrages qu'il n'avait pas cessé d'essuyer. Enfin, il leur déclara qu'il était résolu de ne plus se remettre au pouvoir de ses tyrans. L'effet de cette harangue fut un engagement unanime de prendre les armes pour secouer le joug étranger. Sur un ordre de l'inca, tous les Péruviens qui n'étaient pas observés de trop près se soulevèrent depuis los Reyes jusqu'aux Chicas, c'est-à-dire dans un espace de plus de trois cents lieues. Ils se virent en peu de jours deux armées nombreuses, dont l'une marcha vers los Reyes, pour y accabler le marquis, et l'autre alla fondre sur Cusco. Dans le premier trouble des Espagnols, elle se saisit de la forteresse, qu'ils eurent beaucoup de peine à reprendre, après un siége de six ou sept jours. Jean Pizarre y fut tué d'un coup de pierre à la tête, et cette perte fut sensible à tous ceux qui estimaient sa bonté et son courage. L'inca revint

réglées dans les provisions du marquis fussent prises en suivant la côte maritime ou le grand chemin, et qu'on mît en ligne de compte tous les détours de l'une ou de l'autre route. De ces deux manières, son gouvernement finissait non-seulement avant la ville de Cusco, mais même avant celle de los Reyes. Au contraire, les partisans du marquis prétendaient que la mesure devait aller en ligne droite, sans détour et sans circuit, soit avec une simple corde, soit en comptant les degrés de latitude, et convenant d'un certain nombre de lieues pour chaque degré.

L'adelantade, profitant la nuit suivante du peu de précaution des deux frères Jean et Gonzale Pizarre, surprit Cusco et les fit prisonniers; mais il ne voulut jamais consentir à les faire périr, quoique ses officiers l'en pressassent. Encouragé par ce succès, il donna la frange rouge à Paulu, pour le placer sur le trône des incas au lieu de Manco son frère, qui avait levé le siége après son embuscade, et qui s'était retiré dans les montagnes, en se plaignant d'être trahi par ses dieux.

Pendant le siége de Cusco, le marquis n'avait pas moins été menacé à los Reyes. Dans le partage de ses soins entre ses frères, dont il n'avait pu recevoir aucune information, entre Almagro, qu'il croyait massacré au Chili, et sa propre défense contre un prodigieux nombre de Péruviens qui l'enveloppaient, il s'était hâté de faire partir tout ce qu'il avait de vaisseaux, autant pour animer le courage

de ses gens en leur ôtant l'espérance de se sauver par la mer, que pour faire demander du secours au commandant de Panama, au vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et à tous les gouverneurs du Nouveau-Monde. Il avait tiré les garnisons de Truxillo et de quelques autres lieux voisins. Il avait fait rappeler Alfonse d'Alvarado, avec les troupes qu'il lui avaient confiées pour la découverte du pays des Chachapoyas. Le danger de ses frères causant sa plus vive inquiétude, il n'avait pas manqué de leur envoyer plusieurs fois du renfort; mais il avait toujours ignoré le sort des divers détachemens qu'il avait fait marcher à leur secours. Quelle aurait été sa consternation, s'il en eût été mieux informé! Diègue-Pizarre, son cousin, parti avec soixante-dix cavaliers, avait été tué avec eux dans un passage à cinquante lieues de Cusco. Gonzale de Tapia, un de ses beaux-frères, avait péri de même avec quatre-vingts cavaliers. Le capitaine Morgoveyo avec sa troupe, et le capitaine Gavette avec la sienne, étaient tombés aussi dans les mains des Péruviens, qui ne leur avaient fait aucun quartier. Plus de trois cents hommes envoyés successivement avaient ainsi trouvé la mort, les uns par les armes de leurs ennemis, d'autres écrasés par de grosses pierres et des pièces de rochers que les Péruviens avaient fait rouler sur eux du haut des montagnes, dans quelques vallées étroites et profondes où ils leur avaient laissé le temps de s'engager; et, pour comble de malheur, ceux qui périssaient les derniers ne sa-

vaient rien du sort de ceux qui les avaient précédés. On remarque que Fernand, Jean et Gonzale Pizarre, Gabriel de Reyes, Fernand Ponce de Léon, Alfonse Henriquez, le trésorier Requelme et les autres chefs de Cusco, n'ayant pas été mieux informés de la situation du marquis, s'étaient défendus avec d'autant plus de résolution jusqu'à l'arrivée d'Almagro, qu'ils s'étaient persuadé que tous les Espagnols de los Reyes, dont ils ne recevaient ni nouvelles ni secours, avaient été massacrés. Tourmenté de la même incertitude, le marquis était dans la nécessité continuelle de résister aux attaques des Péruviens; et pendant plusieurs mois, ses forces n'avaient fait que diminuer de jour en jour. Enfin l'arrivée d'Alfonse Alvarado l'avait mis en état de respirer, et de pousser même l'ennemi jusqu'aux montagnes; mais alors il n'avait rien eu de plus pressé que de faire partir ce brave officier pour Cusco, après l'avoir nommé son lieutenant-général. Alvarado s'était mis en marche avec un corps de trois cents hommes, qui s'était trouvé grossi de deux cents par la jonction de Gomez de Tordoya; il s'était fait jour jusqu'au pont de Lumichaca, où il avait mis en déroute une grande partie des Péruviens. Ses succès ayant continué jusqu'au pont d'Abancay, c'était le bruit de ses victoires, joint à l'arrivée de l'adelantade, qui avait déterminé Manco Inca à lever le siége de Cusco.

C'est ici que commencent les querelles sanglantes des capitaines espagnols qui vengèrent, mais inuti-

lement, les malheureux Américains, témoins de tant de discordes et de fureurs, sans pouvoir en profiter. Il n'entre point dans notre plan de détailler cette suite de meurtres et de crimes, qui appartient à l'histoire particulière d'Espagne, et non aux découvertes des voyageurs ni aux entreprises des conquérans. Nous n'offrirons que les principaux événemens de cette guerre civile, dont le Nouveau-Monde fut le théâtre durant quinze ans.

Tandis que le marquis restait dans son nouvel établissement de los Reyes, attaqué de tous côtés par les Péruviens, Fernand Pizarre, son frère, combattit si heureusement Almagro, leur ennemi commun, auprès de Cusco, que la défaite de ce dernier fut entière. Il fut fait prisonnier; l'arrêt de sa mort suivit de près sa défaite : il fut étranglé en prison, et ensuite décapité dans la place publique de Cusco. Sa mort était légitime sans doute, puisqu'il avait attaqué le vice-roi, dont il n'était que le lieutenant; mais il fit à Fernand des reproches amers et fondé sur son ingratitude; il lui rappela que, lorsqu'il l'avait tenu captif dans Cusco, lui et son frère Gonzale, il les avait épargnés tous les deux, contre l'avis de son armée, qui demandait leur mort. Ses reproches et ses prières ne fléchirent point le vainqueur. La perte d'un concurrent si redoutable parut nécessaire : on insulta même à la faiblesse qu'il eut de demander la vie, et Almagro n'eut que la honte inutile d'avoir démenti à ses derniers momens le courage qu'il avait toujours signalé.

C'était un aventurier d'une naissance obscure, comme les Pizarre, sans éducation, sans vertus, qui ne dut sa fortune qu'à son audace, et que l'ambition éleva aux grandeurs et conduisit à l'échafaud.

Son fils, élevé par un gentilhomme espagnol, nommé Herrada, ennemi des Pizarre, ne s'occupa que des projets de vengeance; il saisit le moment où Fernand Pizarre était allé en Espagne, et Gonzale dans le pays de Canela; et, de concert avec les amis et les partisans d'Almagro, qu'on appelait *les voyageurs du Chili*, parce qu'ils l'avaient suivi dans cette contrée, il conçut l'étrange projet d'assassiner le vice-roi du Pérou en plein jour, au milieu de son palais de Cusco. Herrada était à la tête de la conspiration, qui n'eût jamais pu réussir, si le marquis, aussi aveuglé par la confiance que ses ennemis l'étaient par la fureur, n'eût méprisé tous les avis qu'on lui donnait, et dédaigné toutes les précautions. Le jour de saint Jean, au mois de juin 1541, Herrada, suivi de dix ou douze de ses complices, marche l'épée à la main vers le palais du vice-roi, en criant: « Meure le tyran, meure le traître! » Il entre; quelques domestiques sont égorgés, d'autres prennent la fuite. Le secrétaire du marquis saute par la fenêtre, tenant entre les dents son bâton de commandement. Quelques amis du vice-roi sont tués à ses côtés. Il reste seul, n'ayant pas, dans un trouble si imprévu, donné la moindre marque de crainte. Entouré d'assassins, il se défend avec une

bravoure incroyable, en tue plusieurs, en blesse un plus grand nombre, et tombe enfin percé à la gorge d'un coup mortel.

Telle fut la fin d'un des plus célèbres conquérans du Nouveau-Monde. Nul de ceux que la fortune y distingua n'eut plus de grandeur d'âme, un courage plus extraordinaire, et ne fut plus élevé par la force de son caractère au-dessus de toutes les craintes, de tous les dangers, de toutes les épreuves. C'est à cette constance inébranlable, qui, sous le poids des maux présens, ose encore envisager ceux de l'avenir, que l'Espagne fut redevable de l'empire du Pérou. C'est le séjour de Pizarre dans l'île Gorgone qui livra à l'heureux Charles-Quint tous les trésors du Potose. Pizarre était d'autant plus digne de les conquérir, qu'il savait les prodiguer. La libéralité était en lui aussi extrême que la valeur; et, pour la faire connaître d'un mot, le maître du Pérou ne laissa rien en mourant. Méprisant l'or et cherchant les périls, il était né pour la gloire et pour commander. Son ascendant naturel subjuguait jusqu'à ses rivaux, ce qui rend plus excusable la confiance qui le livra à ses ennemis. Doux, affable, humain, adoré de ses soldats, exposant volontiers sa vie pour le moindre d'entre eux, et même pour ses domestiques, on ne peut lui reprocher que la mort d'Atahualpa, qu'il permit, et qu'il crut devoir permettre: tant il est difficile à l'ambition de se séparer de l'injustice et de la cruauté!

Cependant Vacca de Castro, envoyé par la cour

pour rétablir l'ordre, arrivait à Panama. Sa commission lui déférait le commandement général en cas que le vice-roi mourût. Devenu gouverneur du Pérou par la mort de Pizarre, il se fit reconnaître des principaux commandans, et Holguin Garcias et Alfonse d'Alvarado se joignirent à lui avec l'élite des troupes espagnoles. Le jeune d'Almagro, sommé de reconnaître l'autorité royale, pour toute réponse fit pendre le député de Castro. On se battit avec toute la fureur qu'annonçait ce premier acte de violence. La victoire fut long-temps disputée. Elle fut due principalement à la bravoure déterminée de François Carjaval, l'un des officiers de Castro, et alors âgé de plus de quatre-vingts ans. Cet aventurier, dont le nom est si fameux et si exécrable dans l'histoire du Nouveau-Monde, est peut-être, de tous les brigands qui le dévastèrent, celui qui commit le plus de forfaits et qui versa le plus de sang. Nous aurons bientôt occasion de le faire connaître davantage, quand nous le verrons passer lui-même dans le parti de la rébellion, et finir par le plus horrible des supplices une des plus longues carrières que l'on puisse reprocher à la nature.

Il n'avait d'autre bonne qualité que la valeur, mais dans le plus haut degré. A cette journée de Chapas, si funeste au jeune d'Almagro, on le vit à la tête de l'infanterie royale, que foudroyait le canon ennemi, animer les soldats par son exemple et par ses discours. Il était épais de taille. « Ne « craignez pas l'artillerie, leur disait-il; ce n'est

« que du bruit. Je suis aussi gros que deux de vous « ensemble, et cependant combien de boulets pas« sent auprès de moi sans me toucher ! » Il jeta sa cotte de mailles et son casque, et, l'épée à la main, il marcha vers l'artillerie des rebelles, s'en rendit maître, la tourna contre eux, et décida la victoire.

D'Almagro fut tué dans la déroute, et laissa le champ de bataille couvert de morts, après s'être battu lui-même en désespéré. Mais les troubles de l'Amérique n'étaient pas à leur terme, et les Pizarre, qui avaient donné le Pérou à l'Espagne, devaient tous y trouver leur tombeau.

Las Casas, sorti de sa retraite pour signaler, en faveur des Péruviens, le même zèle qui avait adouci le sort des peuples du Mexique, s'était fait entendre encore à la cour, et, sur ses représentations, elle avait accordé à ses nouveaux sujets des lois de douceur. L'audience royale de Cusco et celle de los Reyes devaient s'établir sur les mêmes principes que celle du Mexique, et les Américains du Pérou devaient être traités comme peuples conquis, et non comme esclaves. Blasco de Véla fut nommé président de la juridiction royale, et chargé de faire exécuter les nouveaux règlemens. C'était un homme ferme jusqu'à la dureté, et qui, dans une commission de bienfaisance, mit une rigueur tyrannique très-propre à détruire tout le bien qu'on voulait faire. La conquête était récente, et ces guerriers qu'on avait récompensés en leur donnant des terres avec un certain nombre d'esclaves pour

eux et pour leurs enfans, se plaignaient, non sans quelque raison, qu'on leur manquait de parole, et qu'on leur arrachait une fortune qui était le prix de leurs travaux. De la douceur, des ménagemens, des indemnités, voilà ce que prescrivait cette prudence qui veut de la mesure dans le bien, et qui ne permet pas de léser l'un pour soulager l'autre. Véla ne répondait aux représentations et aux plaintes que par des punitions et des outrages. Il déployait ce faste d'autorité trop ordinaire dans ceux de son état, qui se plaisent trop souvent, par une sorte de rivalité mal entendue, à écraser la fierté militaire sous le rigorisme de la loi. Castro lui-même, quoique très-soumis aux ordres de la cour, fut mis en prison sur les soupçons les plus légers et les plus injustes. Véla semblait armé contre tout autre pouvoir que le sien, et se plaisait à prévoir et à supposer la résistance pour avoir droit de punir. Bientôt le soulèvement fut général : c'est au milieu de cette fermentation que périt Manco Inca. Après ses premiers efforts contre la puissance espagnole, il s'était retiré dans les montagnes. Quelques partisans du jeune Almagro, qui s'étaient enfuis dans le même asile, crurent le moment favorable pour faire leur traité avec le président, alors ennemi du gouverneur. Ils lui firent demander, de la part de Manco Inca et de la leur, la permission de le venir trouver et de lui offrir leurs soumissions et leurs services. Ils l'obtinrent aisément d'un homme qui ne songeait qu'à grossir son

parti, et qui se sentait flatté d'avoir entre les mains l'héritier du trône d'Atahualpa. Mais un événement étrange et imprévu trompa ses espérances. Gomez Perez, celui qui avait été député auprès de Véla, était retourné dans la retraite de l'inca pour lui annoncer le succès de sa négociation. Ils jouaient ensemble, Manco s'aperçut que Perez le trompait: il prit à part un de ses officiers, et lui ordonna de tuer Perez la première fois qu'il le verrait tromper au jeu. Une femme entendit cet ordre, et le redit à Perez, qui sur-le-champ tira son poignard et perça Manco Inca d'un coup mortel. Les Péruviens, indignés, massacrèrent Perez et les Espagnols; et, choisissant pour leur chef le fils du prince mort, ils se cachèrent dans les endroits de leurs montagnes les plus inaccessibles.

Gonzale Pizarre, retiré dans la province de Charcas, dont il avait obtenu le gouvernement, observait avec une joie secrète tous les mouvemens qui agitaient le Pérou, et brûlait d'en profiter. Toujours dévoré du désir de remplacer son frère dans une place qu'il regardait comme l'héritage de la famille des Pizarre, comptant d'ailleurs sur la quantité de partisans que cette famille avait conservés dans un pays où elle avait été toute-puissante, et où son nom était encore si grand, il crut qu'il se refuserait lui-même à sa fortune, s'il ne se portait pas pour le chef de tous les mécontens dont le nombre grossissait tous les jours. Il s'avança avec deux compagnies de cavalerie vers Cusco, où l'on attendait,

en tremblant, l'arrivée du vice-roi, et les nouvelles ordonnances déjà promulguées à los Reyes. Il y fut reçu comme un dieu tutélaire, et élu syndic de la ville. Il marche aussitôt vers los Reyes; et, quoique abandonné d'une partie des siens dans sa route, il ne perd point courage. Quelques-uns de ses officiers conspirent de le livrer au président; il découvre leur dessein et les fait pendre. Véla s'enfuit de los Reyes, et Pizarre s'y fait nommer vice-roi par les auditeurs de l'audience royale : il poursuit Véla jusqu'à Quito, et lui livre bataille sous les murs de cette ville. Véla tombe frappé d'un coup de hache, et on lui coupe la tête. Dans le même temps, Carvajal, qui s'était attaché à la fortune des Pizarre, battait Royas et Centeno, lieutenant de Véla, et se baignait dans le sang de ses prisonniers que le bourreau massacrait devant lui; et comme si la fortune eût pris plaisir à prodiguer des faveurs de toute espèce à ce brigand féroce avant de les lui faire expier, elle le mène à dix-huit lieues de Plata, aux mines du Potosi récemment découvertes, et les plus riches de toutes celles du Pérou. Aussi altéré d'or que de sang, il s'empare de tous les revenus des mines, ne réservant que la part de Pizarre et celle du roi d'Espagne.

Pizarre revint à los Reyes, où il fut reçu avec tout l'appareil du plus magnifique triomphe. Bientôt lui-même, ébloui de sa prospérité, se rendit odieux par son orgueil : il ne paraissait plus en public qu'avec une garde nombreuse. Personne n'o-

sait s'asseoir en sa présence, et rarement il faisait à quelqu'un l'honneur de se découvrir pour le saluer. Fier de ses succès, il défiait tout haut Charles-Quint de lui disputer le Pérou ; et, doublement imprudent, comptait trop sur ceux qu'il avait à ses ordres, et les ménageait trop peu.

Cependant la cour, informée des troubles du Nouveau-Monde, avait dépêché un nouveau commissaire pour régler et pacifier tout. C'était la Gasca, conseiller de l'inquisition, nommé président de l'audience royale du Pérou, chargé de lettres qui ordonnaient à Pizarre de lui obéir en tout, et lui permettaient de lever des troupes, s'il en avait besoin, pour soutenir l'autorité royale.

La flotte de Pizarre, qui était sur les côtes, composée de quatre vaisseaux et commandée par Hinojosa, se soumit d'abord au président. Pizarre, furieux de cette perte, rejeta avec mépris toutes les propositions de la Gasca, et se prépara à la guerre, secondé de Carvajal, qui était revenu à los Reyes, avec cent cinquante chevaux, trois mille arquebusiers et d'immenses trésors. Ses troupes et celles de Pizarre étaient couvertes d'or et de broderie. Gonzale fit signer à tous ses officiers un serment solennel de ne le jamais quitter ; mais la désertion ne se mit pas moins dans ses troupes. Il avait placé son camp près de los Reyes, et le voisinage de la flotte ennemie qui s'était avancée vers la côte, favorisait l'évasion des transfuges qu'on

envoyait prendre dans des canots. Les ordres violens que donna Pizarre accrurent le mal au lieu de le diminuer. Il fit publier qu'on tuerait sur-le-champ, et sans forme de procès, tous ceux qu'on rencontrerait hors du camp : c'était le sanguinaire Carvajal qui échauffait de ses fureurs un esprit déjà porté par lui-même à la cruauté, et troublé par le péril. Le nombre des déserteurs augmentait à tout moment, malgré les exécutions et les supplices. Pizarre s'éloigne enfin de los Reyes, et aussitôt la ville se soumet au roi. Il se retire vers Cusco; et ayant rejoint deux de ses lieutenans, Acosta et Poëlle, il remporte un avantage considérable sur Centeno, qui commandait un détachement aux ordres de la Gasca. Tout se prépare pour un combat général, mais à peine le président fut-il en présence avec son armée, que celle de Pizarre passa tout entière sous les enseignes royales; lui-même fut forcé de remettre son épée. Carvajal fut pris dans un marais en voulant se sauver. Leur procès ne fut pas long à instruire. Pizarre fut condamné à perdre la tête, et Carvajal à être écartelé. Ce dernier avait quatre-vingt-quatre ans; il mourut comme il avait vécu, bravant et insultant tout ce qui l'approchait. La fin de Pizarre fut différente; il mourut en chrétien résigné : il n'avait aucune des qualités de son frère, François Pizarre, si ce n'est le courage guerrier.

Carvajal avait été moine : c'était un homme atroce, d'une perversité brutale, répandant le sang

avec délices, et raillant ceux qu'il égorgeait. Il avait fait périr lui seul plus de quatre cents Espagnols et plus de vingt mille Américains; il ne connaissait pas plus le repos que la pitié. Jamais il ne quittait ses armes ni jour ni nuit; il dormait peu, et toujours sur une chaise. L'usage immodéré du vin et des liqueurs aigrissait encore son sang, et rien ne pouvait apaiser sa cruauté que la vue de l'or : il ne pardonnait qu'à ce prix. Les historiens louent beaucoup sa bravoure, mais c'était celle d'une bête féroce, que rien n'arrête quand elle a senti sa proie.

Dans le dessein de reposer l'esprit du lecteur, dégoûté de ces sanglans spectacles, nous ne pouvons mieux faire que de placer ici un événement très-singulier, qui se passait à peu près vers le même temps dans l'île de Saint-Domingue, où le courage et la vertu d'un seul homme brava constamment toute la puissance espagnole, et où l'on vit enfin l'empereur Charles, le monarque du Nouveau-Monde, forcé de traiter avec un chef américain. Ce chef était le cacique Henri, élevé dans la religion et la discipline des conquérans; mais qui, détestant leur cruauté, dont toute sa famille avait été la victime, avait cherché un asile contre la tyrannie.

Il n'y avait pas moins de douze ou treize ans qu'il se soutenait dans les montagnes de Baoruco contre toutes les entreprises des tyrans. Le bruit de sa résolution avait d'abord attiré sous ses ensei-

gnes un grand nombre d'Américains échappés des habitations espagnoles, entre lesquels il en avait choisi trois cents qui lui avaient paru plus propres à la guerre, et qu'il avait armés de tout ce qu'il avait pu imaginer. Il s'était attaché surtout à les discipliner; mais rien ne lui fait plus d'honneur que l'attention qu'il eut toujours de se tenir dans les bornes d'une simple défense. Divers partis qui furent envoyés contre lui ne retournèrent jamais qu'avec perte; mais il usait de ses avantages avec une modération qui donnait un nouveau lustre à ses victoires dans les occasions mêmes où, pour affaiblir ses ennemis, il en aurait pu manquer sans reproche. Un jour, par exemple, qu'il les avait repoussés avec un grand carnage, soixante-dix Espagnols, que la fuite avait dérobés au fer des vainqueurs, rencontrèrent une caverne creusée dans le roc, et s'y cachèrent, dans l'espoir de gagner la plaine à la faveur de la nuit. Ils y furent découverts par un parti d'Américains, qui, environnant la caverne, en bouchèrent toutes les ouvertures avec du bois et d'autres matières combustibles, dans le dessein d'y mettre le feu. Henri survint; il condamna la barbarie de ces furieux, et, faisant déboucher la caverne, il laissa aux Espagnols la liberté de se retirer, après s'être contenté de leur ôter leurs armes. C'était souvent l'unique butin qu'il faisait sur eux; mais il en tirait l'avantage d'armer insensiblement ses soldats, qui commencèrent bientôt à manier parfaitement les armes

de l'Europe, à l'exception de l'arquebuse, dont ils ne purent jamais faire usage.

Il parut fort surprenant aux Espagnols que des sauvages, contre lesquels ils ne daignaient employer ordinairement que des chiens, fussent capables, non-seulement de leur tenir tête, mais de les battre. Cependant ils ne connaissaient point encore tout ce qu'ils avaient à craindre de leur chef. Le jeune cacique, loin de s'endormir sur ses succès, apportait tous les soins de la prudence à ne rien perdre de ses avantages. Il avait formé des habitations dans les terrains les plus inaccessibles de la montagne : les femmes y cultivaient la terre, et prenaient soin de la volaille et des bestiaux. De bonnes meutes de chiens servaient à la chasse du cochon : ainsi l'abondance régnait dans cet affreux désert. Les mesures du cacique n'étaient pas moins sages pour sa propre sûreté : il avait cinquante braves qui ne l'abandonnaient point en campagne, et qu'il était toujours sûr de trouver pour courir avec eux aux premières nouvelles de l'approche des ennemis. Dans les autres temps, quoiqu'il comptât sur la fidélité de toute sa troupe, comme il pouvait arriver que quelqu'un de ses gens tombât entre les mains des Espagnols, et se trouvât forcé par les tourmens de découvrir sa retraite, il avait soin qu'aucun d'eux ne la sût jamais ; de sorte que, s'il leur donnait quelque ordre, jamais ils ne le retrouvaient dans le lieu où ils l'avaient quitté : il postait d'ailleurs des sentinelles à toutes les ave-

nues de ses habitations ; mais il ne se reposait pas tant sur leur vigilance, qu'il ne visitât lui-même exactement tous les postes. Ainsi le cacique était partout, et jamais on ne savait précisément où il était. Ses gens étaient persuadés qu'il ne dormait point, et réellement il dormait fort peu ; jamais deux fois de suite au même endroit, toujours à l'écart, au milieu de deux de ses confidens, armés comme lui de toutes pièces. Après un sommeil très-court, il commençait sa ronde autour des quartiers ; et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ayant conservé de son éducation des sentimens de piété, il n'était guère sans un chapelet au cou ou à la main.

Cependant sa troupe avait grossi de jour en jour. Les nègres mêmes désertaient en grand nombre pour l'aller joindre ; et la terreur de son nom glaçant le courage des Espagnols, comme sa prudence déconcertait leur politique, il ne se trouvait plus personne qui eût la hardiesse de marcher contre lui. Dans la crainte même qu'il ne demeurât pas long-temps sur la défensive, un assez grand nombre de bourgades furent abandonnées, et ne se sont jamais rétablies. Le désordre ne pouvant qu'augmenter, on prit le parti de tenter la négociation. Un religieux franciscain, nommé le P. Remi, qui avait eu part à l'éducation du cacique, et qui connaissait la bonté de son naturel, se promit de lui faire goûter des propositions raisonnables, lorsqu'elles seraient accompagnées d'une bonne garantie pour l'exécution. Son offre fut acceptée : on le

chargea de promettre à tous les rebelles le pardon du passé, et pour l'avenir une entière exemption de travail.

Il partit avec un plein pouvoir dans une barque dont le pilote eut ordre de le débarquer vers l'endroit où les montagnes de Baoruço aboutissent à la mer, et de s'éloigner ensuite un peu, sans le perdre néanmoins de vue, pour être en état de lui donner du secours, s'il en demandait. A peine fut-il à terre, qu'il vit sortir des montagnes une troupe d'Américains, dont il fut bientôt environné. Il les pria de le conduire à leur chef, ou, s'ils n'osaient faire cette démarche sans sa participation, il leur proposa d'aller prendre ses ordres, en lui apprenant que le P. Remi, dont il avait été disciple à Vera-Paz, demandait à lui parler, et n'avait rien que d'agréable à lui dire. Ces soldats, qui ne connaissaient pas le franciscain, lui répondirent que leur cacique n'avait pas besoin de sa visite; que tous les Espagnols étaient des traîtres, qu'il avait lui-même l'apparence d'un espion, et que la seule grâce qu'ils pouvaient lui faire était de ne le pas traiter avec toute la rigueur qu'ils devaient à ce titre. Ils ne laissèrent pas de lui ôter ses habits; mais ils se contentèrent de le laisser nu sur le rivage. Heureusement le cacique n'était pas loin : il accourut à la première information, pour traiter plus humainement un homme dont il n'avait pas oublié le nom et les bienfaits. Il parut touché de l'état où il le vit; il l'embrassa, les larmes aux yeux, avec

des excuses du traitement qu'il avait reçu. Une disposition si favorable porta aussitôt le missionnaire à parler de paix.

Henri n'y parut pas insensible; mais il répondit qu'il ne dépendait que des Espagnols de faire cesser une guerre dans laquelle tout se bornait de sa part à se défendre contre des tyrans qui menaçaient sa liberté et sa vie; qu'en état comme il était de venger le sang de son père et celui de son aïeul, qui avaient été brûlés vifs à Xaragua, et les maux qu'on lui avait faits à lui-même, il ne laisserait pas de garder la résolution à laquelle il s'était attaché de ne commettre aucune hostilité, s'il ne s'y voyait contraint; qu'il n'avait pas d'autres prétentions que de se maintenir libre dans ses montagnes; qu'il s'y croyait autorisé par le droit de la nature, et qu'il ne voyait pas sur quel fondement on voulait le forcer à la soumission pour des étrangers qui ne pouvaient appuyer leur possession que sur la violence; qu'à l'égard de l'offre qu'on lui faisait d'un traitement plus doux, et même d'une entière liberté, il serait le plus imprudent des hommes s'il se fiait à ceux qui, depuis leur arrivée dans l'île, n'avaient fait que violer leurs promesses; qu'au reste, il se conserverait toujours dans les principes de religion que le père lui avait inspirés, et qu'il ne rendrait jamais le christianisme responsable des violences, des brigandages, des injustices, des impiétés et des dissolutions de la plupart de ceux qui le professaient. En vain le missionnaire répliqua : il fut

écouté avec respect; mais tout son zèle ne lui fit rien obtenir de plus. On fit chercher ses habits pour les lui rendre : ils avaient été mis en pièces; et le cacique n'en ayant pas d'autres à lui donner, il renouvela ses excuses, le conduisit jusqu'au bord de la mer, l'embrassa fort tendrement en prenant congé de lui, et rentra dans ses montagnes.

Après le mauvais succès de cette tentative, les hostilités avaient recommencé plus vivement que jamais de la part des Espagnols; et les troupes de Henri, dont le nombre continuait d'augmenter, poussèrent si loin leurs avantages, que l'île entière était menacée. L'empereur, averti de la nécessité de finir cette guerre ou d'abandonner les établissemens, prit enfin des mesures plus efficaces. Il venait de nommer au gouvernement de la Castille d'or François de Barrionuevo, officier d'un mérite extraordinaire et d'une expérience consommée dans les affaires du Nouveau-Monde : il lui donna ordre de passer par Espagnola avec deux cents hommes de bonnes troupes, et de n'en point sortir sans l'avoir entièrement pacifiée. Barrionuevo fut muni d'un plein pouvoir, qui n'avait pas d'autre borne que la conservation de l'honneur. On lui recommanda même de commencer par les voies de la douceur; et, dans cette vue, on lui remit une lettre pour le cacique, par laquelle sa majesté impériale l'invitait à rentrer dans l'obéissance, lui offrait une amnistie sans réserve, et le menaçait de tout le poids de sa puissance et de son indignation, s'il

s'obstinait à rejeter ses offres. Ce prince avait tant à cœur la conclusion de cette affaire, que, n'ayant point alors d'autre vaisseau prêt à la navigation que celui qui avait apporté Barrionuevo lui-même en Espagne, il le lui fit donner pour ne pas retarder son départ.

En arrivant à San-Domingo, le gouverneur de la Castille d'or présenta ses provisions à l'audience royale, et remit à l'amiral une lettre de l'empereur, qui contenait l'explication de ses ordres; mais sa prudence lui fit souhaiter qu'on délibérât d'abord sur le sujet de sa commission et sur les moyens de l'exécuter. On doit juger de l'extrémité où l'île était réduite par le refus que les auditeurs firent de se charger seuls d'une délibération de cette importance. Ils convoquèrent une assemblée générale composée de tout ce que l'île avait de personnes distinguées par leurs emplois et leur expérience; et les sentimens y furent si partagés, qu'on fut réduit à choisir quatre des plus anciens habitans, qui furent chargés d'en conférer entre eux, pour rapporter leur avis à l'assemblée.

Leur opinion parut fort sage sur la méthode qu'il fallait employer pour la guerre, mais elle fut moins goûtée que le conseil qu'ils donnèrent de faire porter d'abord la lettre de l'empereur au cacique Henri. La difficulté n'était que de le joindre, car depuis quelque temps on n'entendait plus parler de lui, et l'on doutait même s'il n'était pas mort: mais Barrionuevo, approuvant l'avis de quatre con-

seillers, qui fut confirmé par les suffrages de toute l'assemblée, entreprit de trouver le cacique, et de le ramener lui-même à la soumission.

On lui donna trente-deux hommes, résolus de courir avec lui toutes sortes de dangers; et l'on y joignit le même nombre d'Américains fidèles, pour lui servir d'interprètes et de guides. Quelques pères franciscains furent nommés pour l'accompagner; cet ordre eut la préférence, parce que le cacique y avait reçu son éducation. On arma une caravelle pour transporter le général et sa troupe au rivage, d'où l'on entre dans les montagnes. Elle mit deux mois entiers à ranger la côte jusqu'au port d'Yaquimo, parce que le général envoyait souvent à terre pour s'informer de la retraite du cacique : il n'en apprit rien. Le port d'Yaquimo est formé par une assez belle rivière, que Barrionuevo remonta bien loin. Il trouva d'abord une case, mais sans habitans; un peu plus haut, il vit un champ bien ensemencé, auquel il défendit que l'on causât le moindre dommage. A peu de distance, il eut quelques indices que le cacique n'était pas loin : il s'arrêta pour lui écrire, et lui donner avis de son arrivée. Il l'informait de sa commission. Sa lettre fut portée par un Américain qui s'offrit pour ce service; mais on n'a jamais su quel avait été son sort. Après l'avoir attendu vingt jours, le général s'engagea dans les défilés de plusieurs montagnes : il marcha pendant trois jours, avec des difficultés qu'il eut peine à soutenir. Enfin, il apprit de quelques

habitans que le cacique était sur un petit lac, que les Espagnols ont nommé lagune du Commandeur, et qui a deux lieues de circuit; c'est apparemment une des deux parties du lac de Xaragua. Il restait huit lieues d'un chemin dont les difficultés paraissaient insurmontables. Sur toute la route, il n'y avait pas une seule branche coupée, ni la moindre trace qui pût faire juger qu'on y eût jamais passé : c'était une précaution du cacique pour empêcher qu'on ne pût découvrir sa retraite. Il fallait tout le courage du général espagnol. Chaque pas qu'il faisait dans un pays inconnu lui offrait des difficultés capables de l'effrayer. Enfin, il arriva dans un village dont les maisons étaient assez bien bâties, où les vivres étaient en abondance, avec toutes les commodités dont les Américains avaient l'usage, mais sans un seul habitant; il défendit encore qu'on y prît rien; et seulement il s'accommoda de quelques calebasses qu'il fit remplir d'eau, parce qu'il en avait un extrême besoin. Après cette habitation il trouva un chemin fort large, qui avait été coupé dans les bois, et qu'il ne suivit pas long-temps sans rencontrer quelques Américains. Ses caresses et le petit nombre de ses gens les ayant rassurés, il apprit d'eux que le cacique n'était qu'à une demi-lieue de là; mais que, pour aller à lui, il fallait marcher dans la lagune avec de l'eau jusqu'aux genoux et quelquefois jusqu'à la ceinture, et traverser ensuite un défilé fort étroit. Ces difficultés ne purent le refroidir. Il s'approcha de la lagune : d'autres Amé-

ricains, qui étaient dans un canot, auxquels il fit demander s'ils n'avaient pas vu un homme de leur nation qui portait une lettre à leur chef, répondirent que non, mais que le cacique était informé de l'arrivée d'un officier qui avait une lettre à lui présenter de la part de l'empereur. Alors Barrionuevo crut pouvoir avancer avec moins de précaution. Il pria les Américains de recevoir dans leur canot une femme de leur nation qu'il avait amenée, et de la conduire à leur chef, qu'elle avait servi, pour l'informer de la visite des Espagnols. Ils répondirent que le cacique était instruit de tout, et qu'ils n'osaient rien faire sans ordre. Cependant, sur de nouvelles instances, ils consentirent à prendre l'Américaine, mais ils ne voulurent jamais approcher de la rive; et cette femme fut obligée, pour s'embarquer avec eux, de se mettre à l'eau jusqu'à la ceinture.



Le jour suivant, deux canots parurent, dans l'un desquels était l'Américaine, avec un parent du cacique, nommé Martin de Alfaro, suivi d'une troupe fort leste de soldats, armés de lances et d'épées. Ce canot s'étant approché des Espagnols, Barrionuevo s'avança seul. Alfaro descendit seul aussi, et donna ordre à ses gens de s'éloigner. Après avoir salué civilement le général, il lui fit de la part du cacique des excuses « de ce qu'il « n'était pas venu lui-même au-devant de lui : il « était retenu par une incommodité; mais il se « flattait que le seigneur espagnol, étant venu si

« loin, voudrait bien achever le peu de chemin « qui restait. » Barrionuevo reçut ce compliment d'un air satisfait, et consentit à continuer sa marche; en vain ses gens s'efforcèrent de l'en détourner. Il ne prit même avec lui que quinze hommes; et, sans autres armes qu'une sorte d'esponton et son épée, il ne fit pas difficulté de s'abandonner à la conduite d'Alfaro. On le mena par des chemins si rudes et si embarrassés, que souvent il était obligé de marcher sur les mains autant que sur les pieds. Ses gens se lassèrent bientôt, et le pressèrent de retourner sur ses pas, en lui représentant que le cacique voulait le jouer, ou le faire périr : « Je ne contrains personne, dit l'intrépide général; quiconque a peur, est libre de retourner. Pour moi, seul, s'il le faut, j'irai jusqu'au bout. En acceptant ma commission, j'en ai compris la difficulté. Si j'y laisse la vie, je mourrai content d'avoir rempli mon devoir. »

Malgré son courage, Barrionuevo se trouva tout d'un coup si fatigué, qu'il fut contraint de s'arrêter pour prendre un peu de repos. Le bois néanmoins commençait à s'éclaircir, et l'on découvrait au travers des arbres la demeure de Henri. Alfaro prit alors les devants, à la prière du général, et demanda de sa part au cacique s'il était disposé à l'entrevue. Henri commença par gronder Alfaro de n'avoir pas fait ouvrir un chemin, et lui ordonna d'y faire travailler sur-le-champ. Ensuite il envoya dire au général qu'il pouvait avancer sans défiance.

Barrionuevo se remit aussitôt en marche. Henri, le voyant paraître dans un grand désordre, tout couvert de fange, et presque hors d'état de se soutenir, courut au-devant de lui, et témoigna une grande confusion de lui avoir causé tant de fatigues. Le général fit une réponse honnête, mais dans laquelle il fit sentir qu'on aurait pu traiter mieux un homme de son rang, et surtout un envoyé de l'empereur. Le cacique n'épargna point les excuses; et, le prenant par la main, il le conduisit sous un grand arbre où ils s'assirent tous deux sur des couvertures de coton. Aussitôt cinq ou six capitaines vinrent embrasser le général, et, se retirant avec la même promptitude, ils allèrent se mettre à la tête de soixante soldats, armés de boucliers, d'épées et de casques. Avec les mêmes armes, les capitaines étaient ornés de panaches, et tous avaient pour cuirasse le corps entouré de grosses cordes teintes en rouge. Les deux chefs, après un court entretien, qui ne consista d'abord qu'en politesses, firent éloigner un peu leurs gens, et l'on prête ce discours au général espagnol.

« L'empereur, mon seigneur et le vôtre, le plus puissant de tous les souverains du monde, mais le meilleur de tous les maîtres, et qui regarde tous ses sujets comme ses enfans, n'a pu apprendre la triste situation où vous êtes réduit avec un grand nombre de vos compatriotes, et l'inquiétude où vous tenez toute cette île, sans être touché de la plus vive compassion. Les maux que vous avez faits

aux Castillans, ses premiers et ses plus fidèles sujets, l'avaient d'abord irrité; mais, lorsqu'il a su que vous étiez chrétien, et les bonnes qualités que vous avez reçues du ciel, sa colère s'est calmée, son indignation s'est changée en un désir ardent de vous voir entrer dans des sentimens plus conformes à vos lumières. Il m'envoie donc pour vous exhorter à quitter les armes, et vous offrir un pardon général, que sa bonté veut étendre à tous ceux qui ont pris parti pour vous : mais je porte aussi l'ordre de vous poursuivre sans ménagement, si vous vous obstinez dans votre révolte, et j'ai amené des forces qui m'en donnent le pouvoir. C'est ce que vous verrez encore mieux dans la lettre dont je suis chargé pour vous. Vous n'ignorez pas ce qu'il m'en a coûté pour vous l'apporter moi-même. J'ai méprisé les peines et les dangers pour obéir à mon souverain, et pour vous marquer particulièrement mon estime; persuadé d'ailleurs que l'on ne devait point manquer de confiance avec un cacique à qui je sais qu'on a reconnu des sentimens dignes de sa religion et de sa naissance. »

Henri écouta ce discours avec beaucoup d'attention, et reçut avec respect la lettre de l'empereur; mais comme il avait mal aux yeux, il pria le général de lui en faire la lecture. Barrionuevo la fit d'une voix assez haute pour être entendue des soldats du cacique. L'empereur donnait à Henri le titre de *don*, et la lettre contenait en substance ce que le général avait dit. Elle finissait par assurer

les Américains que, s'ils se soumettaient de bonne grâce, l'audience royale avait ordre de leur assigner des terres où ils pussent vivre avec tous les avantages de l'abondance et de la liberté. Après la lecture, le général rendit la lettre au cacique, qui la baisa et la mit respectueusement sur sa tête. Il reçut aussi le sauf-conduit de l'audience royale, scellé du sceau de la chancellerie; et, l'ayant examiné, il déclara qu'ayant toujours aimé la paix, il n'avait fait la guerre que par la nécessité de se défendre; que si, jusqu'alors, il avait rejeté toutes les voies d'accommodement, c'était parce qu'il n'avait pas trouvé de sûreté à traiter avec les Espagnols, qui lui avaient souvent manqué de parole; mais que, recevant celle de l'empereur même, il acceptait humblement une faveur à laquelle il n'aurait osé prétendre.

En achevant sa réponse, il s'approcha de ses gens, leur montra la lettre de l'empereur, et leur fit entendre qu'il ne se sentait plus que de la soumission pour un grand prince qui lui témoignait tant de bonté. Ils répondirent avec leurs acclamations ordinaires, c'est-à-dire par de grandes aspirations, qu'ils tirent avec effort du fond de leur poitrine; après quoi, le cacique ayant rejoint Barrionuevo, ils convinrent ensemble des articles suivans : Que le cacique rappellerait incessamment tous ceux qui reconnaissaient son autorité, et qui étaient répandus en différens quartiers de l'île; qu'il les obligerait de reconnaître, à son exemple, l'empereur pour leur

souverain ; qu'il ferait chercher les Nègres fugitifs, et, qu'à des conditions dont on conviendrait, il les forcerait de retourner à leurs maîtres ; qu'il se chargerait de retenir tous les Américains dans l'obéissance, ou d'y faire rentrer ceux qui pourraient s'en écarter ; que, pour lever toute ombre de défiance, il descendrait incessamment dans la plaine, où l'audience royale lui donnerait pour son entretien un des plus nombreux troupeaux de l'empereur. Les traités ne se concluant jamais chez ces peuples que dans un festin, on se garda bien de manquer à l'ancien usage. Barrionuevo avait fait apporter de l'eau-de-vie et du riz ; les Américains fournirent le gibier et le poisson : la joie fut vive, et l'accord scellé par de nouvelles protestations. Cependant don Henri et dona Mancia, sa femme, ne touchèrent à rien, sous prétexte qu'ils avaient déjà dîné. Ce refus, qui avait un air de défiance, alarma le général ; mais ayant eu la prudence de dissimuler, il ne trouva d'ailleurs que des apparences de bonne foi dans le cacique, qui lui promit de se rendre à San-Domingo pour y ratifier le traité ; il voulut même qu'un de ses capitaines accompagnât le général jusqu'à cette ville, pour y saluer de sa part l'amiral, les auditeurs et tous les officiers royaux. A la vérité, on sut dans la suite que c'était un honorable espion, qui avait ordre d'observer si les démarches des Espagnols ne couvraient pas quelque nouvelle trahison ; mais il ne put rester de soupçon à Barrionuevo lorsqu'il se vit escorté jusqu'à son navire par les principaux

officiers du cacique, à la tête d'un détachement bien armé. Un incident imprévu aurait pu laisser de plus justes alarmes aux Américains. La caravelle étant à l'ancre dans un petit port, aujourd'hui connu sous le nom de *Jacquemel*, les Espagnols n'y furent pas plus tôt arrivés, qu'ils voulurent traiter leur escorte; ils prodiguèrent le vin de Castille et les liqueurs fortes. La plupart des Américains en burent avec tant d'excès, qu'éprouvant de mortelles tranchées, le ressentiment de la douleur, joint au transport de l'ivresse, pouvait leur inspirer de furieuses résolutions, dans un lieu où ils étaient les plus forts. Barrionuevo, qui avait heureusement de l'huile, ne trouva point d'autre expédient que de leur en faire avaler à tous, après leur en avoir donné l'exemple; elle leur causa des évacuations qui rétablirent promptement leur santé. En les congédiant, il leur fit des libéralités de leur goût, et les chargea de présens pour le cacique et son épouse.

Son retour porta dans la capitale une joie égale à la crainte dont on était délivré; mais quoique les réjouissances publiques dussent laisser peu de soupçon au député de don Henri, il ne voulut faire aucune démarche qui pût engager son maître, sans avoir examiné à loisir si tout ce qu'il voyait n'était pas une ruse concertée. Son nom était Gonzale; il allait de maison en maison pour s'assurer de la disposition des habitans à l'égard du traité. On pénétra ses inquiétudes, et les caresses qu'il reçut achevè-

rent de les dissiper. Il prit même tant de goût pour ce nouveau genre de vie, qu'il oublia de s'en retourner au terme qu'on lui avait prescrit. Ce retardement inquiéta le cacique; il laissa passer quelques jours, après lesquels, voulant être informé de ce qui pouvait arrêter Gonzale, il s'approcha de la ville d'Azua, presque seul en apparence, mais soutenu par ses cinquante braves qu'il avait placés dans un bois voisin. Sur l'avis qu'il fit donner dans la ville qu'il souhaitait de parler à quelqu'un des habitans, une centaine d'Espagnols vinrent bientôt à lui, et l'abordèrent avec toute l'ouverture de l'amitié. Il demanda des nouvelles de Gonzale. On lui dit que depuis peu de jours il avait passé par Azua, dans une caravelle, accompagné d'un officier castillan, nommé Pierre Roméro, qui était chargé d'un plein pouvoir de l'audience royale pour la ratification du traité. Cette assurance lui causant beaucoup de joie, il fit appeler ses gens; on s'embrassa, et la paix fut célébrée par un nouveau festin, où don Henri, sous le prétexte d'une indisposition, se dispensa encore de toucher à rien. Dans son retour, ayant pris par Xaragua, nom qu'on donnait encore au lieu qui porte à présent celui de Léogane, il y trouva Gonzale et Roméro; l'un qui lui confirma la sincérité des Espagnols dans le traité, et l'autre qui lui en remit la ratification avec de riches présens. Sur-le-champ il fit embarquer dans la caravelle un bon nombre de Nègres fugitifs qu'il avait déjà fait arrêter; et des deux côtés tous

les ombrages s'évanouirent. Cependant il ne se hâta point de quitter ses montagnes, et les Espagnols étaient fort impatiens de l'en voir sortir.

Il en sortit enfin, mais ce ne fut qu'après avoir consommé les vivres dont il avait fait de grandes provisions : il se rendit ensuite à San-Domingo, où il signa la paix, qui n'avait encore été signée que par ses députés. On lui laissa choisir un lieu pour s'y établir avec les restes de sa nation, dont il fut déclaré prince héréditaire, exempt de tribut, avec la seule sujétion de rendre hommage à l'empereur et à ses succcesseurs, rois de Castille, lorsqu'il en serait sommé. Il se retira dans un lieu nommé Boya, à treize ou quatorze lieues de la capitale, vers le nord-est. Tous les Américains qui purent prouver leur descendance des premiers habitans de l'île eurent la permission de le suivre, et leur postérité subsista toujours au même lieu avec la jouissance des mêmes priviléges. Leur prince, qui prenait le titre de cacique de l'île d'Haïti, jugeait et condamnait à la mort; mais l'appel était ouvert à l'audience royale. Ils étaient environ quatre mille lorsqu'ils furent ainsi rassemblés; mais ce nombre diminua par degrés, de manière qu'en 1718, on le disait réduit à trente hommes et cinquante ou soixante femmes, et peut-être n'en reste-t-il plus de traces aujourd'hui.

Le désir de recevoir ce brave cacique, qui avait été l'ami de Las Casas, fut le premier motif qui fit sortir ce bon religieux de sa retraite, comme nous

l'avons dit plus haut; et la liaison de ces deux événemens peut nous servir d'excuse suffisante pour avoir placé ici cet épisode, qui d'ailleurs a dû faire quelque plaisir au lecteur.

La Gasca retourna en Espagne, rapportant à son souverain la nouvelle de la pacification du Pérou, et des trésors immenses. Don Antoine de Mendoze, alors vice-roi de la Nouvelle-Espagne, fut nommé pour aller remplir la même dignité au Pérou. On verra dans la suite chronologique des vice-rois, qui sera jointe à la description du pays, par quels degrés la paix y fut affermie avec la domination espagnole, et quelles sont proprement les parties de cette grande région que l'Espagne peut compter entre ses provinces.

CHAPITRE II.

Description de la Nouvelle-Grenade.

Impatiens de suivre la marche des conquérans du Nouveau-Monde, nous ne nous sommes arrêtés sur les détails descriptifs qu'après la révolution du Mexique, laissant derrière nous les provinces du continent, dont nous avons vu la première découverte et les premiers établissemens. Revenons maintenant sur ce qui mérite d'être remarqué dans ces premières parties du continent où ils abordèrent, et nos regards se porteront d'abord vers la Nouvelle-Grenade, qui s'étend depuis Ponta-Gorda sur les confins méridionaux du royaume de Guatimala, par le 10° de latitude nord jusqu'au 3° 25′ de latitude sud, à Rio-Tumbez, où elle touche au Pérou. Elle se prolonge sur la mer des Caraïbes, de l'embouchure du Rio Dorado, par 10° de latitude nord et 84° 50′ de longitude, aux montagnes de Sainte-Marthe, un peu à l'ouest du lac Maracaïbo, par 74° 50′ de longitude occidentale. Ce pays a environ trois cent soixante lieues de long sur une largeur moyenne de soixante-dix lieues. Ses bornes sont : au nord le golfe de Darien et la mer des Caraïbes, à l'est les provinces de Caracas et la Guyane espagnole ou Nouvelle-Andalousie, ainsi que la Guyane portugaise, au sud le Pérou,

à l'ouest le grand Océan, au nord-ouest le royaume de Guatimala.

Cette vice-royauté fit d'abord partie du Pérou. En 1547, une audience fut établie à Panama, et une autre à Santa-Fé de Bogota, et les territoires qui en ressortissaient formèrent une capitainerie générale; Quito eut une audience en 1568, mais en continuant d'appartenir au Pérou. La vice-royauté de la Nouvelle-Grenade fut érigée en 1718. On y annexa Quito et Vénézuéla, et on supprima les audiences de Panama et de Quito; elles furent rétablies quatre ans après, et la vice-royauté fut supprimée. Mais en 1740, tout fut remis sur le même pied qu'en 1718, à l'exception de Vénézuéla qui forma une province de la capitainerie générale de Caracas.

On a vu, dans l'Histoire des découvertes de l'Amérique, que les côtes septentrionales et orientales de la Nouvelle-Grenade furent reconnues de bonne heure, comme faisant partie d'un vaste continent, ce qui valut à ce pays le nom de *Tierra-Firme* (Terre-Ferme). On le lui a conservé longtemps; il comprenait d'abord les trois provinces de l'audience de Panama; on l'étendit ensuite à toute l'audience de Santa-Fé et à Vénézuéla, mais c'est une expression impropre en géographie; elle doit donc en être bannie, et ne peut plus figurer que dans l'histoire des découvertes. Le pays voisin de l'isthme au sud reçut aussi, dans le temps, le nom de Castille d'or.

L'Histoire des découvertes et celle de la conquête du Pérou ont appris comment les Espagnols s'emparèrent des côtes baignées par la mer des Caraïbes, et comment dans l'intérieur ils se rendirent maîtres de Quito. Il convient d'ajouter que le pays voisin de Santa-Fé était habité par un peuple qui avait fait, dans la civilisation, d'aussi grands progrès que les Mexicains et les Péruviens. Le pays portait le nom de Condinamarca. Belalcazar, qui avait conquis le royaume de Quito en 1335, joignit ses troupes à celles de Quésada, autre capitaine espagnol, pour marcher contre Condinamarca. Les habitans se défendirent avec le courage et la résolution d'hommes qui savaient apprécier le bienfait de l'indépendance. Les armes à feu et la discipline des Espagnols triomphèrent de la valeur des Américains. Leur capitale fut emportée en 1536. Quésada fonda sur son emplacement la ville de Santa-Fé de Bogota. Ce guerrier écrivit l'histoire de sa conquête, et donna des détails sur le peuple intéressant qu'il avait subjugué. Son ouvrage, resté manuscrit, a fourni à Luc Fernand Piédrahitta, évêque de Panama, d'excellens matériaux pour composer son Histoire générale de la Nouvelle-Grenade.

Ce pays comprend quarante-une provinces; trois relèvent de l'audience de Panama, quatorze de celle de Santa-Fé, vingt-quatre de celle de Quito.

Veragua, Panama et Darien sont les trois provinces de l'audience de Panama, et renferment

l'isthme du même nom qui joint l'Amérique septentrionale à la méridionale, entre les embouchures des rivières de Chagre et de Pito ; il n'a guère que quatorze lieues de largeur ; il est traversé dans sa longueur par la prolongation de la Cordilière des Andes.

La plus grande partie du sol de cette contrée est un terreau noir très-fertile, arrosé par des rivières qui tombent dans le golfe, et qui rendent le rivage si marécageux, qu'il est impossible d'y voyager. A l'ouest de la rivière de Chéapo, le terrain devient plus montagneux et plus sec. On y trouve d'agréables vallées jusqu'au-delà de la rivière, où l'on ne rencontre plus que des bois. Là commence le pays des savanes, qui est sec, mais couvert d'herbes, plein de collines entremêlées de bois, et fertiles jusqu'à leurs sommets, qui sont couverts de beaux arbres fruitiers. Les montagnes d'où tombe la Rivière d'Or sont plus stériles, et ne produisent que des arbrisseaux. En général, les lieux secs de l'isthme n'ont pas les mêmes arbres que les lieux humides : les premiers sont grands, extrêmement gros et presque sans branches inférieures ; au lieu que les autres sont moins des arbres que des arbrisseaux, tels que des mangles, des ronces et d'énormes roseaux.

Les saisons dans l'isthme, comme dans les autres parties de la zone torride, à la même latitude, approchent plus de l'humidité que de la sécheresse. Le temps des pluies y commence en avril ou en

mai; elles continuent en juin et juillet, et leur grande violence est au mois d'août. La chaleur est extrême, partout où le soleil perce les nues, et l'air d'autant plus étouffant, qu'il n'y a point de vents pour le rafraîchir. Les pluies commencent à diminuer dans le cours de septembre; mais souvent elles durent jusqu'au mois de janvier. Ainsi, l'on peut dire qu'il pleut dans l'isthme pendant les trois quarts de l'année. L'air y a quelquefois une odeur sulfureuse, qui se répand dans les bois. Après les orages, on entend toujours un bruit effroyable, formé du coassement des grenouilles et des crapauds, du bourdonnement des mousquites, du sifflement des serpens, et des cris d'une infinité d'autres insectes. La pluie même est quelquefois si forte, qu'une plaine qu'elle inonde est transformée tout d'un coup en lac. Il n'est pas rare de voir des orages qui déracinent les arbres, et qui les entraînent jusque dans les rivières.

La ville de Saint-Philippe de Porto-Bello est située à 9° 33′ de latitude nord, et à 31° 55′ de longitude à l'ouest de Paris. Elle doit son origine à la bonté de son port, dont on voit qu'elle tire son nom. Nombre de Dios, après avoir essuyé diverses fortunes depuis l'année 1510, où l'on a rapporté sa fondation, fut abandonné en 1584, par l'ordre de Philippe II, et ses habitans furent employés à former Porto-Bello dans une situation plus avantageuse pour le commerce d'Espagne. Cette ville était autrefois très-florissante par le commerce des métaux

précieux et des marchandises du Pérou, qui passaient exclusivement par l'isthme de Panama pour être envoyés en Europe. Le commerce ne se faisant plus comme autrefois par les galions, Porto-Bello a beaucoup déchu. Il est cependant intéressant de connaître son état au temps de sa splendeur.

La ville, dit un voyageur de la fin du dix-septième siècle, est située en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui entoure le port; les maisons y sont de bois, à l'exception de quelques-unes dont le premier étage est de pierre. On n'en compte guère plus de cent trente, mais grandes et commodes: elles forment ensemble une rue principale qui suit la figure du port, avec quelques ruelles qui la traversent du penchant de la montagne au rivage. Un quartier se nomme la Petite-Guinée, parce qu'il renferme tous les Nègres libres. Il est fort peuplé à l'arrivée des galions; la plupart des habitans de la ville, trouvant du profit à louer leurs maisons aux Européens de la flotte, se retirent dans cette espèce de faubourg, où ils ne font pas difficulté de se réduire aux cabanes des Nègres. Du côté de la mer, dans un terrain spacieux entre la ville et le château de la Gloria, on dresse des baraques pour les matelots, qui se font de leur côté des boutiques où ils étalent toutes sortes de denrées et de fruits d'Espagne; mais la foire n'est pas plus tôt finie, que tout disparaît avec les vaisseaux, et la ville redevient déserte.

Le seul nom du port en fait connaître les avantages. L'entrée en est large, mais assez bien défendue par un château nommé Saint-Philippe de Todo-Fiéro, et situé à la pointe du nord. On compte environ six cents toises d'une pointe à l'autre, c'est-à-dire, un peu moins qu'un quart de lieue : le côté du sud n'a pas besoin d'autre défense que les pointes et les rochers qui sont à fleur d'eau. Sur la côte que le port forme au sud et vis-à-vis de la rade, est le fort de *San-Iago de la Gloria*. C'est à la distance d'environ cent toises à l'est de ce fort, que la ville commence; une pointe de terre qui s'avance dans le port, contenait autrefois un petit fort nommé Saint-Jérôme, à dix toises des maisons : tous ces ouvrages furent démolis en 1740, par l'amiral Vernon, qui les trouva également dépourvus de défenseurs et d'artillerie. Le mouillage des gros vaisseaux est au nord-ouest du fort de la Gloria, c'est-à-dire presqu'au milieu du port.

Entre les montagnes qui entourent Porto-Bello, on en distingue une fort haute qui sert comme de thermomètre à la ville; elle donne d'un côté sur le chemin qui conduit à Panama, et de l'autre sur le port. On la voit presque toujours couverte de nuages sombres et épais, qu'on appelle *Capello* ou Bonnet de la Montagne, d'où lui est venu apparemment par corruption le nom de *Capiro*. Si ces nuages se condensent et s'épaississent, ils baissent de leur hauteur ordinaire, et c'est un signe d'orage : au contraire, s'ils s'élèvent et s'éclaircissent, ils an-

noncent le beau temps. Ces changemens se succèdent avec tant de promptitude qu'on découvre rarement le sommet de la montagne, dont l'état ordinaire est une profonde obscurité.

L'air de Porto-Bello est d'une malignité qui ne se fait pas moins sentir aux anciens habitans de la ville qu'aux étrangers; il produit des maladies mortelles ou capables d'affaiblir les meilleurs tempéramens. On était persuadé autrefois qu'il était fort dangereux pour l'accouchement des femmes, et cette opinion les faisait partir deux ou trois mois avant le terme, pour aller faire leurs couches à Panama. Une femme de distinction ayant heureusement bravé le danger, par affection pour son mari, à qui ses affaires ne permettaient point de quitter Porto-Bello pour la suivre, la prévention s'est dissipée. Les habitans ont les idées les plus désavantageuses de leur climat; ils assurent que les animaux des autres pays cessent de multiplier lorsqu'ils sont transportés dans leur ville; que les poules, par exemple, qui viennent de Panama et de Carthagène, sont stériles après leur arrivée, et que les bœufs amenés de Panama deviennent si maigres qu'on n'en peut presque plus manger la chair, sans que les pâturages dont les montagnes et les vallons abondent aux environs de la ville, puissent arrêter ce dépérissement : la même raison empêche qu'on y entretienne des haras de chevaux et d'ânes.

Les chaleurs sont excessives à Porto-Bello; on en rejette particulièrement la cause sur les hautes

montagnes qui l'entourent et qui ferment le passage au vent. Les arbres épais dont elles sont couvertes ne permettant point aux rayons du soleil de sécher la terre, il en sort continuellement d'épaisses vapeurs qui redescendent en pluies abondantes après lesquelles le soleil recommence à se montrer; mais aussitôt qu'il a séché le feuillage des arbres et la superficie du terrain, il se trouve enveloppé de nouvelles vapeurs qui l'obscurcissent. Il survient alors des pluies subites, et le temps s'éclaircit encore avec la même promptitude, sans que tous ces changemens en fassent jamais éprouver dans la chaleur. Les pluies sont des ondées violentes qui paraissent capables de tout submerger : elles sont accompagnées de tonnerre et d'éclairs, avec un fracas si terrible, que les plus braves en sont effrayés. Le port étant au milieu des montagnes, rien ne peut donner une idée du retentissement qui s'y produit, et qui est encore augmenté par les cris des singes et des animaux de toute espèce, surtout le soir et le matin, lorsque les vaisseaux tirent le coup de la retraite ou du réveil.

L'intempérie du climat fait nommer Porto-Bello *le tombeau des Espagnols*; le nombre de ses habitans est proportionné à la petitesse de la ville, et la plupart sont nègres ou mulâtres. On n'y compte pas plus de trente familles de blancs; les plus riches n'y passent que le temps de la foire, et se retirent ensuite à Panama : il n'y reste que le gouverneur, les commandans des forts, les alcades et la garnison,

qui est ordinairement de cent vingt-cinq hommes envoyés de Panama.

Les vivres sont rares, et par conséquent très-chers dans le pays, surtout pendant le séjour des galions. On tire alors de Carthagène du maïs, du riz, de la cassave, des porcs, de la volaille, et toute sorte de racines. Les bestiaux viennent de Panama; mais la côte fournit d'excellent poisson, comme la campagne donne toutes sortes de fruits, et beaucoup de cannes à sucre, dont on fait du miel et de l'eau-de-vie. L'eau ne manque point dans le canton; elle descend du haut des montagnes en torrens, qui arrosent les dehors de la ville ou qui la traversent. On vante la qualité des eaux pour aider à la digestion; mais cette vertu, qui les ferait estimer dans un autre climat, les rend ici fort nuisibles, parce que tant d'activité ne convient point à des estomacs aussi faibles que ceux des habitans; elles leur causent des dysenteries, dont il est rare qu'ils se délivrent, et c'est le terme ordinaire de toutes leurs autres maladies. Ces eaux, qui descendent en cascades, forment de petits réservoirs dans les cavités des rochers, et leur fraîcheur est augmentée par le feuillage des arbres qui ne perdent jamais leur verdure. L'usage des habitans de l'un et de l'autre sexe, et de tous les âges, est de s'y aller baigner chaque jour à onze heures du matin, pour se rafraîchir de l'excessive chaleur qui brûle le sang.

Les montagnes couvertes de bois et peuplées d'animaux féroces, touchent de si près aux maisons

de la ville, qu'il n'y a point de sûreté le soir dans les rues, pour les poules et les chiens, ni même pour les enfans. Un jaguar qui prend une fois goût à cette chasse, semble dédaigner celle des montagnes. On leur tend des piéges à l'entrée des murs. Les nègres et les mulâtres qu'on emploie souvent à couper du bois, ont autant d'adresse que de courage à s'en défendre dans les forêts, et les attaquent même avec une intrépidité surprenante. Ils ont, pour ce dangereux combat, un épieu de sept ou huit pieds de long, et d'un bois fort dont la pointe est durcie au feu, avec une espèce de coutelas. Le combattant tient l'épieu de la main gauche, et son coutelas de l'autre main; il attend que le jaguar s'élance sur le bras dont il tient l'épieu, et qui est enveloppé d'une pièce d'étoffe. Quelquefois l'animal paraît sentir le péril, et demeurer comme sur ses gardes; mais son ennemi ne craint pas de le provoquer, en le touchant légèrement de l'épieu, pour trouver mieux l'occasion d'assurer son coup. Aussitôt que le fier animal se voit insulté, il saisit l'épieu d'une de ses griffes, et de l'autre pate il empoigne le bras qui tient cette arme. Il le déchirerait du premier effort, sans l'obstacle du manteau. C'est l'instant dont le nègre se hâte de profiter pour lui décharger sur la jambe un coup de coutelas qu'il tient dans la main droite, et qu'il a eu la précaution de cacher derrière soi. De ce coup il lui tranche le jarret, et lui fait abandonner le bras qu'il avait saisi. L'animal furieux se retire en arrière,



sans lâcher l'épieu, et veut revenir aussitôt pour saisir le bras de son autre pate; mais son adversaire lui décharge un second coup qui lui tranche encore un jarret, et qui le met à sa discrétion. Après avoir achevé de le tuer, il l'écorche, et revient triomphant avec sa peau, ses pates et sa tête.

Quoique les mauvaises qualités du climat, la stérilité de terroir et la rareté des vivres, s'opposent invinciblement aux progrès de la ville de Porto-Bello, elle devient, au temps des galions, une des plus peuplées de l'Amérique méridionale. Sa situation dans l'isthme qui sépare la mer du Sud de celle du Nord, l'excellence de son port, et le voisinage de Panama, l'avaient fait choisir pour le rendez-vous du commerce de l'Espagne et du Pérou, et pour le théâtre d'une des plus fameuses foires du monde, quand le commerce avait lieu par les galions.

« Aussitôt qu'on apprend à Carthagène que la flotte du Pérou s'est déchargée à Panama, disent les anciens voyageurs, les galions mettent à la voile pour Porto-Bello, avec l'impatience que la crainte des maladies cause aux équipages. Le concours des marchands de l'une et de l'autre flotte devient si grand à Porto-Bello, que la cherté des logemens y est excessive. Une chambre de médiocre grandeur, avec un cabinet proportionné, se loue pour le temps de la foire, jusqu'à mille écus, et le prix des moindres maisons est quelquefois porté à cinq ou six mille. Les vaisseaux sont à peine amarrés dans

le port, qu'on dresse, proche de la bourse, pour chaque chargement, une grande tente, composée des voiles de chaque vaisseau. Les propriétaires des marchandises sont présens, lorsqu'on les apporte dans ces magasins, pour reconnaître leurs ballots aux marques qui les distinguent. Ce sont les matelots seuls qui les chargent sur des brouettes, et qui partagent entre eux le salaire. Pendant le travail des gens de mer et des commerçans, on voit arriver de Panama plusieurs caravanes, de cent mules chacune, chargées de caissons qui contiennent l'or et l'argent du Pérou. Les uns sont déchargés à la bourse, les autres au milieu de la place, sans que, dans la confusion d'une si grande foule, il arrive jamais de vol, de perte ou d'autre désordre. Don Ulloa peint fort vivement la surprise de ceux qui, ayant vu cette ville si pauvre, si solitaire en temps mort, son rivage si désert et si triste, y voient ensuite une foule si nombreuse, les maisons occupées, les rues et les places remplies de ballots de marchandises, de caisses d'or et d'argent, ou monnayé, ou en barres, ou travaillé; son port couvert de navires et de barques, dont les unes apportent, par la rivière de Chagre, toutes sortes de marchandises du Pérou, et les autres, de Carthagène, des vivres pour la subsistance de tant d'acteurs empressés. Cette ville, qu'on fuit dans tous les autres temps quand on aime la vie, prend un aspect tout différent, en devenant le dépôt des richesses de l'Ancien et du Nouveau-Monde.

« Après le déchargement des galions, et l'arrivée des marchandises du Pérou, qui sont accompagnés du président de Panama, on procède à l'ouverture de la foire. Les députés des deux commerces s'assemblent à bord du galion amiral, pour traiter de leurs affaires communes et régler le prix des marchandises, sous les yeux du commandant de l'escadre et du président de Panama, le premier, comme juge-conservateur des intérêts du commerce d'Espagne, et le second, de celui du Pérou. Ordinairement trois ou quatre assemblées suffisent. Les conventions sont signées des deux parts. On les fait publier, et la foire s'ouvre sur ce fondement. Les emplettes et les ventes, les changes de marchandises et d'argent se font par des courtiers venus d'Espagne et du Pérou à cet effet. Les uns ont la liste de ce qui est à vendre; les autres, celle de ce qu'on veut acheter. Aussitôt que les marchés sont conclus, chacun entre en possession de ce qui lui appartient, et l'embarquement commence; celui des caisses d'argent dans les galions, pour les négocians espagnols, et celui des marchandises de l'Europe, dans les chatas et les bongos, pour remonter par la rivière de Chagre, passer de Crucès à Panama, où la flotille les attend et les transporte au Pérou.

« Autrefois le temps de cette foire n'était pas limité; mais l'expérience ayant appris que dans un long séjour à Porto-Bello, la mauvaise qualité du climat nuisait beaucoup aux commerçans, la cour

d'Espagne a réglé qu'elle ne durerait pas plus de quarante jours, à compter de celui de l'entrée des galions dans ce port; et si, dans cet espace, on n'est pas d'accord sur tous les prix, il est permis aux négocians d'Espagne de passer plus loin avec leurs marchandises, et même jusqu'au Pérou. Le commandant des galions en apporte toujours une permission formelle dont l'usage est abandonné à sa prudence. Dans ce cas, les galions retournent à Carthagène; mais autrement il est défendu à tout Espagnol de vendre ses marchandises hors de Porto-Bello, ou de les envoyer plus loin pour les faire vendre : d'autre part, il n'est pas permis non plus aux marchands du Pérou, de faire des remises d'argent en Espagne, pour des achats de marchandises.

« En temps mort, c'est-à-dire après la foire, le commerce de Porto-Bello tombe presque autant que celui de Carthagène; il se réduit alors au débit des vivres qu'on y apporte de Carthagène même, au cacao qu'on embarque sur le Chagre, et au quinquina. Le cacao est transporté dans des bélandres à Vera-Cruz. Le quinquina demeure dans les magasins de Porto-Bello, ou s'embarque sur les vaisseaux qui ont la permission de passer d'Espagne aux ports de Honduras et de Nicaragua. Il vient aussi à Porto-Bello quelques petits bâtimens de l'île de Cuba, de la Trinité et de Saint-Domingue, chargés de tabac, pour lequel ils prennent du cacao et de l'eau-de-vie de cannes. Pendant la durée du traité de l'assiente des nègres, avec les Français ou

les Anglais, ce port était le principal comptoir de ce commerce. Comme c'est par cette voie que non-seulement Panama, mais tout le Pérou, se fournit de nègres, il est permis à ceux qui jouissent de l'assiente d'apporter une certaine quantité de vivres pour leur subsistance et pour celle des esclaves qu'ils amènent. »

On va de Porto-Bello à Crucès en remontant la rivière de Chagre, et de Crucès on va par terre jusqu'à Panama. Toutes les montagnes et les forêts qui règnent des deux côtés du Chagre, sont remplies d'animaux, surtout de singes, dont les nègres, les créoles et les Européens même ne font pas difficulté de manger la chair. Don Ulloa fait une peinture très-vive du spectacle que les rivières de ce pays offraient à la vue : « Tout ce que l'art, dit-il, peut imaginer de plus ingénieux n'approche point de la beauté de cette perspective rustique, formée des mains de la nature. L'épaisseur des bocages qui ombragent les vallons, les arbres de différentes grandeurs qui couvrent les collines, la variété de leurs feuilles et de leurs rameaux, jointe à celle de leurs couleurs, font un coup d'œil auquel l'imagination ne peut atteindre. Ajoutons-y une prodigieuse quantité d'animaux qui forment d'autres nuances ; les singes de diverses espèces qui voltigent par troupes, d'un arbre à l'autre, qui s'attachent aux branches, qui s'unissent sept ou huit ensemble pour passer la rivière ; les mères portant leurs petits sur le dos, avec cent

grimaces et cent gestes ridicules ; les oiseaux propres au pays, dont le nombre est incroyable ; d'autres, semblables à ceux de l'Europe, tels que des paons de montagnes, des paons royaux, des faisans, des tourterelles et des hérons de différentes espèces ; les uns tout-à-fait blancs ; d'autres blancs aussi, mais avec des plumes rougeâtres au cou et dans tous les endroits du corps où cette couleur paraît plus vive ; d'autres avec le cou et le bord des ailes blancs ; d'autres encore bigarrés de couleurs diverses, et tous de différentes grandeurs. Ceux de la première espèce sont les plus petits. Les blancs et noirs sont tout à la fois les plus grands et les plus délicats à manger. Les paons et les faisans sont d'un goût délicieux. Enfin les arbres de cette rivière sont chargés de toutes sortes de fruits. »

Panama est située dans l'isthme du même nom, près d'une plage baignée par le flot du grand Océan. Sa position est à 8° 58′ de latitude nord, et 81° 4′ de longitude à l'ouest de Paris.

Vasco Nugnez de Balboa ayant découvert le grand Océan en 1513, les Espagnols furent redevables de la première connaissance qu'ils eurent de Panama, au capitaine Tello de Gusman, qui s'y avança deux ans après, pour observer quelques cabanes de pêcheurs américains, d'où le lieu tirait son nom ; car Panama signifie dans leur langue un lieu poissonneux. On a vu qu'en 1518, Pédrarias d'Avila, gouverneur de la Castille d'or, nom qu'on donnait à cette partie de Tierra-Firme, y établit une co-

lonie, et qu'en 1521 cette peuplade obtint le nom de ville avec quelques changemens dans sa forme et des avantages convenables à ce titre. Elle s'accrut pendant plus de cent cinquante ans, et rien ne manquait à la splendeur de son commerce, lorsqu'en 1670 elle fut pillée et brûlée par des pirates anglais, sous la conduite du fameux Morgan, flibustier. Les Espagnols, obligés de la rebâtir, choisirent, dans cette vue, le lieu qu'elle occupe aujourd'hui, éloigné d'une lieuè et demie de son ancienne place, et bien plus avantageux. Elle est ceinte d'un mur de pierres fort larges, et défendue par une forte garnison, dont on envoie des détachemens pour la garde de Darien, de Chagre et de Porto-Bello.

La plupart des maisons de Panama ne sont que de bois, d'un seul étage, avec un toit de tuiles; mais elles sont grandes et belles. Un faubourg, qui est hors de l'enceinte, et plus grand que la ville même, n'est bâti aussi que de bois. Les rues de la ville et du faubourg sont droites, larges et pavées de pierres. On s'y croyait à couvert de l'incendie, parce que le bois des édifices passe pour incombustible, ou du moins que le feu qui tombe dessus ne fait que le percer, sans le mettre en flamme, et s'éteint dans sa cendre. Mais la ville n'a pas laissé d'être ravagée par le feu en 1737; ce qu'on attribue à la nature du feu même, qui, ayant commencé dans une cave pleine de brai, de goudron et d'eau-de-vie, prit une force à laquelle

cette singulière espèce de bois ne put résister. Toutes les maisons brûlées ont été rebâties en pierre.

Panama est le siége d'une audience royale. La ville reçoit un autre lustre de son évêque, qui se qualifie primat de Tierra-Firme. Ses tribunaux sont l'ayantamiento, ou le conseil de ville, composé d'alcades et de régidors ; la chambre des caisses royales, et celle de l'inquisition, dont le tribunal de Carthagène nomme les officiers. La cathédrale et tous les couvens sont de pierre. Quoique Panama ait des habitans riches, et qu'il n'y en ait pas un qui n'y mène une vie aisée, don Ulloa nous assure que l'opulence de cette ville ne répond point à l'opinion qu'on a de son commerce. L'arrivée des galions à Porto-Bello décide du principal commerce de Panama. Non-seulement c'est dans cette ville que l'armadille du Pérou vient débarquer son trésor, mais elle sert aussi d'entrepôt aux marchandises qui remontent le Chagre ; et ce trafic est d'un grand avantage pour les habitans. Cependant leur profit ne consiste que dans le loyer des maisons, le fret des bâtimens, et la fourniture des mules et des nègres, qui vont prendre les marchandises à Crucès pour les transporter à Panama par un chemin taillé dans le roc, qui traverse les Cordillières, et si resserré en divers endroits, qu'une bête de charge y passe à peine le corps, et n'y marche point avec une charge sans un extrême danger.

Dans d'autres temps, Panama ne laisse point de voir aborder quantité d'étrangers dans ses murs; les uns qui arrivent d'Espagne pour passer dans les ports de la mer du Sud, et d'autres qui reviennent des mêmes ports pour retourner en Europe. Il faut y joindre l'abord continuel des bâtimens qui apportent les denrées du Pérou, telles que des farines, des vins, des eaux-de-vie, du sucre, du savon, du sain-doux, des huiles, des olives, etc., et les vaisseaux de Guayaquil, qui apportent du cacao, du quinquina et d'autres productions de la province de Quito. Le prix de ces denrées varie beaucoup. Les farines sont sujettes à se corrompre par la trop grande chaleur; les vins et les eaux-de-vie s'échauffent dans les jarres, et contractent une odeur de poix : le sain-doux se fond et se convertit en terre. En un mot, si les profits sont grands, les risques le sont encore plus. Il vient aussi à Panama, par les barques de la côte, du porc, de la volaille, de la viande salée et séchée, qu'on appelle *tassajo*; des bananes, des racines, et d'autres alimens, dont la ville est fort bien pourvue par cette voie. Hors du temps des flottes, les vaisseaux du Pérou et de Guayaquil s'en retournent ordinairement à vide. Quelquefois ils peuvent charger des nègres. Panama est en possession d'un comptoir pour ce commerce, où les nègres sont amenés lorsque l'assiente est ouverte, et d'où ils sont distribués dans toutes les parties de Tierra-Firme et du Pérou. C'est une prérogative du prési-

dent, de pouvoir permettre tous les ans à un ou deux vaisseaux, de passer à Sonsonate, à Réalejo, ou dans d'autres ports de Guatimala et de la Nouvelle-Espagne, sous prétexte d'y charger du goudron et des cordages pour les bâtimens qui trafiquent à Panama, et d'y transporter les denrées du Pérou, dont on n'a pu trouver le débit. Mais il est rare que ceux à qui cette permission est accordée, reviennent directement à Panama. La meilleure partie de leur cargaison consiste ordinairement en indigo, qu'ils portent à Guayaquil ou dans d'autres ports plus au sud.

Un des plus grands avantages de Panama est la pêche des perles qui se fait aux îles de son golfe, surtout à celles du Roi et de Taboga. Il y a peu d'habitans qui n'emploient un certain nombre de nègres à cette précieuse pêche. La méthode n'est pas différente de celle du golfe Persique et du cap de Comorin; mais elle est plus dangereuse par la multitude de monstres marins qui font la guerre aux pêcheurs. C'est dans les lieux où se fait cette pêche que se trouvent toujours en plus grand nombre les requins, qui dévorent en un instant les malheureux plongeurs qu'ils peuvent saisir. Les mantas, autre espèce de monstres, ont l'art de les envelopper de leur corps et de les étouffer, ou de les écraser contre le fond, en se laissant tomber sur eux de toute leur pesanteur. Ce poisson vorace, qui tire son nom de sa figure, est large, et s'étend en effet comme une pièce de drap. S'il joint

un homme ou quelque autre animal, il l'enveloppe et le roule dans son corps comme dans une couverture, et bientôt il l'étouffe à force de le presser : il ressemble à la raie, mais il est infiniment plus gros. Pour se défendre contre des ennemis si redoutables, chaque plongeur est armé d'un grand couteau pointu et fort tranchant. Dès qu'il aperçoit un de ces monstres, il l'attaque par quelque endroit dont il n'ait point à craindre de blessure, et lui enfonce son couteau dans le corps : le monstre ne se sent pas plus tôt blessé qu'il prend la fuite. Les caporaux nègres, qui ont l'inspection sur les autres esclaves, veillent de leur barque à l'approche de ces cruels animaux, et ne manquent point d'avertir les plongeurs en secouant une corde qu'ils ont autour du corps. Souvent un caporal se jette lui-même dans les flots, armé aussi d'un couteau, pour secourir le plongeur qu'il voit en danger; mais ces précautions n'empêchent point qu'il n'en périsse toujours quelques-uns, et que d'autres ne reviennent estropiés d'une jambe ou d'un bras. Les Espagnols cherchent le moyen de rendre cette pêche plus sûre, par quelque machine qui puisse défendre les pêcheurs, ou les mettre à couvert. Jusqu'à présent toutes les inventions ont mal réussi. Les perles du golfe de Panama sont ordinairement de très-belle eau. Il s'en trouve de remarquables par leur grosseur et leur figure. Une partie est transportée en Europe; mais la plus considérable passe à Lima, où elles sont extrêmement

recherchées, et dans les provinces intérieures du Pérou.

Autrefois on tirait de l'or des mines de Tierra-Firme, ce qui n'augmentait pas peu les richesses de Panama. Le plus fin venait du Darien; mais, depuis la révolte des Américains, le travail est abandonné, ou se réduit à quelques mines des frontières. Celles de Veraguas et du pays même de Panama, quoique moins exposées aux incursions, n'en sont pas poussées avec plus de vigueur, parce que l'or y est moins abondant qu'au Darien, et d'un aloi fort inférieur, sans compter que la mer, produisant beaucoup de perles, les habitans du pays ont plus de goût pour cette pêche, dont les frais sont moindres et le profit plus certain.

Outre l'argent que le commerce attire à la ville de Panama, il s'y fait annuellement une remise considérable de deniers royaux, qu'on y envoie de Lima pour le payement des troupes, des officiers de l'audience et des autres officiers du roi. Les revenus que ce monarque tire de Panama même, ne suffisent pas pour tant de monde employé à son service.

Les voyageurs remarquent que c'est à Panama qu'on commence à suivre les modes du Pérou. Cependant l'habillement des femmes est distingué par quelques usages qui leur sont propres. Il est composé, lorsqu'elles vont à pied dans les rues, d'une mante et d'une jupe assez semblables à celles d'Espagne; mais dans leurs maisons et dans leurs

visites, elles n'ont que la chemise depuis la ceinture jusqu'au cou. Cette chemise a de grandes manches ouvertes par le bas; et ces ouvertures, comme celle du cou, sont garnies de magnifiques dentelles. Elles portent des ceintures au-dessus des hanches, et cinq ou six chapelets de différente espèce, régulièrement pendus au cou, les uns de perles, d'autres de corail mêlé de grains d'or; et par-dessus, elles ont deux ou trois chaînes d'or, d'où pendent des reliquaires. Leurs poignets sont ornés de bracelets d'or ou de tombac, au-dessus desquels elles ont un autre bracelet de perles, ou de corail, ou de jais. Leur jupon, qui prend à la ceinture, ne leur descend que jusqu'aux mollets. De là, jusqu'assez près de la cheville du pied, règne un cercle de larges dentelles, qui pendent de la jupe de dessous : elles portent des souliers. Les métives et les négresses ne peuvent porter la mante, ni la jupe. Ce sont des habillemens réservés aux Espagnoles, à qui ce privilége donne celui de prendre le titre de *signora*, quand elles ne l'auraient point par leur rang ou leur naissance.

Le climat de Panama diffère plus de celui de Carthagène que l'on ne pourrait le penser de si peu d'éloignement. L'été y commence plus tard et finit plus tôt, parce que les brises y sont plus tardives, et qu'elles durent moins.

Il semble que le terroir de Panama devrait être extrêmement fertile. Aussi n'attribue-t-on la disette, qui oblige les habitans de tirer toutes leurs

provisions du Pérou, qu'à leur aversion pour toute autre profession que le négoce. On n'aperçoit point d'autres traces de culture, aux environs de cette ville, que celles dont la nature veut bien faire les frais.

L'intérieur de l'isthme contient peu d'habitans indigènes. C'est du côté de la mer des Caraïbes, surtout aux bords des rivières, qu'on en voit le plus grand nombre. Ceux de la côte du Sud, qui n'ont pas été détruits par les armes, ont mieux aimé se retirer vers les pays plus méridionaux, que de se soumettre au joug espagnol. Cependant il n'y a point de partie de l'isthme où l'on ne trouve des Américains dispersés, et leurs usages différant peu de ceux des autres provinces de Tierra-Firme, peuvent être compris tous sous le même article.

La taille ordinaire des hommes est entre cinq et six pieds: ils sont droits, et d'une belle proportion. La plupart ont les os fort gros et la poitrine large: on ne leur remarque jamais aucune apparence de difformité naturelle: ce qui les a fait accuser d'abord, par quelques voyageurs, de se défaire de leurs enfans lorsqu'ils naissent avec quelques défauts; mais depuis qu'on les connaît, cette barbarie n'a pas été prouvée. Ils sont souples, vifs et fort légers à la course. Les femmes sont petites et épaisses, grasses dès leur jeunesse, mais bien faites dans leur embonpoint, qui n'ôte rien à la beauté de leur taille: elles ont l'œil vif et le regard agréable. En général, les deux sexes ont le visage rond, le nez

court et écrasé, les yeux gros et fort brillans, quoique gris; le front élevé, les dents blanches et bien rangées, les lèvres fines, la bouche petite et le menton bien formé.

Ils ont tous les cheveux noirs, très-forts, et si longs, qu'ils leur descendent ordinairement jusqu'au milieu du dos. Les femmes se les attachent avec un cordon sur la nuque du cou, et les hommes les laissent pendre de toute leur longueur. Les deux sexes ont, pour se peigner, un instrument de bois, composé de plusieurs petits bâtons longs de cinq à six pouces, et pointus des deux côtés, comme les bâtons de nos gantiers: ils en lient dix ou douze ensemble par le milieu; et les extrémités s'écartant avec les doigts, chaque bout leur sert de peigne. On juge du plaisir qu'ils prennent à se peigner par le temps qu'ils y emploient; c'est un exercice qu'ils répètent plusieurs fois le jour. Mais ils s'arrachent la barbe et tout autre poil, à la réserve des paupières et des sourcils : cette opération est le partage des femmes. Elles prennent les poils entre deux petits bâtons, et les arrachent fort adroitement. Les hommes se font couper aussi les cheveux, dans quelques occasions, telles qu'une victoire sur quelque ennemi qu'ils ont tué de leur propre main. Ils y ajoutent une autre marque d'honneur, qui est de se peindre tout le corps de noir. Un homme noirci et sans cheveux passe entre eux pour un héros : mais ce glorieux état ne dure que depuis le jour de l'exploit jusqu'à la première lune;

et le vainqueur serait déshonoré s'il ne faisait pas disparaître aussitôt sa noirceur, et s'il ne laissait pas croître ses cheveux.

Leur teint naturel est couleur de cuivre clair, ou d'orange sèche; leurs sourcils ont la noirceur du jais : ils ne les teignent point, mais ils se les frottent, comme leurs cheveux, avec une sorte d'huile qui les rend fort luisans. Waffer, Zarate et d'autres voyageurs parlent d'une race d'Américains blancs, et attestent tous ceux qui ont fait le voyage de l'isthme. Ce sont des albinos; leur peau n'est pas d'un blanc de carnation comme celle des Européens, c'est plutôt un blanc de lait; et, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils ont le corps tout couvert d'un duvet de la même blancheur, et si fin, qu'il n'empêche point de voir la peau. Les hommes auraient la barbe blanche s'ils la laissaient croître. Ils se l'arrachent; mais jamais ils n'entreprennent d'ôter le duvet. Ils ont les sourcils et les cheveux aussi blancs que la peau; et leurs cheveux, longs de sept à huit pouces, paraissent frisés. Ils ont la vue si bonne pendant la nuit, qu'ils distinguent un objet de fort loin. Aussi leur donne-t-on dans le pays un nom qui signifie yeux de la lune. Leurs yeux sont trop faibles pour soutenir la lumière du soleil; et l'eau qui en dégoutte sans cesse les oblige de se tenir renfermés dans leurs maisons, d'où ils ne sortent qu'à la fin du jour. Ils ne sont pas si robustes que les autres Américains, ni capables d'aucun exercice violent. Cependant,

lorsque la nuit approche, ils renoncent à leur indolence pour aller courir dans les bois. On vante beaucoup leur légèreté. Si les hommes couleur de cuivre font peu de cas d'eux, ils rendent le change à ceux qui les méprisent; ce qui n'empêche point que les deux races n'aient quelquefois des communications fort intimes. Waffer vit un fruit de ce commerce.

Tous les habitans de cette contrée aiment à se peindre le corps de diverses figures, et n'attendent pas même que leurs enfans soient en état de marcher pour les parer de cet ornement. Ils se font dessiner sur toutes les parties, principalement sur le visage, des oiseaux, des hommes et des arbres. C'est de leurs femmes qu'ils reçoivent ce service. Les couleurs qu'elles emploient sont le rouge, le jaune et le bleu, délayés avec une sorte d'huile, dont elles ont toujours une provision. Elles ont des pinceaux qui leur servent à tracer des figures sur la peau. Cette peinture se soutient pendant quelques semaines, et ne demande que d'être rafraîchie lorsqu'elle commence à se ternir. Waffer, dans une occasion dangereuse, ne fit pas difficulté de se laisser peindre à la manière des Américains, pour se concilier leur amitié. Nous transcrirons ici une partie de sa relation, qui joint à l'intérêt des événemens quelques détails curieux sur les propriétés du pays, et les divers usages des habitans.

Waffer, chirurgien de profession, et du nombre

des aventuriers qui avaient suivi le pirate Shap dans la mer du Sud, jugea, comme Dampier et quelques autres de leurs compagnons, qu'il valait mieux repasser l'isthme au travers de mille dangers, que de demeurer sous la conduite d'un chef auquel ils n'avaient pas reconnu plus de capacité que de courage. Après quelques jours de marche, un accident fâcheux fut pour lui le prélude de beaucoup d'infortunes; mais on regretterait de ne les pas lire dans le récit même du voyageur.

« C'était, dit-il, le 5 mai 1687 : j'étais assis sur la terre, près d'un de nos Anglais, qui faisait sécher de la poudre à canon sur une assiette d'argent. Il s'entendait si mal à manier la poudre, que le feu y prit, et me brûla le genou jusqu'à découvrir l'os. J'y appliquai aussitôt des remèdes; et, ne voulant pas demeurer derrière mes compagnons, je les suivis pendant deux jours avec de vives douleurs. Mais nos esclaves s'enfuirent après nous avoir volés; et le nègre qui me servait, ayant emporté mes drogues avec mes hardes, je me vis privé des secours nécessaires à ma plaie. Mon mal augmenta, et me mit bientôt dans l'impuissance de suivre les autres. Nous avions déjà perdu deux de nos compagnons, Robert Spratlin et Guillaume Bowman, qui nous avaient quittés. Toute la compagnie était si fatiguée que, pour s'encourager les uns les autres, on régla que ceux qui ne pourraient continuer la route seraient tués sans pitié, dans la crainte que, s'ils tombaient entre les mains des Espagnols, on

ne leur arrachât, par des supplices, le secret de notre marche. Mais cette rigoureuse ordonnance ne fut point exécutée, et l'on se contenta de m'abandonner à la merci des sauvages, avec M. Gobson, et Jean Hington, matelot, qui avait succombé, comme moi, à la fatigue du chemin.

« Quelques Américains, dont nous nous vîmes forcés d'implorer le secours, entreprirent de guérir ma plaie. Ils mâchèrent diverses herbes, dont ils firent une espèce de pâte, qu'ils étendirent sur une feuille de bananier; et ce cataplasme fut appliqué sur le mal. Dans l'espace de deux jours, je me trouvai soulagé. Mais si nos hôtes avaient marqué de l'humanité sur ce point, nous étions peu satisfaits des alimens que nous recevions d'eux. Ils ne nous faisaient manger que des bananes vertes. Cependant un jeune Américain se dérobait quelquefois à la vue des autres pour nous en donner de mûres. Il avait été pris dans son enfance par les Espagnols, avec lesquels il avait demeuré assez long-temps pour apprendre leur langue; et l'amour de sa famille lui avait fait trouver le moyen de se sauver de leurs mains. Comme nous savions un peu d'espagnol et quelques mots de sa langue, que nous avions appris en nous rendant de la mer du Nord à celle du Sud, il n'eut pas de peine à nous faire entendre que ses compatriotes n'étaient pas aussi méchans que nous pouvions nous l'imaginer, et que, s'ils nous traitaient avec un peu de rigueur, c'était pour nous punir d'avoir enlevé plusieurs

habitans dans notre premier passage, et de les avoir forcés de nous servir de guides pendant les pluies. En effet, leur vengeance n'alla point jusqu'à les faire cesser de panser ma plaie avec les mêmes herbes, et ce remède me guérissait à vue d'œil.

« J'étais en état de me promener, lorsque Spratlin et Bowman, qui nous avaient laissés, nous surprirent agréablement par leur arrivée. Ils nous dirent que, rebutés de marcher sans guides au travers des bois, et de ne subsister que de quelques bananes que le hasard leur faisait rencontrer, ils s'étaient déterminés à prendre un chemin qu'ils avaient reconnu, au risque de tous les mauvais traitemens qu'ils pouvaient craindre des Américains. Je leur répondis qu'ils ne devaient pas espérer d'être mieux traités que nous; et que leur vie même, non plus que la nôtre, n'était pas en sûreté, parce qu'on n'avait pas encore eu de nouvelles des guides que nos Anglais avaient enlevés.

« En effet, tous les habitans du canton ne voyant pas revenir leurs amis après avoir attendu longtemps leur retour, perdirent patience, et tinrent plusieurs fois conseil sur la vengeance qu'ils devaient tirer de nous. Les uns proposaient de nous ôter la vie, les autres de nous garder parmi eux, et d'autres enfin de nous livrer aux Espagnols, dont ils connaissaient la haine pour nous. Mais comme ils ne les haïssaient pas moins, ce dernier avis fut rejeté; et le résultat de leurs délibérations

fut de nous accorder encore dix jours, après lesquels ils résolurent de nous brûler vifs si leurs amis ne reparaissaient pas. Notre perte nous parut certaine; car neuf jours s'étant écoulés sans qu'ils entendissent parler des guides, ils ne doutèrent point que nos compagnons ne les eussent assassinés, et le bûcher fut préparé pour le jour suivant. Ils devaient l'allumer après le coucher du soleil, et nous y jeter aussitôt. Heureusement leur chef, nommé Lacenta, fut informé de leur résolution, et les détourna de cette cruauté. Il leur conseilla de nous faire descendre vers la côte avec deux Américains, qui s'informeraient du sort des autres. Cet avis fut approuvé. On nous accorda deux hommes, avec lesquels nous nous mîmes joyeusement en chemin, parce que nous étions persuadés que nos compagnons n'avaient fait aucun mal à leurs guides.

« Pendant trois jours nous ne fîmes que traverser des marais bourbeux avec une pluie continuelle. Il fallut passer les deux premières nuits sous des arbres, dont chaque feuille était un ruisseau qui coulait sur nous; et la troisième, sur une petite montagne, que la grande quantité d'eau dont nous nous vîmes environnés le lendemain nous fit prendre pour une île. Nos provisions de vivres, qui n'étaient qu'une poignée de maïs, furent consommées dès le troisième jour. Alors les deux Américains, aussi pressés que nous par la faim, prirent le parti de nous abandonner.

« Nous demeurâmes dans un mortel embarras. La pluie cessa le jour suivant, et les eaux n'ayant pas tardé à s'écouler, nous marchâmes du côté du nord jusqu'au bord d'une rivière très-profonde, et large d'environ quarante pieds. Il était six heures du matin : nous aperçûmes sur la rive un grand arbre qui paraissait avoir été nouvellement abattu à coups de hache, et qui, s'étendant d'un bord de la rivière à l'autre, formait une espèce de pont pour la traverser. Nous jugeâmes que c'était l'ouvrage de nos compagnons, ou que du moins ils avaient suivi cette route. Notre première résolution fut de passer la rivière, et de marcher sur leurs traces. Nous passâmes à la file sur un pont que les pluies avaient rendu si glissant, que nous eûmes beaucoup de peine à nous soutenir; mais en vain cherchâmes-nous quelques vestiges de ceux qui nous avaient précédés; la terre était couverte de boue, et tout inondée des dernières pluies. Nous n'en fûmes pas moins forcés de passer la nuit dans ce lieu; et le lendemain nous repassâmes la rivière pour suivre son cours, qui nous paraissait descendre vers la mer du Nord. Nous eûmes à traverser jusqu'à la fin du jour des bois de grands roseaux et de ronces. Le soir nous nous trouvâmes dans un accablement de fatigue et de faim, auquel nous aurions infailliblement succombé, si le ciel, qui veillait à notre vie, ne nous eût fait découvrir un maca ou cocotier du Brésil chargé de fruits : nous en mangeâmes avidement, et nous en fîmes une

provision qui nous donna de meilleures espérances pour le jour suivant.

« Après avoir marché depuis le lever du soleil, nous arrivâmes, vers quatre heures après midi, sur le bord d'une autre rivière, qui recevait celle dont nous avions suivi la rive. Comme elle paraissait couler aussi vers le nord, nous résolûmes de faire deux radeaux pour la descendre. Les grands roseaux que nous avions autour de nous favorisaient ce dessein. Nous en coupâmes quelques-uns; et, les laissant dans toute leur longueur, nous les liâmes ensemble avec des branches de divers arbrisseaux. La nuit nous surprit avant la fin de notre travail; mais les fruits ne nous manquant point encore, nous établîmes notre logement sur une petite éminence couverte d'arbres d'une prodigieuse grosseur. Il nous fut aisé de ramasser assez de bois pour allumer du feu; et nous commencions à nous endormir tranquillement lorsqu'il survint un si furieux orage, que le ciel et la terre semblaient prêts à se confondre. La pluie fut accompagnée de tonnerres et d'éclairs avec une odeur de soufre, dont nous nous sentîmes presque étouffés. Bientôt nous entendîmes de toute part l'effroyable bruit des eaux, qui roulaient avec la dernière impétuosité, et la lumière des éclairs nous fit apercevoir qu'elles commençaient à nous entourer. En moins d'une demi-heure elles emportèrent le bois que nous avions allumé. Nous ne pensâmes alors qu'à la fuite, et chacun chercha quelque arbre sur lequel il pût monter;

mais la colline n'en ayant que de fort gros, et presque sans aucune branche, il fallut renoncer à cet espoir. J'eus le bonheur d'en rencontrer un qui était creux d'un côté, avec une ouverture à trois ou quatre pieds de terre. J'y entrai, et je m'assis sur un nœud qui s'y trouvait. Là, m'abandonnant aux plus tristes réflexions, j'attendis le jour avec des mouvemens que je ne puis représenter, dans la crainte continuelle que mon arbre n'eût le sort de plusieurs autres, qui étaient emportés par la violence des eaux, et dont le choc me faisait trembler. Enfin j'aperçus les premiers rayons du jour, et je sentis renaître la joie dans mon cœur. En effet, la pluie et les éclairs cessèrent, les eaux s'écoulèrent assez vite, et le soleil se leva. Je sortis alors de ma retraite, pour chercher l'endroit où nous avions fait du feu, dans l'espérance d'y retrouver quelqu'un de mes compagnons; mais je ne vis personne, et les échos seuls répondirent aux cris que je poussai pour les appeler. Ma douleur devint si vive, que j'enviai le sort de ceux que je croyais entraînés par la fureur des eaux; et dans cet accès de désespoir, je me laissai tomber par terre comme mort. Cependant Gobson et les trois autres, qui avaient aussi trouvé leur salut dans des arbres creux, et qui en avaient été quittes pour les mêmes alarmes, vinrent me joindre et me rappeler à la vie. Nous nous embrassâmes, les larmes aux yeux, en remerciant le ciel de notre conservation. Nos raisonnemens sur l'inondation nous firent conclure que pen-

dant les grandes pluies, la pente des montagnes formait des torrens qui grossissaient aussitôt les rivières, et que, par la même raison, l'eau n'était pas long-temps à disparaître.

« Nous cherchâmes nos radeaux que nous avions attachés sur la rive, au tronc d'un arbre : ils étaient enfoncés dans la boue, et remplis ; ce qui nous fit reconnaître que nous les avions mal construits, car le roseau creux se soutient ordinairement sur l'eau. Ce nouveau chagrin nous ôta l'envie d'en faire d'autres pour descendre la rivière, et nous résolûmes, à toutes sortes de risques, de retourner chez les Américains. Quelle grâce ne rendîmes-nous pas au ciel, de nous avoir inspiré cette résolution, lorsque nous apprîmes ensuite que la rivière allait se jeter dans celle de Chéapo, et que nous serions par conséquent tombés au milieu des Espagnols, dont nous ne devions attendre aucun quartier ! Nous reprîmes donc le chemin par lequel nous étions venus. Comme notre unique nourriture, depuis sept jours, était le fruit de maca, et la moelle d'un arbre que les habitans nomment *beïbles*, la faim nous faisait chercher des yeux tout ce qui pouvait être propre à la soulager. Nous aperçûmes un daim qui dormait. Un de nos compagnons, détaché pour le tuer, s'en approcha de fort près ; mais en tirant, un faux pas lui fit manquer son coup : l'animal, éveillé par le bruit, s'éloigna légèrement. Dans le dessein de chercher les habitations, il fallait s'écarter de la rivière, et cette nécessité nous exposait à nous égarer. Heu-

reusement la trace d'un pecari nous conduisit vers une plantation. Avant de nous montrer aux habitans, dont nous appréhendions d'être mal reçus, nous nous arrêtâmes pour tenir conseil. On résolut d'envoyer vers eux un seul homme qui serait tiré au sort, et d'attendre l'événement. Le sort tomba sur moi-même, qui avais proposé cette ouverture, et j'allai trouver les Américains avec assez d'inquiétude sur le traitement que j'en recevrais. Mais elle fut bientôt dissipée par leur accueil. Ils m'offrirent leurs meilleurs alimens, et n'eurent pas plus tôt appris l'embarras de mes compagnons, qu'ils leur envoyèrent le jeune homme dont nous avions éprouvé l'amitié, et il les amena. Nous sûmes de lui la cause de cet heureux changement. Les guides étaient revenus, et se louaient fort de la troupe anglaise, qui leur avait fait oublier, par ses caresses et ses présens, la violence qu'ils avaient d'abord essuyée.

« Nous prîmes six ou sept jours de repos dans cette plantation, après quoi l'impatience de nous approcher de la mer du Nord nous remit en marche. Les Américains, remplis alors de bonne volonté, nous donnèrent pour guides quatre jeunes hommes robustes, qui marchèrent volontairement devant nous. Ils nous menèrent en un jour au bord de la rivière, où nous en avions mis trois à nous rendre. Nous y trouvâmes un canot, sur lequel ils nous firent embarquer; mais ce fut contre le courant qu'ils ramèrent jusqu'au soir. A l'entrée de la

nuit, ils nous mirent à terre, pour nous faire loger dans une cabane. Le lendemain nous partîmes avec deux nouveaux rameurs, qui s'offrirent pour soulager les premiers. En six jours, ils nous rendirent au pied d'une grande habitation qui était la demeure et comme le château de Lacenta, ce même cacique à qui nous avions obligation de la vie.

« Elle occupe le sommet d'une petite montagne sur laquelle il se trouve des arbres dont le tronc a depuis six jusqu'à dix et onze pieds de diamètre, avec une belle allée de bananiers et un fort joli bocage. Ce lieu serait des plus agréables du monde, si l'art y avait secondé la nature. Dans sa circonférence, la montagne contient environ cent arpens. C'est une péninsule de forme ovale, presque environnée de deux grandes rivières, dont l'une vient de l'est, l'autre du côté opposé, et qui ne sont pas éloignées entre elles de plus de quarante pieds. Cette langue de terre, seul chemin qui conduit au château, est tellement embarrassée de roseaux et de diverses sortes d'arbrisseaux, qu'elle paraît impénétrable à ceux qui n'y sont pas reçus volontairement. C'était dans ce lieu que Lacenta faisait sa demeure avec cinquante de ses principaux sujets. Tous les sauvages de la côte du nord, et ceux qui touchent à l'isthme vers le sud, ne reconnaissaient pas d'autre souverain.

« Aussitôt que nous eûmes quitté notre canot, il renvoya nos guides à leurs habitations. Il nous

offrit un logement, pour attendre une saison plus commode, en nous représentant que celle des pluies avait rompu les chemins; et nous éprouvâmes, avec joie, que ces peuples savent observer les lois de l'hospitalité. Un incident fort simple augmenta la bonne opinion qu'ils avaient conçue de nous, sur le témoignage de nos guides, et me mit tout d'un coup dans une haute réputation. Une des femmes du cacique avait la fièvre, et devait être saignée : cette opération est fort singulière parmi les habitans de l'isthme; elle se fait en public. Le malade se tient assis sur une pierre, tout nu, devant un homme armé d'un fort petit arc, qui lui tire sur toutes les parties du corps de très-petites flèches avec une promptitude surprenante. Les flèches sont arrêtées par un petit cercle de fil qui les empêche de pénétrer trop. On les retire ensuite avec la même vitesse. Si, par hasard, elles ont percé quelque veine, et que le sang paraisse sortir goutte à goutte, les spectateurs applaudissent à l'habileté du chirurgien, et marquent leur joie par des sauts et par des cris. Les ridicules apprêts que je vis faire pour saigner la femme du cacique, me portèrent à lui offrir mes services. Il parut curieux d'apprendre comment la saignée se faisait en Europe. Je tirai de ma poche une boîte d'instrumens, seul bien que mon nègre ne m'avait point enlevé; je fis une bande d'écorce d'arbre dont je liai le bras de la femme, et je lui ouvris la veine avec ma lancette. Je m'attendais à des félicitations sur une méthode si prompte;

mais Lacenta, voyant sortir le sang avec violence, jugea que j'avais blessé sa femme, et devint si furieux, qu'il prit sa lance pour m'en frapper. Cependant la tranquillité avec laquelle je reçus ses menaces, en lui offrant ma vie pour caution du succès, me fit obtenir la liberté de finir. Je tirai à la malade environ douze onces de sang, et la fièvre la quitta dès le lendemain. Un événement si nouveau pour les Américains, m'attira d'eux toutes sortes d'honneurs. Le cacique parut à leur tête, se baissa devant moi, et me baisa la main avant que je pusse l'empêcher. Tous les autres m'embrassèrent les genoux, et me mirent ensuite dans un hamac, où ils me portèrent comme en triomphe sur leurs épaules.

« Ma faveur n'ayant fait qu'augmenter par les services que je continuai de leur rendre, Lacenta me menait souvent à la chasse, qui était une de ses plus fortes passions. Je l'accompagnai une fois vers ses états du sud, et nous passâmes près d'une rivière d'où les Espagnols tirent de l'or. Je la pris pour une de celles qui viennent du sud-est, et qui vont se décharger dans le golfe de Saint-Michel. Nous aperçûmes quelques Espagnols qui travaillaient, et, nous étant glissés aussitôt dans un bois voisin, la curiosité nous y fit observer de quelle manière ils tirent l'or. Ils ont de petites gamelles qu'ils enfoncent dans l'eau, et qu'ils retirent pleines d'eau et de sable. Ils secouent la gamelle, le sable s'élève de lui-même au-dessus de l'eau, et l'or qui

s'y trouve mêlé demeure au fond : ensuite ils font sécher l'or au soleil, et, pour achever de le séparer du sable, ils broient les parties sèches dans un mortier; ensuite ils les étendent sur du papier; ils passent une pierre d'aimant par-dessus, apparemment pour les nettoyer, et, sans autre préparation, ils les mettent dans des calebasses. Ce travail ne se fait qu'en été et ne dure que trois mois. La rivière, qui n'a pas alors plus d'un pied de profondeur, est inaccessible dans le temps des pluies. Tout l'or qu'on a tiré pendant la belle saison est transporté à Sainte-Marie, dans de petits bâtimens; et lorsque nous prîmes cette ville avec le capitaine Sharp, nous y en trouvâmes plus de trente mille marcs.

« Pendant notre voyage, je pris occasion du mauvais succès de la chasse du cacique pour lui vanter l'excellence des chiens d'Angleterre. Je m'étais aperçu que son dessein était de me retenir auprès de lui; mais il ne put résister à l'offre que je lui fis de lui amener quelques beaux chiens de mon pays, s'il me permettait d'y retourner pour quelques mois. Cependant il ne m'accorda cette grâce qu'après m'avoir fait promettre que je reviendrais avant la fin de l'année, et que j'épouserais une de ses sœurs. Je fis ce serment sans y croire ma conscience fort engagée. Il me congédia dès le lendemain, sous l'escorte de sept jeunes Américains. J'étais nu comme eux, et j'avais consenti, pour leur plaire, à me laisser peindre le corps par leurs femmes. Cependant j'avais conservé mon habit pour

me présenter avec plus de décence aux premiers Européens que je pouvais rencontrer. Lacenta chargea quatre femmes de transporter ce petit équipage avec mes provisions, et me dit, en m'embrassant, que je serais surpris, à mon retour, de tout ce qu'il voulait faire en ma faveur. Quinze jours de marche me firent arriver à son habitation, où mes compagnons apprirent, avec des transports de joie, que j'avais obtenu leur liberté et la mienne. Je pris quelques jours de repos, après lesquels nous nous mîmes en marche vers la mer du Nord, escortés par un grand nombre d'Américains bien armés.

« Ils nous menèrent par des chemins très-rudes, et par de si hautes montagnes, qu'il y en eut une où nous eûmes besoin de quatre jours entiers pour arriver au sommet. En y arrivant, je fus pris d'un étourdissement de tête, que je crus devoir attribuer à l'extrême subtilité de l'air. Elle me parut beaucoup plus élevée que celles dont M. Dampier a donné la description, et que nous avions traversées ensemble, sous le capitaine Shap. La cime de toutes les autres était au-dessus de nous, et souvent des nuées épaisses nous empêchaient de voir les terres basses qui nous environnaient. Nous n'eûmes pas moins de peine à descendre de cette étrange hauteur; mais en descendant, mon cerveau se dégageait par degrés des vapeurs qui m'avaient étourdi.

« Nous trouvâmes au pied de la montagne une rivière qui coulait vers la mer du Nord, et quelques

maisons sur ses rives. On nous y fit un accueil qui nous fit oublier six jours d'une cruelle fatigue, pendant lesquels nous n'avions eu, pour le repos de la nuit, qu'un hamac suspendu entre deux arbres, avec un peu de maïs pour unique nourriture. Nous arrivâmes bientôt au bord de la mer, où nous fûmes surpris de rencontrer quarante des principaux du pays, qui nous félicitèrent sur le succès de notre voyage. Nous ignorions qu'un de nos guides avait été détaché pour les informer de notre arrivée. Loin d'être nus comme les Américains des montagnes, ils avaient de fort belles robes blanches et bordées de franges, qui leur descendaient jusqu'à la cheville du pied. Chacun était armé d'une demi-pique. Leurs caresses furent vives. Nous leur demandâmes s'ils n'avaient pas vu quelques vaisseaux de l'Europe : ils répondirent qu'il n'y en avait point sur la côte; mais que si nous souhaitions d'être mieux instruits, il était aisé de nous satisfaire.

« Ils firent appeler aussitôt quelques-uns de leurs devins. Il en vint trois ou quatre, auxquels on n'eut pas plus tôt déclaré ce qu'on attendait d'eux, qu'ils firent des préparatifs pour leur conjuration. Ils commencèrent par se renfermer dans une partie de la cabane où nous étions, pour y faire plus librement leurs cérémonies, et si nous n'eûmes pas le plaisir de les voir, nous eûmes du moins celui de les entendre. Tantôt ils poussaient de grands cris en contrefaisant ceux de divers animaux; tantôt

c'étaient des pierres et des coquilles qu'ils faisaient heurter les unes contre les autres. Ils joignaient à ce bruit le son d'une espèce de tambour, et d'un autre instrument composé de cordes et d'os de bêtes. D'effroyables hurlemens succédaient par intervalles, et, de temps en temps, toute cette infernale musique était interrompue par le plus profond silence. La conjuration avait déjà duré plus d'une heure, lorsque les devins, surpris de ne recevoir aucune réponse, conclurent que le silence de leur divinité venait de notre présence dans la même maison. Ils nous obligèrent d'en sortir, et l'opération fut recommencée. Le succès n'en étant pas plus heureux, une nouvelle recherche dans la cabane leur fit découvrir quelques-unes de nos hardes pendues au mur; ils les jetèrent brusquement dehors. Ensuite rien ne s'opposant plus à leurs désirs, ils parurent satisfaits; et nous les vîmes bientôt sortir de leur retraite, en sueur et fort agités. Ils allèrent d'abord se laver dans la rivière; ensuite, venant à nous, ils nous dirent qu'avant dix jours il arriverait deux vaisseaux; que nous entendrions tirer deux coups de canon, et qu'un de nos compagnons perdrait la vie. En effet, le matin du dixième jour nous entendîmes les deux coups, et nous découvrîmes deux vaisseaux qui s'arrêtèrent à la caye de la Sonde. Notre impatience nous fit entrer sur-le-champ dans un canot, pour nous rendre au quai. En traversant la barre, le canot se renversa, et M. Gobson tomba dans l'eau. Nous n'eûmes pas

peu de peine à l'en tirer ; mais enfin, l'ayant repris à bord, nous espérâmes que la prédiction ne s'accomplirait pas sur lui. Cependant il avait avalé tant d'eau, qu'après avoir langui trois ou quatre jours, tous nos soins ne purent l'empêcher de mourir à la caye de la Sonde.

« Nous nous approchâmes des deux vaisseaux. C'était une felouque anglaise, avec une tartane espagnole, que les Anglais avaient enlevée depuis quelques jours. La forme de la tartane nous effraya, et ne causa pas moins d'épouvante à quelques Américains qui nous accompagnaient. Ils regardaient les Espagnols comme leurs plus grands ennemis : mais quoique nous ne les crussions pas moins les nôtres, et que nous ignorassions encore lequel des deux bâtimens était soumis à l'autre, nous eûmes l'audace de nous avancer jusqu'au vaisseau anglais où nous reconnûmes M. Dampier, et plusieurs de nos anciens compagnons. Ils nous reçurent avec des transports de joie : je fus le seul qu'ils ne reconnurent pas tout d'un coup. Comme j'étais peint à la manière des Américains et nu comme eux, à la réserve de mon haut-de-chausse, que j'avais repris après avoir quitté Lacenta, je voulus me donner le plaisir de voir si mes anciens amis me reconnaîtraient dans ce déguisement, et je pris la posture ordinaire des naturels du pays, qui est de se tenir assis sur les jarrets. On fut plus d'une heure à me considérer, sans pouvoir se rappeler qui j'étais. Enfin, quelqu'un s'écria : « Eh ! c'est notre doc-

« teur Waffer, c'est lui-même; » et tout le monde ouvrit aussitôt les yeux. Je me lavai, je n'épargnai rien pour effacer les traces de ma peinture; mais le soleil les avait séchées depuis si long-temps, que je ne pus les ôter tout-à-fait qu'avec une partie de ma peau. »

Lorsque les habitans de l'isthme doivent partir pour la guerre, ils se peignent le visage de rouge, les épaules et l'estomac de noir, et le reste du corps de jaune, ou de quelque autre couleur. Quelques-uns, mais en petit nombre, rendent ces traits ineffaçables, en se faisant piquer la peau d'une pointe d'épine, pour appliquer les couleurs sur les parties piquées. Ils ne portent ordinairement aucune sorte d'habits. Les femmes ont seulement à la ceinture une pièce de toile ou de drap qui leur tombe jusqu'aux genoux; mais les hommes sont absolument tout nus, et n'observent la bienséance naturelle qu'en se couvrant d'une feuille de bananier tournée en forme d'entonnoir, et soutenue par un cordon qu'ils se lient autour du corps. Cette nudité habituelle n'empêche point qu'ils n'estiment les habits. Un Américain qui obtient une vieille chemise de matelot la porte avec affectation, et paraît en devenir plus fier. Ceux de la côte du nord ont même de longues robes de coton, qu'on ne peut mieux comparer qu'aux blouses de nos voituriers, excepté que les manches en sont larges et ouvertes, et qu'elles ne vont qu'à la moitié du bras; mais ils n'en font usage que dans les occasions solennelles. Leurs

femmes les leur portent dans des corbeilles jusqu'au lieu de l'assemblée. Ils s'en parent avec soin, et se promènent ensemble dans cet équipage autour de l'habitation.

Un autre ornement des hommes est une plaque d'or ou d'argent, qu'ils portent sur la bouche. Ces plaques sont de forme ovale, et descendent si bas, qu'elles couvrent la lèvre inférieure. Elles sont échancrées au-dessus, ce qui forme une espèce de croissant, dont les deux pointes aboutissent au nez. On ne nous dit pas comment elles tiennent à cette partie du visage; mais on ajoute que la manière dont elles sont posées sur la bouche, leur donne un mouvement continuel. Cette parure n'est employée que les jours de fête ou de conseil. Les plaques qui se portent dans d'autres temps, sont plus petites, et ne couvrent point les lèvres.

Au lieu de plaque, les femmes ont un anneau qui leur pend de même, et dont la grandeur est proportionnée au rang de leurs maris; les plus massifs sont de l'épaisseur d'une plume d'oie, et leur forme est exactement ronde. Elles se les attachent sur le nez, qui s'abaisse insensiblement sous le poids; d'où il arrive que, dans un âge avancé, le nez leur descend jusqu'à la bouche. Les plaques et les anneaux sont ôtés pour manger, mais on se les remet aussitôt; et, quoiqu'ils branlent sans cesse sur les lèvres, ils ne diminuent point la liberté de parler. Les chefs portent un anneau à chaque oreille, dans les occasions d'éclat; et deux grandes

plaques d'or, l'une sur l'estomac, l'autre au dos. Ces plaques, qui ont dix-huit pouces de long et la figure d'un cœur, sont percées par le haut, et tiennent par des fils aux anneaux de chaque oreille. Lacenta portait sur la tête, les jours de conseil, un diadème composé d'une feuille d'or, large de huit à neuf pouces, dentelée par le haut, comme nos scies, et doublée d'un réseau de petites cannes. Tous ceux qui l'accompagnaient avaient autour de la tête un réseau de cannes, de la même forme, c'est-à-dire dentelé, mais sans feuille d'or, peint de rouge, et surmonté de longues plumes de diverses couleurs, qui formaient un beau panache. Le diadème de Lacenta était sans plumes.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a de communs aux deux sexes. Ce sont des cordons ou des chaînes de dents et de coquilles, qu'ils s'attachent au col, et qui leur descendent sur la poitrine. Les chaînes de dents, qui passent pour des dents de jaguar, sont faites avec beaucoup d'art, et si bien rangées, qu'on les prendrait pour une masse d'os continue. On n'en voit qu'aux principaux habitans; ceux du commun portent des cordons de coquilles, dont ils ont quelquefois trois ou quatre cents autour du cou, sans ordre, et les unes sur les autres. Les femmes, en général, les portent réunies en un paquet. On ne voit jamais plus de deux cordons aux enfans : au reste, cette parure n'est en usage que les jours de fête. Aux cordons de cou, les femmes joignent des bracelets de même matière; et tous ces

ajustemens, dont elles sont quelquefois chargées, leur donnent une sorte de grâce.

Leurs cabanes sont ordinairement écartées les unes des autres, surtout dans les nouvelles habitations, et sont toujours au bord d'une rivière. En quelques endroits néanmoins, il s'en trouve assez pour former de petites villes, s'il y avait plus d'ordre dans leur position; mais elles sont dispersées sans aucune forme de rues. Ils changent de canton, lorsqu'ils jugent que celui qu'ils habitent est trop connu des Espagnols. Leurs migrations leur causent peu d'embarras, parce qu'ils n'ont point de fondemens à jeter pour leurs édifices. Ils font seulement quelques trous dans la terre; ils y enfoncent des pieux de sept à huit pieds de haut, et les entrelacent de bâtons qu'ils enduisent de terre. Les toits sont composés de petits chevrons, assez bien rangés et couverts de feuilles. On ne remarque d'ailleurs aucune sorte de régularité dans ces cabanes : elles sont longues d'environ vingt-cinq pieds, sur huit ou neuf de large. Un trou qu'on laisse au sommet du toit, sert de cheminée; et le feu, qui n'est jamais bien grand dans une contrée si chaude, se fait sur la terre, au milieu de la cabane. Il n'y a point de séparations, ni d'étages. Toute la famille est logée dans le même lieu, et chacun a son hamac suspendu au toit, pour le repos de la nuit.

Les habitations, qui sont proches l'une de l'autre, ont une espèce de fort commun, long d'environ cent trente pieds, et large de vingt-cinq, dont

les murs n'en ont pas plus de dix de hauteur ; mais ils sont percés, de toutes parts, d'un grand nombre de trous, par lesquels on peut voir approcher l'ennemi, et lui décocher des flèches. Les peuples de cette région n'ont pas d'autre manière de se défendre. Cependant, s'il y a quelque défilé qui puisse servir à fermer l'entrée d'une habitation, ils y mettent une barrière, et dans quelques endroits, comme au château de Lacenta, ils plantent des arbres à si peu de distance les uns des autres, que cette clôture est fort difficile à pénétrer. Une famille, choisie pour faire sa demeure dans le fort, est chargée d'y entretenir la propreté, parce qu'il sert aussi pour les assemblées du conseil.

La terre n'est cultivée qu'autour de chaque maison. Lorsqu'une habitation change de lieu, le premier soin de chacun est de défricher son champ, et d'abattre les arbres, qui demeurent couchés deux ou trois ans dans la place où ils tombent, jusqu'à ce qu'ils soient assez secs pour être brûlés. On ne prend pas même la peine de déraciner les souches ; mais la terre étant remuée dans les intervalles, on y fait des trous avec les doigts, et dans chaque trou on met deux ou trois grains de maïs. Le temps de semer est au mois d'avril, pour recueillir en septembre. Les épis sont arrachés avec la main : on fait sécher le blé ; on le réduit en poudre, en l'écrasant avec des pierres fort unies. Ce n'est pas pour en faire du pain ou des gâteaux, mais diverses sortes de boissons, dont la principale se nomme

chicacopa, et se fait en laissant tremper la poudre de maïs pendant plusieurs jours. Ils en font une autre, nommée *misla*, et l'on en distingue deux sortes; l'une composée de bananes fraîchement cueillies, qu'on fait rôtir, et qu'on écrase dans une gourde, après les avoir pelées; le jus qui en sort se mêle avec une certaine quantité d'eau : la seconde misla est composée de bananes sèches, réduites en gâteaux. Comme ce fruit ne peut se conserver long-temps lorsqu'il est cueilli dans sa maturité, on le fait sécher à petit feu sur une machine de bois, de la forme de nos grils, et l'on en fait des gâteaux, dont on garde une provision. C'est ce qui sert de pain aux Américains de l'isthme. Ils en mangent avec leurs viandes, ils en portent dans leurs voyages, surtout lorsqu'ils n'espèrent point trouver de bananes mûres. Les ignames, les patates et la cassave sont employés au même usage. Il n'y a point d'habitations où ces divers alimens ne se trouvent en abondance; mais on n'y voit aucune herbe potagère. L'assaisonnement commun est le piment, dont chaque cabane est toujours bien pourvue.

Les hommes, moins paresseux que dans les régions plus méridionales, se chargent ici de nettoyer les plantations, d'abattre les arbres, et de faire tout ce qu'on a nommé le gros ouvrage; ce qui n'empêche point que le travail des femmes ne soit fort pénible. Elles plantent le maïs, et le nettoyent. Elles préparent les boissons, les bananes, les ignames,

et les autres alimens. Dans les voyages, elles portent les ustensiles et les vivres. Mais quoiqu'elles fassent ainsi les plus viles fonctions de chaque famille, elles n'en sont pas plus méprisées de leurs maris, qui, loin de les traiter en esclaves, les aiment et les caressent beaucoup. Jamais on ne voit un Américain de l'isthme battre sa femme, ni lui dire une parole dure, quoique la plupart soient querelleurs dans l'ivresse. D'un autre côté, les femmes servent leurs maris avec affection, et sont généralement d'un bon naturel. Elles ont de la complaisance l'une pour l'autre, et beaucoup d'humanité pour les étrangers.

Lorsqu'une femme est accouchée, ses amies et ses voisines la portent aussitôt à la rivière, elle et son enfant, et les lavent tous deux dans l'eau courante. L'enfant est enveloppé dans une écorce d'arbre qui lui sert de lange, et couché dans un petit hamac. On continue de le nettoyer soigneusement, et toujours avec de l'eau froide. Les pères et les mères sont idolâtres de leurs enfans. L'unique éducation des garçons est d'apprendre à nager, à tirer de l'arc, à jeter la lance; et leur adresse est admirable à ces exercices. Dès l'âge de dix ou douze ans, ils accompagnent leurs pères à la chasse et dans leurs voyages : les filles demeurent dans l'habitation avec les vieilles femmes. Ils vont nus, les uns et les autres, jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Alors les filles mettent leur pagne, et les garçons leur entonnoir.

Les filles sont formées de bonne heure aux devoirs domestiques. Elles aident leurs mères dans leur travail. Elles tirent des cordons d'écorce; elles font de la soie d'herbe; elles épluchent le coton, et le filent pour leurs mères qui en font de fort bonne toile. Leur métier est un rouleau de bois, long de trois pieds, qui tourne entre deux poteaux. Elles mettent autour du rouleau des fils de coton de la grandeur qu'elles veulent donner à la toile; car elles n'en font jamais dans le dessein de la couper. Elles tordent le fil autour d'une petite pièce de bois, entaillée de chaque côté; et prenant d'une main tous les fils de la trame, elles conduisent le travail de l'autre. Mais pour serrer les fils, elles frappent le métier, à chaque trou, avec une longue pièce de bois mince et ronde, qui croise entre le cordon de la trame. Les filles tressent aussi le coton, pour en faire des franges, et préparent les cannes dont se font les paniers. Ce sont les hommes qui achèvent l'ouvrage. Ils teignent d'abord les cannes de différentes couleurs; ensuite les mêlant pour les tresser, avec une propreté singulière, ils en font, non-seulement des paniers et des corbeilles, mais même des coupes, si serrées et si fermes, que, sans être revêtues de laque ou de vernis, elles peuvent tenir toute sorte de liqueurs. Ces coupes leur servent pour boire, comme leurs calebasses. Enfin, les paniers qu'ils font avec le même art, sont si forts qu'on ne peut les écraser.

Lorsque les filles entrent dans l'âge nubile, elles

demeurent enfermées dans leur famille jusqu'à ce qu'on les demande en mariage; et leur visage est couvert d'un petit voile de coton qu'elles portent devant leur père même. Le nombre des femmes n'est fixé par aucune loi. Waffer en donne sept à Lacenta, qui n'allait jamais à la chasse, ni à la guerre, sans en trouver une dans le lieu où il devait passer la nuit. Mais si la polygamie est permise aux habitans de l'isthme, l'adultère est puni avec beaucoup de rigueur. La mort suit de près le crime. Cependant, si la femme jure qu'on l'a forcée, elle obtient grâce, et l'homme seul porte la peine; mais si le crime est prouvé, lorsqu'elle le nie, elle est brûlée vive. Ils ont d'autres lois de la même sévérité. Un voleur est condamné sans pitié. Le supplice d'un homme qui débauche une fille vierge, est de lui enfoncer dans l'urètre un petit bâton hérissé d'épines, qu'on lui tourne plusieurs fois. Ce tourment est si douloureux qu'il cause ordinairement la mort; mais on laisse au coupable la liberté de se guérir s'il le peut.

Les mariages sont précédés d'une cérémonie fort bizarre. Le père, ou, en son absence, le plus proche parent de la fille, doit la tenir enfermée pendant sept nuits sous sa seule garde, pour lui marquer apparemment le regret qu'il a de la quitter. Ensuite il la livre à son mari. Tous les habitans du canton sont invités à la fête. Les hommes apportent des haches pour le travail; et les femmes, chacune leur demi-boisseau de maïs : les garçons

apportent des fruits et des racines, et les filles du gibier et des œufs. Personne n'arrive sans un présent. Chacun met le sien devant la cabane nuptiale, et s'en écarte jusqu'à la fin de cette procession. Alors les hommes entrent les premiers dans la cabane, et le marié les reçoit l'un après l'autre, en leur présentant une coupe remplie de quelque boisson forte. Les femmes succèdent immédiatement, et reçoivent aussi une coupe de liqueur. Ensuite les garçons et les jeunes filles sont introduits de même. Lorsque tous les convives sont rassemblés, on voit paraître les pères des deux parties. Celui du garçon fait un assez long discours, après lequel il commence à danser, avec mille contorsions, jusqu'à perdre haleine. Ensuite, se mettant à genoux, il présente son fils à la mariée, dont le père est aussi à genoux, et la tient par une main. Alors celui-ci se lève, et danse à son tour. Après cette danse, les deux époux s'embrassent, et le jeune homme rend la fille à son père. Aussitôt les hommes, armés de leurs haches, courent, en sautant, vers une petite portion de terre, qui est assignée pour la plantation des deux époux, et commencent à travailler en leur faveur. Ils abattent les arbres, et défrichent le terrain. Les femmes et les enfans y sèment du maïs ou d'autres grains convenables à la saison. Tous ensemble y bâtissent une cabane, qui doit être la demeure des jeunes mariés. Après les en avoir mis en possession, chacun pense à faire du chicacopa. On en fait beaucoup,

et l'on en boit sans modération : mais, avant la chaleur de l'ivresse, le marié prend les haches et toutes les armes offensives, qu'il pend au plus haut chevron de la cabane. Cette fête dure aussi longtemps qu'il reste de quoi boire, c'est-à-dire, ordinairement trois ou quatre jours.

Il se fait des festins dans d'autres occasions, telles que l'assemblée d'un grand conseil. Les Américains parlent peu dans ces parties d'amusement. Ils boivent à la santé les uns des autres, et se présentent la coupe, après avoir bu. Mais ils ne paraissent faire aucune attention à leurs femmes, qui se tiennent debout pour les servir. Elles prennent la coupe des mains de ceux qui viennent de boire, et ne la rendent qu'après l'avoir rincée. Jamais elles ne boivent ni ne dansent publiquement avec les hommes. Elles attendent, pour se réjouir entre elles, que leurs maris se soient retirés; et le soin qu'elles prennent d'eux est extrême, lorsqu'ils ont bu jusqu'à l'ivresse. Elles s'entr'aident pour les porter dans leurs hamacs, où elles leur jettent de l'eau pour les rafraîchir, et ne les quittent point qu'ils ne soient bien endormis. Alors elles vont se divertir ensemble, et s'enivrer à leur tour.

Une des principales occupations des hommes est de faire des flèches et des lances. Ils font aussi quelques instrumens de musique, surtout une espèce de flûtes de roseaux, dont ils aiment à jouer, et qui forment un étrange concert. C'est au son de ces flûtes qu'on les voit danser. Ils se joignent en rond,

les mains étendues sur leurs épaules, et se tournent de tous côtés avec une furieuse agitation. Les plus adroits se détachent du cercle pour faire des sauts et d'autres tours de souplesse. Dans une assemblée nombreuse, la danse dure un jour entier. Ensuite ils se jettent tous dans la rivière pour s'y rafraîchir.

Mais leur plus cher exercice, c'est la chasse. Ils prennent tant de plaisir à tirer, qu'à tout âge ils ne sauraient voir voler un oiseau sans lui décocher une flèche, et rarement ils manquent leur coup. Jamais ils ne s'écartent de leurs cabanes sans être armés de leur arc et d'une lance ou d'une hache. Outre leurs chasses particulières, qu'ils recommencent lorsque leur provision de viande est épuisée, ils font souvent des chasses solennelles, pour lesquelles ils s'assemblent en grand nombre. Un conseil est ordinairement suivi d'une partie de chasse, dont ils fixent le jour. Ces parties durent quelquefois vingt jours, suivant la quantité du gibier qu'ils rencontrent. Les femmes en sont aussi, mais pour servir les hommes et porter les provisions; ce sont des paniers de bananes, d'ignames, de patates et de racines rôties. Dans les bois, elles trouvent des bananes vertes, qu'elles apprêtent sur-le-champ. La farine de maïs n'est point oubliée, pour en faire du chicacopa. L'usage commun pour le gibier que les chasseurs tuent, est de manger sur-le-champ ce que la chaleur peut corrompre, et d'emporter ce qui peut être gardé. Chaque nuit, ils logent dans

le lieu où ils se trouvent vers le coucher du soleil, pourvu que ce soit près d'une rivière ou d'un ruisseau, ou sur le penchant d'une montagne. Ils suspendent leurs hamacs entre deux arbres, et font un feu qui dure toute la nuit. On attribue une propriété fort singulière à leurs chiens. Quand ces animaux on lassé un pecari, ils l'entourent; et, n'osant se jeter sur lui, ils le tiennent enfermé au milieu d'eux, jusqu'à l'arrivée de leurs maîtres; alors ils se retirent tous pour se garantir des flèches. Un Américain qui a blessé une bête sauvage, court et l'achève d'un coup de lance. Après l'avoir tuée, il l'éventre, jette ses entrailles, lui croise les jambes, dans lesquelles il passe un bâton, et la porte sur ses épaules à sa femme. On observe qu'ils ne mangent d'aucun animal sans l'avoir fait saigner. S'ils prennent un oiseau vif, ils le percent avec la pointe d'une flèche, pour en tirer tout le sang. Lorsqu'ils veulent conserver la chair des bêtes sauvages, ils la font dessécher sur le feu en plein air, avec autant de succès que les boucaniers, quoique avec moins de préparations. Cette venaison, qui ressemble à notre bœuf fumé, se garde long-temps. Ils en coupent des tranches, qu'ils mettent dans un vaisseau de terre avec des racines et quantité de piment. Jamais ils ne font bouillir cette composition; elle demeure couverte, pendant sept ou huit heures, sur la cendre chaude. On ne leur voit pas manger de chair plus d'une fois le jour; mais ils mangent à toute heure des bananes et d'autres

fruits. Chaque cabane est pourvue d'une grosse pièce de bois, qui leur sert de table, et de petits troncs sur lesquels ils se placent à l'entour. Dans les fêtes, ils dressent une longue table, ils y étendent de grandes feuilles de bananiers, qui leur servent de nappe, et chacun a près de soi, par terre, à la droite, une calebasse pleine d'eau. Ils y avancent le pouce et l'index de la main droite, les portent au plat; et pour chaque morceau qu'ils mangent, ils trempent ces deux doigts dans la calebasse d'eau. Ils ne mangent aucune sorte de pain avec leur viande; mais ils ont une petite masse de sel, dont ils se frottent de temps en temps la langue pour s'exciter le goût.

Dans leurs voyages, le soleil leur sert de guide : mais si l'épaisseur des nuages ou quelque autre accident leur cause de l'embarras, ils ont recours aux arbres dont ils observent l'écorce; et le côté le plus épais leur fait connaître celui du midi. Ils marchent ordinairement par les bois, les marécages et les rivières, plutôt que par les chemins battus, soit par la crainte de rencontrer des Espagnols, soit uniquement pour l'avantage de leur chasse. Les hommes et les femmes, jusqu'aux enfans, traversent les rivières à la nage; mais ils se servent de canots ou de radeaux pour les descendre. Lorsqu'on leur demande le chemin, ils ont une manière de l'enseigner qui leur est propre : en apprenant où l'on veut aller, ils font tourner le visage au voyageur du même côté; et, pour lui marquer

quand il y arrivera, ils lui font fixer les yeux sur quelque partie de l'arc que le soleil décrit dans leur hémisphère. Suivant qu'il est plus bas ou plus élevé, à l'orient comme à l'occident du méridien, ils annoncent non-seulement le jour auquel on peut arriver, mais si c'est le matin ou l'après-midi, et l'heure même de l'un ou de l'autre.

Ils ne distinguent les semaines, les jours et les heures, que par des signes qu'ils savent faire entendre à ceux mêmes qui ignorent leur langue, et le temps passé que par les lunes. Leur manière de compter est par unités et par dixaines, jusqu'à cent; mais ils ne vont point au-delà. En allant dans la mer du Sud, le capitaine Sharp avait trente-trois hommes sous ses ordres. Les Américains voulurent compter ce nombre. Un d'entre eux s'assit, en tenant deux poignées de grains de maïs, dont il mettait un dans son panier à chaque Anglais qu'il voyait passer. Il en avait déjà compté une grande partie, lorsqu'un accident renversa le panier et fit tomber les grains; il parut extrêmement fâché qu'on eût troublé son calcul. Un autre, s'écartant un peu du chemin, entreprit aussi le même compte et crut l'avoir fait; mais ses compagnons lui ayant demandé quel était le nombre des étrangers, il ne put le dire. Enfin quelques jours après, vingt ou trente des plus graves recommencèrent le calcul, et n'y réussirent pas mieux, apparemment parce qu'il excédait leur arithmétique. Ils se mirent alors à disputer avec beaucoup de chaleur, jusqu'à ce qu'un

d'entre eux, pour terminer la dispute, prit en main tous ses cheveux et les remua devant l'assemblée. C'était faire entendre que le compte était impossible, et cette déclaration les mit tous d'accord.

Ils n'ont ni temple, ni culte. On y envoie des missionnaires qui convertissent, dit-on, des sept ou huit cents hommes à la fois; de sorte que depuis qu'ils y vont, tous ces pays devraient être absolument chrétiens. Cependant, dit Corréal, le christianisme de Tierra-Firme ne fait pas grand bruit dans le monde. Gomara fait consister la principale religion de l'isthme et des peuples voisins, dans la crainte du diable, qu'ils peignent, dit-il, sous diverses figures, telles qu'il les prend quelquefois pour se montrer. Il est assez étrange que, dans un long séjour avec eux, Waffer n'ait remarqué aucune apparence de cérémonie religieuse, d'adoration ou de sacrifice, et qu'il ne parle que de la confiance qu'ils ont pour leurs devins, sans nous apprendre même quelle idée ils se forment des puissances ou des esprits qu'ils invoquent, et sans paraître douter lui-même, comme on l'a vu, de la vérité de leurs prédictions. Il paraît qu'ils n'ont aucune idée d'une vie future, et que toutes leurs vues sont bornées à l'usage de leurs facultés naturelles. S'ils étaient autrefois anthropophages, suivant le reproche des Espagnols, qui prirent ce prétexte pour les traiter avec la dernière cruauté, il ne paraît point qu'il leur reste la moindre trace

de cette barbare inclination, ou du moins Waffer ne les en soupçonne que dans leurs guerres, qui se renouvellent quelquefois contre leurs anciens destructeurs.

De toutes les villes situées sur le golfe de Darien, Carthagène est la plus célèbre. Elle est située par 10° 25′ de latitude nord, et 77° 50′ de longitude à l'ouest de Paris.

Un lecteur curieux d'origines, se rappellera, sans doute, que la baie de Carthagène et les pays anciennement nommés *Calamari,* furent découverts en 1502, par Rodrigues de Bastides. Deux ans après, les Espagnols ayant entrepris de s'y établir, trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'étaient pas attendus. Les habitans étaient extrêmement belliqueux; leurs armes étaient des flèches empoisonnées, dont les plus légères blessures étaient mortelles. Alphonse d'Ojéda, qui vint ensuite dans le pays avec La Cosa et Améric Vespuce, n'y obtint pas plus de succès. Il fut remplacé par Grégoire Hernandez d'Oviedo. Enfin, les naturels du pays furent domptés par Heredia, qui établit et peupla la ville de Carthagène, en 1527.

Les avantages de sa situation l'ayant bientôt rendue florissante, elle fut exposée, dès l'an 1544, à l'invasion de quelques aventuriers français, et quarante ans après, à celle de l'Anglais Drake, qui la réduisit en cendres; réparée et depuis exposée a de nouveaux désastres, pillée par les Français en 1597, et attaquée en vain par les Anglais en 1741,

elle était au plus haut point de splendeur quelque temps avant cette dernière époque, lorsque don Antoine Ulloa vint la visiter. Rien n'est plus admirable que sa vue; du côté de la campagne et de la mer, elle n'a rien qui la borne. La ville et son faubourg, que d'autres nomment la basse ville, sont fortifiés régulièrement.

Elle est une des plus belles villes de l'Amérique, composée de cinq grandes rues, droites et bien pavées, dont chacune a plus d'un demi-mille de long : les maisons sont de pierre et fort bien bâties, toutes avec des balcons et des jalousies de bois, matière plus durable pour ces ouvrages que le fer, qui serait bientôt rouillé et détruit par l'humidité, dont les murailles même se ressentent. Une rue plus longue et plus large que toutes les autres traverse la ville entière, et forme une grande place au centre. La cathédrale s'élève au-dessus de tous les autres édifices, et ne renferme pas moins de richesses dans son sein qu'elle étale de magnificence au dehors. Les édifices sont généralement d'une beauté extraordinaire. On fait monter le nombre de ses habitans à vingt-quatre mille, dont plus de quatre mille sont Espagnols, et le reste de race américaine, ou nègres et mulâtres; la plupart si aisés, qu'ils passeraient pour riches dans toute autre contrée du monde.

Le gouverneur fait sa résidence ordinaire dans la ville. Il était indépendant, pour le militaire, avant 1739; mais depuis l'érection de la vice-

royauté de la Nouvelle-Grenade, il en relève dans les affaires, de cette nature, comme on appelle pour les affaires civiles, à l'audience de Santa-Fé. La juridiction spirituelle de l'évêque s'étend aussi loin que le gouvernement militaire et civil.

C'est dans la baie de Carthagène que les galions arrivaient, pour y attendre que l'armadille du Pérou se fût rendue devant Panama. « Au premier avis qu'ils en reçoivent, dit Ulloa, ils prennent la route de Porto-Bello, où se tient une foire, après laquelle ils reviennent faire, dans la baie, les provisions nécessaires à leur retour, et bientôt ils se hâtent de remettre à la voile. Dans leur absence, la baie est déserte. A peine y voit-on quelques *bélandres* ou felouques du pays, qui ne s'y arrêtent que pour le carénage ou le radoub.

« Carthagène étant la première échelle où se rendent les galions, on doit se faire une haute idée du commerce d'une ville qui reçoit les prémices de tout ce qui passe d'Espagne dans l'Amérique méridionale. En effet, les ventes, quoique dépouillées des formalités qui s'observent à Porto-Bello, y sont ordinairement fort considérables. Les négocians des provinces intérieures méridionales, telles que Santa-Fé, Popayan et Quito, y apportent leurs propres fonds, et ceux qu'on leur a confiés pour l'*encomiada*, c'est-à-dire, pour des commissions. Ces fonds sont employés en marchandises et en provisions. Santa-Fé et Popayan ne pouvant recevoir les unes et les autres que par la

voie de Carthagène, leurs marchands viennent dans cette ville avec de l'argent et de l'or monnayés, en lingots et en poudre; ils apportent aussi des émeraudes, qui sont les pierreries les plus estimées dans ces régions, et dont il se trouve de riches mines dans l'intérieur du pays. Cependant, depuis que les émeraudes ont beaucoup perdu de leur prix en Europe, surtout en Espagne, où elles ne sont presque plus recherchées, ce commerce, qui était autrefois considérable, est extrêmement déchu.

« Pendant le temps que les galions passent à Carthagène, et que don Ulloa nomme la petite foire, on y voit quantité de boutiques ouvertes, soit au profit des Espagnols arrivés sur les galions, soit à celui des marchands de la ville. Les cargadores favorisent les uns et les autres, en leur fournissant des marchandises à mesure qu'elles se vendent. Dans cet intervalle, tout le monde gagne. Les uns donnent à louage des chambres et des boutiques, les autres tirent un prix avantageux des ouvrages de leur profession. Ceux qui ont des esclaves profitent de leur travail, dont le salaire augmente à proportion du besoin qu'on a d'eux. L'argent circule de toutes parts. Il en reste à quantité d'esclaves pour acheter leur liberté, après avoir payé à leur maître ce qu'ils doivent pour l'occupation journalière. Ces avantages s'étendent jusqu'aux plus misérables villages de la dépendance de Carthagène, par le seul prix des denrées, qui augmente naturellement avec la consommation.

« Mais ce mouvement ne dure que pendant le séjour des galions dans la baie. Après leur départ, tout rentre dans le silence et l'inaction; aussi ce temps est-il nommé le temps mort. Le commerce particulier que la ville fait alors avec tous les autres gouvernemens se réduit presqu'à rien. Elle reçoit de la Trinité, de la Havane et de Saint-Domingue, quelques bélandres chargées de tabac et de sucre, qui reprennent pour cargaison du cacao de la Madeleine, des vases de terre, du riz et d'autres marchandises rares dans ces îles. Il se passe trois mois sans qu'on voie paraître un de ces bâtimens. On n'en fait pas partir beaucoup plus de Carthagène. Quelques-uns vont à Nicaragua, à Vera-Cruz, à Honduras, et plus souvent à Porto-Bello, à Chagre ou à Sainte-Marthe; mais ce commerce est très-faible, parce que, la plupart de ces lieux étant pourvus de ces mêmes denrées, on a peu d'occasion de trafiquer avec eux. Ce qui soutient Carthagène, *en tiempo muerto*, ou temps mort, ce sont les bourgades de sa juridiction, d'où l'on apporte tout ce qui est nécessaire à la subsistance de ses habitans, dans des canots, ou dans une espèce de bateaux qu'ils nomment *champanes*. Les premiers côtoient toujours le rivage de la mer; et les seconds viennent par la rivière de la Madeleine, ou par celle de Zenu. En échange des denrées, ils se chargent de quelques étoffes, dont les boutiques des négocians sont pourvues par les galions, ou quelquefois par les prises de quelques corsaires. Les subsistances du

pays ne payent aucun droit. Chacun a la liberté de tuer, dans sa maison, les animaux dont il croit pouvoir vendre la chair dans un jour; car celle même de porc ne se mange point salée à Carthagène, et les chaleurs ne permettent pas de la garder long-temps fraîche. Les denrées qu'on apporte d'Espagne, telles que l'eau-de-vie, le vin, l'huile, les amandes et les raisins secs, payent un droit d'entrée, et se vendent ensuite librement. Ceux qui les vendent en détail ne sont assujettis qu'à l'*alcavala*, droit imposé sur les échopes et les boutiques.

« Outre les marchandises qui font l'entretien de ce petit commerce intérieur, la ville a depuis long-temps un bureau pour l'*assiente* des esclaves nègres que les vaisseaux y apportent. Ils y restent comme en dépôt, jusqu'à ce qu'ils soient achetés pour les provinces intérieures, où ils sont employés aux plantations que les Espagnols nomment *haziendas*. Mais ce bureau et ceux des finances royales, établis à Carthagène, ne produisent pas même assez pour l'entretien des fortifications, du gouverneur, de la garnison et des autres officiers du roi : on y supplée par les deniers royaux de Santa-Fé et de Quito.

« A Carthagène, comme dans toutes les autres colonies de l'Europe, les habitans sont divisés en différentes races. Les blancs forment, comme ailleurs, deux espèces : celle des Européens, qu'on y appelle chapetons, et celle des créoles, ou des blancs nés dans le pays. Le nombre des premiers est peu considérable, parce que la plupart retour-

nent en Europe après avoir gagné quelque chose, ou passent plus loin pour augmenter leur fortune. Ceux qui se sont fixés à Carthagène y font presque tout le commerce. Les créoles possèdent les terres : on en compte quelques familles d'une grande distinction, c'est-à-dire descendues d'aïeux nobles qui se sont établis dans la ville, après y avoir exercé les premiers emplois. La plupart se sont maintenues dans leur lustre, en s'alliant dans le pays avec leurs égaux, ou avec des Européens employés sur les galions. Il se trouve quelques familles de blancs pauvres, entées sur des familles américaines, ou du moins alliées avec elles. Quand la couleur ne les trahit pas, ils se croient heureux d'être comptés au nombre des blancs.

« Mais la division est plus difficile entre les espèces qui doivent leur origine au mélange des blancs et des noirs. Après les noirs ou les nègres, et les mulâtres, qui viennent d'un blanc et d'une noire, ou d'un noir et d'une blanche, la troisième espèce, provenue des blanches avec les mulâtres, ou des mulâtresses avec les blancs, se nomme les *tercerons*. La quatrième est celle des *quarterons*, qui vient du mélange des tercerons avec les blancs. Enfin la cinquième, qui vient du mélange des quarterons et des blancs, est celle des *quinterons*. Comme les nuances s'éclaircissent sensiblement à chaque degré, il n'est plus question de race nègre au cinquième ; on ne distingue point les quinterons des blancs, ni pour les manières, ni pour la cou-

leur. Les enfans d'un blanc et d'une quinterone portent le nom d'Espagnols. Ils sont si jaloux de cet honneur, que si par hasard on s'y méprend, et qu'on les suppose d'un degré plus bas, ils se croient injuriés. Mais avant d'arriver à cette classe, il y a des obstacles qui peuvent les en éloigner. Entre le mulâtre et le nègre, on distingue une race intermédiaire, nommée *sambo*, qui provient du mélange de ces deux races avec le sang américain, ou des deux races ensemble. La race du père fait une autre distinction. Entre les tercerons et les mulâtres, les quarterons et les tercerons, on compte ceux qui se nomment *tente en el ayre*, c'est-à-dire, enfans de l'air, parce qu'ils n'avancent ni ne reculent. Les enfans nés du mélange des quarterons ou des quinterons avec le sang mulâtre ou terceron, sont nommés *salto atras*, c'est-à-dire, saut en arrière, parce qu'au lieu d'avancer et de devenir blancs, ils ont reculé en se rapprochant de la race des nègres. De même, tous les enfans sortis du mélange avec le sang américain depuis le nègre jusqu'au quinteron, sont nommés *sambos*, de nègre, de mulâtre, de terceron, etc.

« Telles sont les races les plus communes : non qu'il ne s'en trouve beaucoup d'autres qui viennent de diverses unions; mais les espèces en sont si obscures, que souvent ils ne savent pas eux-mêmes à quelle classe ils appartiennent. Ces castes ou races, à compter depuis les mulâtres jusqu'aux quinterons, sont toutes vêtues à l'espagnole, et d'habits fort

légers, à cause de la chaleur du climat. Ils se livrent aux arts mécaniques, au lieu que les chapetons et les créoles regardent ces occupations comme indignes d'eux, et s'attachent uniquement au commerce jusqu'à préférer la misère à l'humiliation d'exercer les métiers qu'ils ont appris en Europe.

« Entre toutes ces races, celle des nègres n'est pas la moins nombreuse : elle est divisée en deux classes : celle des nègres libres, et celle des esclaves, qui se subdivisent encore en créoles et en *bozales*, ou nouveau-venus. Une partie de ces derniers est occupée à la culture des plantations. Ceux qu'on retient dans la ville y sont employés aux travaux les plus rudes, qui leur font assez gagner pour payer chaque jour à leur maître une partie de leur salaire, et pour se nourrir du reste. La chaleur les dispensant de porter aucune sorte d'habits, ils vont nus comme en Afrique, à la réserve d'une petite pagne de coton, dont ils se couvrent le milieu du corps. Les esclaves négresses ne sont pas autrement vêtues. Elles sont mariées à la campagne, avec les nègres qui cultivent les champs, ou sans cesse occupées dans la ville à vendre des fruits, des confitures, des gâteaux de maïs ou de cassave, et d'autres plantes comestibles. Celles qui ont de petits enfans les portent sur les épaules pour se conserver la liberté des bras, et les nourrissent de leur lait sans les faire changer de situation. Leurs mamelles, dont elles laissent le soin à la nature, leur pendant quelquefois jusqu'au-dessous du ventre, il n'est pas sur-

prenant qu'elles puissent les présenter par-dessous l'aisselle ou par-dessus l'épaule aux enfans qu'elles portent sur le dos.

« L'habillement des blancs est peu différent à Carthagène de celui que ses fondateurs y ont apporté d'Espagne ; l'étoffe en est seulement fort légère. Les vestes, par exemple, sont de toile fine de Bretagne, les culottes de même, et les pourpoints de taffetas uni, dont l'usage est général, sans aucune exception de rang. Les perruques y étaient encore si rares en 1735, qu'on n'en voyait qu'au gouverneur et à quelques officiers : au lieu de cravates, on se contente de fermer le coû de la chemise avec un gros bouton d'or, et le plus souvent on le laisse ouvert. Plusieurs vont nu-tête, et les cheveux coupés au chignon, mais la plupart ont un bonnet blanc de toile fine. Ils portent, pour se rafraîchir, des éventails tissus d'une espèce de palme fine et déliée, en forme de croissant, avec un bout de la même palme qui sert de manche.

« Les femmes blanches ont une sorte de jupe nommée *pollera*, qu'elles attachent à la ceinture, et qui pend jusqu'aux talons, de taffetas uni et sans doublure. Un pourpoint leur couvre le reste du corps ; mais elles ne le portent que dans la saison qu'elles nomment hiver, et n'ont en été qu'un corset lacé sur la poitrine ; jamais elles ne sortent du logis sans la mantille et la jupe. Leur usage est d'aller à l'église dès trois heures du matin, pour éviter la chaleur du jour. Celles qui ne sont pas

exactement blanches, mettent par-dessus la pollera une jupe de taffetas de la couleur qu'elles aiment, à l'exception de la noire, qui leur est interdite. Cette jupe est toute percée de petits trous pour laisser voir celle qui est dessous. Elles se couvrent la tête d'un bonnet de toile blanche, de la forme d'une mitre, et fort garni de dentelles; il est terminé par une pointe qui répond perpendiculairement au front : jamais elles ne paraissent sans cette coiffure. Les femmes de condition ne portent pour chaussure qu'une espèce de petites mules où il n'entre que la pointe du pied. Dans leurs maisons, elles ne quittent point leurs hamacs, et leur occupation est de s'y bercer pour se rafraîchir. Les hommes aiment aussi cette situation, quelque incommode qu'elle paraisse par la difficulté d'y bien étendre le corps.

« On ne vante ni l'application, ni le savoir des habitans de Carthagène; mais il n'est pas surprenant qu'il y ait peu d'émulation dans un pays où l'on ne peut se proposer aucun avancement par l'étude des sciences : l'esprit et la pénétration ne laissent pas d'y être des qualités fort communes dans les deux sexes. On compte aussi la charité entre leurs principales vertus, surtout à l'égard des Européens, qui venant, suivant l'expression du pays, pour *brusquer* fortune, ne trouvent souvent que la misère, les maladies, et même la mort. Les vaisseaux espagnols n'y arrivent jamais sans apporter une espèce d'hommes qu'on nomme *pulizons*, gens sans em-

ploi, sans bien, sans recommandation, vrais aventuriers qui viennent chercher fortune dans un pays où ils ne sont connus de personne, et qui, après avoir long-temps couru les rues de la ville, sans rien trouver qui réponde à leurs espérances, ont pour dernière ressource le couvent des cordeliers, où ils reçoivent de la bouillie de cassave, moins pour apaiser leur faim que pour les empêcher de mourir. Le coin d'une place ou la porte d'une église est leur gîte pour la nuit. On les laisse dans cette misère, parce qu'il n'y a point d'habitant qui ose prendre confiance à leurs services. Quelquefois un négociant qui passe dans les provinces intérieures, et qui a besoin de grossir sa suite, choisit un de ces malheureux chapetons, qu'il emmène avec lui. Le chagrin d'une si triste condition et la mauvaise qualité de leur nourriture les jettent enfin dans une maladie qui a pris d'eux le nom de *chapetonade*. Ils n'ont plus alors d'autre refuge que la Providence; car on ne reçoit à l'hôpital de Carthagène que ceux qui payent les secours qu'ils demandent, et par conséquent la misère est un titre d'exclusion. C'est à ce point que le peuple les attend pour faire éclater sa charité. Les négresses et les mulâtresses libres s'empressent alors de les retirer dans leurs maisons, où elles les assistent et les font guérir à leurs dépens; s'ils meurent entre leurs mains, elles les font enterrer, et leur zèle va jusqu'à faire dire pour eux des prières et des messes. A la vérité, les témoignages de compassion finissent, pour

ceux qui reviennent à la santé, par un mariage avec leur bienfaitrice, ou avec quelqu'une de ses filles. Les pulizons qui n'ont pas le bonheur d'être assez malades pour intéresser la pitié des femmes de Carthagène, prennent à la fin le parti de se faire canotiers, ou de se retirer dans quelques villages pour y vivre de la culture des terres et du fruit de leur travail.

« L'eau-de-vie, le chocolat, les confitures et le miel sont la passion de tous les états et de toutes les races dans la ville de Carthagène. Celle du tabac à fumer est encore plus vive. Là tout le monde fume, hommes, femmes et enfans, sans distinction d'âge ni de rang. Les dames et les femmes blanches ne fument que dans l'intérieur de leurs maisons, mais cette retenue n'est pas imitée des autres castes. Les lieux ne sont pas plus distingués que les temps. La méthode commune est de fumer de petits rouleaux de tabac en feuille. Une femme tient entre ses lèvres l'extrémité d'un bout de tabac allumé, dont elle tire assez long-temps la fumée sans l'éteindre, et sans être incommodée du feu. Les femmes de la plus haute distinction s'accoutument à fumer dès l'enfance. Une des plus grandes marques d'estime et d'amitié qu'elles puissent donner aux hommes, c'est d'allumer pour eux du tabac, et de leur en présenter dans les visites qu'elles reçoivent. Ce serait aussi les offenser beaucoup que de refuser cette galanterie de leur main. Enfin, la danse est encore une passion des deux sexes à Carthagène. Les bals

commencent par quelques danses d'Espagne, et finissent par celles du pays, qui ne sont pas sans agrément pour les étrangers, surtout avec les chansons dont elles sont accompagnées.

« Le climat est excessivement chaud. Le 19 novembre 1735, le thermomètre se soutint à 1025 $\frac{1}{2}$, sans autre variation en différentes heures, que depuis 1024 jusqu'à 1026. La même année, à Paris, il monta, le 16 juillet à trois heures du soir, et le 10 d'août à trois heures et demie, jusqu'à 1025 $\frac{1}{2}$; et ce fut la plus grande chaleur qu'on y sentit cette année; par conséquent, la chaleur du jour le plus chaud du climat de Paris est continuelle à Carthagène. Mais la nature du climat se fait encore mieux sentir depuis le mois de mai jusqu'à la fin de novembre, qui est la saison de l'hiver, parce qu'alors les pluies, les tonnerres et les éclairs y sont si fréquens, que d'un instant à l'autre on voit les orages se succéder. Les rues de la ville sont inondées, et les campagnes submergées. On profite de ces occasions pour remplir les citernes, qui suppléent au défaut de rivière et de source. Outre celles des maisons particulières, il y en a de fort larges sous les terres-pleins des bastions. On a des puits en grand nombre, mais d'une eau saumache, qui n'est pas potable, et qui ne sert qu'aux usages domestiques.

« Depuis le milieu de décembre jusqu'à la fin d'avril, la chaleur est un peu diminuée par les vents du nord, qui rafraîchissent alors la terre.

C'est néanmoins cet espace de temps qu'on nomme l'été, comme on donne le nom de petit été à celui qui est vers la Saint-Jean, parce que les pluies y cessent pendant un mois, et font place aux mêmes vents; mais, en général, les chaleurs sont continuelles, avec peu de différence entre la nuit et le jour; d'où il arrive que, la transpiration des corps l'étant aussi, tous les habitans ont une couleur si pâle et si livide, qu'on les croirait relevés de quelque grande maladie. Leurs actions même s'en ressentent, par une mollesse singulière, et le ton de leur voix par sa lenteur. Ceux qui arrivent de l'Europe conservent pendant trois ou quatre mois leurs forces et leur couleur; mais, par degrés, ils deviennent semblables aux anciens habitans, c'est-à-dire qu'avec une assez bonne santé, ils paraissent en manquer.

« Ils sont sujets d'ailleurs à plusieurs sortes de maladies. Celle qui menace les Européens, et qu'on a déjà nommée *chapetonade*, par allusion au nom de chapeton, dont on ne nous apprend pas l'origine, emporte souvent une partie des équipages après l'arrivée des vaisseaux. Sa nature est peu connue. Elle vient à quelques-uns de s'être trop refroidis; à d'autres, de quelque indigestion, d'où suit un vomissement mortel, accompagné quelquefois d'un si furieux délire, qu'on est obligé de lier le malade pour l'empêcher de se déchirer en pièces. Il expire au milieu de ses transports, comme dans une espèce de rage.

« Une autre maladie, fort commune à Carthagène et dans toute sa juridiction, c'est la lèpre, qu'on y nomme mal de Saint-Lazare. Ceux qui l'attribuent à la chair de porc, qui est la nourriture ordinaire du pays, ne font pas attention que cet aliment n'est pas moins commun dans d'autres contrées de l'Amérique, et que, par conséquent, il en faut chercher la cause dans la nature du climat. On a fondé, pour en arrêter la communication, un grand hôpital hors de la ville, proche d'une colline, où est le château, qui en tire le nom de *San-Lazaro*. Tous ceux qu'on croit attaqués de la lèpre y sont renfermés sans distinction de sexe, d'âge ni de rang; et s'ils refusent d'y aller de bonne grâce, on emploie la force pour les y conduire. Mais le mal ne fait qu'augmenter entre eux, parce qu'on leur permet de s'y marier, et qu'il se perpétue dans leurs enfans, sans compter que, les revenus de l'hôpital étant médiocres, on laisse aux pauvres la liberté d'aller mendier dans la ville, au risque d'infecter ceux qui s'en laissent approcher. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a l'étendue d'une petite ville. Chacun y jouit d'une petite portion de terrain qu'on lui marque à son entrée. Il y bâtit une cabane proportionnée à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours. Les souffrances inséparables de la lèpre n'empêchent point que ceux qui en sont attaqués ne vivent long-temps. On remarque aussi qu'elle excite vivement le feu des passions sen-

suelles, et c'est l'expérience des désordres qu'elles peuvent causer qui fait permettre le mariage aux malades.

Une maladie plus étrange, mais moins commune, est celle qui se nomme *la culebrilla* ou le dragoneau. Elle consiste dans une tumeur qui se forme entre les membranes de la peau, et qui augmente sans cesse, jusqu'à ce qu'elle occupe la circonférence de la partie qui en est attaquée. Elle se loge particulièrement aux bras, aux cuisses et aux jambes. Ses marques extérieures sont de faire enfler la peau, de l'enflammer, et d'y causer la gangrène. La manière de guérir ce mal est d'appliquer des suppuratifs à l'endroit où l'on croit découvrir ce qu'on appelle la tête du dragoneau; et lorsque la peau commence à s'ouvrir, il en sort une espèce de petit filet blanc, qui passe pour un animal. On l'aide à sortir avec une carte roulée, à laquelle on l'attache avec un fil de soie, et tous les jours on prend soin de l'entortiller autour de la carte, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien dans la tumeur, qui ne tarde point ensuite à se dissiper d'elle-même. Cette opération demande beaucoup de patience et d'adresse.

En continuant de suivre la côte à l'est, on arrive à Sainte-Marthe, port de mer. Cette ville est bien déchue, quoique l'air y soit extrêmement salubre, et son hâvre sûr et commode; il est au fond d'une grande baie nommée *Bocca-Grande*, qui servit fréquemment de rendez-vous à l'époque des dé-

couvertes. Plus à l'est, on rencontre Rio de la Hacha, petit port dans un terrain fertile. Cette ville s'enrichissait autrefois par la pêche des perles. La province de Sainte-Marthe est très-fertile; elle a des mines d'or et d'argent, des salines abondantes, ainsi que des fabriques de coton et de vaisselle de terre.

Entre Sainte-Marthe et Carthagène, par 11 degrés 8 minutes de latitude nord, se trouve l'embouchure du Rio Magdalena, fleuve qui prend sa source au versant oriental du Coconucu, volcan de la chaîne des Andes, situé un peu au sud de Popayan. Il coule du sud au nord; son cours est d'environ trois cent quarante lieues. On peut le remonter avec des bâtimens assez considérables jusqu'à Honda, port le plus méridional qui soit sur ses bords; il est situé par 5 degrés 16 minutes nord. Vis-à-vis d'Ibagué, petite ville qui est à dix-huit lieues au sud de Honda, le Rio Magdalena reçoit à droite le Bogota ou Fhunza, qui vient de Santa-Fé. Le Bogota est très-considérable, même dans les environs de cette capitale. « C'est peut-être inutilement, selon le récit de Bouguer, que l'on chercherait sur toute la terre une plus haute cataracte que celle qu'il forme quinze ou seize lieues au-dessous de cette ville, et à huit lieues de la Magdalena, dans un lieu nommé *Tequendama*. » On a su avec certitude, depuis Bouguer, que ce saut n'est pas le plus haut du globe; mais on n'en connaît pas encore qui, à une élévation si considé-

rable, réunisse une aussi grande masse d'eau. Le Bogota, qui, à peu de distance au-dessus du saut, conserve encore une largeur de deux cent soixante-dix pieds, se rétrécit beaucoup près de la cascade même, où la fissure qui sépare la montagne paraît formée par un tremblement de terre, et n'a qu'une quarantaine de pieds d'ouverture. A l'époque des grandes sécheresses, le volume d'eau qui, en deux bonds, se précipite à une profondeur de cinq cent trente pieds, présente un profil de vingt-une toises carrées. Lorsque l'on en approche, l'œil est ébloui par une clarté subite, due aux vapeurs blanches qu'élèvent sans cesse les rejaillissemens de l'eau qui se précipite sur les rochers avec un fracas épouvantable. Le sommet de la montagne qui environne la chute est couronné d'arbres majestueux, et couvert des plus belles fleurs. L'énorme masse des vapeurs qui s'élève de la cascade, et qui est précipitée par le contact de l'air froid, contribue beaucoup à la grande fertilité de la partie du plateau de Bogota, voisine de Tequendama.

La hauteur démesurée de cette chute peut servir à donner une idée de celle du plateau arrosé par la rivière qui la forme. Il est élevé à 1,365 toises au-dessus du niveau de la mer. C'est pourquoi l'on y cultive les plantes de l'Europe tempérée, quoique Santa-Fé, capitale de la vice-royauté, soit située seulement à 4° 35′ au nord de l'équateur : par la même raison le climat y est très-doux. L'air y est fort sain. Cette ville est le siége d'un archevêché,

d'une audience et d'une université. A trois quarts de mille des murs coule le Bogota au milieu d'une plaine magnifique, où l'on jouit d'un printemps perpétuel. Les rues de Santa-Fé sont larges, bien alignées, bordées de belles maisons. La cathédrale est magnifique et fort riche. Le plateau de Santa-Fé, de même que celui de Mexico, est entouré d'une enceinte circulaire de montagnes. C'est à Muzo, dans la vallée de Tunca, près de Santa-Fé, que sont les principales carrières d'émeraudes.

Antioquia est la capitale d'une province riche en or, et où l'on ne peut entrer qu'à pied ou porté à dos d'hommes, à cause de la profondeur excessive des vallées, et de l'escarpement prodigieux des montagnes qui les entourent. Le Choco à l'est d'Antioquia peut passer pour le pays du monde le plus riche en or. Il pourrait en produire annuellement plus de vingt mille marcs par le lavage des terres, si, en rendant plus saine cette contrée, une des plus fertiles du Nouveau-Monde, l'on y fixait une population agricole. Mais le gouvernement espagnol n'a pas porté son attention sur le progrès de l'agriculture, première source des richesses véritables. Le pays le plus abondant en or, est celui où la disette se fait le plus habituellement sentir. Habité par de malheureux esclaves africains, ou par des Indiens qui gémissent sous le despotisme des corrégidors, le Choco est resté ce qu'il était il y a trois siècles, un terrain couvert de forêts épaisses, sans traces de culture, sans pâturages, sans chemins. Le prix des

denrées y est si exorbitant, qu'un baril de farine des États-Unis d'Amérique y vaut 64 à 90 piastres (340 à 480 francs). La nourriture d'un muletier y revient à une piastre ou une piastre et demie par jour; le prix du fer s'y élève quelquefois à 40 piastres (410 francs) le quintal. Tel est l'effet qui résulte de ce que la population entière consomme sans rien produire.

Dans les provinces au sud et à l'ouest de Santa-Fé, l'on rencontre des ânes sauvages provenus de ceux qui ont été amenés d'Europe. Ils se sont beaucoup multipliés. On ne les prend pas sans peine. Les chasseurs s'assemblent en grand nombre à cheval et à pied. On fait une battue pour resserrer les ânes dans quelque vallon. Lorsqu'ils se voient renfermés par un cercle d'hommes, ils tâchent de se sauver; et l'un d'eux n'a pas plus tôt fait une ouverture, que tous les autres le suivent à la file. C'est le temps qu'on prend pour leur jeter des lacs. On renverse ceux qui sont arrêtés, avec le soin de leur mettre aussitôt des entraves aux jambes; et pendant le reste de la chasse on les laisse dans cette situation; ensuite, pour les emmener plus facilement, on les attache avec des ânes domestiques. En liberté, ils sont si farouches, qu'on a peine à s'en approcher. Ils ruent et mordent avec fureur. D'ailleurs le meilleur cheval les atteint difficilement à la course; mais dès la première charge qu'on leur met sur le dos, ils perdent leur légèreté et leur indocilité; et, devenant fort paisibles, ils prennent bien-

tôt cet air de lenteur et de stupidité qui est comme l'apanage de leur espèce. On observe qu'étant libres, ils ne peuvent souffrir qu'un cheval approche d'eux. S'ils en voient paraître un dans le champ où ils sont en troupe, ils se jettent dessus, sans lui donner le temps de fuir, et ne cessent de le mordre qu'après lui avoir ôté la vie.

Guayaquil passe pour la seconde des villes que les Espagnols ont fondées dans le Pérou. On fixe son origine en 1533, c'est-à-dire un an après celle de Piura, qui est la plus ancienne. Elle fut d'abord située sur le golfe de Charopoto, un peu plus au nord qu'elle n'est aujourd'hui. Ensuite, ayant été détruite par les Américains, elle fut rebâtie en 1537 par Orellana, dans le lieu qu'elle occupe à présent, c'est-à-dire sur la rive occidentale du fleuve de Guayaquil, à 2° 11′ de latitude australe. Cependant ses premiers édifices furent construits sur le penchant d'une colline nommée *Cerillo-verde*; c'est ce qu'on nomme aujourd'hui *Ciudad-veja*, la vieille ville; mais, dans la suite, les habitans, se trouvant resserrés, d'un côté, par la colline, et de l'autre, par des inégalités de terrain, ou des ravines, prirent le parti, en 1693, de former comme une seconde ville à cinq ou six cents toises de la première, en conservant la communication entre les deux par un pont de bois, long d'environ trois cents toises, sur lequel on traverse les ravines sans incommodité; et dans les intervalles qu'elles laissent des deux côtés du pont,

il y a des maisons qui unissent les deux villes. L'étendue de Guayaquil est considérable, puisque la vieille ville et la nouvelle n'occupent pas moins d'une demi-lieue le long du fleuve; mais elles ont peu de largeur, parce que chacun aime à bâtir sur la rive, pour jouir des vents agréables qui la rafraîchissent.

On ne compte pas moins de 20,000 âmes à Guayaquil. Une grande partie de ses principaux habitans est composée d'Européens, qui s'y sont établis par le mariage et le commerce : le reste est de créoles et d'Américains. Ceux qui sont capables de porter les armes sont distribués en différentes compagnies militaires, pour leur défense commune. Le corrégidor en est le chef, avec un mestre-de-camp et un sergent-major, sur lesquels il se repose de l'exercice et de la discipline. Quoique le climat de Guayaquil soit fort chaud, les habitans n'y ont pas le teint basané des pays où l'on éprouve le même degré de chaleur. On a nommé ce canton le Pays-Bas équinoxial, parce que sa situation ressemble à celle des Pays-Bas d'Europe ; et cette ressemblance, suivant don Ulloa, s'étend jusqu'aux habitans. A l'exception de ceux qui sont d'un sang mêlé, tous les autres sont blonds; ils ont les traits du visage si parfaits, qu'on leur accorde l'avantage de la beauté sur tous les autres peuples de l'Amérique méridionale. Deux choses paraissent surprenantes : l'une, que, le pays étant si chaud, les naturels n'y soient pas

du moins olivâtres; l'autre, que, les Espagnols n'ayant pas naturellement le teint aussi blanc que les peuples septentrionaux de l'Europe, leurs enfans soient blonds à Guayaquil.

La ville de Cuença est située à 2 degrés 53 minutes de latitude australe, et 29 minutes 26 secondes à l'occident du méridien de Quito, dans une fort grande plaine, que la rivière de Machangara traverse à plus d'une demi-lieue au nord de la ville. Le Matadoro, autre rivière, baigne les murs du côté du sud. Un quart de lieue plus loin, du même côté, celle de Yanonçay coule dans la même plaine. Enfin celle de los Bâños y passe aussi près d'un village dont elle tire son nom. Ces quatre rivières sont fort dangereuses lorsqu'elles viennent à s'enfler, quoiqu'on les traverse ordinairement à gué. La plaine s'étend à plus de six lieues au nord, et les quatre rivières, s'y joignant à quelque distance de la ville, y forment un fleuve considérable. Du côté du sud, on trouve une autre plaine, large d'environ deux lieues, cultivée et couverte d'arbres qui forment des allées régulières.

On fait monter le nombre des habitans de Cuença à près de 24,000. Cette ville serait la plus délicieuse du Pérou par sa situation, par l'abondance de ses eaux et la fertilité du terroir, si la fainéantise insurmontable des habitans ne leur rendait tant d'avantages inutiles. Ce vice est borné aux hommes; car les femmes, au contraire, sont si laborieuses à Cuença, que leurs ouvrages en laine,

et la teinture qu'elles savent leur donner, font la ressource des familles, tandis que leurs maris vivent dans une honteuse oisiveté.

C'est à Loja que croît le fameux spécifique contre les fièvres intermittentes, connu en Espagne sous le nom de *cascerilla de Loja*, et dans le reste de l'Europe, sous celui de *quinquina*. Joseph de Jussieu donna aux habitans de Cuença des instructions sur la meilleure manière de recueillir cette écorce, et leur enseigna aussi la manière d'en faire des extraits; enfin il eut la satisfaction d'en établir l'usage dans ce pays, où il n'était point employé, quoique les fièvres dont il est le remède y règnent comme ailleurs. Les habitans s'imaginaient que cette drogue ne passait en Europe que pour y servir à la teinture des étoffes; et quoiqu'ils n'ignorassent pas absolument sa vertu, ils la croyaient d'une qualité si chaude, qu'ils en appréhendaient même l'usage. Jussieu les désabusa par d'heureuses expériences. Depuis si long-temps qu'on coupe de ces arbres, il n'en resterait plus, si les graines qui tombent n'en produisaient d'autres. Les montagnes en sont encore couvertes; ce qui n'empêche point que la diminution n'en soit considérable, parce que les habitans du pays n'ayant point l'attention d'en semer, ceux qui croissent d'eux-mêmes n'égalent pas le nombre de ceux qu'on ne cesse point de couper. On a découvert dans le territoire de Cuença plusieurs montagnes où ces arbres sont en abondance; et pendant que don Ulloa visitait cette juridiction,

le curé de Cuença fit recueillir une certaine quantité d'écorce qu'il fit transporter à Panama. Cet exemple et l'opinion confirmée que le quinquina est le même que celui de Loja, ayant engagé plusieurs habitans à pousser plus loin leurs recherches, ils trouvèrent d'autres montagnes qui en sont remplies.

La ville de Popayan, qui jouit du titre de cité depuis le 25 juin 1538, est bâtie dans une plaine rase, à 2° 25′ de latitude septentrionale : du côté de l'orient, elle est couverte par une montagne de hauteur médiocre et revêtue de grands arbres, qu'on a nommée montagne d'M, parce qu'elle a la figure de cette lettre; à l'occident, elle a quelques petites collines qui mettent de la variété dans un pays fort uni. La ville est assez grande; ses rues sont larges et régulièrement droites, mais pavées seulement le long des maisons. Le milieu ne l'est point, et offre un fond de menu gravier qui, ne se convertissant jamais en poudre, ni en boue, est plus commode et plus net que le pavé même. Toutes les maisons sont de brique crue, et dans le goût de celles de Quito; la plupart avec un étage au-dessus du rez-de-chaussée. La face en est agréable, et les appartemens y sont meublés à l'européenne; ce qui doit faire prendre une assez haute idée de la magnificence des habitans, dans un pays où la difficulté de voiturer par terre les marchandises de l'Europe en augmente beaucoup la cherté.

A Quito, et dans les autres villes de son audience,

le mélange du sang est d'Espagnols et d'Américains; mais à Popayan, comme à Carthagène, et dans tous les lieux où les nègres sont en grand nombre, la plus grande partie du peuple est un mélange de sang espagnol et nègre. On y compte environ 25,000 âmes de race mêlée, et quantité de familles purement espagnoles, parmi lesquelles il n'y en a pas moins de soixante qui sont d'ancienne noblesse. Le nombre des habitans y augmente de jour en jour. On attribue cet avantage aux mines d'or du district, qui attirent un grand nombre de nouvelles familles par l'espoir du gain, ou par la facilité d'y subsister.

Une rivière, nommée *Rio-del-Molino*, qui descend de la montagne d'M, et qui traverse la ville, y entretient la fraîcheur et la propreté : elle la divise en deux parties, qui communiquent par deux ponts; ses eaux sont saines, et passent même pour médicinales, qualité qu'elles acquièrent, dit-on, en arrosant les excellens simples de la montagne. On vante encore plus une autre source qui descend du même lieu, et qui est réservée pour les couvens de filles et pour les principales maisons de la ville. A la distance d'une lieue vers le nord, passe la rivière de Canco, profonde et terrible dans ses débordemens, qui arrivent dans le cours de juin, de juillet et d'août. Les pluies sont alors continuelles sur la montagne de Guanacas, d'où cette rivière descend, et les orages si furieux, qu'on n'en approche pas sans danger.

Le climat de ce gouvernement varie, comme la plupart de ceux dont on a parlé, suivant la situation des lieux. A Popayan même, et dans quelques autres cantons, le printemps est perpétuel. On prétend que le territoire de Caluto est le plus sujet au tonnerre, et de là vient la célébrité de ses cloches, auxquelles on attribue, sur diverses traditions, une vertu particulière contre la foudre. Dans quelques vallées, surtout dans celle de Neyba, on trouve un petit insecte, nommé *coya* ou *coyba*, de la grosseur d'une punaise, dont le sang est si venimeux, que s'il en rejaillit, en l'écrasant sur la peau d'un homme ou d'une bête, l'humeur pénètre les pores, s'insinue dans la masse du sang, fait enfler horriblement le corps, et cause bientôt la mort. Le coca, bétel de l'Amérique méridionale, croît en abondance dans le Popayan, et fait partie de son commerce, qui est assez considérable, parce que ce pays est le chemin par où toute l'audience reçoit les marchandises d'Espagne; il a d'ailleurs des correspondances régulières avec Quito, Choco et Santa-Fé, où il envoie des bestiaux, des mules, du bœuf fumé, des jambons, du tabac en feuilles, du sain-doux, de l'eau-de-vie de cannes, du fil de coton, de la pite ou fil d'agavé, des rubans et d'autres marchandises. On apporte de Santa-Fé à Popayan du tabac en poudre, qui se fabrique à Gunjar, et Popayan fournit à Santa-Fé des étoffes de ses propres fabriques. Le change de l'argent pour l'or fait une autre espèce de commerce. Le second

de ces deux métaux étant aussi commun dans le pays que l'autre y est rare, on y apporte de l'argent pour acheter de l'or; et de part et d'autre, on y trouve un profit considérable.

Le pays des Maynas termine l'audience de Quito à l'orient. C'est dans ce territoire qu'on trouve la source de différentes rivières, qui, après avoir parcouru une vaste étendue de pays, se réunissent au Maragnon, si célèbre sous le nom de rivière des Amazones.

Il en est de ce fleuve comme d'un grand arbre nourri par une infinité de racines, sans qu'on puisse distinguer précisément la principale, et celle dont il tire son origine. Ses sources sont en si grand nombre, qu'on en peut compter autant qu'il y a de rivières qui descendent de la partie orientale des Cordillières. Suivant La Condamine, à qui l'on doit la meilleure description de ce fleuve célèbre, sa principale source est par 16° 30′ de latitude australe, et 75° 10′ de longitude à l'ouest de Paris; elle sort des montagnes qui entourent les savanes de Condoroma, dans la corrégidorerie de Tinta, au nord d'Arequipa, dans le Pérou. Le fleuve porte, dans cet endroit, le nom d'Apurimac. Il coule impétueusement à l'est, puis à l'ouest, enfin au nord, reçoit un si grand nombre de torrens, que bientôt il n'est plus guéable, s'ouvre un passage au travers des Andes, et coule entre des montagnes d'une hauteur prodigieuse, qui lui fournissent une immense quantité

d'eau. Après avoir reçu plus de cinquante rivières d'un volume considérable, parmi lesquelles il faut remarquer le Pari, il se joint entre les 11 et 12 degrés sud au Beni, qui vient de l'est, et dont le cours est si violent, qu'il repousse l'Apurimac, et le force à se diriger au nord-ouest. Le Beni a sa source à soixante lieues plus au sud que celle de l'Apurimac, de sorte que l'on pourrait bien le regarder comme la branche primitive du fleuve. A leur confluent ces deux grandes rivières prennent le nom d'Apo-Paro ou grand Paro qui, continuant à couler avec la même rapidité au nord-ouest, arrive à 8° 26′ sud, y reçoit le Pachitea, et désormais s'appelle Ucayal. Le fleuve se dirige alors au nord-est, et sous les 4° 55′ sud, s'unit au Tunguragua ou nouveau Maragnon. Celui-ci fut d'abord désigné seulement par le premier de ces noms; car l'Ucayal, à l'époque de la conquête, fut considéré comme le véritable tronc du Maragnon. Mais la source du Tunguragua ayant été la première reconnnue, cette rivière fut regardée comme la principale. Elle sort du lac de Lauricocha, près de la ville de Guanuco, par 10° 14′ sud, coule au nord, traverse une région montagneuse, dans une étendue de six degrés, jusqu'à Jaen de Bracamoros, où après avoir reçu deux grandes rivières, elle se rétrécit et s'ouvre un passage entre deux montagnes. Sorti de la chaîne des Andes, où il était singulièrement resserré, le Junguragua s'élargit de nouveau, coule à l'est, et se joint à l'Ucayal, près de Saint-Joachim d'Omagua.

Au-dessous de ce confluent, la largeur du fleuve augmente successivement. Il est grossi par les eaux de rivières immenses. En approchant de l'Océan, il se partage en deux branches : la plus petite, qui tourne au sud, se perd pour ainsi dire dans une mer formée par le concours de plusieurs grandes rivières; la branche la plus étendue se dirige au nord-est. Sa largeur est si considérable, que d'une rive on n'aperçoit pas la rive opposée. Sa profondeur est de plus de cent brasses; le flux s'y fait sentir à plus de deux cents lieues de la mer. L'embouchure est à 2° au nord de la ligne. La longueur du Maragnon, à la prendre seulement depuis le lac de Lauricocha, n'est pas moindre de onze cents lieues jusqu'à l'Océan.

Dans le cours du Tunguragua, il se trouve des endroits où, son cours changeant tout d'un coup de direction, l'eau heurte avec violence les rochers escarpés de ses bords, ce qui lui fait former des tournoiemens aussi dangereux pour les bâtimens que les détroits dont ils sont heureusement sortis. Le plus célèbre de ces détroits, par ses dangers, est celui qu'on rencontre entre San-Iago de las Montañas et Borja, et auquel on donne le nom de *Pongo de Manseriche*. *Pongo*, en américain, signifie une porte; et ces peuples nomment ainsi généralement tous les lieux étroits. *Manseriche* est le nom d'une contrée voisine. La Condamine, qui a tout examiné avec l'attention d'un philosophe, et dont le témoignage l'emporte sans doute sur celui des

voyageurs ordinaires, donne au Pongo, dans l'endroit où il est le plus étroit, vingt-cinq toises de large, et deux lieues de long, depuis l'endroit où commence le rétrécissement jusqu'à la ville de Borja. Il ajoute qu'il fit ces deux lieues dans une *balze*, ou barque péruvienne, en cinquante-sept minutes.

Les bords du fleuve des Amazones, autrefois habités par des Américains plus féroces que des bêtes, sont aujourd'hui couverts de villages bien situés et peuplés d'habitans raisonnables. C'est particulièrement au P. Samuel Fritz, missionnaire, qu'on attribue cette heureuse révolution. Le nombre des nations soumises était si grand, dès la fin du dernier siècle, que l'espace d'une année suffisait à peine au P. Fritz pour faire la visite des villages qui étaient sous sa direction, sans compter ceux des autres nations qui avaient aussi leurs missionnaires.

Borja, capitale du gouvernement de Maynas, est située à 4° 28′ de latitude australe, 1° 54′ à l'orient du méridien de Quito. Quoique cette ville soit la résidence du gouverneur, elle est médiocrement peuplée.

Il reste à parler de Quito, capitale de l'audience qui porte son nom. Cette ville est située par 13′ 33″ de latitude australe, et 81° 5′ 30″ à l'ouest de Paris, à la distance d'environ trente-cinq lieues des côtes du grand Océan. Elle a, au nord, la montagne de Pichincha, célèbre par sa hauteur. C'est sur le penchant même de cette montagne que la ville est

située : elle est non-seulement environnée de plusieurs autres montagnes, mais bâtie sur des collines séparées par des ravins auxquels on donne le nom de *guyacos*, et qui font les vallées du Pichincha. Quelques-uns sont si profonds, qu'il a fallu construire des voûtes par-dessus, pour donner un peu d'égalité au terrain; de sorte qu'une partie de Quito a ses fondemens sur des arcades, et que ses rues sont très-irrégulières. Sa grandeur est celle de nos villes du second ordre; mais dans un terrain moins inégal elle paraîtrait plus étendue.

Le Pichincha est un volcan qui vomissait des flammes du temps des incas; et ce phénomène s'est renouvelé quelquefois depuis la conquête. En certain temps il effraie par les murmures affreux que le vent produit dans ses cavités intérieures. Les habitans tremblent alors, au souvenir des ravages qu'il a causés en couvrant de cendres la ville et les champs voisins. Le sommet de cette montagne n'est jamais sans neige et sans glace; et les habitans s'en servent pour rafraîchir leurs liqueurs. On sait d'ailleurs que Quito fut renversée, en 1755, par ce fameux tremblement de terre qui se fit sentir depuis Lisbonne jusqu'au Pérou. Depuis cette époque, Quito a encore éprouvé de nouveaux désastres.

La ville est extrêmement peuplée : on y compte des familles fort distinguées, qui doivent leur origine aux premiers conquérans, à des présidens, à des auditeurs ou à d'autres personnes de considé-

ration, venues de différentes provinces d'Espagne. Elles se sont conservées dans leur lustre, sans aucun mélange d'alliance avec les habitans d'un ordre inférieur. Ceux-ci peuvent être distingués en quatre classes, Espagnols ou blancs, les métis, les naturels du pays, les nègres et leurs descendans, dont le nombre n'est pas grand à Quito, en comparaison de quelques autres villes du Nouveau-Monde; car il n'est pas aisé d'y amener des nègres, et d'ailleurs ce sont les naturels du pays qui cultivent les terres. Par le simple nom d'Espagnol, on n'entend pas un Européen, qu'on nomme *chapeton*, comme à Carthagène, mais un homme né de parens espagnols : ils ont la peau blanche, ce qui les fait considérer comme Espagnols, quoiqu'ils ne le soient pas réellement. Ceux qu'on distingue ainsi par la couleur blanche font environ la sixième partie des habitans de Quito.

Les Espagnols de Quito sont bien proportionnés dans leur taille; celle des métis est presque généralement au-dessus de la médiocre.

Les jeunes gens de distinction s'appliquent à l'étude de la philosophie et de la théologie. Quelques-uns étudient la jurisprudence; mais sans aucun dessein d'en faire profession. Depuis plusieurs années ils ont fait de grands progrès dans les sciences naturelles, l'économie politique, l'histoire et les beaux-arts.

Les femmes de distinction joignent aux agrémens de la figure un fond de douceur, qui est le

caractère général de leur sexe dans toute l'Amérique. On remarque à Quito que le nombre des hommes n'approche pas de celui des femmes; ce qui paraît d'autant plus extraordinaire, que les hommes n'ont pas l'usage de voyager, comme dans les pays de l'Europe. On voit des maisons chargées de filles, sans un seul garçon. Le tempérament même des hommes, surtout de ceux qui ont reçu une éducation molle, s'affaiblit dès l'âge de trente ans, au lieu qu'après cet âge les femmes deviennent plus fortes. La cause de cette différence n'est peut-être que dans le climat ou dans les alimens du pays; mais don Ulloa ne fait pas difficulté de l'attribuer principalement à la débauche, qui est de tous les âges, après avoir commencé dès l'enfance. Il ajoute, sur le même principe, que l'estomac perdant sa vigueur, n'a plus la force de fournir à la digestion; et pour preuve, il assure qu'il est assez ordinaire aux habitans de Quito de rendre, quelque temps après le repas, tout ce qu'ils ont mangé, et que, s'ils y manquent un jour, ils s'en trouvent incommodés; mais, avec cet assujettissement et ces infirmités, ils ne laissent pas d'arriver à l'âge ordinaire, et l'on en voit même de fort vieux. L'unique exercice des personnes de distinction qui n'ont pas pris le parti de l'Église, est de visiter leurs biens de campagne, et d'y passer tout le temps de la récolte. On en voit peu qui s'appliquent au commerce: ils l'abandonnent aux Européens, qui prennent la peine de voyager dans cette

vue. Ce désœuvrement général, qui ne peut venir que d'un fond naturel d'indolence et de paresse, a répandu dans Quito un goût plus vif que dans tout le reste de l'Amérique, pour une espèce de danse qui se nomme *fandango*. Les postures y sont fort indécentes, surtout parmi le peuple, qui ne se livre à cet amusement qu'en s'enivrant d'eau-de-vie de cannes, et d'une autre liqueur nommée *chica*, dont les effets troublent ordinairement la fête par quelque désastre.

Le peuple, surtout parmi les métis et les Américains, est extrêmement porté au larcin, et l'exerce avec une adresse extraordinaire. Les métis, quoique naturellement poltrons, sont des filoux fort hardis; ils enlèvent particulièrement les chapeaux, et le vol est quelquefois considérable, parce que les personnes de condition et les bourgeois mêmes qui ont quelque bien, portent des chapeaux blancs de castor qui coûtent quinze à vingt écus, entourés d'un cordon d'or ou d'argent, avec une boucle de diamans ou d'émeraudes, montée en or.

On ne regarde pas comme un crime à Quito de dérober les choses comestibles, ni les ustensiles de table. Un métis ou un Américain qui se trouve à portée de prendre une pièce d'argenterie ne manque jamais de s'en saisir, et choisit toujours la moins précieuse, dans l'espérance qu'on s'en apercevra moins facilement. S'il est découvert, il s'excuse par un mot, qui est même introduit dans la langue espagnole du pays. Ce mot est *yanga*, qui

signifie sans nécessité, sans profit, sans mauvaise intention. C'en est assez pour établir que le voleur n'est pas coupable : il rend la pièce avec la liberté de se retirer; mais s'il n'est point aperçu, il n'y a point de preuves qui puissent constater le fait, lorsqu'il s'obstine à le désavouer.

Le langage qu'on parle à Quito et dans les autres parties de la province n'est point uniforme. La langue espagnole est aussi commune que la péruvienne. Il y a dans toutes les deux un mélange de quantité de mots, pris et corrompus de l'une et de l'autre. La première que les enfans parlent est la péruvienne, parce que c'est celle de leurs nourrices. Il est rare qu'un enfant sache un peu d'espagnol avant l'âge de cinq ou six ans; et dans la suite, les jeunes gens se font un jargon mêlé, dont ils ne peuvent se défaire. Un Espagnol qui arrive d'Europe a besoin d'un interprète pour les entendre.

Le climat de Quito est si singulier dans ses variations, que l'expérience est nécessaire sur ce point pour corriger les erreurs du jugement. Qui pourrait se persuader, sans l'avoir éprouvé, ou du moins sans des témoignages dignes de foi, qu'au centre de la zone torride, sous l'équateur même, non-seulement la chaleur n'ait rien d'incommode, mais qu'il y ait des cantons où le froid est très-sensible, et que dans d'autres on jouisse sans cesse de tous les charmes du printemps? la douceur de l'air et l'égalité des jours et des nuits font trouver mille délices dans un pays qu'on croirait inhabi-

table. On le préfère aux pays situés sous les zones tempérées, où l'incommodité du changement des saisons se fait sentir par le passage du froid au chaud, et du chaud au froid. La nature qui rend le climat de Quito si délicieux, consiste dans la réunion de diverses circonstances, dont une seule ne pourrait manquer sans le rendre inhabitable. La principale est l'élévation du terrain au-dessus de la superficie de la mer, ou même de toute la terre. Cette élévation diminue la chaleur, parce que, dans un pays qui occupe une si haute région de l'atmosphère, les vents sont plus subtils, la congélation plus aisée, et la chaleur moins ardente : effets si naturels, qu'il ne faut pas chercher d'autre principe de la température qu'on y admire, et des autres merveilles que la nature y étale ; d'un côté, des montagnes d'une hauteur et d'une étendue immenses, couvertes de glace et de neige depuis leur sommet jusqu'à leur croupe ; de l'autre, quantité de volcans, dont les entrailles ne cessent point de brûler ; un air tempéré dans les plaines, une vive chaleur dans les ravines et les vallons ; enfin, suivant la profondeur ou l'élévation du terrain, cette variété, qu'il est impossible de représenter, entre les deux extrémités du froid et du chaud.

Le climat de la ville même est tel, que les chaleurs ni le froid n'y sont jamais incommodes, quoique les neiges, les glaces et les volcans en soient si proches. Les matinées sont fraîches, le reste du

jour est tempéré, et les nuits ne sont ni fraîches ni chaudes; elles sont agréables. De là vient qu'il y a peu d'uniformité dans les vêtemens. On voit porter indifféremment des étoffes légères et du drap, sans craindre aucune incommodité du froid ou de la chaleur.

Il règne continuellement, à Quito, des vents modérés; les plus ordinaires sont ceux du sud et du nord. Comme ils sont constans, de quelque côté qu'ils soufflent, ils ne cessent pas de rafraîchir la terre en arrêtant l'impression excessive du soleil.

Si ces avantages n'étaient pas balancés par divers inconvéniens, il n'y aurait pas de meilleur, ni de plus agréable pays dans l'univers. Mais les pluies y sont terribles et presque continuelles; elles sont accompagnées d'éclairs, de tonnerre, et souvent d'affreux tremblemens de terre, qui semblent menacer la nature de sa ruine. Après la plus belle matinée, qui dure ordinairement jusqu'à une ou deux heures après midi, les vapeurs commencent à s'élever; l'air se couvre de nuages sombres qui se convertissent bientôt en orages. Alors tout paraît embrasé du feu des éclairs; le tonnerre fait retentir les montagnes avec un épouvantable fracas, et cause souvent bien des désastres dans la ville, qui se trouve inondée d'eau. Les rues sont changées en rivières, les places en étangs, malgré leur pente; et le désordre dure jusqu'au coucher du soleil, où l'air redevient tranquille et le ciel fort serein. Quelquefois néanmoins la pluie dure toute

la nuit, et continue toute la matinée, ou même trois ou quatre jours se passent sans qu'il cesse de pleuvoir. Il arrive quelquefois aussi que le temps demeure beau, sans interruption, pendant plusieurs jours; mais on peut compter que le quart ou la cinquième partie des jours de l'année est de ceux où le beau temps est mêlé d'orages et de pluie.

L'hiver ne diffère pas beaucoup de l'été. On appelle hiver l'intervalle entre décembre et mai : tout le reste porte le nom d'été. Le premier de ces deux périodes est plus orageux; l'autre a plus de jours sereins. Si les pluies cessent plus de quinze jours, toute la ville est en alarmes et les habitans se mettent en prières, pour en obtenir leur retour. Durent-elles sans interruption; les vœux publics recommencent pour les faire cesser. C'est que la sécheresse produit des maladies fort dangereuses, et que l'excès d'humidité ruine les semences; au lieu que des pluies intermittentes servent non-seulement à tempérer l'ardeur du soleil, mais à nettoyer les rues de la ville, qu'une mauvaise police laisse remplir de toutes sortes de saletés. Cependant l'air est naturellement si pur à Quito, qu'on n'y connaît pas même la plupart de ces insectes qui font la guerre au repos des hommes dans les régions chaudes. Les serpens, s'il s'y en trouve quelques-uns, y sont sans venin. En un mot, on n'y voit guère d'autre insecte malfaisant que la nigue, dont aucune partie de l'Amérique

méridionale n'est exempte. La peste y est inconnue, du moins suivant l'idée que nous attachons à cette ennemie de la race humaine; car il y a des maladies contagieuses, des pleurésies ou points de côté, qui causent souvent d'affreux ravages.

Dans toute l'Amérique méridionale, la rage est aussi inconnue pour les chiens, que la peste pour les hommes.

Tous les voyageurs parlent avec admiration de la fertilité des campagnes de Quito, et l'attribuent à la réunion des avantages dont on a parlé. Le chaud et le froid y sont tempérés avec un accord qu'on ne voit dans aucun autre climat entre ces deux contraires. Toute l'année se passe à semer et à récolter, soit dans le même lieu, soit en différens cantons; et cette inégalité vient de la différente situation des montagnes, des collines, des plaines et des vallées.

Dans une fertilité si singulière, l'excellence des fruits et des denrées doit naturellement répondre à leur abondance. Le pain de froment, si rare dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, est à fort bas prix à Quito, et serait beaucoup meilleur si les Péruviennes, qui exercent le métier de boulangères, savaient le pétrir. Ce qui manque à Quito, ce sont les légumes verts: on y supplée par des racines et des légumes secs. Les fruits qui demandent un climat chaud, croissent partout dans la plus grande abondance, tels que les oranges douces et amères, les citrons et les petits limons,

les limes douces et aigres, les cédrats et les toronjes. Les arbres ne cessent jamais d'être revêtus de fruits, de feuilles et de fleurs. L'usage des habitans de Quito est de couvrir leurs tables de ces diverses espèces de productions : ce sont les premiers plats qu'on y voit servir, et les derniers qui disparaissent. Ils servent non-seulement à flatter la vue, mais à piquer le goût, parce qu'on emploie le jus des fruits à relever la plupart des autres mets.

Outre la viande de boucherie, le gibier serait abondant à Quito si les habitans avaient plus d'inclination pour la chasse. Ils ne laissent pas de tirer des montagnes beaucoup de lapins et de tourterelles. Les perdrix y sont en petit nombre, et ressemblent peu à celles d'Europe, car elles ne sont pas plus grosses que nos cailles. On mange beaucoup de fromage à Quito. Le débit annuel s'en élève de soixante-dix à quatre-vingt mille écus. Le beurre de vache y est aussi fort bon, et l'on en fait un grand usage. Mais de même que dans les autres colonies espagnoles, l'on y aime prodigieusement les sucreries : les voyageurs ne parlent qu'avec étonnement de la quantité de sucre et de miel qui se consomme dans cette ville et dans les cantons voisins. Après avoir exprimé le suc des cannes, on le laisse figer pour en faire de petits pains en forme de gâteaux, que l'on nomme raspaduras ; c'est le régal habituel des pauvres.

CHAPITRE III.

Le Pérou.

Ce nom, sous lequel on comprenait autrefois tous les pays qui avaient fait partie du vaste empire des incas, a considérablement perdu de son étendue, depuis que l'on en a détaché au nord, en 1718, les provinces qui composaient le royaume de Quito, et en 1778, celles qui vers le sud-est ont été réunies à la vice-royauté de Buénos-Ayres. Le Pérou s'étend aujourd'hui du 3e au 23e degré de latitude australe, et du 69e au 85e degré de longitude à l'ouest de Paris. Au nord la rivière de Guayaquil, qui sort des Andes de Loxa, sépare le Pérou de la Nouvelle-Grenade; la limite est ensuite formée par le Nouveau-Maragnon. Au sud, le désert d'Atacama borne le Pérou du côté du Chili; à l'est, il confine avec des contrées à peine soumises, et sur lesquelles le Brésil élève des prétentions; et avec la vice-royauté de Buénos-Ayres, la limite entre ces deux pays est tracée par la Sierra de Vilcanota. Une partie de l'espace qui les sépare est occupée par un désert affreux : le grand Océan le borne à l'ouest.

Les Andes qui traversent le Pérou du nord au sud, forment généralement deux chaînes à peu près parallèles; l'une est la grande Cordillière des Andes, et compose le noyau central du Pérou;

l'autre, plus basse, est la Cordillière de la côte; entre celle-ci et la mer se prolonge de Tumbez à Lima le Bas-Pérou, large de dix à vingt lieues et appelé les Vallées : il est composé en partie de terrains sablonneux. On en voit un entre autres entre Morropé et Sechura, que l'on a nommé le *désert*, parce qu'en effet on n'y aperçoit pas une seule maison. Cet espace, long de trente lieues, est si uni, que l'on peut aisément s'y égarer; et le sable y est si fréquemment remué par les vents, que les guides mêmes perdent la trace. Les Vallées, qui sont arrosées par des ruisseaux, ou humectées par des eaux souterraines, présentent à la vue une suite de vallées délicieuses remplies de villes et de villages.

Le climat des Vallées est remarquable par la douceur constante de sa température; jamais à Lima l'on n'a observé le thermomètre à midi au-dessous de 12° 45′; rarement il s'élève en été au-dessus de 23° 98′. La plus grande chaleur qu'on ait éprouvée dans cette ville, le fit monter à 28° 42′. Cette fraîcheur qui règne presque toute l'année le long de la côte du Pérou, sous le tropique, n'est nullement un effet du voisinage des montagnes couvertes de glaces et de neiges perpétuelles; elle est due plutôt à ce brouillard nommé *garua*, qui voile le disque du soleil, et à ce courant très-froid d'eau de mer, qui porte avec impétuosité vers le nord depuis le détroit de Magellan, jusqu'au cap de Parirena.

Le pays compris entre les deux Cordillières se nomme *la Sierra* (la montagne). Ce ne sont, en effet, que des montagnes et des rochers nus; mais ces montagnes renferment de riches mines d'argent.

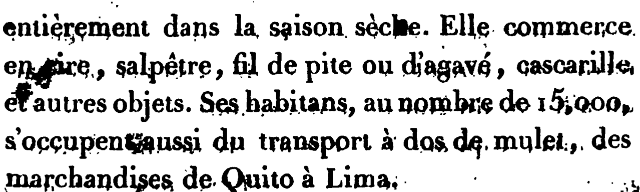
Les plus hautes cimes, couvertes de neiges éternelles, fournissent les eaux qui, se précipitant par torrens, creusent ces ravins profonds auxquels on donne, ainsi qu'aux ruisseaux qu'elles forment, le nom de *quebradras*, et où l'on cultive toutes les productions végétales propres à la nourriture de l'homme.

Au-delà de la chaîne principale des Andes, s'étend vers les bords de l'Ucayal et du Maragnon une plaine immense inclinée à l'est, traversée par plusieurs chaînes de montagnes détachées, et arrosée par les affluens du fleuve des Amazones.

Le Pérou se divise en sept intendances, qui sont: Truxillo, Tarma, Guancavelica, Lima, Guamanga, Cusco, Arequipa.

Truxillo, fondé par Pizarre en 1535, dans la vallée de Chinca, à une demi-lieue de la mer, est situé par 8° 6′ sud. Cette ville a bonne apparence; les maisons sont généralement en briques. On voit à quelque distance les ruines d'anciens monumens péruviens, où l'on a trouvé des trésors considérables.

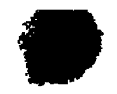
Piura est la plus ancienne ville du Pérou bâtie par les Espagnols; elle est située sur une petite rivière qui fertilise le terrain, mais qui disparaît



entièrement dans la saison sèche. Elle commerce en cire, salpêtre, fil de pite ou d'agavé, cascarille, et autres objets. Ses habitans, au nombre de 15,000, s'occupent aussi du transport à dos de mulet, des marchandises de Quito à Lima.

Caxamarca, située dans la Cordillière, est aussi dans l'intendance de Truxillo. Cette ville fut bâtie sur les ruines de celle où résidait Atahualpa : elle renferme même des restes de son palais, où réside un de ses descendans. Elle est située au milieu d'une plaine fertile qui rapporte le soixantième grain ; le climat y est tempéré et extrêmement sain. A une lieue on voit des sources d'eau chaude appelées le bain des incas. Les habitans sont actifs et industrieux ; ils fabriquent toutes sortes de grosses étoffes de laine, et des toiles de lin et de coton. La matière première de ces objets se trouve dans les districts dont le sol, en partie inégal et montueux, réunit, dans un espace peu étendu, les températures et les productions les plus différentes. Caxamarca est sur une rivière de même nom, à 1,464 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et à dix lieues à l'ouest du Nouveau-Maragnon. On découvrit en 1771, à seize lieues de cette ville, les riches et célèbres mines d'argent de Guyalgagua et de Micuipampa, communément nommées Chota; elles sont à 2,000 toises d'élévation au-dessus de la mer, et cependant on y trouve des coquilles pétrifiées.

Plus à l'est, de l'autre côté de la Cordillière, est



situé Chachapoyas, ville agreste, dans une plaine fertile en froment; sucre et tabac; et arrosée par un affluent du Nouveau-Maragnon.

Lima, capitale du Pérou, renferme 53,000 habitans. Cette ville a un archevêque, une audience royale, un hôtel des monnaies, une salle de spectacle, et plusieurs manufactures. Son université forme comme un foyer de lumières qui se répandent sur tout le pays. Les sciences, généralement cultivées, y font chaque jour des progrès. On y connaît et on y suit les découvertes qui ont lieu en Europe.

Les habitans de Lima sont mêlés d'Espagnols, d'Américains, de nègres et de métis. On fait monter le nombre des Espagnols à seize ou dix-huit mille, dont un tiers, ou le quart du moins, est composé de la noblesse la plus distinguée du Pérou. Plusieurs sont décorés de titres de Castille anciens et modernes. Entre les familles nobles, sans titres, il y en a de fort illustres. Il en est une qui tire son origine des anciens incas, par une princesse de leur sang, qu'un capitaine espagnol épousa au temps de la conquête, et dans une haute distinction. Les rois d'Espagne lui ont accordé des honneurs et des prérogatives, qui portent les personnes du nom le plus illustre à rechercher son alliance. Toutes ces familles font une figure convenable à leur rang : elles ont un grand nombre de domestiques et d'esclaves, de carrosses et de calèches; ces dernières voitures sont communes jusque dans la bourgeoi-

sie ; elles ne sont tirées que par une mule, et n'ont que deux roues et deux siéges, l'un sur le devant, et l'autre sur le derrière, qui peuvent tenir quatre personnes. La plupart sont dorées et d'une forme agréable; aussi coûtent-elles jusqu'à mille écus. On en fait monter le nombre à cinq ou six mille ; celui des carrosses est aussi fort grand.

Aux terres et aux emplois, qui font le principal entretien des familles nobles, il est permis à Lima de joindre les profits du commerce ; la qualité de commerçant n'y est point incompatible avec la noblesse. Une déclaration royale, aussi ancienne que la conquête, a guéri les Espagnols de la répugnance qu'ils avaient pour ce moyen de s'enrichir. Elle porte expressément : « Que, sans déroger, et sans « craindre l'exclusion des ordres militaires, on « peut exercer le commerce en Amérique. » Don Ulloa regrette que cette heureuse loi ne soit pas commune à tous les royaumes d'Espagne, qui en ressentiraient bientôt de grands avantages. Cette ville étant comme le centre de tout le commerce du Pérou, il y aborde quantité d'Européens, les uns pour y travailler à leur fortune, les autres pour exercer les emplois auxquels ils ont été nommés par la cour. Plusieurs s'en retournent après avoir fini leurs affaires ; mais la plupart, charmés des agrémens et de la fertilité du pays, s'y attachent par des mariages, ou par de simples engagemens de commerce, qui tournent, après eux, à l'avantage des parens qu'ils ont laissés en Espagne.

Les nègres et les mulâtres font la plus grande partie des habitans; ils exercent les arts mécaniques, ce qui n'empêche point, comme à Quito, que les Européens ne s'adonnent aussi aux mêmes professions. A Lima, le but de chacun est de s'enrichir; nul n'y met obstacle. La troisième et dernière espèce d'habitans, est celle des Américains et des métis, dont le nombre n'est pas proportionné à la grandeur de la ville, ni à la quantité des mulâtres. Leur occupation est de cultiver les terres, de faire des ouvrages de poterie, et de vendre les denrées aux marchés; car tout le service domestique se fait par des nègres et des mulâtres, libres ou esclaves; mais le plus grand nombre est de cette dernière classe.

L'habillement des hommes ne diffère à Lima de celui d'Espagne que par un excès de luxe, qui règne généralement dans toutes les conditions. Celui qui peut acheter une étoffe est en droit de la porter, et le mulâtre qui exerce un vil métier est quelquefois plus magnifique dans ses habits que l'Espagnol de la première distinction. Aussi l'industrie invente-t-elle tous les jours de nouvelles étoffes, et celles qui viennent de l'Europe sont promptement débitées. Le prix n'arrête personne; chacun se pique d'avoir les plus belles; et, par une autre ostentation, on n'en a pas même le soin que semble demander leur cherté. Mais le luxe des femmes l'emporte beaucoup sur celui des hommes, et la différence est d'ailleurs si grande entre leur parure et

celle des dames d'Espagne, qu'elle mérite quelque détail.

Don Ulloa ne dissimule point qu'elle paraît d'abord indécente. « Il n'y a que l'usage, dit-il, qui « puisse la rendre supportable. » Cet habillement se réduit à la chaussure, la chemise, un jupon de toile, qui se nomme *fustan*, et qui n'est que ce qu'on nomme en Europe une jupe blanche ou de dessous; ensuite une jupe ouverte ou faldelin, et un pourpoint.

Les manches de la chemise, longues d'une aune et demie, et larges de deux, sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies. Par-dessus la chemise est le pourpoint, dont les manches sont fort grandes; elles sont de batiste très-fine, couverte d'une profusion de dentelles. La chemise est arrêtée sur les épaules par des rubans qui tiennent au corset; ensuite les manches rondes du pourpoint se retroussent sur les épaules, et celles de la chemise par-dessus: ces quatre rangs de manches forment quatre espèces d'ailes, qui descendent jusqu'à la ceinture. En été l'on ne voit point de femme qui n'ait la tête couverte d'un voile de batiste, ou de linon très-fin, garni de dentelles. En hiver, dans leurs maisons, les femmes s'enveloppent d'un *rebos*, qui n'est qu'une simple pièce de *bayette* ou de flanelle; mais en visite, le rebos est orné comme le jupon. Quelques-unes le garnissent de franges d'or et d'argent; d'autres, de galons de velours noir. Sur le jupon, elles mettent un petit tablier pareil aux manches

du pourpoint. On peut s'imaginer ce que coûte un habillement où l'on emploie plus de matière pour les garnitures que pour le fond, et l'on ne sera pas étonné que la seule chemise revienne quelquefois à plus de mille écus.

Un des agrémens dont les femmes se piquent le plus à Lima, c'est de la petitesse de leur pied : elle passe pour une si grande beauté, qu'on y raille les Européennes de l'avoir trop grand. Dès l'enfance, on fait porter aux filles des souliers si étroits, qu'en avançant en âge, la plupart n'ont les pieds longs que de cinq ou six pouces. Les souliers sont plats et sans semelle : un morceau de maroquin sert tout à la fois de semelle et d'empeigne. Ils ont la pointe aussi large et aussi longue que le talon ; ce qui leur donne la forme d'un 8. Rien n'est moins commode ; mais elles prétendent que le pied en demeure plus régulier. Ils les ferment avec des boucles de diamans ou d'autres pierreries, plus pour l'ornement que pour l'usage ; car étant tout-à-fait plats, ils n'ont pas besoin de boucles pour tenir au pied : aussi n'empêchent-elles point qu'on ne puisse les ôter facilement. Les bas sont de soie blanche, parce que cette couleur est la plus propre à faire briller la beauté de la jambe, qui est presque entièrement découverte.

La coiffure est d'autant plus agréable, qu'elle est toute naturelle. De tous les dons que la nature a faits aux femmes de Lima, leur chevelure est un des plus remarquables. Elles ont généralement les

cheveux noirs, fort épais, et si longs, qu'ils leur descendent jusqu'au-dessous de la ceinture; elles les relèvent et se les attachent derrière la tête, en cinq ou six tresses, qui en occupent toute la largeur, et dans lesquelles elles passent une aiguille d'or un peu courbe, terminée à chaque bout par un bouton de diamans, de la grosseur d'une noisette. Les tresses qui ne sont pas relevées ont des aigrettes de diamans. Par-devant, de petites boucles descendent de la partie supérieure des tempes jusqu'au milieu des oreilles; et chaque tempe offre une mouche de velours noir : les pendans d'oreilles sont des brillans, accompagnés de glands ou de houppes de soie noire. Indépendamment des colliers de perles qu'elles portent au cou, elles y pendent encore des rosaires, dont les grains sont de perles fines. Elles ornent leurs bras et leurs mains de bagues de diamans et de bracelets de perles, et leur estomac, d'une plaque d'or enrichie de diamans, attachée par un ruban qui ceint le corps. Quelques-unes, pour se distinguer, ajoutent çà et là des diamans montés en or. Enfin, la femme d'un simple particulier, quand elle sort dans toute sa parure, a sur elle en ornemens la valeur de trente ou quarante mille écus; et, ce qui surprend encore plus les étrangers, c'est l'indifférence qu'elles affectent pour tant de richesses. Elles en ont si peu de soin, qu'il y a toujours quelque chose à raccommoder, et qu'une partie s'use ou se perd avant le terme naturel de sa durée. Pour aller à l'église,

elles prennent un voile de taffetas noir et une longue jupe. Pour la promenade, c'est une cappe et une jupe ronde. Elles sont alors accompagnées de trois ou quatre esclaves de leur sexe, négresses ou mulâtres, en livrée comme les laquais.

Les femmes de Lima sont la plupart belles ou jolies, et de taille moyenne; à leurs beaux cheveux elles unissent une peau très-blanche, sans le secours d'aucun fard, de la vivacité dans la physionomie, des yeux charmans et un teint admirable. Don Ulloa leur attribue les avantages de l'esprit comme ceux du corps. « Elles ont, dit-il, de la « pénétration; elles pensent avec justesse, et s'ex« priment avec élégance; leur conversation est douce « et amusante. » En un mot, il les trouve si aimables, que cette raison lui paraît expliquer seule pourquoi tant d'Européens forment des attachemens à Lima, et s'y fixent par les nœuds du mariage. Il les représente néanmoins un peu hautaines, à l'égard même de leurs maris, qu'elles aiment à gouverner; mais il trouve des raisons pour excuser ce faible, d'autant plus, ajoute-t-il, que, si les maris s'y conforment, ils en sont bien dédommagés par des attentions et des complaisances qu'elles portent plus loin que dans aucun autre pays du monde.

Elles aiment beaucoup les odeurs : elles mettent de l'ambre derrière leurs oreilles, dans leurs robes et dans toutes les pièces de leur ajustement. Leurs bouquets mêmes sont chargés d'ambre, comme s'il manquait quelque chose au parfum naturel des

fleurs. Elles entrelacent leurs cheveux des fleurs les plus éclatantes ; elles en garnissent leurs manches. L'approche d'une femme est annoncée par les délicieuses vapeurs qu'elle exhale. La grande place offre comme un jardin perpétuel, dans l'abondance et la variété des fleurs que les Américaines y viennent étaler. On y voit les dames, dans leurs calèches dorées, acheter ce qu'elles trouvent de plus agréable ou de plus rare, sans faire attention au prix, et ce spectacle y attire sans cesse beaucoup d'hommes. Au reste, chaque femme, dans sa sphère, se règle sur celles du rang le plus distingué, sans excepter les négresses mêmes, qui veulent imiter les femmes de qualité jusque dans leur chaussure.

La musique est une passion commune aux femmes de tous les ordres : on peut même assurer qu'elles sont toutes gaies et badines. De toutes parts, on n'entend que des chansons vives et ingénieuses, ou des concerts de voix et d'instrumens. Les bals sont fréquens ; on y danse avec une légèreté qui étonne. En général, rien n'est plus opposé à la mélancolie que l'humeur des habitans de Lima, et leur goût pour la musique et la danse aide encore à faire régner le plaisir.

Avec leur vivacité et leur pénétration naturelle, ils ne manquent point de lumières acquises : ils marquent un vif désir de s'instruire dans la conversation des personnes éclairées qui viennent d'Espagne. Leur usage de former entre eux de petites assemblées ne sert pas peu à leur aiguiser l'esprit

par l'émulation : c'est une école continuelle. D'ailleurs, ils sont d'un caractère docile, quoiqu'un peu fier. En ménageant leur amour-propre, on est toujours sûr de les trouver complaisans. Ils aiment les manières douces, et les bons exemples font sur eux une grande impression. On assure aussi qu'ils sont courageux, mais qu'ayant un point d'honneur qui ne leur permet ni de dissimuler un affront, ni de se faire la réputation de querelleurs, ils vivent entre eux fort tranquillement. C'est surtout dans la noblesse qu'on voit briller les meilleures qualités de l'esprit et du cœur. Sa politesse est sans bornes pour les étrangers. Les mulâtres, moins polis et moins éclairés, sont plus sujets aux défauts qui blessent la société; ils sont rudes, altiers, inquiets, et souvent ils ont entre eux de vifs démêlés : cependant les désordres qui naissent de tous ces vices ne sont pas aussi fréquens qu'on pourrait se l'imaginer de la grandeur de la ville et de la multitude de ses habitans.

Il ne manque aux agrémens de Lima et de sa situation que de la pluie pour arroser son terroir. Ce n'est pas ici le lieu de recueillir les observations des voyageurs sur les causes de cette fâcheuse privation; mais on doit remarquer que l'industrie sait y suppléer en rendant les environs fertiles en toutes sortes de grains et de fruits. Un des soins de l'ancien gouvernement américain, et peut-être ce qui lui fait le plus d'honneur, fut d'ouvrir des canaux par lesquels l'eau des rivières pût servir à porter la

fécondité dans les terres, et faciliter le moyen de les cultiver. Les Espagnols ont trouvé ces ouvrages faits, et les ont conservés comme ils les avaient reçus des incas. C'est de cette manière qu'on a jusque aujourd'hui arrosé les champs de froment et d'orge, les luzernes pour la nourriture des chevaux, les vastes plantations de cannes de sucre, les oliviers, les vignes et les jardins, pour en tirer régulièrement d'abondantes récoltes. Il n'en est pas de Lima comme de Quito, où les fruits n'ont aucune saison déterminée. A Lima, les champs produisent dans un temps, qui est toujours le même; la récolte se fait au mois d'août. Les arbres se dépouillent de leurs feuilles, suivant leur nature; car ceux qui sont propres aux pays chauds, ne font que perdre la vivacité de leur verdure, et ne s'en dépouillent que pour faire place à de nouvelles feuilles. Il en est de même des fleurs, c'est-à-dire qu'elles ont aussi leurs saisons. Ainsi, le canton de Lima, où l'on distingue l'hiver de l'été, comme dans la zone tempérée, a le même avantage dans la production des arbres et des fruits.

Ce qu'on sème le plus dans le canton, c'est la luzerne, dont la consommation est prodigieuse. Les habitans ne donnent point d'autre nourriture aux animaux, surtout aux mules et aux chevaux, dont le nombre est infini, puisque l'on en voit au moins un ou deux aux personnes mêmes qui n'ont pas de carrosses ou de calèches. Le froment et les cannes à sucre occupent une autre partie des terres.

Tous ces champs sont cultivés par des esclaves nègres. Les oliviers sont une autre richesse des lieux voisins de Lima. Ils forment des forêts épaisses ; car, outre qu'ils sont plus gros, plus hauts, plus touffus que ceux d'Espagne, on ne les taille jamais ; ce qui leur fait pousser tant de rameaux, qu'entrelacés les uns dans les autres, le jour n'y peut pénétrer. Aussi la charrue ne passe-t-elle jamais dans les champs qui en sont plantés. On se borne à nettoyer les rigoles qui conduisent l'eau au pied de chaque arbre, et à arracher tous les trois ou quatre ans les petits rejetons qui croissent autour. On n'en récolte pas moins une grande quantité de belles olives, dont on fait de l'huile, ou qui se conservent à la manière de l'Europe. Elles sont très-propres à ce dernier usage, par leur grosseur et leur beauté, par leur douceur, et par leur facilité à se détacher de leurs noyaux, qualités qui manquent aux olives espagnoles ; aussi l'huile de Lima est-elle supérieure à celle d'Espagne.

Les environs de cette ville sont remplis de jardins où croissent toutes les espèces de légumes et de fruits. Leur bonté répond à leur abondance. Quelques louanges qu'on ait données à ceux de plusieurs autres cantons, il n'y en a point qui égalent ceux de Lima. D'ailleurs toute l'année est la saison des fruits, et l'on peut sans cesse les manger frais, parce que, les saisons étant alternatives dans les montagnes et les vallées, les fruits mûrissent d'un côté lorsqu'ils cessent de l'autre; et Lima, qui n'est

qu'à vingt-cinq ou trente lieues des montagnes, en tire de toutes les sortes, à l'exception de quelques-uns qui demandent un terroir plus chaud. Le raisin est de diverses espèces à Lima. Celui qu'on nomme raisin d'Italie est gros et de très-bon goût. On ne fait aucune sorte de vin dans le canton: il n'y a que du raisin de treilles qui s'étendent sur la terre, où elles croissent fort bien, sans autre soin que de les tailler et de les arroser.

Cependant le terroir est sablonneux, et tellement graveleux qu'il n'est en quelque sorte composé que de petits cailloux; ce qui rend les chemins fort incommodes. Les lieux où l'on sème ont environ deux pieds de bonne terre : mais si l'on creuse au-delà, on n'y trouve plus que des cailloux roulés; d'où l'on conclut que la mer couvrait autrefois tout cet espace. Au reste, on ne creuse pas à quatre ou cinq pieds dans ce terroir sans y trouver de l'eau. L'on pense que l'eau de la mer s'y insinue et s'y filtre aisément, et qu'un grand nombre de ruisseaux et de torrens, qui coulent des montagnes, se perdent dans cette plaine avant d'avoir pu se joindre aux rivières. Il se trouve même des rivières qu'on n'aperçoit point, parce que leur lit est rempli de pierres; mais un animal n'y peut mettre les pieds sans y faire jaillir l'eau. Cette abondance de sources souterraines contribue sans doute à la fertilité du pays, surtout pour les grands végétaux, dont les racines pénètrent assez loin pour en être sans cesse humectées.

Outre les vergers, les jardins et les plantations, qui répandent une variété charmante dans les campagnes, la nature seule fournit, en divers endroits, un coup d'œil agréable aux habitans, et une nourriture abondante aux troupeaux. Les collines de San-Christoval et d'Amancaès sont couvertes au printemps d'une brillante verdure émaillée d'une grande variété de fleurs. On rencontre çà et là les mêmes agrémens à cinq ou six lieues à la ronde. Amancaès tire son nom d'une très-belle fleur jaune, dont la colline est couverte. Outre ces promenades, la ville en a de publiques; celle d'Alaméda, au faubourg San-Lazaro, formée par cinq allées d'orangers et de citronniers, longues d'environ deux cents toises; celle d'Acho, qui offre aussi de belles allées d'arbres, sur les bords de la rivière, et quelques autres où l'on voit chaque jour une foule de carrosses ou de calèches.

Le voisinage de Lima n'a plus d'autres monumens d'antiquité que des *guacas*, ou d'anciens sépulcres américains, et quelques restes de murailles qui bordaient les grands chemins; mais, à trois lieues de la ville, au nord-est, on voit encore dans la vallée de Guacachipa les murs d'une grande bourgade. Ces murs et ceux que l'on rencontre dans d'autres vallées voisines, quoique construits sur la surface de la terre, sans mortier et sans ciment, ont résisté jusqu'à présent aux plus violentes secousses des tremblemens de terre, tandis que les plus solides édifices de Lima, et de tous les lieux

bâtis par les architectes espagnols, y ont succombé. On en conclut que l'expérience servait de maître aux naturels du pays, et leur enseignait que, dans une contrée si sujette aux tremblemens de terre, le mortier n'était pas propre à rendre les bâtimens plus fermes. Aussi assure-t-on que les Américains, remarquant la méthode de leurs premiers conquérans, se moquaient d'eux, et disaient que les Espagnols creusaient des tombeaux pour s'enterrer; mais, ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'après avoir vu les nouvelles villes du Pérou, si souvent changées en monceaux de ruines, et connaissant l'ancien usage des Américains, on ne se soit pas corrigé depuis trois siècles. Le plaisir d'avoir des maisons spacieuses et des appartemens commodes l'emporte, dans l'esprit des Espagnols, sur la crainte continuelle d'être écrasés par leur chute. On se rappelle qu'en 1746 un tremblement de terre fit éprouver à la capitale du Pérou un désastre encore plus affreux que celui qui renversa une partie de Lisbonne quelques années après. Lima fut presque entièrement détruite; mais dans une contrée si opulente, un espace de trente ans est plus que suffisant pour fermer une si grande plaie.

Le pain de Lima n'est pas moins estimé pour le goût que pour la blancheur. Il n'y est pas cher. On en distingue trois sortes : le *criollo*, qui est fort léger; l'autre qu'on nomme pain à la française, et le pain mollet. Les nègres fabriquent tous ces pains pour le compte des boulangers, et les bou-

tiques en sont toujours bien fournies. Les boulangers sont fort riches, et une grande partie de leur bien consiste dans le nombre de leurs esclaves. Outre ceux qui leur appartiennent, ils reçoivent ceux que les maîtres veulent faire châtier pour quelque faute; et, se chargeant de leur nourriture, ils payent encore au maître leur travail journalier en argent ou en pain. Ce châtiment est le plus grand auquel on puisse les condamner. Les galères n'en approchent point. Ils sont forcés de travailler continuellement le jour et la nuit. On les nourrit mal; on leur laisse peu de temps pour le sommeil. En peu de mois l'esclave le plus vigoureux est tout-à-fait affaibli. Enfin, cet état est si redoutable pour eux, que l'idée seule sert à les contenir; et ceux qui s'y trouvent condamnés font les plus grands efforts pour obtenir grâce de leurs maîtres. On sait que le même usage existait chez les Grecs et chez les Romains.

Le mouton est la viande la plus ordinaire à Lima; elle y est de très-bon goût. Le bœuf y est aussi fort bon, mais on en mange peu; deux ou trois bœufs suffisent par semaine pour toute la ville. La volaille y est excellente et très-abondante. Le gibier y est moins commun : il consiste particulièrement en perdrix, tourterelles et sarcelles. La chair de cochon est celle dont on consomme le plus; elle est bonne, sans être aussi délicate qu'à Carthagène. Toutes les viandes, et le poisson même, sont accommodées avec du saindoux, ce qui vient

apparemment de ce qu'à l'arrivée des Espagnols le Pérou n'avait point d'huile; et depuis qu'il en produit, l'ancienne nécessité s'est comme tournée en habitude. Ce fut en 1560 qu'Antoine de Ribera planta le premier olivier qu'on ait vu dans ce pays.

On apporte des montagnes, comme un mets fort délicat, du veau gelé; les étrangers même le trouvent tel. Toute la préparation consiste à laisser la chair des veaux un jour ou deux à l'air dans les bruyères pour l'y faire geler. Elle se conserve fort long-temps dans cet état. Le poisson vient à Lima des ports de Chorillos, de Callao et d'Ancon. Le plus délicat est le cordudo, et le *peje-reye* ou poisson-roi, espèce de grado, de six à sept pouces de longueur; quoiqu'il ne se pêche au Pérou que dans l'eau salée, il n'est pas différent de celui qu'on trouve sous le même nom dans les rivières d'Espagne. Celle de Lima nourrit différentes espèces de poissons, et une sorte de crevettes qui ont deux ou trois pouces de large. Les anchois sont abondans sur la côte. C'est la nourriture de cette multitude d'oiseaux de mer connus sous le nom général de *guanaès*, quoiqu'ils soient de diverses espèces.

Parmi les différens vins qu'on boit à Lima, il y en a d'excellens. Les plus fins viennent de Lucumba et du lac. Le plus en usage est le vin de Pisco, dont on fait aussi toutes les eaux-de-vie qui se consomment dans la ville, et qu'on transporte plus loin. L'eau-de-vie de sucre n'y est pas connue. Les

fruits secs, tels que les amandes, les noix, les noisettes, les poires et les pommes séchées, etc., viennent du Chili. Les confitures ne sont pas moins communes à Lima que dans les autres villes de l'Amérique, mais l'usage en est plus modéré. Celui du chocolat l'est aussi. On prend à sa place du maté, ou infusion de l'herbe du Paraguay, qu'on prépare deux fois chaque jour.

« Mais rien, ajoute don Ulloa, ne contribue tant à l'abondance qui règne à Lima que son commerce avec les autres parties du Pérou. Le tribunal du consulat et le comptoir général, où l'on rassemble non-seulement toutes les marchandises qui arrivent par les galions et les vaisseaux de registres, mais encore tout ce qui se fabrique dans les autres provinces, rend Lima comme le centre de toutes les richesses et commodités du pays.

« Ce qui vient des provinces est déposé à Lima, pour être embarqué sur la flottille qui part du port du Callao, et qui se rend à Panama vers le temps de l'arrivée des galions. Les propriétaires des fonds en abandonnent la direction aux négocians de Lima, qui vont trafiquer à la grande foire de Panama. A son retour, la flottille s'arrête au port de Payta, où les négocians prennent terre avec les marchandises de l'Europe dont ils se sont pourvus; et, pour éviter les longueurs de la navigation, ils les font transporter par terre jusqu'à Lima. Ce qu'ils ont de moins précieux continue la route par mer jusqu'à Callao. Lorsque toutes leurs mar-

chandises sont arrivées à Lima, ils commencent par expédier ce qui regarde leurs correspondans, et font serrer dans des magasins tout ce qui est pour leur propre compte, jusqu'à ce qu'il se présente des acheteurs, qui ne manquent point de se rassembler dans un temps réglé; ou bien ils ont des commis dans les provinces intérieures auxquels ils font des envois, dont ils reçoivent le produit en argent comptant ou en lettres de change.

« Le produit de ce qui se vend dans l'intérieur du pays se paye avec de l'argent en barres, en pignes ou en œuvre. Les barres et les pignes sont converties en espèce à la monnaie de Lima. Ainsi les négocians gagnent beaucoup, non-seulement sur leurs marchandises, mais encore sur les retours en argent, qu'ils prennent à plus bas prix qu'ils ne le donnent. Tout ce commerce n'est proprement qu'un troc de marchandises pour d'autres. Les fonds qui en proviennent dans l'intervalle des flottilles sont employés par la plupart des négocians en étoffes du pays, qui sortent des fabriques de l'audience de Quito; car il s'en consomme une si grande quantité pour l'usage du peuple, qui n'est pas en état, dans les petites villes, comme à la campagne, d'acheter les magnifiques étoffes auxquelles on donne le nom général d'étoffes de Castille, que ce commerce n'est pas moins lucratif que l'autre. »

Outre ce commerce, qui est le plus considérable, et qui se fait uniquement par Lima, ses habitans en font aussi avec d'autres pays de l'Amérique. Ce

qu'ils tirent le plus du nord, c'est le tabac en poudre, qui, passant de la Havane au Mexique, y est préparé, et se transporte ensuite à Lima, d'où il passe dans d'autres contrées. Ce commerce se fait à peu près comme celui de Panama; mais les marchands qui le font ne vendent que des parfums, de l'ambre, du musc et de la porcelaine de la Chine. Il vient des ports de la Nouvelle-Espagne à Lima, du goudron, du fer, de l'indigo, mais en petite quantité; de Caracas, beaucoup de tabac en feuilles, et des perles dont le débit est toujours fort grand pour les bijoux et la parure des femmes.

Entre les modes des femmes de Lima, il n'y en a point d'aussi générale que celle de porter dans la bouche ce qu'elles nomment un *limpion*. Il paraît, par la signification du mot, que cet usage n'est venu dans son origine que du désir de se tenir les dents propres. Le mot de limpion dérive de *limpiar*, qui signifie *nettoyer*. On appelle ainsi de petits rouleaux de tabac longs de quatre pouces sur neuf lignes de diamètre, enveloppés dans du fil fort blanc, dont on les tire par degrés à mesure qu'on en fait usage. Les dames se contentent de porter le bout du limpion à la bouche pour le mâcher un instant, et s'en frottent les dents, qu'elles croient plus belles et plus nettes après cette opération; mais les femmes du commun la poussent à l'excès. Elles sont horribles à voir avec un limpion entier, qu'elles ont continuellement dans la bouche. Cet usage, et celui du tabac à fumer, qui

n'est pas moins à la mode parmi les hommes, occasionne une grande consommation de tabac en feuilles. Les limpions sont composés de tabac de Guayaquil, mêlé à un peu de tabac de la Havane. Le tabac à fumer se tire de Sana, de Moyabamba, de Jaën de Bracamoros, de Lulla et de Chillaos, où l'on en recueille beaucoup, qui est de fort bonne qualité.

Beaucoup de négocians de Lima ne sont pas aussi riches qu'on pourrait le penser, à cause de leurs dépenses excessives et des riches dots qu'ils donnent à leurs filles; l'établissement des fils emporte aussi une grande partie du capital. D'une grande fortune il s'en forme ainsi plusieurs médiocres, et souvent l'opulence d'une famille finit avec celui qui l'a commencée; mais si quelque chose peut donner une haute idée des richesses de Lima et du faste espagnol, c'est ce qui se passa en 1682 à la réception du duc de Palata, lorsqu'il vint prendre possession de la vice-royauté. Les marchands firent paver les rues de la Mercad et de los Mercadores, par lesquelles il devait aller à la Place-Royale, où est le palais, de lingots d'argent quintés, qui pèsent ordinairement environ vingt marcs, longs de douze à quinze pouces, larges de quatre à cinq, et épais de deux à trois; ce qui pouvait faire la somme de quatre-vingt millions de piastres, ou quatre cent vingt millions de francs.

L'on peut dire que régulièrement il ne pleut

jamais à Lima et dans les vallées; jamais on n'y voit d'orage. Les habitans qui n'ont voyagé ni dans les montagnes, ni à Guayaquil, ni au Chili, ignorent ce que c'est que le tonnerre et les éclairs; et leur frayeur est égale à leur étonnement la première fois qu'ils sont témoins de ces météores; mais il n'est pas moins surprenant que ce qui est inconnu dans les vallées soit très-fréquent à trente lieues à l'est de Lima. Les pluies et les orages y sont aussi réguliers qu'à Quito.

Les vents, quoique constans à Lima, varient peu. Ils sont d'ailleurs fort modérés dans toutes les saisons, et si cette ville n'était pas sujette à d'autres incommodités, ses habitans n'auraient rien à désirer pour l'agrément de la vie. Mais la nature a balancé ce avantages par des inconvéniens qui en diminuent beaucoup le prix. A ces vents des terres australes, qui se font généralement sentir dans les vallées, succèdent quelquefois des vents du nord, si faibles à la vérité, qu'à peine ont-ils la force de mouvoir les girouettes et les banderolles des vaisseaux. C'est une petite agitation de l'air, qui suffit pour faire remarquer que les vents du sud ne règnent plus. Elle arrive régulièrement en hiver, et c'est par ce changement que les brouillards commencent. Mais ce léger souffle a des qualités si particulières, que même avant que le brouillard soit condensé, les habitans en ressentent les effets par de violens maux de tête.

On a déjà remarqué combien le Pérou était sujet

aux tremblemens de terre : ses habitans vivent dans de continuelles alarmes. Les secousses sont subites et se suivent ordinairement de près, et avec tant de violence qu'elles inspirent de la terreur aux âmes les plus fortes. Don Ulloa en fait une peinture assez poétique pour un grave mathématicien; il ne rapporte rien d'ailleurs dont il n'ait été témoin. « Quelque inopinés, dit-il, que soient les tremblemens du Pérou, leur approche ne laisse pas d'être annoncée par quelques avant-coureurs. Un peu auparavant, c'est-à-dire une minute avant les secousses, on entend dans l'intérieur de la terre un bruit sourd qui va d'un endroit à l'autre. Les chiens sont toujours les premiers qui pressentent un tremblement de terre, en aboyant ou plutôt en poussant des hurlemens lugubres. Les bêtes de somme, et les autres animaux qui marchent dans les rues, s'arrêtent tout à coup, et, par un instinct naturel, écartent les jambes pour ne pas tomber. Mais rien n'approche de l'effroi des habitans : au premier indice, ils quittent leurs maisons, la terreur peinte sur le visage, et courent vers les rues les plus larges pour y chercher une sûreté qu'ils ne trouvent point sous leurs toits. Leur précipitation est extrême; ils sortent dans l'état où ils se trouvent, et sans y faire réflexion. Si c'est la nuit, pendant qu'ils étaient à reposer, ils sortent en chemise, ne se couvrant pas même d'une robe; et si, dans une consternation aussi générale, ce spectacle pouvait être regardé de sang-froid, tant de figures

singulières feraient une scène fort comique. Qu'on se représente encore les cris des enfans, les lamentations des femmes qui invoquent toutes les puissances du ciel, celles mêmes des hommes et les hurlemens des chiens qui ne cessent pas : c'est une épouvantable confusion qui dure plus long-temps que les secousses, parce que l'expérience ayant appris qu'elles peuvent se réitérer, et que les malheurs qui ne sont point arrivés dès les premières, sont souvent causés par celles qui les suivent, personne n'a la hardiesse de se retirer chez soi. »

Le premier tremblement de terre qu'on ait ressenti à Lima depuis l'établissement des Espagnols, arriva quelques années après la fondation de cette ville ; mais elle en reçut peu de dommage, et tout le mal alla tomber sur Arequipa, qui fut entièrement ruinée. En 1586, le 2 juillet, Lima fut si maltraitée, que ceux qui échappèrent au danger fondèrent une fête d'actions de grâces, qui se célèbre encore le jour de la Visitation. En 1609, on y essuya le même désastre. Il fut plus terrible encore le 27 novembre 1630. La ville, menacée de sa ruine entière, célèbre tous les ans la fête de sa préservation, sous le titre de *Notre-Dame du Miracle*. En 1655, le 13 novembre, un terrible tremblement renversa les plus grands édifices, et quantité de maisons. Sa violence et sa durée obligèrent les habitans d'aller passer plusieurs jours dans les campagnes. Le 17 juin 1678, les églises souffrirent beaucoup, et diverses maisons furent renversées.

On compte entre les plus furieux tremblemens, celui du 20 octobre 1687, qui ayant commencé à quatre heures du matin, ensevelit un grand nombre de personnes sous les ruines de leurs maisons. Ce malheur en fit pressentir d'autres. En effet, les secousses recommencèrent deux heures après, et ne laissèrent rien d'entier dans la ville; par bonheur pour le reste des habitans, qu'ayant été avertis par les premières, ils avaient eu le temps de se sauver par la fuite. La mer, après s'être retirée loin de ses bornes, revint en montagne qui tomba sur le Callao et d'autres lieux dont tous les habitans furent noyés. Le 29 septembre 1697, le 14 juillet 1699, le 6 février 1716, le 8 janvier 1725, et le 2 décembre 1732, les secousses furent violentes, et causèrent beaucoup de dommage aux maisons. On compte trois tremblemens dans chacune des années 1690, 1734 et 1743, et cinq grands en 1742.

Mais il n'y en eut jamais d'égal à celui du 28 octobre 1746; il fut plus désastreux que tous les autres ensemble. A dix heures et demie du soir, cinq heures trois quarts avant la pleine lune, les secousses commencèrent avec tant de violence, que, dans l'espace d'environ trois minutes, tous les édifices furent détruits, et les habitans qui ne se hâtèrent pas de fuir, ensevelis sous leurs ruines. La tranquillité qui succéda ne fut pas de longue durée. On compta deux cents secousses en vingt-quatre heures; et quatre cent cinquante-une jusqu'au 24 février de l'année suivante; plusieurs ne

souterraines qui conduisaient à trois autres forts situés dans la ville même où ces princes entretenaient une nombreuse garnison. Ce rempart était d'une hauteur extraordinaire, composé de pierres de taille de différentes formes. Quelques-unes sont si grandes, qu'il est difficile de comprendre comment on a pu, sans le secours d'aucune machine, les tirer des carrières et les transporter dans le lieu où on les voit. Les intervalles que laisse l'irrégularité de ces grosses masses sont remplis d'autres pierres ajustées avec tant d'art, qu'on n'aperçoit pas facilement leur liaison. Il y en a une d'une grosseur si prodigieuse, qu'on ne peut même imaginer une machine assez forte pour la remuer. On lui a donné le nom de *cansada*, qui signifie *la fatiguée*, par allusion sans doute à la peine qu'elle a dû coûter pour le transport. Les ouvrages intérieurs de la forteresse, c'est-à-dire les logemens, sont presque entièrement détruits; mais la plupart de tous ceux du dehors subsistent, et semblent promettre une durée égale à celle du monde.

Il se trouve dans cette forteresse des bains fournis par deux fontaines, l'une d'eau chaude, l'autre d'eau froide. Un couvent y a pour murs ceux mêmes du temple du soleil, et le Saint-Sacrement est placé à l'endroit où se trouvait la figure en or de cet astre. Un couvent de religieuses occupe le même emplacement où demeuraient les vierges du soleil.

La plupart des rues de l'ancien Cusco étaient longues, mais étroites. Toutes les maisons étaient de

pierre, et l'on y comptait un grand nombre de palais ou d'édifices royaux. L'or et l'argent en faisaient le principal ornement; ce qui n'a rien d'étonnant, s'il est vrai, comme l'observe Coréal, qu'on apportait à Cusco toutes les richesses de l'empire; et qu'après les y avoir fait entrer, il était défendu, sous peine de mort, de les en faire sortir.

Cusco est à peu près de la grandeur de Lima. Cette ville, éloignée de cent quatre-vingt-quatre lieues au sud-est de Lima, est située dans un terrain fort inégal, sur le penchant de plusieurs collines. Celles qui l'environnent au nord et à l'ouest forment un arc auquel on a donné le nom de *senca*; au sud-est, la ville est contiguë à une plaine où aboutissent des allées fort agréables. La plupart des maisons sont en pierre; les appartemens en sont bien distribués: tous les ouvrages de menuiserie y sont dorés, jusqu'aux moulures des portes, et les meubles répondent à cette magnificence. Cusco fait un commerce assez considérable en sucre, étoffes, draps communs, toiles ordinaires, galons d'or et d'argent, cuirs, maroquins et parchemins.

On compte dans Cusco 32,000 habitans, dont plus de 20,000 Américains. Coréal, après avoir parcouru toutes les régions de l'Amérique, assure que Cusco est l'endroit auquel il donne la préférence pour le plaisir et la santé, quoique le voisinage des Andes y rende l'air un peu froid. Garcilasso assure que les habitans ont pensé plusieurs fois à transférer la ville dans la vallée d'Yu-

cay, qui en est à quatre lieues au nord, pour s'éloigner de ces montagnes, dont les sommets sont presque toujours couverts de neige; mais l'air de Cusco ne laisse pas d'être tempéré, et le dessein de l'abandonner n'a pu venir que de l'opinion qu'on a toujours eue du canton d'Yucay, qui, étant abrité de toutes parts, passait, du temps même des incas, pour un des plus délicieux séjours du monde. Ils y avaient leurs principales maisons de campagne, dont on voit encore les magnifiques débris. L'évêque de Cusco, qui était autrefois le plus riche prélat de l'Amérique, mais qui depuis l'érection des siéges de Guamanga et d'Arequipa, ne jouit plus que de vingt mille piastres de rente, compte entre ses possessions la plus grande partie de cette vallée, et le reste appartient aux principaux Espagnols du pays, qui croient avoir quelque chose à désirer pour le bonheur de leur vie, lorsqu'ils ne peuvent s'en procurer une portion. L'usage de Cusco est d'y transporter les malades, qui ne sont jamais longtemps à s'y rétablir.

D'autres vallées rendent le voisinage de cette ville extrêmement agréable. Garcilasso vante celle de *Caravaya*. Il raconte qu'en 1566 on tira d'un rocher voisin une masse d'or de la grosseur d'une tête d'homme. Les savans de ce temps jugèrent que, si le hasard ne l'eût pas fait découvrir trop tôt, il y avait grande apparence que tout le rocher se serait converti en or.

Guamanga, fondée par Pizarre en 1539, et qui

porta d'abord le nom de San-Juan de la Vittoria, est située dans la Sierra entre Lima et Cusco. Cette ville, qui contient 26,000 habitans, est bâtie sur le penchant de plusieurs collines. Elle est le siége d'une université. Ses maisons sont hautes, construites en pierres, couvertes en tuiles. Elles ont des jardins et des vergers, auxquels le manque d'eau est souvent préjudiciable. Les habitans sont polis, intelligens, adonnés aux sciences. On y fait un grand commerce en cuirs, en grains et en fruits. Le pays d'alentour jouit d'un climat tempéré; il est très-fertile; on y élève une grande quantité de bestiaux; enfin on y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre et de mercure.

A trente lieues, à l'ouest de Guamanga, on trouve Guancavelica, ville bâtie dans une crevasse des Andes, sur les bords de la rivière d'Apacoça, et célèbre par une riche mine de mercure, qui en est éloignée d'une lieue et demie, à 2,150 toises au-dessus du niveau de la mer. Les sources d'eau chaude de cette ville sont chargées de sédiment calcaire. On peut dire que les habitans du canton voisin construisent leurs maisons avec de l'eau; car, après qu'ils l'ont laissé refroidir, la matière qu'elle dépose est reçue dans des moules, où elle prend la consistance et la figure d'une pierre. Le sol de l'intendance de Guancavelica ne produit rien; l'air y est très-froid. Les mines y attirent seules la population. La capitale compte 6,000 habitans.

Tarma, au nord de Guancavelica, est une ville

bien bâtie dans une quebrada ou vallée étroite, profonde et fertile. Sa population est de 5,600 habitans, la plupart créoles, indiens et métis. Le pays d'alentour est malsain, quoique le climat soit très-doux. On attribue cette insalubrité de l'air au voisinage des hautes montagnes, qui interceptent la libre circulation de l'air. L'on a découvert près de Tarma deux mines de mercure, dont une se trouve dans un filon de fer spathique. Ces deux mines n'ont que deux toises de profondeur. L'on y exploite aussi deux mines d'argent et d'antimoine.

L'intendance de Tarma renferme la ville de Pasco, dans un pays âpre et sauvage, appelé *plaines de Bonbon*, où il ne croît aucune espèce de blé, et qui n'est propre qu'au pâturage des bestiaux. Malgré ces désavantages, cette ville est une des plus peuplées du royaume, par le voisinage des riches mines d'argent d'Yauricocha ou Lauricocha. On a vu précédemment que le Nouveau-Maragnon sort du lac de même nom. A quelque distance, au sud, se trouve le lac de Chinchaycocha, qui donne naissance au Pari, dont les eaux vont grossir celles de l'Apurimac.

Atanjauja est le chef-lieu de la vallée de Jauja, une des plus florissantes et des plus peuplées du Pérou, parce que la facilité des communications lui donne la possibilité d'envoyer aux mines de Pasco le maïs et les autres denrées qu'elle produit.

Arequipa fut fondée par Pizarre dans la Sierra

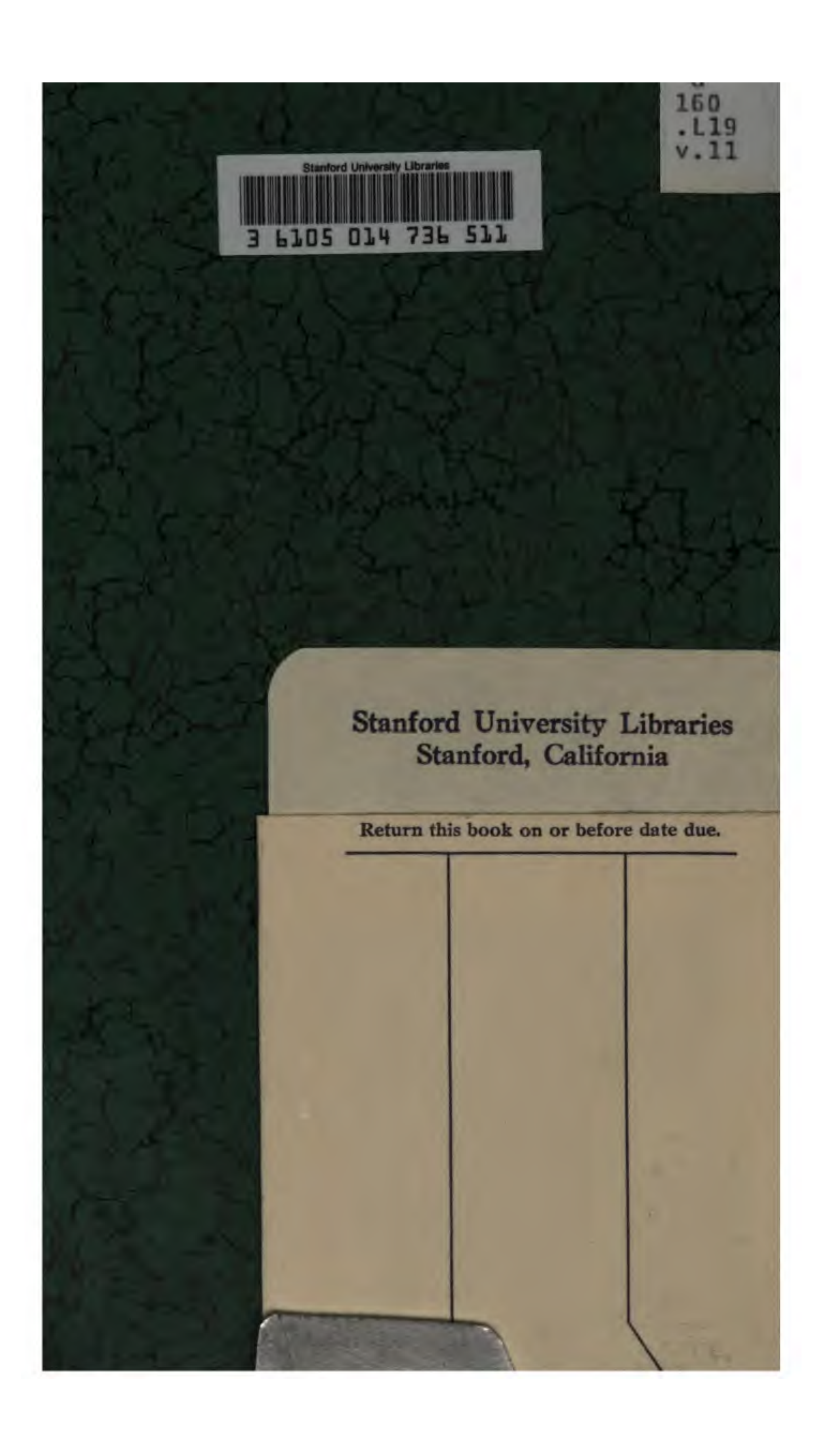
en 1539. Mais les tremblemens de terre et le voisinage incommode du volcan de Guayna-Putena engagèrent les habitans à changer l'emplacement de leur ville. Elle est aujourd'hui sur un terrain uni, à vingt lieues au nord de la mer. Les maisons y sont en pierre : le climat y est très-doux, l'air très-sain. Elle est la résidence d'un évêque. Son nom signifie *restez-y* ; en voici l'origine : Les troupes victorieuses de l'inca venaient de conquérir cette contrée ; charmés de la beauté du pays, les soldats montrèrent quelques regrets de retourner chez eux ; l'inca, qui s'en aperçut, leur dit : eh bien ! restez-y ; et ils y restèrent.

Arica est un assez bon port de cette intendance. L'air en est chaud et malsain. Quelques cantons des environs produisent d'excellentes olives, qui sont remarquables par leur grosseur. C'est par le port d'Arica que les provinces de la Paz, d'Oruco, de Charcas et de Potosi, situées dans le Haut-Pérou et aujourd'hui réunies à la vice-royauté de Buenos-Ayres, communiquent avec le grand Océan.

Tacna, sur le premier degré des montagnes, est arrosée par une petite rivière. La salubrité de son climat lui a valu l'avantage de devenir le siége de l'administration et des autres établissemens publics qui étaient auparavant à Arica. Ses habitans sont très-laborieux et très-actifs. Le pays d'alentour est aride ; le manque d'eau nuit à la fécondité des terres.

La vallée d'Ylo, qui aboutit à un petit port de





160
.L19
v.11
Stanford University Libraries
3 6105 014 736 511
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

